

THE SHERIDAN LIBRARIES



3 1151 03718 6263

BIBLIOTHECA FICTIVA

5539

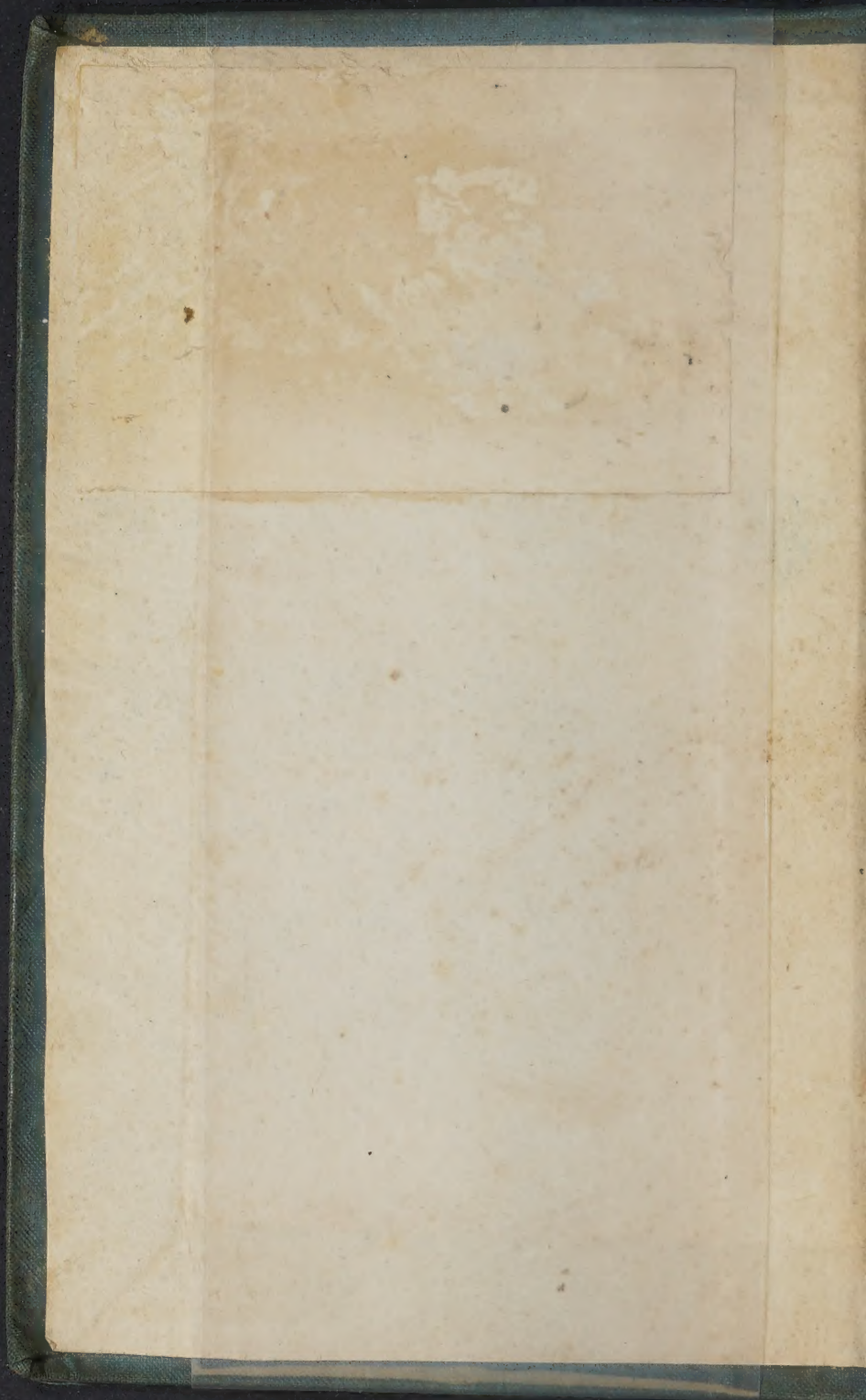
SCOTT
ALLAN
CAMERON

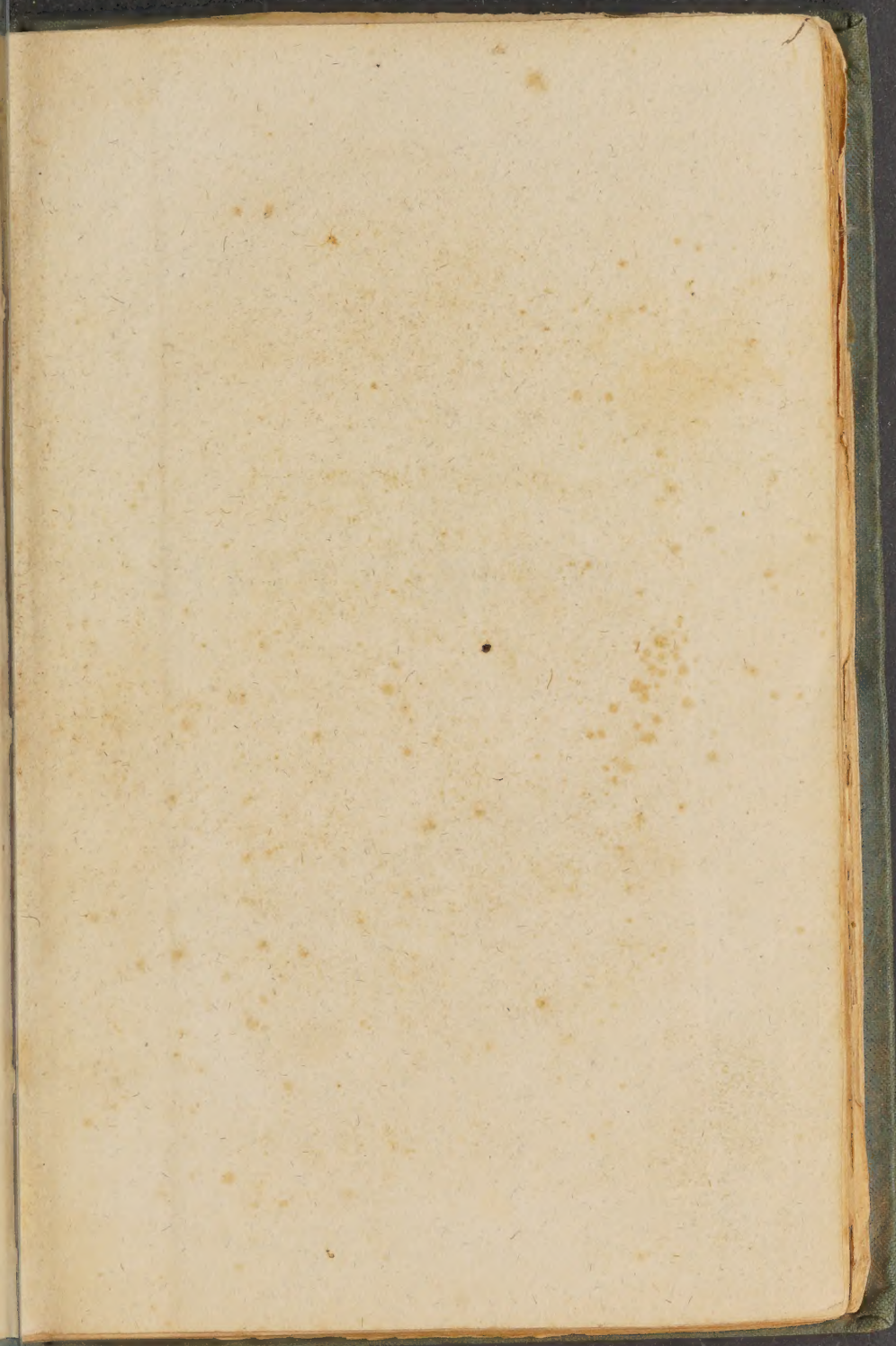


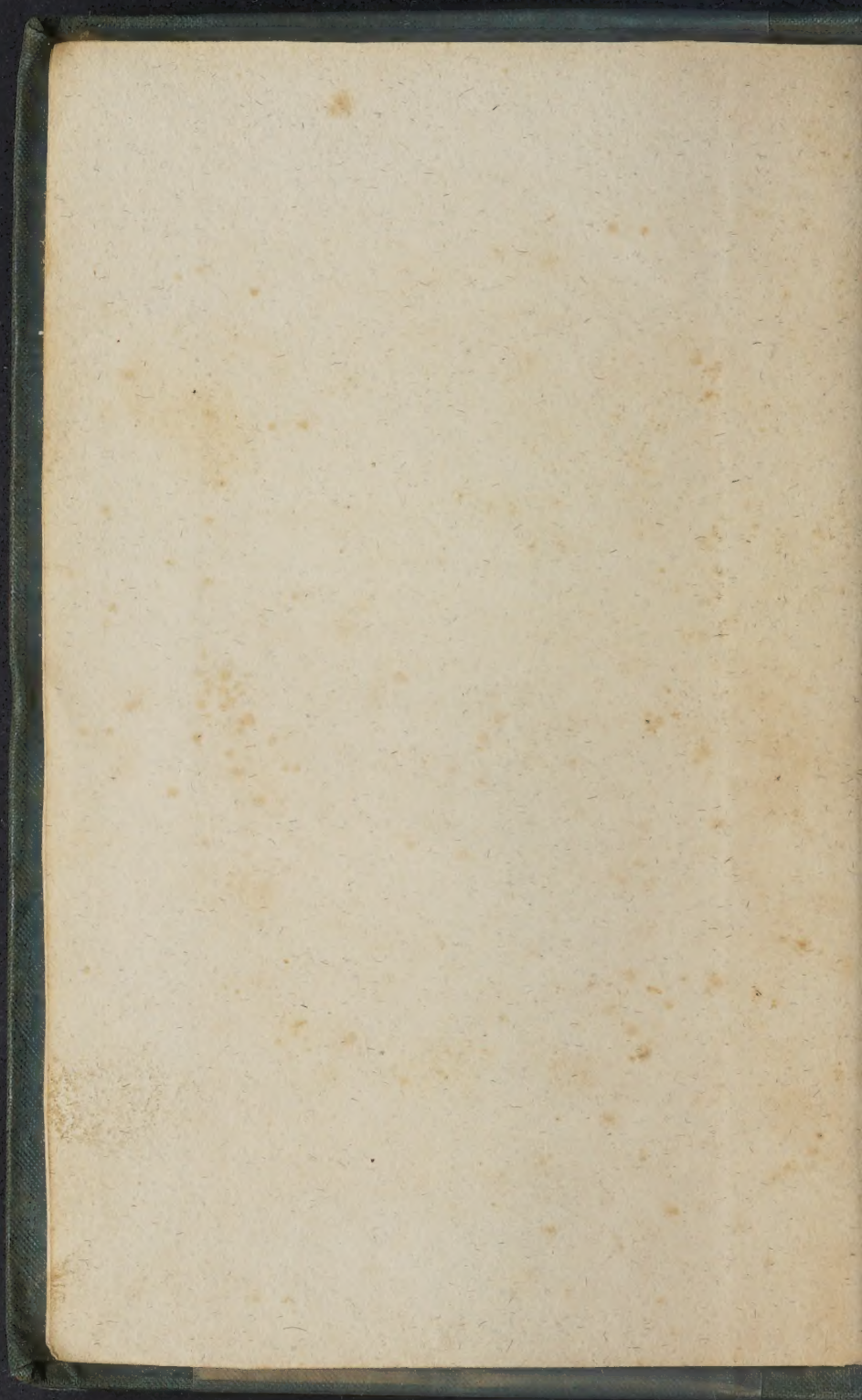












ALLAN CAMÉRON.

Imprim. de Delevingne et Callewaert.

ALLAN
CAMÉRON,

ROMAN INÉDIT.

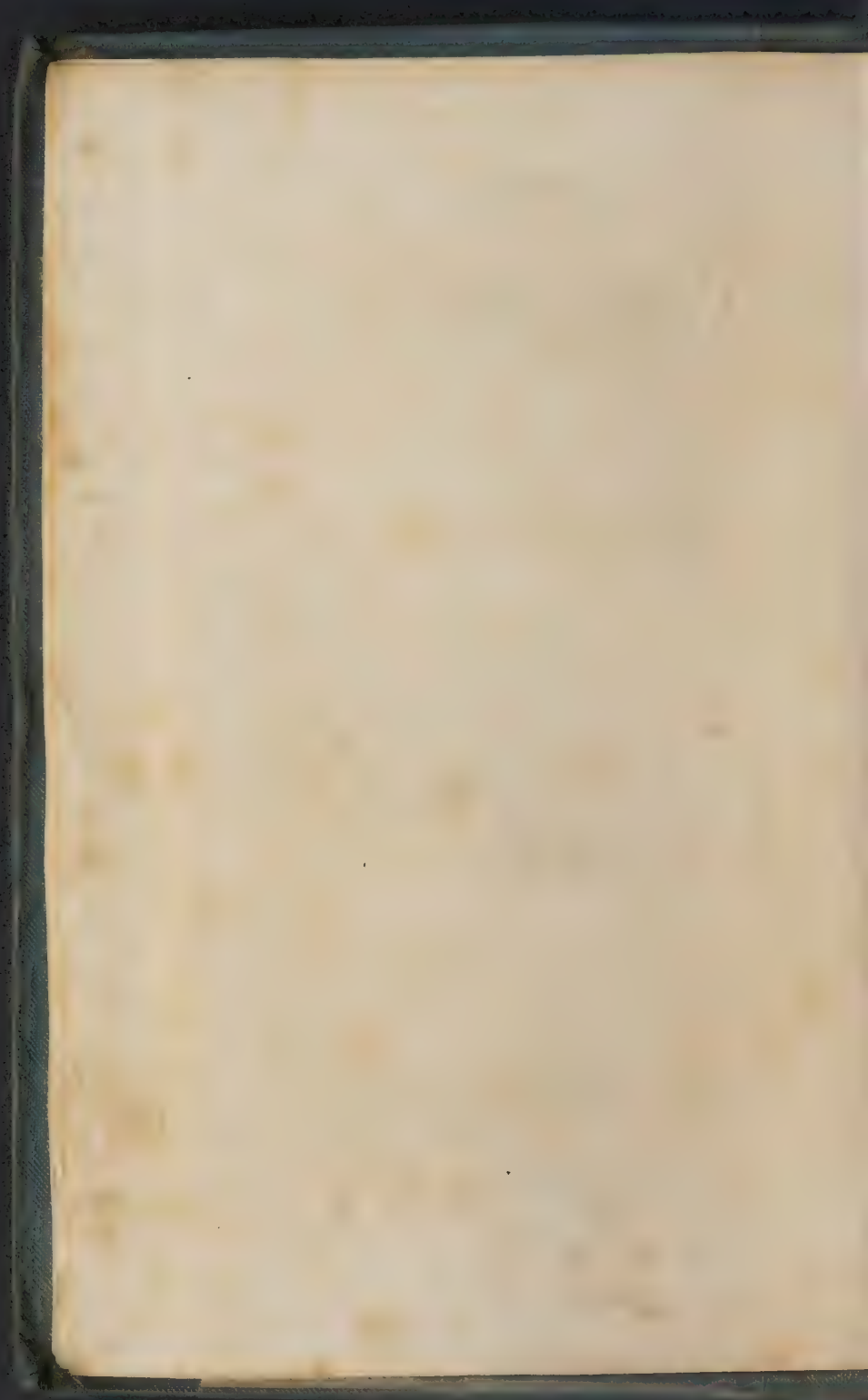
Par Sir Walter-Scott.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.
A. JAMAR, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DE LA RÉGENCE, 8.

1840



AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Le manuscrit d'*Allan Caméron* faisait partie naguère de la belle collection d'autographes rassemblée à Londres, dans Huntly-House, par les soins de sir James Gordon. Il figure aujourd'hui dans la bibliothèque de lord P..... La coûteuse manie de M. Gordon ayant sans doute un peu écorné son héritage, l'an passé, après le décès du vieux gentilhomme, ses neveux ont mis à l'enchère tous les trésors qu'il avait amassés. Or, malgré l'affirmation des experts auxquels on avait confié le soin de l'inventaire, bien des gens refusèrent de croire à la valeur réelle de la pièce attribuée à Walter Scott. Aussi *Allan* fut-il adjugé, pour un prix assez modique, au célèbre courtier

Rose, qui, en cette occasion, n'était que le mandataire de lord P....

La découverte de ce livre, dont l'Angleterre et l'Ecosse ne soupçonnaient pas même l'existence il y a un an, dont M. Lockart n'a retrouvé, à ce qu'il paraît, aucune trace dans les papiers de son beau-père, a soulevé plusieurs questions auxquelles il nous serait difficile de répondre.

A quel titre M. Gordon se trouvait-il en possession d'un roman inédit de sir Walter Scott ?

Allan Caméron serait-il, comme quelques-uns l'ont pensé, un présent de l'auteur de *Waverley* à son ami le bibliophile d'Huntly-House ? Mais aucune correspondance, aucun témoignage ne vient à l'appui de cette conjecture. Pour la mettre au-dessus de toute contestation, il faudrait que les relations des deux personnages entre eux fussent mieux connues.

Croirons-nous, avec quelques autres, qu'un nommé Graham aurait dérobé cet ouvrage à Abbotsford pour le vendre à un libraire de Londres, bien connu dans la Cité, lequel, à son tour, craignant un procès, l'aurait cédé secrètement au riche amateur d'autographes ?

Nous ne savons sur quoi reposent tous ces bruits qui ont couru un moment dans les salons de West-End. *Le Times* et d'autres journaux les ont répétés, mais en les modifiant selon l'ordinaire. Ils ont publié que ce Graham avait été autrefois le collaborateur de Walter Scott, qu'il lui avait fourni tous les matériaux de ses premiers romans, et se disposait à revendiquer ses droits d'auteur devant la Haute-Cour

de Justice d'Edimbourg. Les journaux français n'ont pas manqué de reproduire cette nouvelle.

La seule chose qui nous paraisse vraisemblable dans l'histoire de Graham, c'est le larcin dont nous parlions plus haut. Cependant, le silence que le baronnet aurait cru devoir garder à cet égard, le respect que commande la mémoire de M. Gordon, ne permettent d'aborder cette hypothèse qu'avec une extrême réserve.

Une autre question a été posée. *Allan Caméron* est-il véritablement l'œuvre de Walter Scott? Quelques doutes se sont élevés sur l'authenticité du manuscrit. Il est, dit-on, impossible que l'auteur d'Ivanhoé ait composé un roman dont le sujet, dont le titre même soit demeuré inconnu à ses amis et à sa famille.

L'objection ne nous semble pas très solide. Pour la réfuter, il suffit de demander à ceux qui la font quel intérêt M. Gordon, lord P..... et les experts qui ont examiné le manuscrit pouvaient avoir à tromper le public. En supposant, ce qui est absurde, qu'ils y aient eu le moindre intérêt, il faudrait encore leur donner pour complice le véritable auteur d'*Allan Caméron*. Or, si ce livre est fait de manière à entretenir, dans l'esprit des lecteurs, l'illusion qu'on a voulu produire, pense-t-on qu'il se soit trouvé un homme assez fou pour se prêter à une supercherie qui devait le priver d'une gloire légitime au profit d'une tombe qui n'en a pas besoin? Pense-t-on que cet écrivain, au lieu d'inscrire lui-même le nom de Scott en tête de son œuvre, ne se fût pas montré assez

modeste et assez habile pour laisser ce soin à la Critique?

Car la Critique se trompe quelquefois, mais elle n'aime pas qu'on la trompe.

Qu'on laisse de côté, si l'on veut, le témoignage des experts; qu'on ferme les yeux à l'évidence des preuves matérielles qui naît de la confrontation du manuscrit avec les lettres et les autographes authentiques du baronnet, il restera encore un moyen de s'assurer de la vérité. Il suffira de lire *Allan Caméron*. C'est une épreuve facile et dont le résultat n'est pas douteux.

Allan Caméron doit être rangé, à notre avis, au second rang parmi les romans de Walter Scott, et nous plaçons au second rang Woodstock, Rob-Roy, l'Officier de fortune, Guy-Mannering, etc. C'est, en effet, un de ces récits qui semblent écrits au hasard de l'inspiration et de la plume, dont les fils épars se brisent quelquefois et ne sont pas toujours rattachés avec bonheur, dont tous les caractères n'ont pas le même degré de force et d'originalité, mais où l'on reconnaît cependant, presque à toutes les pages, la main du maître. Il y a des scènes, des dialogues, des chapitres qui pourraient, au besoin, se passer de signature. Aucun imitateur n'arrive là. Nous ne connaissons pas aujourd'hui, en Angleterre, de romancier qui ait pu écrire l'épisode des Vicillards, celui des Fantômes, celui d'Alison-la-Rousse, les chapitres intitulés : la Journée de Worcester, un Page de la Reine Elisabeth, les Douze Séquins, le Capitaine De Profundis, l'Auberge des Trois-Écus, etc., etc.

Il est fâcheux que lord P..., en bibliomane jaloux, refuse de livrer à l'impression le manuscrit qu'il possède; c'est priver la nation anglaise d'un bien qui devrait lui appartenir. Cela est fâcheux aussi pour les lecteurs français qui, si *Allan Caméron* eût été publié en Angleterre, auraient pu lire cet ouvrage dans la traduction de M. Defauconpret, cet homme savant et modeste, qui a fait passer avec tant de bonheur, dans notre langue, les œuvres du romancier écossais. Nous regrettons de n'avoir pas eu à notre disposition toutes les ressources et toute l'expérience qu'il possède, ce style naïf et simple qui donne à ses traductions l'apparence d'une production originale.

Quoi qu'il en soit, nous espérons qu'on nous saura gré des efforts que nous avons faits pour enrichir notre littérature de cette œuvre inconnue d'un homme à qui l'Europe a élevé dernièrement une statue. Les endroits faibles de cet ouvrage ressortiront sans doute davantage dans notre traduction, tandis que les beautés y seront souvent affaiblies ou effacées. Mais quoi ! il y reste encore assez d'intérêt pour consoler le lecteur et lui faire passer quelques douces veillées. En fermant le livre, il remerciera peut-être avec nous lord P... de la faveur qu'il nous a accordée, en nous permettant de traduire *Allan Caméron*.

Nous avons publié d'abord notre travail dans le journal *la France*. Nous devons ce témoignage de reconnaissance au rédacteur en chef de cette feuille : c'est lui qui nous avait mis en rapport avec lord

P..... Mais, obligé de nous renfermer dans les dimensions du feuilleton, de prendre en considération certaines exigences d'une publication quotidienne, nous avons dû retrancher plusieurs épisodes et abréger de nombreux passages que nous rétablissons ici. Nous avons revu avec soin et corrigé en divers endroits notre traduction. Le manuscrit offrait maintes ratures, des renvois, des notes, dont nous n'avions pas toujours tenu un compte assez scrupuleux. Lord P..... a eu l'obligeance de nous envoyer à ce sujet quelques remarques dont nous avons profité.

ALLAN CAMÉRON.

I. — DAVERLOCHY.

VIOLA.

Comment se nomme ce pays?

LE CAPITAINE.

L'Illyrie, Madame.

SHAKESPEARE.

Le comté de Stirling est situé au centre de l'Ecosse, sur les limites assez indécises, d'ailleurs, des basses-terres et des highlands. La partie qui s'étend vers la mer, le long des rives du Forth, pourrait être comparée aux plus fertiles provinces de l'Angleterre. Mais si l'on se dirige vers l'ouest, ou vers le nord, le pays prend un aspect bien différent. Aussitôt qu'on a mis le pied dans les montagnes, on rencontre de

vastes forêts, des vallées incultes, que dominent les sommets nus et grisâtres de la longue chaîne des Ochil. Les étroits défilés qui se présentent à chaque pas, les roches escarpées qui s'élèvent au milieu des clairières, semblent défendre l'abord de ces contrées.

Le gouvernement anglais a ouvert, depuis cinquante ans, des communications plus faciles à travers ces landes. Mais, au dix-septième siècle, il n'y avait dans le pays qu'une seule route, celle qui menait de Stirling à Inverary. C'était une voie tortueuse où l'on rencontrait à peine de rares voyageurs, se hâtant de traverser les bois, pour gagner, avant la nuit, le terme de leurs courses ou quelque hôtellerie lointaine. Ce chemin était fréquenté surtout par les montagnards du voisinage, poussant devant eux les troupeaux enlevés aux seigneurs de la plaine, ou par les soldats des divers partis qui désolaient alors le royaume.

Sur les autres points du comté, la plupart des bourgades n'étaient liées entre elles que par les sentiers à demi effacés des pâtres et des chasseurs, et il fallait avoir vécu longtemps au milieu des montagnes pour s'aventurer sur ces pentes rapides, au bord de ces précipices où vont tomber avec fracas les pierres qui se détachent sous les pieds du passant.

Cependant, par une journée brûlante du mois d'août 1631, une troupe assez nombreuse de fantasins gravissait péniblement l'un des plus âpres sentiers de ces vallées dans la direction de Dumbarton. Il était aisé de reconnaître, au costume de ces pie-

tous haletants, des soldats de l'armée anglaise qui, sous les ordres de Cromwell, occupait toute la partie méridionale de l'Ecosse, depuis la Tweed jusqu'au golfe d'Edimbourg. La gravité taciturne qui régnait dans la marche pouvait donner une idée de la discipline que le général parlementaire avait introduite dans les rangs indociles des Têtes-Rondes. La troupe qui cheminaît sans doute depuis longtemps, car elle était couverte de poussière, arriva enfin dans un village situé sur la lisière des bois. C'était un assemblage de pauvres maisons sans cheminées, sans fenêtres, et rangées autour d'un maigre pâturage. Toutes les portes étaient closes. On n'apercevait au loin d'autre créature vivante qu'une chèvre efflanquée, broutant avec avidité quelques brins d'herbe que le soleil n'avait pas encore desséchés.

Lorsque les soldats eurent fait halte sur le plateau, les deux officiers qui les commandaient se regardèrent avec une expression comique de désappointement. Le premier était un homme de quarante ans environ, d'une taille haute, droite et effilée. Ses joues creuses, ses yeux rougeâtres, son cou démesuré, ses longues jambes qui remplissaient mal un haut-de-chausses étroit, permettaient de le comparer, sans exagération, à un vautour qui voit s'échapper la proie sur laquelle il s'est abattu. Le second avait une figure bouffie et vermeille qui contrastait avec le visage blême du capitaine. Son large ceinturon s'arrondissait autour de son corps, de même que le cerceau flexible qui retient à grand'peine les douves d'une tonne remplie.

L'honnête lieutenant, après un moment de silence, s'écria d'un ton chagrin : Voilà de belles étapes, M. Gédéon ! nous occupons un pays qui peut se vanter d'être riche et fertile ! Je ne suis pas curieux ; mais pourriez-vous me dire de quoi se nourrissent les habitants ? — Les habitants ! dit Gédéon en regardant de tous côtés. Où voyez-vous des habitants ? — Je ne m'étonne plus, reprit le lieutenant, si les Ecossais ont si grand appétit lorsqu'ils viennent en Angleterre. Pour moi, si nous devons tenir garnison dans ces montagnes, je crois qu'avant huit jours je ne tiendrais pas dans le monde beaucoup plus de place que vous, capitaine. Je finirais par entrer dans votre justaucorps et m'y trouver à l'aise. — Patience ! patience ! mon cher De Profundis, répondit le capitaine. Nous nous reposerons bientôt sous les tentes des Philistins. En attendant, allez frapper à la porte de ces maisons, si l'on peut appeler ainsi ces nids de corbeaux. Plût à Dieu, ajouta Gédéon avec un soupir, que vous eussiez la verge de Moïse, quand il frappa le rocher d'Horeb pour en faire jaillir... — De l'ale et du whisky, interrompit le lieutenant en se hâtant d'accomplir les ordres de Gédéon avec toute la vitesse que lui permettait son embonpoint.

De Profundis alla heurter à toutes les cabanes et n'obtint aucune réponse. Cependant, comme il rejoignait le capitaine, une porte s'ouvrit et plusieurs vieilles femmes s'avancèrent vers le détachement. Elles étaient toutes vêtues d'une manière uniforme, avec des surtouts de flanelle blanche, relevés en capuchon sur la tête. Leur apparition ne causa aucune

surprise aux soldats qui , depuis quelques jours , étaient accoutumés à ces rencontres. Le capitaine s'approcha de la plus vieille qui marchait à la tête de ses compagnes , et lui dit rudement : Quel est le nom de ce village ?

Quoique Gédéon parlât l'écossais des basses-terres , la vieille comprit la question qu'il venait de faire. Elle répondit : Ce village se nomme Daverlochy. — Où sont les gens du pays ? continua Gédéon ; n'auriez-vous ni frères , ni enfants , ni maris ? — Les uns sont morts à Dumbar , repartit la vieille dans le dialecte des montagnes ; les autres , ajouta-t-elle , sont partis pour les venger.

Le capitaine entendit bien quelques mots , mais ne saisit pas le sens de cette réponse hardie. Néanmoins , comme , en zélé prédicant , il se vantait d'avoir le don des langues , il ne voulut pas avouer son ignorance , et se hâta d'abréger l'interrogatoire.

— Vos troupeaux sont-ils dans les étables ? dit-il.

— Les étables sont vides , répliqua la vieille , vides comme les maisons. — Ils sont donc aux pâtures ?

— Nos pâtures sont déserts. Les troupeaux sont partis avec les bergers.

Gédéon se tourna vers son lieutenant , et , se croisant les bras : Partout le même langage , dit-il. Depuis trois jours , nous n'avons trouvé sur notre route que des fantômes et des maisons abandonnées. Vous êtes homme de bon conseil , De Profundis ; ne pourrions-nous pas enfermer ces femmes dans leurs cabanes et mettre le feu au village ? — Attendez ! répondit le lieutenant , je vais leur parler à mon tour.

Le lieutenant se plaça au milieu des montagnardes et leur dit d'un ton persuasif : Vénérables matrones, le général Cromwell vous fait l'honneur de venir aujourd'hui loger chez vous avec son armée. Il nous a envoyés pour vous annoncer sa gracieuse visite. En conséquence, je vous invite à faire tous les préparatifs pour héberger comme il convient une si honorable compagnie.

Les femmes, pour toute réponse, s'assirent en rond sur la terre et commencèrent à chanter sur un air plaintif une chanson du pays. De Profundis les regarda d'un air stupéfait, et bientôt les deux officiers se retrouvèrent en face l'un de l'autre, dans la même position où nous les avons vus au commencement de cette scène.

— Nous ferons ici maigre chère, M. Usquebaugh, soupira enfin le lieutenant. Daverlochy ressemble à Glevonach, qui ressemblait à Kirkenbright où, pour dîner, il m'a fallu tout simplement serrer d'un cran mon ceinturon. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'imiter ces Moabites, comme vous les appelez, et de nous asseoir sur l'herbe en attendant le général.

Les deux amis prirent place sur le gazon, et l'attention du capitaine parut bientôt absorbée par la contemplation d'une gourde que De Profundis portait à son côté.

— Il me semble, dit enfin Gédéon avec une secrète convoitise, il me semble qu'à la dernière étape nous avons laissé quelques gouttes de whisky au fond de votre calebasse. — Vous avez bonne mémoire, capi-

taine; le flacon n'est pas vide et nous allons savoir tout à l'heure ce qu'il contient, à condition que vous ne me prêcherez pas comme à votre ordinaire. Vous ne me parlerez plus, n'est-ce pas, du roi Agag, de Josué, des Amorrhéens, d'Israël? Je sais vos sermons par cœur. Dites-moi plutôt, ajouta-t-il en détachant la gourde, pourquoi nous avons quitté si brusquement la plaine de Stirling?

Cette question imprudente coûta cher au lieutenant. Usquebaugh tenait la calebasse collée à ses lèvres et semblait vouloir chercher au fond du vase le secret des plans de Cromwell. De Profundis alarmé arrêta le bras de son compagnon et répéta la question qu'il venait de faire.

— Ce qu'il y a de certain, De Profundis, répondit Gédéon d'un ton capable, c'est que nous sommes restés un mois devant l'armée écossaise, et que le Jeune Homme nous a battus dans toutes les escarmouches. Où nous allons maintenant, je n'en sais rien. Le général me l'eût dit autrefois; nous étions une paire d'amis, et il me laissait boire dans sa gourde; mais à présent les amis se regardent et ne se reconnaissent plus. Je ne suis plus, pour le vieux Nol, mon cher Gédéon, mais tout simplement le capitaine Usquebaugh.

— Si on ne l'arrête pas en route, dit De Profundis, le brasseur ira loin.—Ah! c'est un fin compère, reprit le capitaine. Il était jadis puritain. Le vent a tourné, et le puritain a tourné avec le vent. Le voilà indépendant aujourd'hui; cela le met à l'aise. Il prêche avec les uns, fait oraison avec les autres, et en

secret se moque de tout le monde. Je me demande quelquefois comment les Anglais sont assez aveugles pour se laisser mener par un tel homme. Il est avaro, hypocrite, méchant, et, Dieu me pardonne ! il a du sang sur les mains. Tandis que la couronne irait si bien sur la tête de Charles Stuart ! ajouta Gédéon en parlant plus bas. Celui-là, dit-on, est jeune, beau, aimable, généreux ; il a la bonté de son père et la vaillance de Bruce. Aussi le vieux Nol en a peur ; il n'ose pas même prononcer son nom, et ne l'appelle que le *Jeune Homme*. — Il me semble, capitaine, que vous passez à l'ennemi, dit De Profundis en souriant. — A Dieu ne plaise ! Il me ferait pendre. Mais si je ne m'étais voué corps et âme à Satan, en la personne du général, je ne sais pas ce que je ferais. Quoi qu'il en soit, la carte est jetée, et si jamais le roi Charles II tombait sous ma main... — Eh bien ! — Etes-vous de ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre, et des yeux pour ne point voir ? Pensez-vous que Cromwell veuille s'arrêter en si beau chemin ? Croyez-vous que la vie du fils soit plus précieuse pour lui que celle du père ? Cromwell est le nouveau Nabuchodonosor qui doit châtier Israël. Il a été envoyé... — Ah ! capitaine, capitaine, s'écria De Profundis, vous recommencez à prêcher. N'y aurait-il plus rien dans la gourde ? — Ne vous fâchez pas, dit Usquebaugh en s'emparant de la calebasse. Je vais vous conter une histoire. Figurez-vous qu'un jour j'étais de garde dans la maison du général. Une députation de ministres presbytériens se présenta. Aussitôt, selon ma consigne, je vais prendre les or-

dres de maître Olivier. Il était, depuis le matin, en nombreuse compagnie, et paraissait fort occupé. J'annonce les visiteurs. Le vieux Nol se retourne à demi et me répond d'un air patelin : Dis à ces braves gens que je cherche le Seigneur. Les graves ministres à qui je transmis sa réponse n'osèrent pas le déranger dans cette pieuse occupation, et se retirèrent édifiés. Or, savez-vous, De Profundis, ce que cherchait en ce moment le général ? — Il cherchait peut-être sa Bible, répondit le lieutenant. — Il cherchait la clef du cellier égarée dans la poche de son justaucorps.

De Profundis riait aux éclats, lorsque le bruit du tambour arrêta tout à coup cet accès d'hilarité. Le corps d'armée débouchait en ce moment dans la vallée qui retentissait du bruit des fanfares. Bientôt un cavalier arriva au galop sur la pelouse, suivi de quelques mousquetaires. Il mit pied à terre et s'avança vers Gédéon.

Le nouveau venu était un homme qui pouvait avoir cinquante ans, et paraissait doué d'une constitution vigoureuse. Il portait un pourpoint d'étoffe grossière dont on ne voyait que les manches ; le reste était caché par un justaucorps de couleur sombre. Ses bottes poudreuses lui montaient jusqu'au-dessus des genoux. Son large rabat descendait sur une espèce de collier de cuir qui défendait son cou et une partie de ses épaules. Quoiqu'une longue épée fût suspendue derrière lui par une bandoulière de peau de buffle, il tenait un jonc dans sa main droite que couvrait un vaste gantelet.

La figure de ce personnage était plus remarquable que son costume. Elle offrait un mélange d'astuce et d'audace, d'orgueil et d'humilité inquiète, qui semblait presque inexplicable. Ce double caractère se retrouvait dans tous ses traits. Ses yeux gris et perçants se cachaient sous d'épais sourcils. Sa lèvre supérieure était mince; l'autre, large et tombante. Des moustaches abondantes, les longs cheveux qui tombaient sur ses épaules, son chapeau à vastes ailes, ombragé d'une plume blanche et posé fièrement sur l'oreille droite, donnaient à sa physionomie un tour martial, mais qui n'était pas exempt d'affectation.

Aussitôt qu'il fut arrivé à quelques pas de Gédéon et de De Profundis, les deux officiers, qui, aux premiers sons du tambour, avaient fait ranger leur troupe en bataille, lui rendirent les honneurs militaires et s'approchèrent avec respect.

— Général, dit Usquebaugh, nous n'avons pas....

— C'est bien, dit Cromwell en interrompant le capitaine, je sais ce que vous allez me dire. Il n'y a rien dans ce village. Je m'y attendais; mais nos convois suivent l'armée; faites distribuer des vivres à votre compagnie; puis, avant de partir, vous viendrez prendre mes ordres.

Gédéon s'inclina et alla rejoindre sa troupe. Cromwell entra, avec son état-major, dans une des cabanes de Daverlochy, pendant que les soldats préparaient des bivouacs sur les landes voisines. Le général parlementaire se promena à grands pas dans la chambre, levant de temps à autre les yeux au ciel, puis remuant les lèvres comme s'il eût eu en face de lui

un interlocuteur invisible. Ses lieutenants, tombant de lassitude, s'étaient assis sur les bancs grossiers qui meublaient la cabane.

— Vous semblez fatigués, Messieurs, dit Cromwell après quelques minutes de silence. Les soldats sont fatigués aussi, je le sais; mais, ce soir, nous aurons franchi les défilés, et nous irons demain nous reposer à Stirling. — A Stirling! s'écria un des officiers; si c'est là que vous nous menez, général, il me semble que vous avez fait comme les enfants qui vont à l'école, et choisi le chemin le plus long. — Sagesse humaine, Desborough! dit Cromwell avec tranquillité. L'homme n'est pas toujours maître de choisir ses voies; il faut qu'il aille où Dieu le mène. Le milan tourne, tourne dans les airs, ses mouvements rapides donnent quelquefois le vertige à ceux qui les suivent sans les comprendre; puis, tout à coup, on le cherche en vain des yeux dans l'espace: le milan a fondu sur sa proie et il l'étouffe dans ses serres. Ne m'interrompez pas, Desborough, ajouta le général dont le ton s'élevait par degrés, et dont les idées, d'abord un peu confuses, paraissaient s'éclaircir à mesure qu'il parlait. Je vous disais donc, Messieurs, que l'heure approche. Bientôt nous serons à Stirling, sur les flancs de nos ennemis. Nous n'avons pu jusqu'à ce jour les attirer hors de leurs tentes ni les attaquer dans leurs retranchements. Du côté du Sud, leur camp est une forteresse inexpugnable. Grâce à l'avantage de leur position, ils m'ont bravé pendant un mois. Ils se flattaient de décourager mes troupes par cette longue inertie, ou de me pousser moi-même à

quelque entreprise désespérée. Le plan était habile , et j'ai reconnu là le vieux Leslie. Comment, en effet, sortir de cette épreuve? Comment mener à bonne fin l'œuvre que nous avons si bien commencée? Hélas! Messieurs, l'esprit de l'homme est faible, son jugement trompeur, sa vue courte. A l'exemple de Moïse, lorsqu'il conduisait le peuple de Dieu dans la terre de Chanaan, j'ai gravi la montagne, et j'ai conféré avec le Seigneur. J'ai fait ensuite ce que le Seigneur m'a ordonné. Déjà Ireton a passé le Forth; il a arrêté les convois du Nord qui alimentaient l'armée rebelle. Sa présence dans les highlands a déconcerté nos ennemis et jeté le trouble dans leurs conseils. Demain, j'arrive. Ne m'interrompez pas, Desborough. Je descends du haut des montagnes; les Ecossais fuient devant moi comme un troupeau timide; ils se répandent dans la plaine où ils m'ont retenu si longtemps, et alors... malheur aux vaincus! Ah! sans ce Jeune Homme, qui fait toute sa force, il y a longtemps, Messieurs, que j'en aurais fini avec la rébellion.

Cromwell se promena encore quelques instants après avoir prononcé ces paroles; puis, sans prêter l'oreille aux commentaires de Desborough, il se fit apporter un pot de bière, du pain et un quartier de bœuf fumé. Il mangea debout, selon sa coutume lorsqu'il était en campagne, car il affectait devant ses soldats une austérité qu'il oubliait aisément dans la vie privée, ainsi que nous l'a fait entrevoir le capitaine Usquebaugh. Ce modeste repas terminé, il allait sortir pour visiter les bivouacs et s'entretenir

avec les soldats, lorsqu'il rencontra Gédéon à la porte de la cabane. Ils s'arrêta aussitôt et passa la main sur son front, comme un homme qui cherche à rappeler ses souvenirs. Mais il avait bonne mémoire, et déjà ses idées étaient rassemblées, avant que Gédéon, qui s'était incliné devant lui avec respect, eût eu le temps de redresser sa longue taille.

— Votre compagnie doit être reposée, capitaine, dit le général d'un ton bref. Vous êtes certain, n'est-ce pas, que ce sont des Camérons qui, la nuit dernière, ont enlevé le convoi de l'avant-garde? — Oui, général. C'est ce que m'ont assuré nos guides qui ont reconnu dans l'ombre les tartans noirs. — Les Camérons! dit Cromwell en frappant du pied la terre. Partout où il y a du mal à nous faire, on est sûr de trouver des Camérons. Ils étaient à Drogheda, en Irlande; ils m'ont échappé, à Warrington, avec le comte de Calender, et c'est le seul clan qui m'ait résisté à Dumbar. J'avais oublié qu'ils habitaient ces montagnes; ils m'en ont fait heureusement souvenir. Capitaine, vous êtes brave; je mets cinq cents hommes sous vos ordres, vous les choisirez parmi les montagnards du pays de Galles. Il n'y a que trois heures de marche d'ici à Lochiel. Présentez-vous au chef du clan. Je veux, d'abord, qu'il vous restitue les troupeaux enlevés, puis qu'il nous livre trois hommes de sa tribu que je ferai fusiller pour l'exemple. S'il résiste, vous êtes en nombre; vous n'accorderez de merci à personne et ne laisserez pas dans sa maison pierre sur pierre. Il est probable, il est certain même qu'il résistera, et voilà pourquoi je vous

ai choisi, capitaine, pour commander cette expédition. Vous m'entendez? — Oui, général. — Il y a, reprit Cromwell, un autre moyen de châtier ces rebelles et de les empêcher de mal faire. Vous mettrez le feu à leurs bois avant de quitter le pays. — Oui, général. — Vous pourrez ensuite vous joindre à l'arrière-garde. Bon voyage!

Après avoir donné ces ordres, le général fit sonner le boute-selle, et bientôt l'armée entière s'ébranla, tandis que Gédéon et De Profundis s'enfonçaient avec leur détachement dans les montagnes de l'Ouest.

II. — LE BRACONNIER.

C'est un heureux seigneur ; il n'a pas de domaine,
Et partant point d'ennui.

Il classe dans les champs d'autrui,
Et visite, à son gré, la montagne ou la plaine.

KIRK PATRICK.

Les derniers trainards de l'armée avaient à peine quitté le village, qu'un homme portant une longue carabine sortit des bois avec précaution, et s'avança jusque sur la pelouse en jetant autour de lui un regard inquiet. Il prêta un moment l'oreille aux derniers sons du tambour qui mouraient dans le lointain, puis, revenant sur ses pas, il agita en l'air son chapeau. A ce signal, un jeune homme vêtu en mon-

tagnard écossais, le faucon au poing, selon la mode que les chasseurs des hautes-terres avaient empruntée aux seigneurs de la plaine, s'élança légèrement sur les rochers qui bordaient la forêt et descendit sur la place du village. Sa démarche était pleine de grâce et de noblesse. Malgré son teint hâlé par le soleil, malgré l'air calme et résolu qui semblait être l'expression habituelle de son visage, c'est à peine si, en le regardant de près, on lui eût donné vingt ans. De légères moustaches blondes ombrageaient sa lèvre supérieure. Son plaid entr'ouvert dégagait son cou dont la peau était aussi blanche que l'hermine, et sa toque verte, surmontée de plumes de même couleur, laissait retomber sur ses épaules des cheveux soyeux et bouclés. Aussitôt qu'il fut arrivé auprès de son compagnon, il jeta un coup d'œil dans la direction qu'avait prise l'armée, puis, caressant la tête de son faucon : Nous avons perdu deux heures, dit-il ; il faut les regagner, Donal. On est déjà peut-être sur nos traces. Nous ne devons plus marcher, mais voler comme si nous avions les ailes de cet oiseau. Vous connaissez tous les chemins ? — Je connais mieux les plaines du Shropshire, répondit Donal. Là, je pourrais, les yeux fermés, vous conduire par tous les sentiers des forêts. Mais, en Ecosse, je ne suis plus chez moi et je tâtonne quelquefois, comme l'aveugle qui craint de s'égarer. — Pour plus de sûreté, interrogez ces femmes, reprit le fauconnier en désignant les vieilles habitantes de Daverlochy qui, depuis le départ de Cromwell, s'étaient assises et filaient leurs quenouilles sur un tronc d'arbre renversé.

Le chasseur obéit. Mais la femme à qui il s'adressa porta un doigt à son oreille et lui fit entendre qu'elle était sourde. Donal s'adressa à la suivante, puis à une troisième, puis successivement à toutes les autres. Il n'obtint pour toute réponse qu'un geste expressif, accompagné d'un hochement de tête silencieux; toutes les montagnardes semblaient atteintes d'une complète surdité.

— C'est une gageure, dit Donal à son compagnon. Il paraît que mon visage n'inspire pas ici grande confiance. — Je croirais plutôt que c'est votre costume, répondit le fauconnier en souriant.

Donal, en effet, n'était pas vêtu comme les paysans du voisinage, et son accoutrement devait être une nouveauté à Daverlochy. Il portait le chapeau à larges bords, le pourpoint d'étoffe brune, les guêtres de cuir des métayers du centre de l'Angleterre. Un havre-sac de filet, une poire à poudre et une calebasse brunie par le temps, pendaient à ses côtés. Sous cet équipement rustique, le jeune chasseur avait un air aisé et engageant qui lui eût procuré, sans doute, un meilleur accueil, si les jeunes filles du village eussent été à la place de leurs grand'-mères.

Cependant le fauconnier était impatient de continuer sa route. Il s'approcha lui-même de l'une des montagnardes, et, après avoir réfléchi un moment, lui dit en pur écossais : Le chevreau blanc est pris par les cornes dans le buisson; le laisserez-vous manger par les loups?

En entendant ce vieux dicton, toutes les fileuses tressaillirent et arrêterent leurs fuseaux. Il devait

avoir pour elles un sens mystérieux, car la femme à qui s'était adressé le faconnier leva les yeux sur lui, le regarda avec une émotion involontaire, puis l'accompagna jusqu'aux limites du village, lui traça longuement son itinéraire.

— Avant deux heures, lui dit-elle, vous serez dans le clan des Camérons. Dieu vous conduise !

Aussitôt les deux chasseurs se mirent en route. Donal marchait à quelque distance derrière le faconnier, mais le jeune homme lui fit signe de se placer à ses côtés. Ils ne tardèrent pas à entrer dans les bois immenses qui couvrent cette partie de l'Ecosse. Tantôt perdus au fond de ces gorges étroites où pénètre à peine la lumière du soleil, tantôt gravisant les âpres sommets du Lochaber, ils allaient avec la même légèreté qu'on aurait pu attendre d'un habitant du pays. Le sentier qu'ils suivaient disparaissait parfois sous les feuilles mortes ou parmi les broussailles qui garnissent la pente des précipices. Mais Donal, accoutumé sans doute à ces excursions alpêtres, retrouvait bientôt son chemin. A mesure qu'ils avançaient, le pays devenait plus inhospitalier et plus aride. Les oiseaux eux-mêmes semblaient fuir l'horreur de cette solitude, et l'on rencontrait seulement de loin en loin, dans des champs de genêts, des troupes de grues sauvages qui s'envolaient en poussant de grands cris, à l'approche des deux étrangers. Cependant l'homme à la carabine aperçut dans les airs un point noir qui aurait pu paraître immobile à un œil peu exercé. Le chasseur le regarda un moment et se tournant vers son compagnon : Nous sommes poursuivis, dit-il.

Le fauconnier tressaillit et jeta les yeux sur le sentier.

— Serait-ce le duc d'Argile? s'écria-t-il en portant la main à son poignard. — Rassurez-vous, M. Mac-Ferlane, reprit Donal en souriant. Nous n'avons été découverts que par cet oiseau qui vole au-dessus de nos têtes. C'est un dangereux compagnon de route, et ce n'est pas pour rien qu'on le nomme *l'espion* dans ce pays. J'ai entendu dire qu'Evan le-Fort, le dernier Chef des Camérons, poursuivi un jour par le clan des Mac-Yntosh, avait réussi à gagner les bois et s'y croyait en sûreté, lorsqu'un maudit pluvier vert fit découvrir ses traces. Malgré une vigoureuse résistance, Evan-le-Fort fut égorgé.

En parlant ainsi, Donal arma son fusil et visa un instant le point presque imperceptible qui s'était arrêté en même temps que les voyageurs. Bientôt le coup partit, et l'oiseau, blessé à mort, alla se perdre comme un trait au fond de la vallée.

— Tu as le coup d'œil sûr, dit le highlander en reprenant sa route. — Ne suis-je pas braconnier? répondit Donal avec une sorte d'orgueil. — Entre nous, dit le montagnard, tu as choisi là un vilain métier. Il n'a jamais fait la fortune de personne. — Que voulez-vous? s'écria Donal, je l'aime, et s'il faut vous le dire avec franchise, je ne l'échangerais pas contre le vôtre. Ce n'est pas que j'ignore ce que c'est au juste qu'un braconnier, pauvre hère qui n'a pour tout bien qu'un vieux fusil, quelques livres de poudre, deux ou trois chiens courants, et qui est en guerre avec tous les fermiers des environs. Pour peu que le

vent souffle, que la neige tombe ou que la pluie mouille les bois, il s'en revient tristement, la carna-sière vide, et rentre au logis par la porte de derrière, de peur que sa femme ne le voie. — Il vit au jour le jour, dit Mac-Ferlane; il est à la merci du temps, la chose la plus inconstante de ce monde,... après le cœur de l'homme! — Bah! s'écria le braconnier, c'est un mauvais ouvrier que celui qui se plaint toujours de son état. Quant à moi, je suis content de mon sort. Sitôt que le jour se lève, j'embrasse ma femme et je pars. Me voilà arpentant le pays, libre comme l'air, ne craignant âme qui vive. — A l'exception des garde-chasse, interrompit le highlander. — Oh! ce sont de si bonnes gens! repartit le braconnier. Lorsqu'ils m'ont aperçu au coin d'un bois, il ne faut qu'une pinte d'ale pour leur faire perdre la mémoire. Je peux ensuite continuer ma route, sans regarder derrière moi. D'ailleurs, je suis le personnage le plus heureux du comté. Tous les hôteliers me connaissent et me serrent la main; c'est à qui aura les meilleures pièces de mon havre-sac. Mais je suis difficile; je ne chasse pas pour tout le monde. Plus d'un gentilhomme campagnard me doit sa réputation de chasseur, et, quoi-qu'on me tienne pour un homme discret, ne dédaigne pas de vider de temps à autre avec moi une bouteille de Porto.

En ce moment, le chemin que suivaient les deux voyageurs fit un brusque détour. Mac-Ferlane et son compagnon découvrirent tout à coup une vallée plus grande que celles qu'ils avaient traversées jusqu'alors, et sur laquelle leurs regards s'arrêtèrent avec com-

plaisance. Ils descendirent ensuite par un chemin ombragé au bord d'un étang d'une assez vaste étendue, et dont la surface, transparente comme un miroir, était pour ainsi dire encadrée dans de vastes prairies. Un château de structure gothique s'élevait sur la colline opposée, entouré de chênes de haute futaie. Ce coup d'œil était d'autant plus agréable, qu'on pouvait entrevoir encore, par de nombreuses échappées, des roches grisâtres, des landes stériles, des ravins obscurs sur les flancs desquels s'inclinaient des pins centenaires.

— Nous voici à Lochiel, dit Donal ; mais il ne serait pas prudent d'arriver au château à l'improviste. Je vais appeler un Caméron.

En disant ces mots, Donal se pencha vers l'étang, coupa un roseau, y perça des trous réguliers et le tailla en forme de hautbois. Il porta ensuite cet instrument à ses lèvres, en tira quelques sons comme pour l'essayer, et bientôt fit entendre un air montagnard.

Quelques minutes s'étaient écoulées, lorsque le fauconnier aperçut sur l'autre rive un jeune highlander qui détachait un curragh et, sautant lestement dans la barque, traversait l'étang à force de rames. Le chasseur eut à peine le temps de faire l'éloge de sa bonne mine et de son air dégagé ; déjà le Caméron débarquait auprès des deux voyageurs et les regardait d'un air étonné.

— A la manière dont vous avez joué la marche de notre clan, dit-il à Donal, je vous ai pris de loin pour un des enfants de Lochiel. — Nous sommes des amis,

M. Allan, répondit Donal; votre frère Evan-Dhù est-il au château? — Il y est, dit le montagnard en jetant un regard de défiance sur les deux étrangers. Mais, ajouta-t-il, pourrais-je savoir qui vient le visiter?

Le fauconnier fit un pas vers la barque et répondit négligemment : Le chevreau blanc est pris par les cornes dans le buisson ; le laisserez-vous manger par les loups?

A ces mots, Allan Caméron tressaillit comme l'avaient fait les montagnardes. — Suivez-moi, Messieurs, dit-il avec empressement, vous serez les bienvenus chez mon frère.

Les trois personnages montèrent dans le curragh, traversèrent l'étang et, mettant pied à terre, disparurent bientôt sous les arbres de l'avenue.

Le jeune Caméron, suivi par les deux étrangers, franchit le pont-levis du château, et il allait entrer dans la cour, lorsque Donal s'arrêta pour contempler les trophées de chasse suspendus à la porte de chêne. Au milieu des défenses de sanglier, des pieds de chevreuil, des rameaux de cerf, des peaux d'écureuil et de renard, il aperçut avec surprise la tête d'une bête fauve dressant les oreilles et montrant ses dents aiguës.

— Foi de braconnier! s'écria-t-il en s'appuyant sur le canon de sa carabine, parlez-moi de voyager pour voir des choses nouvelles! Il y a vingt ans que je vis au milieu des forêts, et je n'ai jamais fait lever devant moi gibier de cette espèce. A vrai dire, ajouta-t-il en souriant, j'aime mieux voir encore ces deux

oreilles clouées sur cette porte que d'en apercevoir l'ombre au coin d'un bois. — Depuis longtemps, dit le fauconnier, il n'y a plus de loup en Angleterre. Il est probable que ceux qui échappèrent au massacre jadis organisé contre eux se réfugièrent en Ecosse, comme on voit les débris d'une armée en déroute se donner rendez-vous dans les montagnes. — Cela est possible, Monsieur, répondit Allan; mais aujourd'hui leur race est complètement éteinte. Ce loup est le dernier qu'on ait vu en Ecosse, et peut-être aussi le plus terrible. Il faisait autant de mal dans le pays qu'une armée d'habits rouges. Quand on pense au nombre de ses victimes, les cheveux vous dressent sur la tête. Nos plus hardis chasseurs lui ont servi de pâture, et il allait au-devant de ceux qui le poursuivaient, comme si son corps eût été à l'épreuve du fer et des balles. — Par Saint Dunstan! s'écria Donal en relevant sa carabine, je suppose qu'on ne l'a pas laissé mourir de vieillesse. — Un highlander l'a rencontré dans un carrefour, au milieu de ces bois, continua le Caméron. Il a été sans doute plus heureux que les autres, car il est rentré le soir dans le clan, portant sur ses épaules la dépouille de l'ennemi. Il avait étouffé le loup dans ses bras. — Eh! comment s'appelle ce hardi montagnard? demanda le fauconnier. — Il se nomme Allan Caméron, dit avec fierté une jeune fille qui, pendant le récit du highlander, avait traversé le pont et s'était approchée sans bruit du groupe attentif. Mais, après cette indiscretion involontaire, elle s'élança légèrement et disparut dans l'escalier tournant de la tourelle voisine. Le faucon-

nier surpris porta les yeux du côté d'où la voix était partie, mais eut à peine le temps d'apercevoir dans la sombre spirale les plis d'une robe flottante et un pied furtif emprisonné dans un brodequin rouge. Il se tourna aussitôt vers le Caméron, et, après l'avoir félicité de son courage : Vous avez donc une sœur ? lui dit-il. — Non, Monsieur, répondit Allan avec embarras. — Pourquoi donc cette jeune fille s'est-elle enfuie ? — Je l'ignore, Monsieur, dit le montagnard dont le trouble croissant et la rougeur subite ne pouvaient plus être attribués seulement à la modestie.

— Quelle voix douce ! quel pied léger ! continua le jeune fauconnier. Certes, on peut courir avec joie les hasards d'un combat quand un semblable héraut d'armes doit proclamer le nom du vainqueur. Mais à quoi pensez-vous, Allan ? Vous ne me répondez pas. Cette aimable personne est sans doute une fleur de vos montagnes, une de vos parentes, peut-être ?.....

— Voilà bien des questions, Monsieur, répondit le Caméron. Il me semble que vous vous mettez vite à l'aise avec les gens et en usez un peu sans cérémonie. Êtes-vous aussi prompt à faire des confidences qu'à en demander aux autres ? — J'ai tort, dit en riant Mac-Ferlane ; j'ai mérité la réprimande ; mais ne m'en veuillez pas, monsieur Allan. Quand vous me connaîtrez davantage, vous verrez que je suis un bon compagnon, et m'accorderez peut-être plus de confiance. — C'est possible, répliqua le montagnard. En attendant, si vous voulez voir mon frère, j'entends le son de la trompe qui nous avertit qu'il est dans la grand'salle et va se mettre à table avec ses hôtes. —

Nous arrivons à propos, dit Donal, en suivant des yeux quelques highlanders que l'odeur du festin et le bruit de la trompe avaient attirés des parties les plus éloignées du château, et qui traversaient la cour à grands pas, pour se réunir autour de leur chef, comme à l'heure d'une bataille.—M. Hudleston est-il au nombre des convives? demanda Mac-Ferlane au Caméron.—Non, Monsieur, répondit Allan; M. Hudleston n'est point à Lochiel. — J'en suis fâché pour vous, Donal, reprit le fauconnier; mais il faut que vous alliez à l'instant même à Connuill. Vous y verrez M. Hudleston et lui direz de ma part, de la part de Mac-Ferlane, que sa présence ici n'est plus nécessaire. Il fera bien de ne pas perdre un jour et de se mettre en route dès ce soir. — A la bonne heure! s'écria le Caméron. Voilà ce que j'appelle parler en maître. Vous disposez de M. Hudleston comme s'il était à vos ordres. Mais savez-vous bien qu'à Lochiel les vieillards se lèvent à son approche? Savez-vous qu'au nom seul de M. Hudleston, lorsqu'il est prononcé devant lui, le Chef de notre clan ôte sa toque, en signe de respect? — Ne vous fâchez pas, monsieur Allan, répondit Donal. Il y a longtemps que nous connaissons ce digne prêtre. Avant de se réfugier dans vos montagnes, il a été caché longtemps à Boscobel, dans ma pauvre maison... C'est lui qui m'a fiancé avec Jeanne, ma chère femme. — Quoi! dit le montagnard avec joie, vous seriez de Boscobel?..... — Dieu merci! reprit le braconnier, les frères Penderell sont connus dans le canton. L'un est meunier, l'autre garde-chasse, le troisième bûcheron, le qua-

trième..... — Si vous commencez la liste de vos parents, interrompit Mac-Ferlane, je crois que vous arriverez un peu tard à Connuil. Je vous conseille de partir, Donal.

A ces mots, le braconnier s'inclina respectueusement et s'éloigna d'un pas rapide. Allan parut fâché de ce départ soudain, mais, aux derniers sons de la trompe qui appelait du haut des tours les convives attardés dans la campagne, les nuages de son front se dissipèrent, et il s'empessa de conduire son compagnon dans l'intérieur du château.

III.—LA TABLE DU CHEF.

La vieille poule enfin est cuite,
L'ale pétille et fait fuir le bouchon ;
Bon pèlerin, lève ton capuchon ;
Mange d'abord, nous parlerons ensuite.

VIEILLE BALLADE.

Après avoir traversé plusieurs appartements, les deux highlanders s'arrêtèrent à l'entrée d'une salle immense, dans laquelle soixante personnes environ étaient rassemblées autour des tables fumantes. La présence d'un étranger dans le clan des Camérons était, à cette époque, un événement assez rare pour éveiller l'attention des montagnards. Aussi l'arrivée de Mac-Ferlane excita un léger murmure dans les groupes, et chacun se retourna pour examiner la

tournure et la physionomie du visiteur. Selon toute apparence, cet examen lui fut favorable, car aussitôt les rangs s'ouvrirent et tout le monde le salua sur son passage. Il était aussi jeune et aussi beau qu'Allan dont il suivait les pas, et les femmes se disaient entre elles, en les comparant l'un à l'autre, qu'il avait quelque chose de plus noble dans les traits, de plus majestueux dans la démarche. Une dispute ne tarda pas à s'élever sur la question de savoir à quel clan il pouvait appartenir.

— Il descend des montagnes du nord, dit un vieillard; j'en juge à la couleur de son tartan; je n'en ai jamais vu de semblable dans l'ouest. — Vous vous trompez, dit un autre; l'homme ne se distingue pas comme l'oiseau à la couleur du plumage. Les gens du nord sont laids et trapus. Celui-ci leur ressemble à peu près comme l'aigle ressemble au vautour, ou une colombe à une pie.

Pendant que la dispute s'échauffait, Mac-Ferlane et son guide arrivaient à l'extrémité de la salle où était placé le siège du Chef. Evan-Dhù causait alors avec un vieux highlander, debout à ses côtés, et n'avait pas encore aperçu son nouvel hôte. On pouvait le reconnaître de loin à ses trews, espèce de pantalon collant à mailles serrées, qui est la seule partie du vêtement des chefs qui diffère du costume des simples montagnards. Quoiqu'il tournât le dos à la fenêtre, il était facile, pourtant, d'observer son visage sur lequel tombaient d'en haut quelques rayons de lumière. Evan était un homme d'environ quarante ans; il dépassait de la tête tous ses convives. Ses traits

ne rappelaient que faiblement ceux de son frère. L'habitude du commandement, les fatigues de la guerre, leur avaient donné une expression de dureté à laquelle ajoutaient encore la couleur sombre de ses habits et la plume noire attachée, au-dessus du front, à son bonnet. L'espèce d'isolement dans lequel il était au bout de la salle prouvait à la fois le respect et la crainte qu'il inspirait aux Camérons.

— Un étranger nous arrive, dit Allan en s'approchant de son frère. Il se nomme Mac-Ferlane. Il a fait une longue route et paraît fatigué. — Mac-Ferlane! c'est un nom qui ne m'est pas inconnu, dit le Chef, dont le regard plus doux parut se reposer avec complaisance sur la tête du jeune Caméron. Mais, ajouta-t-il, où est donc notre hôte?

Pendant ce court dialogue, Mac-Ferlane avait remis son faucon à un serviteur. Il s'avancait vers le Chef, lorsqu'il aperçut parmi les montagnards une jeune fille, vêtue d'une robe blanche, et qui lui rappela malgré lui celle qu'il avait entrevue dans l'escalier de la tour, et dont la voix vibrait encore à son oreille. La jeune fille se déroba aussitôt au milieu d'un groupe, et le fauconnier ne vit point son visage. Il dut se contenter d'avoir admiré un moment une taille souple et délicate, des cheveux noirs et brillants qui tombaient en longs anneaux sur de délicates épaules. Il était encore immobile à la même place, les yeux fixés sur le point lumineux où la vision venait de disparaître, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom.

— Eh bien! monsieur Mac-Ferlane, disait Allan,

qu'est-ce que vous regardez-là ? Billy-Blin, le sorcier, vous aurait-il jeté un charme ?

Le fauconnier sortit de sa rêverie et se dirigea vers le chef des Camérons. Mais, en l'apercevant, Evan-Dhù ne put retenir une exclamation de surprise. Il porta machinalement la main à son bonnet, fit un pas en avant, et Allan étonné crut que son frère allait s'oublier au point de courber la tête devant le jeune montagnard. Une puissante voix qui, en ce moment, se fit entendre au fond de la salle, rappela heureusement le Chef à lui-même.

— N'est-il pas temps de nous mettre à table, monsieur Mac-Connuill ? disait la grosse voix avec un accent qui n'avait rien d'écossais. — Sir John a raison, répondit Evan en remettant son bonnet sur sa tête. Puis il ajouta d'un ton familier : Vous allez vous asseoir auprès de moi, monsieur Mac-Ferlane, et après le repas nous causerons d'affaires. — Par Saint Georges ! s'écria le fauconnier en prenant place sans façon à côté de son hôte, quoique nous nous soyons perdus de vue depuis un an, et que nous ayons bien des choses à nous dire, je viderai volontiers, avant de commencer l'entretien, une coupe de vin de France ; et avec votre permission, Evan, j'entamerai ce pâté de venaison.

En parlant ainsi, Mac-Ferlane coupa une tranche de pâté, la posa devant lui sur la table nue, et, grâce à l'appétit qu'il avait gagné dans sa longue course, il oublia bientôt, pour un moment, tout ce qui se passait autour de lui. Cependant, les nombreux habitants de Lochiel-Castle s'étaient assis, à l'exemple

du Chef, et chacun tirant un couteau de sa ceinture s'empessa de faire honneur au festin. Les pièces de bœuf, les quartiers de chevreuil, disparurent comme une neige de printemps, c'est-à-dire sans laisser de traces. Mais quand cette première ardeur fut calmée, les conversations interrompues recommencèrent et bientôt devinrent aussi bruyantes qu'au moment de l'arrivée du fauconnier.

— Certainement, monsieur Mac-Connuill, je ne l'ai jamais caché à personne. s'écria une voix qui dominait depuis un instant toutes les autres; votre château de Lochiel ne ressemble nullement à un lieu de plaisance. Si j'y reste un mois de plus, je crois que j'y mourrai d'ennui.

Ces paroles singulières, l'accent anglais de celui qui les prononçait, attirèrent l'attention de Mac-Ferlane. Il leva les yeux et aperçut en face de lui un homme dont le costume et la tournure ne pouvaient expliquer la présence en ce lieu, mais dont le visage frais et riant démentait les propos funèbres. On eût été moins étonné de rencontrer ce digne personnage dans une hôtellerie de Londres, ou sur quelque route du Cumberland, devant une table d'hôte bien servie, que de le voir assis, au milieu des Ochil, sous le toit d'un chef-écossais. Sa large prestance, son teint fleuri, l'air de contentement répandu dans toute sa personne, convenaient mieux d'ailleurs à un gentil-homme anglais qu'à un agreste habitant des hautes-terres.

— Vous ne savez peut-être pas qui je suis, jeune homme, continua l'Anglais en s'apercevant des re-

gards curieux que jetaient sur lui Mac-Ferlane. Tel que vous me voyez, ajouta-t-il d'un air d'importance, je suis juge de Boscobel, dans le Shropshire. — Pardonnez-moi, Monsieur, dit le fauconnier. Je ne me croyais pas si voisin d'un haut personnage, quoique j'eusse dû le pressentir à votre ton et à vos bonnes manières. Je suis sûr qu'en votre absence les affaires du comté doivent aller bien mal.

— A qui le dites-vous, monsieur Mac... Mac?... tous ces Mac font un mic-mac affreux dans ma tête, s'écria le juge en vidant son verre. Parlez-moi d'un nom comme le mien, sir John Ramsay, cela est facile à prononcer; cela est doux et coulant, comme une pinte de vin vieux. Mais quand il me faut articuler vos noms écossais, j'aimerais autant avoir à vider une tonne de gingembre. — Pourquoi donc, sir John, demeurer si longtemps dans ce pays, puisque vous l'aimez si peu? — Pourquoi? répondit le juge en élevant la voix. Demandez cela à notre hôte. Dieu sait que ce n'est pas pour mon plaisir que j'y reste. Croiriez-vous, Monsieur, que je suis prisonnier de guerre, moi, homme de paix par état autant que par caractère? Certes, dans l'occasion, je sais, comme un autre, manier un fusil; mais, tous ceux qui me connaissent vous le diront, je n'ai jamais tué que des bécasses, des perdrix et des lièvres. — Je n'ai pas besoin, pour le croire, sir John, d'un autre témoignage que le vôtre, répliqua le fauconnier en souriant. Mais j'ai peine à m'expliquer comment un homme si pacifique a pu éprouver le sort d'un conquérant et devenir prisonnier de guerre. ConteZ-moi

l'aventure. J'avais autrefois quelque crédit sur notre hôte, et si je ne l'ai pas entièrement perdu, j'obtiens peut-être votre liberté. — Rendez-moi ce service, monsieur Mac-Falorne, s'écria Ramsay, et si vous passez jamais à Boscobel, n'oubliez pas la maison du juge. Tout le monde vous l'indiquera; elle est sur la lisière du bois; c'est une des plus belles du comté. Voici, d'ailleurs, mon histoire en quelques mots :

J'étais en Irlande; j'avais été chercher ma fille chez les parents de sa mère, où elle avait passé plusieurs mois; car lady Ramsay, Dieu ait son âme! était née dans le comté de Londonderry. Au jour fixé pour le départ, je m'en vais sur le port et j'aperçois des portefaix traînant sur un brick d'énormes ballots ayant pour étiquette ces mots écrits en gros caractères : A M. WILLIAM HARISON, MARCHAND DE DRAP, A CHESTER. Vous riez, monsieur Evan? vous avez raison de rire, car vous m'avez appris qu'il ne faut pas plus se fier à la mine d'un homme qu'à l'étiquette d'un sac de marchandises. Cependant, qu'eussiez-vous fait à ma place? Voulant débarquer à Chester, je résolus de faire une visite au capitaine. Ce digne marin s'appelait Tattershall, et ressemblait plutôt à un pirate qu'à un honnête sujet de Sa Majesté. — Vous vous trompez, sir John, vous voulez dire de la République, interrompit Evan.

Le juge toussa légèrement, but une rasade, et dit, après un moment de réflexion : Vous avez bien fait de me reprendre, Mac-Connuill. Un homme qui a changé d'habitation depuis peu, et qui s'en retourne

dans sa maison, est souvent tout étonné d'avoir pris le chemin de son ancien gîte. C'est ce qui vient de m'arriver, et ce qui arrive aujourd'hui à bien des gens. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit à cette heure. Je continue mon histoire :

J'allai donc trouver le capitaine Tattershall : il était assis sur le tillac et fumait tranquillement dans une pipe à la turque du tabac de contrebande. — Monsieur, lui dis-je avec civilité, pouvez-vous prendre à votre bord deux passagers de plus ? Je désire arriver le plus tôt possible à Chester. Le damné capitaine me regarda en riant, parut d'abord hésiter ; mais quand je lui eus décliné mes noms, titres et qualités, ses dispositions changèrent ; il ne fit plus aucune difficulté de me recevoir. Je m'embarquai le soir avec ma fille et me réveillai le lendemain matin... — A Chester ? dit Marc-Ferlane. — Non, Monsieur ; à Dumbarton, en Ecosse. La présence d'un magistrat anglais avait servi à couvrir une expédition d'armes et de munitions pour les rebelles. — C'est de bonne guerre, sir John, et vous auriez tort d'en vouloir à ce brave capitaine, dit le fauconnier. — Instruit par l'expérience, reprit le narrateur, et ne sachant pas au juste en quel lieu un autre vaisseau pourrait me conduire, je résolus de prendre, pour retourner en Angleterre, le chemin de Glasgow. Hélas ! comme le disait Tattershall, je crois maintenant que la mer était plus sûre. Je pars, je traverse la Clyde. Ma fille, qui est fort bien en selle, chevauchait à mon côté. Nous arrivâmes au coucher du soleil dans une auberge écartée où je fis la rencon-

tre... Mais que regardez-vous donc là-bas? Vous ne m'écoutez plus, dit le juge en interrompant son récit. — Je vous prie de m'excuser, sir John, répondit le fauconnier. C'est une distraction involontaire. — Je rencontraï dans cette auberge M. Evan de Lochiel, poursuivit Ramsay. Son air me plut. Nous soupâmes ensemble, et je lui contai ma mésaventure, jurant que ce maudit capitaine aurait bientôt de mes nouvelles. Evan m'approuva fort; mais le lendemain, quand je voulus partir, il m'invita poliment à venir passer quelques jours dans ce qu'il ose appeler son château. J'étais seul avec ma fille; il était à la tête d'une douzaine de montagnards bien armés. Vous comprenez que je ne me le fis pas dire deux fois et n'eus pas l'envie de résister à une invitation si courtoise. — Vous avez agi prudemment, sir John, dit Mac-Ferlane. Mais, à présent, le capitaine Tattershall est en sûreté, et je crois que votre captivité touche à son terme. N'est-il pas vrai, Mac-Connuill? ajouta le fauconnier en regardant le Chef.

Celui-ci répondit par un signe de tête affirmatif.

— Vous pourrez partir, sir John, quand bon vous semblera, reprit Mac-Ferlane avec cet air aisé et ce ton d'assurance qui lui étaient naturels et qui semblaient défier la contradiction. Evan vous donnera un sauf-conduit jusqu'à Edimbourg, mais à une condition...

Mac-Ferlane n'acheva pas. La jeune fille qui depuis une heure lui avait déjà donné de nombreuses distractions, venait d'entrer dans la salle. Elle se glissa légèrement le long des murs, et, marchant sur

la pointe des pieds, arriva sans bruit jusqu'au siège du juge. Là elle s'arrêta et le fauconnier put la contempler à son aise; car, la croisée étant ouverte, la lumière inondait les vêtements et le visage de l'inconnue. On aurait pu deviner, à l'expression des traits de Mac-Ferlane, qu'il n'avait jamais rencontré de femme plus belle. En effet, ce n'est pas dans les montagnes de l'Écosse qu'il eût fallu la chercher. Ses yeux bleus, son front large et pur, sa robe flottante, le rayon de soleil qui jouait dans ses cheveux, donnaient à la jeune fille un air presque céleste. Elle était sortie avant la fin du repas et avait cueilli au bord de l'étang un lis d'eau, qu'elle tenait encore à la main et dont elle surpassait la fraîcheur. Elle s'appuya doucement sur l'épaule de John Ramsay; mais le juge, qui attendait la fin du discours du fauconnier, ne s'en aperçut pas, car il s'écria avec impatience : Me ferez-vous attendre jusqu'au jugement dernier, M. Mac-Infernal? Voici une minute qui m'a duré autant qu'un siècle. A quelle condition pourrai-je quitter cet affreux château et retourner en Angleterre? Parlez; je suis prêt à tous les sacrifices. — Vous partirez sans condition, répondit Mac-Ferlane d'une voix légèrement émue. Je vous prierai seulement d'être discret, de pardonner au capitaine Tattershall, et de ne vous souvenir que des bons traitements que vous avez reçus dans cette maison.

Allan, qui avait prêté l'oreille à cet entretien sans prononcer une parole, regarda son frère d'un air surpris. Le Chef qui, en toute occasion, se montrait jaloux de son autorité, ne donna aucun signe de

mécontentement, et sembla, au contraire, approuver par son silence l'espèce d'usurpation que venait de commettre l'étranger, en donnant la liberté au juge.

Cependant, John Ramsay s'était levé. Après avoir épuisé d'un trait sa coupe remplie, il tendit la main à Mac-Connuill : Sans rancune, mon hôte, lui dit-il. Si vous venez jamais dans le Shropsire, rappelez-vous ce que j'ai dit à votre ami. Ma maison est sur la lisière des bois de Boscobel. Gardez-vous de passer devant la porte sans entrer, je vous en voudrais toute ma vie.

John Ramsay fit un pas en arrière, et apercevant la jeune fille : Ah ! c'est vous, Judith, s'écria-t-il. Nous sommes libres, ma chère enfant. Allons faire nos apprêts de voyage.

À ces mots, la jeune fille laissa tomber la fleur qu'elle tenait à la main, et, jetant sur Allan un regard d'adieu, s'éloigna lentement avec son père. Mac-Ferlane la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis il chercha Allan à la place qu'il occupait un instant auparavant ; mais cette place était déserte. Le highlander, ne pouvant surmonter son émotion, avait précipitamment quitté la salle.

— Pauvre jeune homme ! murmura le fauconnier en montrant à Mac-Connuill la place que son frère avait laissée vide. Il va bien m'en vouloir. Il commençait un roman que nous avons interrompu à la première page. Cela lui épargnera peut-être bien des chagrins, car on dit que cette page est souvent la plus belle.

Un nuage de tristesse se répandit sur le visage du Chef.

— Vous croyez, dit-il, qu'Allan aimerait cette jeune fille? — Pourquoi pas? répondit vivement Mac-Ferlane. Je crois que j'en eusse fait autant à sa place. Mais moi, ajouta-t-il d'un ton mélancolique, il ne m'est pas permis de faire des romans. Ma jeunesse doit s'écouler sans amour. Les femmes passeront devant mes yeux, et je baisserai les paupières pour ne pas les voir, et je mettrai la main sur mon cœur pour l'empêcher de battre trop vite. Hélas! ma vie sera peut-être toujours ce qu'elle a été jusqu'à présent, une triste et lamentable histoire... Mais parlons d'autre chose, Evan. Puisque personne ne nous écoute, je vais vous dire pourquoi je suis venu à Lochiel.

— Je n'osais pas vous le demander, dit le Chef en posant sa toque sur la table. Mais vous pouvez parler sans crainte. Nul ne s'avisera d'approcher tant que mon bonnet sera placé là. C'est un signe connu des montagnards. A la vue de cette plume noir, on gagne au large, comme au *qui vive* d'une sentinelle.

Le fauconnier se rapprocha d'Evan, et il allait commencer, lorsqu'Allan se précipita dans la salle.

— Aux armes! s'écria le jeune Caméron; le château est cerné par les habits rouges : déjà les soldats ont franchi le pont-levis : ils vont entrer dans cette salle. — Dites-vous vrai, Allan? répondit le Chef en saisissant sa claymore. Par Saint André! nous allons avoir beau jeu tout à l'heure.

IV. — LES CAMÉRONS.

Ils s'en allèrent à la brune,
Se glissant le long des buissons ;
Ils étaient trois joyeux garçons,
Ne craignant que le clair de lune.
BURNS.

En parlant ainsi, Evan avait remplacé sa toque sur sa tête ; son teint était animé ; son regard jetait des flammes. Mais tout à coup, en apercevant Mac-Ferlane, qu'il avait oublié dans le premier mouvement de sa colère, il poussa un cri, et ses lèvres devinrent blanches comme la neige. Ce n'était pourtant pas le moment de perdre la tête. Déjà on entendait les clairons retentir sous les voûtes du château. Prompt comme la pensée, Evan saisit la main du fauconnier, et l'entraînant vers une des portes de la salle : Ce n'est pas ici votre place, lui dit-il : nous sommes assez nombreux pour nous défendre.

Mac-Ferlane essaya en vain de se dégager de la rude étreinte du montagnard ; il fut obligé de le suivre. Mais Evan eut à peine ouvert la porte, qu'il fit un pas en arrière et repoussa avec effroi le fauconnier.

— Malédiction ! dit-il, les portes sont gardées ; je me suis laissé surprendre. — Eh bien ! nous nous

défendrons, répliqua Mac-Ferlane d'un ton insouciant. L'ancre du leopard est toujours ouvert; mais on n'en sort pas, mon cher Evan; aussi aisément qu'on y peut entrer. — Voici les habits rouges! les voici! crièrent à la fois tous les highlanders en brandissant leurs poignards et leurs claymores, et se rangeant autour du Chef.

Mac-Connuill porta les yeux vers une galerie située à l'extrémité de la salle, et vit s'avancer deux officiers de l'armée anglaise. Ils marchaient sans escorte et n'avaient pas tiré leurs épées hors du fourreau.

— Qu'on laisse entrer ces deux hommes, dit Evan-Dhù, qui avait retrouvé tout son sang-froid.

Les deux officiers, qui n'étaient autres que le capitaine Gédéon et son inséparable lieutenant De Profundis, entrèrent ensemble dans la salle, au milieu des murmures et des menaces des montagnards.

— Qui vous envoie? dit le Chef après avoir imposé silence aux Camérons, et que venez-vous chercher dans cette maison? — Qui nous envoie? répondit Gédéon avec son emphase accoutumée. C'est le général Cromwell, le bras droit du Seigneur.

Le Chef leva les épaules.

— Abrégez, abrégez, dit tout bas De Profundis; ce n'est pas le moment de faire un sermon. — Quant à ce que nous venons faire ici, reprit le capitaine, vous allez le savoir. Vos gens ont enlevé hier un convoi à notre avant-garde. Le général nous a chargés de vous demander, à ce sujet, une petite satisfaction. — Et laquelle? — Mon Dieu! c'est peu de chose. — Parlez

donc ! — Il s'agit, premièrement, de restituer le convoi. — Accordé. — Secondement, de nous compter, à titre de contribution de guerre, deux cents guinées. C'est un prix fait. Il serait inutile de marchander. — Accordé. — Troisièmement, de nous livrer trois hommes de votre clan pour être passés par les armes.

Aussitôt un cri terrible s'éleva dans la salle. Tous les montagnards portèrent leurs regards sur le Chef, n'attendant qu'un signe de ses yeux pour exterminer les envoyés de Cromwell. Mais Evan se mordit les lèvres, broya dans sa main la poignée de son glaive, et répondit d'une voix sourde : Accordé. — Il n'y a pas moyen de faire fâcher cet homme ; il est doux comme un agneau, murmura Gédéon en se penchant à l'oreille de son lieutenant. — Est-ce tout, Messieurs ? reprit le Chef avec inquiétude. — Quatrièmement, dit De Profundis, de nous faire servir à l'instant une cruche de whisky, car nous mourons de soif. N'est-il pas vrai, capitaine ? — Silence ! s'écria Mac-Connuill en s'adressant aux highlanders. Vous allez rengainer vos épées, remettre vos poignards dans vos ceintures. M'entendez-vous, Allan ?... Malheur à celui qui me fera répéter cet ordre ! — Ainsi, dit Gédéon, toutes nos conditions sont acceptées ? — Toutes, Monsieur. Dans un quart d'heure, vous serez satisfait. J'espère qu'alors, le but de votre mission étant rempli, vous viderez le château et quitterez ces montagnes ? — Avec empressement, répondit De Profundis. — Veuillez, en attendant, vous retirer dans la chambre voisine. Je vous y ferai porter une cruche et des verres.

Quand les deux officiers furent sortis, Evan dit aux

montagnards : On me demande trois de mes hommes. J'ai promis de les livrer. Mais il est juste que ceux qui ont dirigé l'expédition se découvrent. Où sont-ils ?

Allan s'avança, suivi de deux highlanders.

— Ils sont devant vous, dit le jeune Caméron ; voici Rob et Hamish qui ont fait le coup avec moi. — Vous n'étiez que trois ? dit le Chef avec surprise. — Ni plus, ni moins, frère. — Hamish est un robuste garçon, reprit Mac-Connuill, et je suis content de lui. Quant à Rob, il a mérité la corde, ces jours derniers, pour avoir volé et vendu le cheval de notre hôte, M. Ramsay. Je lui fais grâce. Mais raconte-moi, Allan, comment s'est passée l'affaire. — Hier, dit le jeune Caméron, James Dernelough, à son retour de Linlithgow, nous apprit que l'armée anglaise prenait le chemin de nos montagnes. Je n'avais jamais vu en fait d'armée que nos tartans noirs rassemblés dans la prairie et défilant en désordre au son des cornemuses. Il me prit envie de voir de près les habits rouges en attendant que je pusse les saluer l'épée à la main. Je me levai donc la nuit au premier chant du coq. Je réveillai Rob et Hamish, et, après avoir détaché le chien de garde qui hurlait dans la cour, nous nous ache-minâmes sur la route de Stirling. Bientôt, comme nous suivions à pas de loup le bord du chemin, nous entendîmes le cliquetis des armes, le bruit de la marche, et, ce qui m'étonna, le mugissement des troupeaux. Nous nous blottîmes derrière un arbre, et la troupe, soulevant des tourbillons de poussière, ne tarda pas à passer devant nous. A mon grand regret, ce n'était qu'un convoi d'avant-garde. Il emmenait

avec lui plusieurs centaines de bêtes à cornes. — Oh ! les belles vaches ! dit Hamish. — Les beaux moutons ! s'écria Rob, on voit bien qu'ils ont mangé l'herbe de la plaine. — Parbleu ! dis-je à mon tour, je suis sûr qu'ils n'ont pas coûté bien cher à ces maudits Anglais, et, si vous m'en croyez, nous pourrons les avoir au même prix. — Passez devant et je vous suis, dit Hamish. Aussitôt je m'élance, je tombe sur l'escorte en poussant notre cri de guerre. Hamish criait de son côté, et l'on a dû l'entendre à trois milles à la ronde. Les guides, qui appartenaient au clan des Campbell, se sont comportés avec nous en amis. Ils se sont assis sur l'herbe et nous ont laissés faire. Pendant que la confusion se répandait parmi les habits rouges, Rob ne perdait pas de temps. Tantôt il beuglait comme un taureau qui appelle une génisse, tantôt il bêlait comme un agneau qui appelle sa mère. Le troupeau, sensible à ces avances, suivit notre compagnon dans les défilés, tandis que le chien ralliait les moutons trop attachés au parti de Cromwell. Enfin nous jugeâmes à la voix de Rob, qui s'affaiblissait peu à peu dans le lointain, qu'il était temps de battre en retraite. Nous laissâmes donc les Anglais s'appeler au milieu des ténèbres, se tirer des coups de fusil les uns aux autres et panser leurs blessures. Au point du jour, le troupeau était dans vos étables et je dormais sur les deux oreilles.

Un hurra des Camérons accueillit le récit du jeune highlander. Allan avait modestement gardé le silence sur cet exploit.

— Vous avez eu tort... c'était une folie... Vous

pouviez être tué dans la mêlée, dit Mac-Connuill avec émotion; mais c'est égal, Evan-le-Fort, notre père, serait content s'il vivait encore. Mère, avez-vous entendu? ajouta le Chef en se tournant vers une vieille femme qui pleurait dans un coin de la salle. — Et c'est pour cela que vous le livrez à ces chiens d'Anglais? s'écria une voix dans la foule.

Evan-Dhù fit un bond en arrière. Il porta la main à son front avec désespoir, et dit en serrant les dents : Mort de ma vie! je l'avais oublié!

En parlant ainsi le Chef promena ses yeux autour de lui comme pour compter ses hommes, mais il aperçut Mac-Ferlane debout près de la fenêtre et la tête penchée sur sa poitrine. Aussitôt il sentit ses genoux fléchir; il s'assit sur un banc et une larme roula sur ses joues basanées.

— Le vent va tourner, dit un montagnard à son voisin. Voici la pluie. Gare la tempête! Je ne voudrais pas être à la place des Anglais. — Attention! voilà le Chef qui se lève.

En effet, Mac-Connuill, devenu maître de lui-même, était déjà debout. Il reprit avec fermeté : Vous allez partir, Allan. Dites adieu à votre mère.

Allan, sans changer de visage, tendit la main à son frère.

— Et vous, Evan, dit-il, ne m'embrasserez-vous pas?

Tandis que les deux Camérons se jetaient dans les bras l'un de l'autre, un vieux highlander sortit des rangs, s'avança vers son Chef, et croisant ses bras sur sa poitrine, dit à demi voix : Depuis quand l'ai-

gle se laisse-t-elle enlever ses aiglons sans les défendre? — Depuis quand, Mac-Drummond, répondit le Chef, les vieillards oublient-ils la prudence et deviennent-ils téméraires comme des enfants? — Eh quoi! reprit le vieillard, vous n'avez que ce frère; c'est le dernier du nom de Lochiel, et vous l'enverriez à la mort, comme un agneau marqué par le berger! Je croyais que vous l'aimiez, ce pauvre enfant! car il a grandi sous vos yeux; c'est vous qui lui avez appris à tendre l'arc; c'est vous qui lui avez servi de père, et, depuis que votre femme s'en est allée là-haut, on disait dans le clan que vous ne prendriez pas une autre épouse; on disait que votre jeune frère était devenu votre fils, et devait être un jour le maître de nos montagnes. Voilà pourtant que vous le sacrifiez! Qui donc portera votre claymore, quand votre bras sera trop faible pour la tirer du fourreau? qui donc sera désormais la joie de votre maison? Ah! j'ai eu des fils, moi! et ils sont morts; mais c'était sur un champ de bataille, et pour le service du roi.

Evan-Dhù, qu'avaient paru émouvoir les premières paroles du highlander, et qui avait baissé la tête en gémissant, la releva tout-à-coup, et, passant la main sur son front couvert de sueur, s'écria : L'arrêt est prononcé! Vous partirez, Allan. — Non! reprit Mac-Drummond, il ne partira pas! Il y a dans votre conduite un mystère que je ne puis pénétrer. Mais, puisqu'il faut des victimes, choisissez-les, Evan, parmi ceux d'entre nous qui ne sont plus bons qu'à mourir, et qu'une mort peu glorieuse attend

dans ces vallées. Ma main tremblante ne peut soutenir le poids d'un bouclier et mes yeux distinguent à peine, à une faible distance, un ami d'un ennemi : c'est à moi de partir.

Plusieurs highlanders du même âge que celui qui venait de parler s'avancèrent et, découvrant leurs cheveux blancs, s'écrièrent d'une seule voix : C'est à nous de partir. — Oui, Mac-Connuill, continua le vieillard, vous ne pouvez nous refuser cette grâce. Nous l'avons, je crois, achetée par une vie sans tache et par trente ans de loyaux services. Gardez ces jeunes gens, l'espoir et l'orgueil de ces montagnes. Ils doivent vous ressembler un jour. Respectez la tige encore verte, le jeune chêne qui grandit sur la colline, et abattez l'arbre qui n'a plus de sève ni de feuilles, et que le vent doit renverser demain. — Non ! dit Evan-Dhù, ce n'est pas à moi d'épargner mon frère. Je ne suis ici, en ce moment, que le Chef des Camérons. — Eh bien ! reprit le vieillard, c'est au Chef des Camérons que je m'adresse. Croit-il que le clan sera beaucoup mieux gardé quand il n'aura que des hommes comme moi pour le défendre ? Avez-vous oublié que lorsque nous avons voulu détruire les loups dans nos montagnes, nous avons commencé par prendre les louveteaux ? Pensez-y bien, Evan. Aujourd'hui on vous demande trois victimes, demain on vous en demandera de nouvelles. Et quand il n'y aura plus dans nos cabanes que des veuves et des vieillards, on mettra le feu aux quatre coins du village, comme on brûle les chaumes, lorsque la moisson est coupée. Alors, Mac-Connuill, si le roi fait

appel à ses fidèles montagnards, qui donc suivra votre bannière? Et que répondrez-vous à notre souverain seigneur, lorsqu'il vous demandera compte des hommes que vous aurez livrés à l'ennemi?

Le Chef hésitait encore, et Allan, résolu à partir, le suppliait de rejeter la demande des vieillards. Mac-Drummond continua : Prenez garde, Evan, à la sentence que vous allez rendre. Vous en répondrez devant Dieu ! Quant à moi, si vous me refusez la faveur que je vous demande à genoux...

Ici le vieillard mit un genou en terre, et, se relevant aussitôt, dit d'une voix ferme : Je prendrai mon bâton de voyage et j'irai jusque dans le camp ennemi offrir à Cromwell ce reste de vie que vous aurez en vain épargné. — Faites rentrer les officiers anglais, s'écria Evan-Dhù en serrant la main du vieillard. — Nous voici, dit Gédéon, à qui quelques verres de whisky semblaient avoir donné une nouvelle dose d'assurance. — Ah ! c'est vous, Monsieur. Votre général exige de moi un grand sacrifice, mais vous voyez que je suis résigné. On va vous apporter ici les deux cents guinées. Allan, voici la clef. Montez dans ma chambre. — Laissez passer cet homme, dit Gédéon aux soldats qui gardaient l'entrée.

Quand le jeune Caméron fut sorti, le Chef reprit lentement : J'ai promis de vous livrer trois hommes. Quand vous voudrez les emmener, ils sont prêts.

En même temps, Evan désigna Mac-Drummond et deux autres vieillards. Ceux-ci reçurent aussitôt les adieux du clan. On les entoura, on baigna leurs mains de pleurs ; mais ils conservèrent leur tranquil-

lité d'âme, et n'ouvrirent les lèvres que pour consoler les amis et les parents qu'ils allaient quitter pour jamais.

Au milieu de l'émotion générale, le fauconnier, qui, jusque-là, était resté à l'écart, plongé dans une rêverie profonde, s'avança vers le capitaine, et, prenant sa toque dans sa main, lui dit d'un air indolent : C'est moi qui suis le chef des pâtres. Les troupeaux sont à Connuill, dans un pâturage éloigné. Il me faudra bien un quart d'heure pour les rassembler. Mais si je reste ici, ils ne viendront pas d'eux-mêmes, comme ces vieillards, se mettre sous votre garde. — Eh bien ! qu'attendez-vous ? répondit le capitaine. Allez les chercher. — Bah ! reprit Mac-Ferlane, est-ce que vos soldats me laisseraient passer ? — Voici mon gantelet, repartit Gédéon ; vous n'aurez qu'à le montrer aux sentinelles pour circuler librement.

Le fauconnier prit le gantelet et sortit d'un pied nonchalant.

— Allez donc plus vite ! s'écria Usquebaugh. — Ah ! dit Mac-Ferlane, le temps vous dure donc bien de me revoir ? — Vous trouverez la barque sous les saules, murmura le Chef à l'oreille du fauconnier, en le reconduisant vers la porte. Dieu vous accompagne !

Evan s'approcha ensuite d'une fenêtre et bientôt vit Mac-Ferlane traverser le pont-levis, passer au milieu des gardes et gagner le bord de l'étang. Le fauconnier n'était pas seul. Allan marchait à ses côtés. Les deux highlanders s'élancèrent dans le cur-

ragh, et, à force de rames, ne tardèrent pas à disparaître à l'horizon. Un éclair de joie brilla dans les yeux de Mac-Connuill.

— Si vous voulez passer dans la chambre voisine, Messieurs, dit le Chef en se retournant vers les officiers, je vais vous envoyer quelques bouteilles de vin de France. Cela vous fera trouver le temps moins long; cela vous donnera des forces pour continuer votre route...

Usquebaugh et De Profundis n'étaient pas gens à refuser une pareille proposition. Ils entrèrent donc de nouveau dans la pièce qu'ils venaient de quitter, et Evan, se voyant seul au milieu des highlanders, tira Mac-Drummond à l'écart.

— Vous vous étonnez peut-être de ma conduite, lui dit-il à voix basse, et depuis une heure ne reconnaissez plus en moi le fils de Connuill? — C'est vrai, dit le vieillard. — Eh bien! je puis tout vous dire à présent, et vous allez comprendre ce qui semble inexplicable. Quand les Anglais sont entrés dans cette chambre, le Roi était là. — Le Roi! — Le roi Charles II en personne! J'ai cru un moment que c'était lui qu'on venait chercher. — Ah! c'était Mac-Ferlane! s'écria le vieillard. Et je ne l'ai pas reconnu! Il a pourtant la figure de son père. — Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'ai pas voulu faire de cette salle un champ de bataille? pourquoi je sacrifiais mon frère? pourquoi je vous sacrifiais, Mac-Drummond? pourquoi je n'ai pas mis, de ma propre main, le feu à ma maison, plutôt que de courber la tête sous ces misérables?

— Mais, reprit le vieillard, êtes-vous sûr que le Roi soit sauvé?

Evan serra la poignée de sa claymore, et jetant un coup d'œil sur la porte de la chambre où étaient enfermés les officiers : Ah! dit-il, si j'en étais sûr!... Mais patience, dans quelques minutes il se passera ici de belles choses. Oh! vous ne partirez pas, Mac-Drummond; c'est moi qui vous le dis... J'amuse ces Anglais pendant que le Roi s'éloigne, et c'est mon frère qui lui sert de guide... Bientôt ils auront gagné les bois et Charles Stuart sera en sûreté... Ce noble jeune homme! je tremblais à chaque instant qu'il ne fût reconnu, rien qu'à la majesté de son visage! Je tremblais que; n'écoutant que sa vaillance, il ne voulût pas accepter nos sacrifices... Mais, Dieu soit loué! il est parti.

En disant ces mots, le Chef se leva avec impatience et alla ouvrir la porte : Messieurs, dit-il d'une voix tremblante de colère, vous allez à l'instant quitter cette maison.

— Ah! dirent les montagnards, voici le lion qui se réveille. — Oui-dà! s'écria Gédéon, quand nous aurons fini cette bouteille, quand nous tiendrons l'argent, les troupeaux et les prisonniers. Si par hasard cet arrangement ne vous convient pas, vous n'avez qu'un mot à dire; j'ai là cinq cents hommes, et je ne demande pas mieux que de vous apprendre à vivre. — Camérons! tirez vos claymores! dit Evan-Dhù d'une voix forte. Mort aux habits rouges! — Mort! mort aux habits rouges! crièrent les montagnards. — A moi mes braves! s'écria le capitaine en se précipitant vers la porte, l'épée à la main.

Mais au même instant la porte s'ouvrit et Mac-Ferlane entra dans la chambre.

V. — L'ARMÉE DU ROI.

Que l'Écosse entière se lève
Et de la liberté fasse luire le glaive !
Voyez au loin flotter les bannières du roi !
Enfant de la Calédonie,
L'heure a sonné ; viens venger ta patrie.
Vis libre sur tes monts ou meurs libre avec moi.

CHANT DE ROBERT BUCK.

Le retour du prétendu highlander, au moment où les deux partis allaient en venir aux mains, changeait brusquement la situation. Evan ne put retenir un cri de terreur. Il arrivait, l'épée haute, sur Usquebaugh ; mais, en voyant Mac-Ferlane, il laissa retomber son bras et, se jetant au-devant des montagnards, s'écria d'une voix terrible : Arrêtez, Camérons, le premier qui fait un pas de plus meurt de ma main.

Les Camérons obéirent en murmurant, et leur Chef courut vers le capitaine. Par ce mouvement rapide, il se plaça entre les habits rouges et Mac-Ferlane, qui s'était avancé au milieu de la salle et se trouvait ainsi exposé aux premiers coups de l'ennemi. Mac-Ferlane n'avait plus l'air insouciant et l'allure indolente d'un pâtre montagnard. Ses deux mains étaient appuyées sur la crosse de ses pistolets, et son visage

avait pris peu à peu cette expression de fierté et de mélancolie qui caractérisait les Stuarts.

Cependant, Gédéon, qui avait vu, avec une secrète joie, s'évanouir les dispositions pacifiques du chef écossais, rangea ses mousquetaires en bataille.

— Capitaine, s'écria Evan-Dhù, ne versez pas le sang dans ma maison; je consens à tout : prenez les guinées, les hommes, les troupeaux; vous voyez bien que je ne songe plus à me défendre. Je n'ai pas été le maître d'un mouvement de colère; mais n'y pensons plus, Monsieur, et s'il faut, pour réparer mon imprudence, doubler la somme, vider ma bergerie, dites un mot, je suis prêt à le faire. — J'en suis fâché, répondit Gédéon avec hauteur, mais il est trop tard ! Quand j'ai tiré l'épée du fourreau, elle n'y rentre pas comme elle en est sortie.

En parlant ainsi, le capitaine se tourna vers son lieutenant et parut le consulter. Les Camérons observèrent que l'indomptable Mac-Connuill tremblait en ce moment pour la première fois de sa vie. Les deux officiers de Cromwell eurent bientôt achevé leur sinistre colloque. De Profundis sourit d'un air étrange et dit, assez haut pour qu'Evan pût l'entendre : Le vieux Nol sera content de vous, capitaine. — Je l'espère, répondit Gédéon. Vétérans, continua-t-il en s'adressant à ses mousquetaires, souvenez-vous que le mot d'ordre aujourd'hui est le même que lorsque nous sommes entrés d'assaut à Drogheda.

En entendant ces mots, Mac-Connuill jeta les yeux autour de lui avec angoisse, comme pour chercher une issue; mais les portes étaient encombrées de sol-

dates. Un sourd gémissement s'échappa de la poitrine du fidèle Caméron; il recula lentement comme un lion poursuivi par de nombreux chasseurs, et couvrit de son corps le jeune prince qui était resté immobile à la même place.

— Capitaine, dit-il en prenant son épée à deux mains, il en est temps, empêchez ce combat, ou, j'en prends Dieu à témoin, le sang que vous verserez retombera sur votre tête. — Non ! point de merci, dit Usquebaugh. Soldats, apprêtez vos armes ! tournez...

Le capitaine n'acheva pas ; une forte détonnation venait d'ébranler le manoir jusque dans ses fondements. Ce bruit formidable roula d'échos en échos, et s'affaiblissant par degré, alla se perdre dans une gorge lointaine. Au même instant, Mac-Ferlane, prenant sa toque verte, la posa sur la table et laissa voir son noble front, sa blonde chevelure rejetée en arrière suivant la mode adoptée par les Cavaliers au milieu des guerres civiles. Après avoir jeté un regard vers le ciel comme pour en implorer la protection, il s'avança vers la fenêtre ouverte et s'écria d'une voix forte : Il n'y a pas un nuage au ciel, capitaine ; ce n'est donc pas le tonnerre que nous venons d'entendre. Que pensez-vous de cette voix ? Elle a parlé un langage que vous semblez connaître, car je vous ai vu tressaillir.

Gédéon s'approcha de la croisée, jeta les yeux au pied du château, et recula d'épouvante.

— Qu'est ce à dire ? s'écria-t-il, on a baissé la herse et dressé le pont-levis ! sommes-nous prisonniers ? — Je vois que vous êtes un vieux soldat, reprit Mac-

Ferlane, vous avez le coup d'œil sûr ; mais regardez encore, s'il vous plait, avec plus d'attention. Il me semble que j'aperçois des sentinelles le long des fossés, sur les tours, dans la vallée, et, si je ne me trompe, ce ne sont pas des habits rouges.—Trahison ! dit Usquebaugh en faisant un pas en arrière.—Halte-là ! capitaine, s'écria Mac-Ferlane, s'armant de deux pistolets qu'il tira de sa ceinture. Pas un cri ! pas un geste ! ou vous êtes un homme mort !

Le jeune prince s'approcha aussitôt de la seconde fenêtre qui était restée fermée à cause de la chaleur du jour, et poussa rudement les volets. Tous les regards se portèrent à la fois vers la scène que ce mouvement venait de découvrir.

Sur les hauteurs voisines, on aperçut d'épaisses colonnes de fumée mêlées de flammes rougeâtres. Déjà un bivouac se formait au pied d'une colline, tandis que sur les flancs d'un ravin profond on voyait descendre en toute hâte, par un sentier étroit, des highlanders armés. Ils disparaissaient bientôt derrière les rochers et allaient sans doute se ranger en bataille au fond de la vallée. Mais d'autres les suivaient sans relâche, les uns brandissant des haches, d'autres des arcs, le plus grand nombre portant sur l'épaule de longs fusils dont les canons reluisaient au soleil. Ce torrent qui tomblait des montagnes coulait avec une effrayante rapidité. De Profundis essaya de compter ces ennemis inattendus ; ce calcul ne servit qu'à augmenter ses terreurs. Il se tourna alors vers son ami et lui dit en secouant la tête : Capitaine, capitaine, nous voilà pris comme le chasseur dans le

piège qu'il a tendu. — Que faire? murmura Usquebaugh, d'une voix caverneuse, et que dira Cromwell? — Que voulez-vous qu'on fasse contre des milliers d'hommes? répondit le lieutenant. C'est le vieux Nol lui-même qui a commis la faute. Ne savait-il pas que le général Middleton campait dans les montagnes avec toute une armée? S'il se fâche, d'ailleurs, vous lui rappellerez la captivité de Babylone. Ce sera un beau texte pour vous qui avez le talent de la parole.

Il avait à peine achevé, qu'on entendit sur plusieurs points de la vallée résonner les cornemuses, jouant les marches guerrières des clans de l'ouest. Bientôt une nouvelle détonnation fit trembler les vitres de la salle. Le capitaine pâlit et dit à son lieutenant : Encore le bruit du canon; nous sommes perdus! — Allons, Monsieur, du sang-froid! s'écria Mac-Ferlane avec un léger sourire. Ce sont là les chances de la guerre. Entendez-vous le bruit qui se rapproche? Dans un instant notre armée enveloppera le château, et alors je ne serai plus maître d'arrêter le carnage... Si vous voulez sauver vos gens, il n'y a pas une minute à perdre. Mac-Connuill, recevez l'épée du capitaine. — Je demande à me retirer avec les honneurs de la guerre, dit Gédéon. — Non! non! s'écrièrent les montagnards, il faut qu'il meure.

Evan-Dhù imposa silence aux Camérons.

— Votre demande n'est pas sérieuse, capitaine, reprit Mac-Ferlane, vous n'avez ni le droit ni le pouvoir de faire vos conditions. Après tout, ce n'est pas un déshonneur que de succomber sous le nombre! Vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de faire poser les

armes à vos soldats et de vous rendre à merci ! — Ce jeune montagnard, dit tout bas De Profundis, est sans doute quelque chef influent ; laissez-le agir, d'autres pourraient être moins traitables. — Préférez-vous attendre que vos soldats aient été attaqués et taillés en pièces ? reprit le jeune prince. Vous avez mérité ce traitement, et puisque vous hésitez, je vous abandonne à votre sort.

Usquebaugh, effrayé par le ton qu'avait pris le highlander, s'avança en tremblant.

— Je suis à vos ordres, Monsieur, dit-il d'une voix entrecoupée ; que dois-je faire ? Je suis prêt à me soumettre... Oh ! de grâce, ne détournez pas la tête ! Je suis venu ici pour obéir aux ordres de mon général. Si vous ne nous laissez pas la liberté, Monsieur, prenez-nous au moins sous votre garde. — Non, dit Mac-Ferlane, vous n'aviez point de pitié pour nous quand nous étions en votre puissance. Il vous sera fait comme vous vous proposiez de faire. — Oh ! miséricorde ! s'écria le capitaine en pliant un genou en terre, miséricorde ! — Vous demandez une chose que vous ne connaissez pas, Monsieur, répondit le highlander. — Vous vous trompez, balbutia Gédéon avec angoisse. Je devais épargner... — Le cellier, peut-être, dit Mac-Ferlane. Relevez-vous, capitaine, ajouta-t-il en s'approchant de la première fenêtre, vous voyez d'ici votre petite troupe. — Il y a là quatre cents hommes, dit Usquebaugh. Cent autres fantassins sont entrés avec moi dans le château. — Envoyez votre lieutenant, et que dans cinq minutes toutes les armes soient dans cette salle. Une seule minute de retard, et je ne répons de rien !

De Profundis allait sortir; Mac-Ferlane ajouta : Vous rassemblez en même temps vos cinq cents hommes sur la pelouse, et nous les verrons défilér sous nos yeux.

Quelques instants après, le château était libre, les sabres et les mousquets étaient rangés en faisceaux dans la salle d'armes. Mac-Ferlane, suivi d'Evan-Dhù, des montagnards et du capitaine, traversa le pont-levis, gardé par des sentinelles écossaises qui rendirent à leur Chef les honneurs militaires. La bannière des Camérons s'abaissa devant le jeune prince. Le pibroch retentissait toujours derrière la montagne, et par intervalle on entendait le bruit du canon.

Mac-Ferlane fit passer devant lui la troupe prisonnière; puis, s'adressant aux deux officiers : Vous allez partir, leur dit-il, vous allez quitter ce pays où vous n'auriez jamais dû pénétrer. Si vous aviez affaire à un ennemi aussi généreux que vous, pas un seul de ces mousquetaires ne serait sorti de ces vallées. Mais nous ne tenons pas à imiter celui qui vous a envoyés dans nos montagnes. Partez, Messieurs, et que dans un quart d'heure on ne voie pas un seul habit rouge sur ces collines.

Les deux officiers, heureux d'en être quittes pour une allocution, saluèrent Mac-Ferlane, et bientôt le capitaine donna à sa troupe le signal du départ. Elle ne tarda pas à entrer dans une des gorges voisines et s'éloigna lentement. Gédéon et De Profundis firent plusieurs lieues avant d'oser se retourner pour regarder en arrière. A la première halte qu'ils firent, ils se trouvèrent en face l'un de l'autre dans la position

lamentable et comique où le lecteur les a déjà surpris deux fois. De Profundis rompit enfin le silence : Capitaine, dit-il, ils nous ont laissé les tambours et les clairons, comme si c'était à nous de chanter victoire. Combien croyez-vous que ce jeune montagnard eût de soldats ? Je parie pour vingt mille.

— Je n'en inquiète guère, répondit Usquebaugh. Les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal. J'ai vu le moment où, vous et moi, nous ne valions guère mieux qu'une calebasse percée. Mais me direz-vous pourquoi le highlander nous a laissés partir ?

De Profundis passa la gourde à son compagnon, et les deux amis reprirent leur chemin en s'entretenant de leur aventure. Nous les laisserons continuer leur route vers Stirling, pour nous occuper de personnages beaucoup plus dignes de nos sympathies.

Lorsque les habits rouges eurent disparu, Mac-Ferlane, que les montagnards regardaient avec une curiosité mêlée de respect, fit signe à Evan-Dhù de le suivre au bord du lac. Le Chef des Camérons obéit avec une émotion qu'il ne pouvait contenir.

— Sire, dit-il enfin d'une voix altérée, ma maison a reçu aujourd'hui un honneur auquel je ne m'attendais pas. Pardonnez-moi de ne vous avoir pas reçu comme un Lochiel doit recevoir son souverain. — Ne vous excusez pas, Evan ; vous m'avez fait en ce jour les plus grands sacrifices qu'on puisse demander à un montagnard. Vous avez laissé pour moi votre épée dans le fourreau, vous avez souffert l'insulte dans votre maison, vous alliez livrer à la mort votre

frère et les plus nobles d'entre les vôtres. Merci ! c'est un hommage qui vaut mieux que la pompe d'une fête. — Sire, reprit Mac-Connuill, nous sommes toujours prêts à mourir pour votre personne ! Mon château, mes terres, mes serviteurs, tout ce qui est à moi vous appartient ; faites-moi la grâce d'en disposer aujourd'hui pour vous et l'armée qui vous accompagne.

Le Roi ne put s'empêcher de sourire.

— Mon armée ! dit-il ; en effet, elle pourra tenir à l'aise dans votre château. Tournez les yeux de ce côté, Mac-Connuill, voilà mes généraux qui s'avancent et toutes mes forces qui débouchent dans la vallée.

Evan-Dhù suivit l'indication du Roi et aperçut Allan qui s'approchait à la tête d'environ trente hommes, tandis que Donal, le braconnier, arrivait sur un autre point avec une phalange aussi imposante. Pour comble de surprise, Lochiel reconnut dans les soldats les habitants du clachan voisin et ses propres serviteurs ; quatre ou cinq joueurs de cornemuse, jouant alors ensemble la marche des Camérons, précédaient les highlanders.

— Voilà mes troupes, dit le Roi ; que pensez vous de ma tactique ? — Eh quoi ! Sire, s'écria Evan, les sentinelles ?... — C'étaient vos pères. — Ces clans nombreux qui descendaient des montagnes ? — C'était une vingtaine de Camérons recrutes dans le village, et qui tournaient incessamment autour d'un rocher, les uns portant des fusils, les autres des cognées, d'autres sans armes. — Mais ces canons qui

faisaient trembler les vitres du château?... — Voyez-vous ce petit diable tout noir de poudre : c'était le commandant de l'artillerie. Cela vous a coûté huit ou dix chênes de haute futaie ; mais on a choisi, et pour cause, ceux que le temps avait creusés. — Sire, vous êtes un hardi général, dit Evan-Dhù avec admiration. — Voilà du moins, reprit le Roi avec un triste sourire, une victoire qui n'aura coûté de larmes à personne. Vous y avez joué un rôle auquel vous n'êtes guère accoutumé, mon brave Mac-Connuill ; mais vous aurez bientôt l'occasion de servir votre prince comme il convient à un Caméron. Vous devez être las du repos qu'on vous a imposé. Ce n'est pas comme une simple parure qu'Evan de Lochiel porte une épée : cela est bon pour messieurs du parlement. Vous nous avez appris, à Dumbar et ailleurs, quel usage vous saviez faire de la vôtre. Aussi, c'est pour vous demander de la tirer encore pour notre service que j'ai quitté mon camp cette nuit : j'ai voulu vous voir, vous parler. Quand je vous cherchais autour de moi, on disait que vous m'aviez abandonné. Je n'ai pu le croire, Evan, et suis venu vous demander raison de votre absence. — Ah ! Sire, dit le Chef, je n'aurais pas quitté l'armée si l'on ne m'eût abreuvé de tous les outrages ; j'étais comme un ennemi au milieu de vos soldats. Lorsque je passais dans le camp, on m'insultait parfois sans que je pusse découvrir le coupable. Dans les marches et dans les combats, on me donnait toujours l'arrière-garde ! Sire, j'aurais voulu me faire tuer pour vous ; mais on me refusait même ce droit, que je croyais pourtant avoir assez

mérité. — Je sais, reprit le roi, que vous avez à vous plaindre des presbyteriens, de Kerr, de Strachan, de Leslie. On vous a repoussé comme un malveillant; mais en vous condamnant à l'inaction, en vous retirant, comme Achille, sous votre tente, c'est moi seul que vous punissez. On vous a offensé, dites-vous? Et qui donc est à l'abri des injures de ces déclamateurs et de ces sophistes? M'ont-ils épargné, moi qu'ils appellent leur maître, aux jours de cérémonie? Argyle n'a-t-il pas écarté de ma personne mes plus fidèles serviteurs? N'ai-je pas été obligé d'entendre chaque jour des sermons frénétiques où j'étais gourmandé comme un enfant pauvre par son pédagogue? Ah! si je vous disais tout ce qu'il m'a fallu souffrir! Ils m'ont blessé cruellement, et dans tout ce que j'ai- mais. Ils venaient m'éveiller de grand matin pour me reprocher ce qu'ils appellent les fautes de mon père! Vous croyez peut-être que Charles I^{er} fut un roi juste et un martyr? Détrompez-vous, Evan; à en croire les covenantaires qui l'ont vendu à ses bourreaux, c'était un impie, un roi digne du nom d'Achab, et dont le supplice a été trop doux! Ma mère, ma noble mère, dont les malheurs seuls ont égalé la vertu, n'était pour eux qu'une idolâtre, une pécheresse, une autre Jézabel, qu'il fallait oublier ou maudire! Maudire ma mère! entendez-vous, Evan? il fallait la maudire! Oh! que de fois j'ai senti mon cœur torturé comme s'il eût été la proie d'un serpent, tandis que ces fougueux inspirés insultaient impunément à tous ceux que j'aime et que je respecte depuis mon enfance; car il me fallait écouter

jusqu'à la fin, garder un visage impassible, souffrir en silence, dévorer mes pleurs, et cependant... j'étais le Roi !

Ici le jeune prince, ému, essuya une larme. Mac-Connuill, troublé lui-même, semblait hésiter entre la douleur et l'indignation. Enfin Charles Stuart, après un moment de silence, reprit d'une voix plus douce : A présent, Evan, dites-moi quels sont vos griefs. — Sire, répondit Evan d'une voix tremblante, je n'en ai plus. — Vous êtes un noble cœur, dit le Roi. Je savais que je ne viendrais pas en vain plaider ma cause auprès de vous. Maintenant, écoutez. L'armée rebelle a pris vers le nord le chemin des montagnes dans l'espoir de tourner ma position à Stirling. Par cette manœuvre imprudente, elle a laissé ouverte devant moi les plaines du sud. C'est le chemin de l'Angleterre. Dans trois jours, Evan, j'aurai passé la Tweed et marcherai sur Londres. Vous partagerez notre bonne ou notre mauvaise fortune, n'est-ce pas ? Je vous donne rendez-vous dans deux jours à Glasgow, où nous commencerons ensemble notre dernière campagne.

Après avoir parlé ainsi, le Roi tendit la main à Evan-Dhù qui la baisa respectueusement. Ils s'approchèrent ensuite des highlanders, qui s'étaient tenus à l'écart. Le jeune prince reprit son faucon. Mac-Connuill lui offrit de l'accompagner jusqu'à Stirling ; mais Charles II, redevenu Mac-Ferlane, refusa cet honneur et s'éloigna avec son premier guide Donal, par des sentiers connus seulement des montagnards.

VI.—ALISON LA ROUSSE.

Les chevaux sont sellés et piaffent dans la cour ;
Adieu, mon hôte, adieu ; je quitte ce séjour.

ANCIENNE COMÉDIE.

Evan-Dhù ne perdit pas une minute. Il envoya des messagers dans les divers clachans de ses domaines, ordonnant à tous les Camérons en état de porter les armes de se rendre sans délai à Lochiel pour une expédition lointaine. Il fit tirer de l'arsenal les munitions de guerre qui y étaient renfermées et manda auprès de lui le forgeron, cet utile personnage qui occupe un si haut rang dans la maison d'un chef montagnard. Il lui enjoignit de remettre à neuf les boucliers, les haches et les claymores. Le digne fonctionnaire se mit aussitôt à l'œuvre, et l'on n'entendit plus dans le manoir que le bruit de son marteau et les chants joyeux de ses apprentis. Cependant Mac-Connuill parcourait les terrasses, examinait les murs de Lochiel fin de s'assurer que, pendant son absence, le château pourrait résister aux attaques imprévues des catérans (1) du voisinage.

(1) *Catérans* : Voleurs de troupeaux. Cette espèce de larrons ne s'en tenait pas toujours à sa spécialité.

(Note de *Walter Scott*.)

Ces mesures prises, Evan s'enveloppa dans son plaid et descendit dans la vallée. Il côtoya pendant quelques minutes le bord du lac, mais prenant ensuite un chemin écarté, il s'enfonça brusquement dans la partie la plus sauvage du Lochaber. Peu à peu toutes les traces de végétation disparurent autour de lui. Les rochers, de formes bizarres, s'entassaient les uns sur les autres à une hauteur que l'œil n'osait affronter, et formaient tantôt une barrière infranchissable, tantôt un vaste amphithéâtre au milieu duquel l'homme disparaissait comme un grain de poussière. Le bruit des torrents troublait seul le silence de mort qui régnait dans ces solitudes, et aucun être vivant n'aurait osé y faire sa demeure, car l'aigle même des montagnes, las de planer dans les cieux, s'abattait rarement sur ces cimes grisâtres.

Cependant, après une heure de marche, le Chef des Camérons aperçut une légère fumée qui s'élevait du fond d'une gorge ténébreuse.

— Enfin, m'y voilà ! dit-il en s'essuyant le front ; j'ai cru que je n'y arriverais pas avant la nuit. D'après ce que j'ai ouï dire à ces imbéciles, c'est là qu'elle doit demeurer. Elle ne pouvait mieux choisir son gîte. Satan n'a qu'un pas à faire pour venir chez elle.

En parlant ainsi, Mac-Connuill descendait dans le précipice. La pente était rude ; il fallait à chaque instant sauter d'un rocher à l'autre par dessus les abîmes, et un chamois aurait craint de tenter l'aventure. Mais Evan-Dhù semblait aussi sûr de lui que s'il eût marché sur les dalles de son château. Il arriva enfin vers l'endroit d'où il avait cru voir s'élever la fumée

et chercha autour de lui avec la plus scrupuleuse attention. Rien ne révélait la présence de l'homme dans ces lieux. Mac-Connuill se trouvait en ce moment devant une cascade qui tombait en nappe arrondie des flancs de la montagne.

— C'est étrange ! dit-il, je ne vois pas un creux de roche où puisse se blottir un épervier. Voilà pourtant la chute du Lochdevil, et je suis bien sûr que la vieille Alison n'en est pas loin.

Le highlander essaya de découvrir la retraite souterraine qu'on lui avait indiquée ; ses investigations furent inutiles. Il se décida, en désespoir de cause, à appeler à haute voix la personne dont il ne pouvait approcher.

— Alison ! s'écria-t-il, Alison ! où diable êtes-vous ?

L'écho répéta : Alison !... Alison ! mais Evan n'obtint pas d'autre réponse.

— Alison ! répéta-t-il avec colère, êtes-vous au Sabbat, ou faites-vous la sourde oreille ? Si vous ne me répondez pas, je vous ferai pendre comme une sorcière que vous êtes ? Me direz-vous...

Mac-Connuill n'acheva pas. Une voix aigre et cassée par l'âge vint frapper tout à coup son oreille, sans qu'il pût savoir d'où elle partait.

— Qui m'appelle ? disait Alison, dont le Chef reconnut l'accent nasillard ; que voulez-vous ? qui vous envoie ? — Pardieu ! si tu es sorcière, repartit brusquement le Caméron en regardant de tous côtés pour voir son interlocutrice, tu n'as pas besoin de me faire tant de questions. Ne sais-tu pas qui je suis et ce qui m'amène ? — Sans doute, sans doute, je le sais, dit la

vieille, toujours invisible; vous êtes Mac-Connuill de Lochiel, le fils d'Evan le Fort, et vous venez... — Silence, nous parlerons de cela tout à l'heure, reprit le Chef, je ne livre pas mes paroles au vent : je veux te voir d'abord. — Eh bien ! entrez, répondit la sorcière. — Comment !... entrer ?... te moques-tu de moi ? par où veux-tu que j'entre ? Faut-il que je me jette dans le gouffre ? — Cela est arrivé à d'autres avant vous, dit Alison, et tel qui venait me chercher pour me conduire à Glasgow devant les juges, est allé paraître avant moi devant le juge suprême ; mais patience ! Je ne vous dirai pas de vous rassurer, car vous ne savez pas ce que c'est que la peur ; seulement, écoutez bien ce que je vais vous dire... Posez le pied droit sur cette pierre noire qui est au bord de l'abîme. — M'y voilà ! dit Evan. — Saisissez les racines qui pendent sur votre tête et ne les lâchez pas. — Je les tiens. — A présent glissez-vous le plus près possible du rocher et passez sous la cascade. A cet endroit de la chute, vous en serez quitte pour une ondée et je ferai sécher votre manteau. — Voilà une fortification d'un nouveau genre, dit Mac-Connuill en suivant à la lettre les instructions de la sorcière.

Il se trouva bientôt à l'entrée d'une caverne spacieuse devant laquelle tombait, comme un rideau, la cascade écumante. La vieille Alison était assise auprès d'un feu de broussailles qui jetait une vive lueur sur les parois de cette habitation singulière. A cette joyeuse clarté, on pouvait apercevoir une couche composée de peaux de bêtes, une rangée de pots de grès, de différentes hauteurs, renfermant sans doute

quelques provisions, et enfin un oiseau de nuit, solitaire compagnon d'Alison la Rousse. La sorcière portait une longue robe de couleur brune, un mouchoir jaune était entortillé autour de sa tête; elle avait le cou et les bras nus. Ses yeux gris et perçants, son teint cuivré, ses dents blanches, sa taille haute, devaient inspirer aux crédules habitants des montagnes un effroi superstitieux.

— Asseyez-vous, Mac-Connuill, dit-elle en montrant au visiteur un fragment de rocher roulé auprès de l'âtre. Il y a longtemps que je ne vous ai vu, c'est-à-dire depuis le jour où je vous annonçai que votre femme devait mourir, et où vous me fîtes chasser de votre maison par vos valets. — Pourquoi parler de cela, Alison? dit le Chef en poussant un soupir. Le passé est le passé; les souvenirs causent rarement de la joie au cœur de l'homme. Parlons d'autre chose. — Je ne vous en veux pas, Evan, dit la sorcière, quoique cela m'ait été dur de ne plus aller chercher à la porte de Lochiel-Castle la coupe de blé noir que votre mère me donnait tous les mois depuis trente ans. Que voulez-vous? Je suis souvent un messager de mauvaises nouvelles, et c'est une sorte de gens qu'on n'aime pas à voir. On nourrit volontiers la cigogne blanche qui vient s'abattre sur le toit de la maison, et l'on jette des pierres à la corneille. — Tu reviendras demain à Lochiel, dit Mac-Connuill, et à l'avenir tu n'iras plus te plaindre dans les clachans comme j'ai entendu dire que tu le faisais. Mais en voilà assez sur ce sujet, la vieille; je ne suis pas venu pour écouter tes lamentations. — Je sais que vous

êtes pressé, répondit la sorcière; vous avez voulu me voir avant de vous mettre en route.

Le highlander regarda Alison avec surprise. Il y avait à peine deux heures qu'il avait reçu lui-même l'ordre du départ.

— Que veux-tu dire, la belle aux cheveux roux, s'écria-t-il, et qui t'a parlé de mon voyage? — Il y aura bien des hommes demain au point du jour sur la route de Glasgow, murmura la sorcière, mais ils ne seront pas si nombreux au retour.

Cette réflexion de la vieille répondait, sans doute, à une secrète préoccupation du chef montagnard, car il baissa la tête et garda un moment le silence. La chouette perchée sur l'épaule d'Alison poussait des cris plaintifs.

— Paix! cria sa maîtresse, tais-toi, tu ne sais ce que tu dis. — Eh bien! oui, je pars, reprit Mac-Connuill, et je serais bien aise de savoir si je reviendrai. — Vous ne dites pas votre pensée, Evan, répondit Alison; ce n'est pas pour vous que vous êtes venu me consulter. — Et pourquoi serais-je venu? demanda le Caméron avec inquiétude, car la devineresse avait lu encore une fois dans son âme. — Pourquoi? pourquoi? je n'aurais pas de peine à le dire; mais il faut que j'aille faire ma tournée, j'ai épuisé mes provisions de la semaine; je n'ai point de mèches pour ma lampe, et le laird de Glengary, un généreux Chef que vous connaissez, m'attend à la chute du jour. — Je vois ce que c'est, dit Evan en souriant et en tirant de sa ceinture une bourse de cuir; tu es comme ces avocats d'Edimbourg qui se font payer avant d'avoir

plaidé leurs causes, de peur qu'on ne leur donne des coups de bâton quand ils les ont perdues.

La vieille tendit sa main osseuse et fit sonner les pièces d'argent qu'y laissa tomber le highlander.

— Elles sont de bon aloi, comme vous, Evan, dit-elle ensuite en serrant la petite somme dans un des pots de grès alignés contre la muraille.

Le bruit que firent les pièces en tombant éveilla l'attention de Mac-Connuill.

— Le vase sera bientôt plein, dit-il; c'est un bon métier que de raconter l'avenir; mais que feras-tu de ton trésor, quand le diable te viendra prendre? Espères-tu l'emporter avec toi? — Ah! répondit la vieille, j'avais dans le clan des Creichtons un neveu à qui j'aurais voulu laisser mes épargnes. Ce pauvre Coledock! Je l'aimais parce que sa mère a été brûlée à Sanquhar comme sorcière; mais il a mal tourné, et s'il ne se range pas, ce pot de grès s'en ira avec la vieille Alison au fond du gouffre qui est à ma porte et qui m'attend. — Chacun a ses ennuis, à ce qu'il paraît, dit Evan, et l'on a beau les prévoir, cela ne les éloigne pas. Aussi je ferais bien de m'en aller sans t'en demander davantage. — Non! restez, reprit la devineresse; si votre père m'eût écoutée, il ne serait pas tombé dans le piège que lui avaient tendu les Mac-Intoshs, et il vivrait peut-être encore aujourd'hui. — As-tu donc quelque chose à me dire? — Oui, mon enfant, vous voulez savoir si le trèfle refleurira (1) au-delà des monts Cheviots. Eh bien! j'en

(1) On sait que le trèfle figure dans les armoiries de l'Écosse.

suis sûre, Evan, il reflleurira ; mais il faut d'abord qu'il soit arrosé de beaucoup de sang et de larmes. C'est là tout ce que je puis vous apprendre. — Ainsi, reprit Mac-Connuill, la guerre sera longue ? Le nom de Lochiel y périra peut-être ?

— A Dieu ne plaise ! s'écria la vieille, mais si vous m'en croyez, vous n'emmènerez pas votre jeune frère Allan. Il pourrait lui arriver malheur. — Je tremble en y songeant, dit le Chef, mais il voudra me suivre : et comment pourrais-je l'en empêcher ? — Bah ! dit Alison en branlant la tête, quand la colombe est prisonnière, il n'y a pas de danger que le ramier s'envole. Retenez bien cela, Mac-Connuill, et reprenez votre plaideur que le feu a séché. Il se fait tard, et j'ai encore trois milles à faire avant d'arriver chez le laird de Glengary.

Le Chef savait probablement qu'il était inutile d'insister auprès de la bohémienne pour en obtenir des renseignements plus explicites. Alison couvrit son feu et guida son hôte hors de la caverne. Ils se séparèrent aussitôt, et Evan rentra tout pensif à Lochiel. Il monta à pas lents jusqu'au parloir, s'assit sur un fauteuil et tomba dans une rêverie profonde. Quelques minutes s'étaient ainsi écoulées lorsqu'en levant les yeux il aperçut debout devant lui son jeune frère Allan. Le jeune highlander semblait embarrassé, comme un homme qui craint et désire à la fois de parler ; ses yeux étaient brillants et ses lèvres tremblaient. Evan-Dhù le contempla un moment avec une sorte d'orgueil.

— Que veux-tu, Allan ? lui dit-il enfin. — Vous

partez.... répondit le jeune homme, vous allez combattre..... tous les hommes du clan vont vous suivre, et je...

Allan s'arrêta. Il n'osait pas achever sa pensée, et il espérait que son frère lui éviterait cette peine.

— Nous partirons demain, au point du jour, mon brave, dit Mac-Connuill. — Alors, continua le jeune homme en rougissant, je puis apprêter mes armes?

Un nuage passa sur le front d'Evan-Dhù. Le jeune Caméron attendait avec inquiétude la réponse du Chef. Enfin, voyant qu'elle tardait, il ajouta avec vivacité : J'ai vingt ans, et, sans parler de vous, Evan, on a vu des Lochiel combattre avant cet âge. Frère, je partirai avec vous.

Mac-Connuill réfléchit pendant quelques minutes, la tête cachée dans ses mains. Il paraissait indécis. Enfin, il leva sur Allan un regard plus sévère que de coutume, et dit en fronçant le sourcil : Non, c'est impossible! vous resterez.

Le ton sur lequel Evan avait fait cette réponse ne souffrait pas de réplique. Le highlander allait pourtant insister, lorsque M. Ramsay, en costume de voyage et portant un sac de nuit sous le bras, entra dans la salle. Un domestique chargé de bagages l'attendait dans la chambre voisine, et miss Ramsay, vêtue simplement, mais avec grâce, s'était arrêtée timidement sur le seuil de la porte, en apercevant Allan Caméron.

— Ah! dit le juge, vous voilà enfin, monsieur Mac-Connuill. Je vous attendais pour vous faire mes

adieux. — Déjà ! vous êtes donc bien pressé de nous quitter ? répondit le Chef. Ne pourriez-vous pas attendre à demain ? Nous ferions route ensemble. — Vous en parlez fort à votre aise, monsieur Mac-Connuill, repartit le juge ; mais la porte est ouverte, je m'en vais ; je suis bien décidé à profiter ce soir même du congé que vous avez promis pour moi à ce jeune montagnard de bonne mine qui a diné avec nous. Il est parti, je suppose, et cela ne m'étonne pas. Quand une maison menace ruine, les hirondelles l'abandonnent aux corbeaux, soit dit sans vous offenser, monsieur Evan-le-Noir. Je ne sais si vos chemins sont bien sûrs et si je ne suis pas exposé à y faire quelque mauvaise rencontre comme celle de ce maudit patron et de..... Allons, n'en parlons plus. Je serais un ingrat si je n'avouais aujourd'hui que la vie est assez douce dans vos montagnes ; mais la plus belle prison est encore une prison, monsieur Mac-Connuill, et il n'y a pire hôte qu'un geôlier. Je suis sûr qu'arrivé à Boscobel, je regretterai vos bruyères et vos genêts. Le matin, on y entend chanter les perdrix en aussi grand nombre que les alouettes dans mes blés du Shropshire, et le soir, au clair de la lune, j'y ai vu dix lièvres ensemble brouter le thym et le serpolet ; mais voyez-vous, monsieur Evan, une chasse royale sans la liberté, c'est un repas splendide sans vin de France.

Tandis que le juge parlait ainsi, Evan-Dhù se disposait à remplir sa promesse. Il se fit apporter du parchemin, une plume et de l'encre.

— M. Ramsay, dit-il ensuite, je désire que vous

veniez nous revoir quelque jour. La guerre rapproche souvent ceux qu'elle semblait devoir séparer à jamais, et tels se sont quittés bons compagnons qui s'étaient dit bonjour l'épée à la main. — Vous l'avez dit, monsieur Evan, vous l'avez dit : je suis charmé de vous avoir connu ; mais vous n'en êtes pas moins un ennemi du gouvernement établi, et je doute que nous ayons jamais le plaisir de poursuivre ensemble le même coq de bruyère ; d'autant mieux, ajouta le juge en lançant un regard terrible sur Allan, d'autant mieux que j'ai rencontré dans vos montagnes certain renard..... — Allan, dit Mac-Connuill, asseyez-vous ici et prenez la plume.

Le jeune montagnard obéit.

— Ecrivez, continua le Chef.

« Le soussigné, Evan Mac-Connuill de Lochiel, Chef du clan des Camérons, laird de Kinnulfbright et de Levenferry, demande à ses amis, conseille à ses ennemis, et ordonne aux hommes qui portent son nom, de laisser passer librement le porteur de la présente lettre, sir John Ramsay, de Ramsay-Hall dans le Shropshire.

« Sir John est un homme de cinquante ans ; il a la taille haute, les cheveux grisonnants, les sourcils épais, les yeux vifs et le teint fleuri.

« Il est accompagné de miss Ramsay, sa fille, qui part avec lui pour l'Angleterre. »

Evan allait continuer, lorsqu'un messenger entra.

— Allan, dit le Chef, achevez le sauf-conduit. Il ne reste qu'à indiquer le signalement de mademoiselle, le lieu du départ et le but du voyage. Monsieur

Ramsay pourra s'éloigner ensuite et atteindre la prochaine étape avant la fin du jour.

En parlant ainsi, Mac-Connuill se leva, et s'approchant de la fenêtre, ouvrit une lettre que lui remit le montagnard. Pendant la conversation du juge avec son hôte, Judith s'était rapprochée de la table et se tenait debout à côté de son père, sur le bras duquel elle s'appuyait doucement. Allan n'avait pas besoin de regarder la jeune fille pour obéir aux ordres d'Evan-Dhù. Les traits de Judith étaient gravés d'une manière ineffaçable dans le cœur du highlander. Cependant, après avoir hésité un moment, il leva les yeux sur la voyageuse, et cachant avec peine le trouble qui l'agitait, demanda d'une voix tremblante : Quel âge avez-vous, Mademoiselle ?

La jeune fille rougit et voulut répondre ; mais les paroles expiraient sur ses lèvres.

— Elle a seize ans, dit monsieur Ramsay avec impatience. Dépêchez-vous, jeune homme. Les ombres grandissent. Allez-vous nous faire perdre une journée de route ?

Allan ne sembla pas avoir entendu le juge. Il tenait ses regards attachés sur miss Ramsay, et on pouvait lire sur le visage mâle et fier du montagnard une émotion profonde. Judith qui avait tenu d'abord ses yeux baissés vers le parquet les releva presque involontairement, et Allan crut s'apercevoir qu'ils étaient remplis de larmes.

— Plaisantez-vous, jeune homme ? reprit le juge avec une humeur croissante, vous faut-il si longtemps pour voir que ma fille a les yeux bleus ? Dieu me

pardonne! vous avez l'air d'un aigle qui regarde le soleil. Un clerc comme vous, mon garçon, serait trop payé à deux livres sterling par mois.

Allan, rappelé à lui-même, reporta son regard sur le parchemin et n'osa plus tourner la tête vers Judith. Enfin, il acheva le sauf-conduit d'une main tremblante et le présenta à Mac-Connuill. Celui-ci, resté à l'écart pendant cette scène d'adieu, avait observé son frère et miss Ramsay. Il s'avança lentement et les contempla tour à tour. Leur émotion était visible.

— Le Roi ne s'était pas trompé, pensa Evan-Dhù. Ces jeunes gens s'aimaient et il leur en coûte de se séparer... Mais, ajouta-t-il en se frappant le front,... oui... c'est bien là ce que la sorcière a voulu dire. Il y a peut-être un moyen de retenir Allan à Lochiel...

En faisant ces réflexions, Mac-Connuill s'était assis auprès de la table et avait saisi la plume dans sa main. Il s'arrêta au moment où il allait signer le sauf-conduit.

— Les chevaux sont-ils prêts? dit le juge en s'adressant à un serviteur. — Oui, Monsieur, répondit le valet. — Alors, il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre hospitalité, monsieur Evan, dit le juge. J'oublie ce qu'elle avait d'illégal et d'attentatoire à la liberté individuelle, pour ne me souvenir que de vos bons procédés de gentilhomme. Je puis même dire à cette heure que j'ai tué le temps ici d'une façon fort agréable. — J'en suis bien aise, dit Evan-Dhù en jetant la plume loin de lui; puisque le séjour de Lochiel ne vous déplait pas mortellement, mon-

sieur le juge, vous voudrez bien passer encore un mois ou deux dans ma maison. — Que voulez-vous dire? s'écria M. Ramsay. — Les routes sont peu sûres, continua Evan, et je ne voudrais pas vous voir exposé de nouveau aux mauvaises rencontres dont vous parliez il y a un moment. Je vous engage donc à prendre patience. Vous devez dormir sous ce toit jusqu'à nouvel ordre.

Après avoir parlé ainsi, le Chef salua ses hôtes et sortit de la salle.

Le juge demeura immobile et sans voix. On eût dit qu'il venait d'être frappé par la foudre. Allan, qui n'avait pu se défendre d'une joie secrète, en entendant son frère, porta les yeux sur miss Ramsay. Mais le visage de la jeune fille n'exprimait qu'une douce tristesse. Le highlander hésita un moment. Enfin il se leva et courut sur les traces de Mac-Connuill. Il l'atteignit bientôt, et l'arrêtant par son plaid : Evan, lui dit-il, laissez-moi partir avec vous.

Mac-Connuill le regarda en souriant et lui dit avec bonté : Tu veux encore me suivre, mon ami? c'est bien! je devais m'y attendre; mais c'est une chose impossible. — Frère, ajouta le jeune Caméron, dites-moi au moins pourquoi vous ne voulez pas m'emmener.

Evan-Dhù se retourna à demi, et regardant le montagnard, lui dit d'un ton sévère : Depuis quand, Monsieur, osez-vous me demander compte de mes volontés? Je vous prie de m'épargner vos questions, ajouta-t-il en s'éloignant; vous ne partirez pas.

VII.—DEPART DU CLAN.

Te reverrai-je encore ? au ciel ou sur la terre ?
Hélas ! où tu voudras ; peu m'importe le lieu,
Je suis reconnaissant de ton service—Adieu.

BYRON.

Dès que la nuit fut venue, de grands feux s'allumèrent sur toutes les montagnes du Lochaber. Ces signaux lointains annonçaient que les clachans avaient reçu le message de leur Chef et se disposaient à obéir. En effet, depuis le soir jusqu'au matin des troupes de highlanders armés, venues de tous les points de la contrée, se réunirent au bord du lac. C'était un spectacle étrange que de voir paraître tout à coup, au milieu des ténèbres, ces hordes belliqueuses, éclairées dans leur marche par des flambeaux de résine, et poussant, de distance en distance, les cris de guerre qui devaient les faire reconnaître. Par ordre d'Evan-Dhù, on avait apporté dans la prairie des tonnes remplies d'ale mousseuse, et l'on faisait rôtir devant d'énormes brasiers des chevreaux et des moutons que les nouveaux venus se partageaient entre eux.

Lorsque le sommet des tours de Lochiel commença à blanchir, il n'y avait pas moins de six cents montagnards dans la vallée. Un murmure annonça bientôt l'approche du Chef. Mac-Connuill sortait du château, et après avoir fait dresser le pont-levis, descendait

au bord de l'étang. Il était vêtu comme la plupart des highlanders, mais son bouclier de cuir semblait plus large et plus pesant. En arrivant au milieu de ses compagnons, Evan promena ses regards sur le rivage, pour s'assurer que tous les clachans avaient répondu à son appel. Satisfait de ce rapide examen, il parcourut les groupes formés par les divers détachements. Parmi les Camérons, les uns assis en rond autour d'une cruche remplie causaient bruyamment sur les affaires de l'Ecosse, les autres fourbissaient leurs armes, faisaient des cartouches ou rajustaient leurs costumes avec les lambeaux de leurs plaids. Quelques-uns, qui avaient fait peut-être une plus longue route, s'étaient couchés sur le gazon et se laissaient aller au sommeil. Mac-Connuill arriva auprès d'un de ces dormeurs qui avait posé sa tête sur un fragment de rocher tombé de la colline. Le Chef montagnard fit un geste de déplaisir, et repoussant du pied loin de lui la pierre couverte de mousse, s'écria avec dédain : Etes-vous donc devenu si effeminé, Andrew, qu'il vous faille un oreiller pour dormir ?

Le highlander, éveillé en sursaut, se releva avec confusion et se perdit au milieu de la foule. Evan-Dhù continua sa tournée et arriva près du vieux Mac-Drummond, qui, en ce moment, racontait à de jeunes highlanders ses campagnes sous le roi Jaques VI d'Ecosse. Ces récits, que le bon vieillard avait répétés sans doute plus d'une fois, enchantaient pourtant l'auditoire, et personne ne dormait autour du Nestor montagnard. Le Chef des Camérons attendit en silence la fin de l'histoire commencée, mais un nouvel

épisode succéda au premier, sans qu'il eût été possible de saisir le moment de la transition. Heureusement le vieillard ayant aperçu Evan, comprit que la curiosité n'était pas l'unique motif qui retint au milieu du groupe bienveillant le noble auditeur. Il s'empressa donc de congédier ses amis et demeura seul avec Mac-Connuill.

— Je vous ai cherché longtemps, mon père, dit Evan, j'avais besoin de vous voir avant de quitter Lochiel. Je laisse ici deux prisonniers, je devrais dire trois, car mon frère Allan ne doit pas me suivre.

— Dieu soit loué ! dit le vieillard, j'ai cru un moment que vous seriez assez faible pour emmener ce jeune homme. — Je n'ai pu, reprit le Chef, donner à mon frère mes derniers ordres. Vous les lui porterez, Mac-Drummond ; sir John Ramsay voudra sans doute profiter de mon absence pour regagner l'Angleterre. Mais je tiens à ce qu'il reste ici avec sa fille jusqu'à mon retour. Je charge mon frère de veiller sur eux. — Allan, dit Mac-Drummond en souriant, n'aura pas de peine, je crois, à obéir à cet ordre. — Je l'espère, répondit le Chef ; si je n'avais voulu le retenir à Lochiel, j'aurais rendu la liberté au juge, comme je lui en avais fait la promesse. — Vous avez agi prudemment, reprit le vieillard ; il n'y a pas de chaînes si fortes que celles qui sont scellées au cœur d'un amant. — Pauvre Allan ! dit Mac-Connuill, je lui ai parlé hier avec un peu de sévérité. Il m'en a coûté pour résister à ses prières ! Sa demande était si juste ! mais il l'a fallu. Faites-lui mes adieux, Mac-Drummond ; car ce matin je n'ai pas osé entrer dans

sa chambre où je l'ai fait renfermer. Je suis allé jusqu'à sa porte; j'aurais voulu l'embrasser avant de partir, mais j'ai craint ma faiblesse. Dieu me pardonne! si je l'avais vu, je crois que j'aurais pleuré comme une femme... Mais je m'oublie, les feux sont éteints sur les montagnes... Le clachan d'Aberstaïl doit être arrivé. C'est l'heure de partir. Dites à mon frère qu'il commandera la prochaine expédition.

Après avoir parlé ainsi, le Chef ordonna de sonner le pibroch et de se mettre en marche; les rangs se formèrent, et bientôt le clan des Camérons partit, bannières déployées. Suivant la coutume, les vieillards accompagnèrent les jeunes soldats jusqu'aux limites du Lochaber.

On était à peine entré dans une des gorges qui avoisinent la vallée, que l'attention du Chef fut éveillée par une circonstance en apparence indifférente. L'air était calme, le feuillage immobile; mais, sur la lisière du taillis, les branches s'agitaient comme si quelqu'un les eût écartées avec précaution pour se frayer un passage. La personne qui choisissait cette route difficile avait sans doute des raisons pour éviter les regards et en même temps pour suivre la direction de la troupe. Evan pensa que ce ne pouvait être qu'un espion de l'armée ennemie, et la surprise de la veille lui fit craindre de tomber dans une embuscade. Il voulut prévenir le danger et donna ordre à plusieurs montagnards de se glisser dans le bois et de lui amener ce mystérieux compagnon de route. Les highlanders obéirent; ils se divisèrent de façon à entourer l'endroit que leur avait indiqué le Chef et

à couper toute retraite à l'ennemi. Evan-Dhù fit faire halte et attendit avec quelque impatience le résultat de l'expédition. Il allait s'élancer lui-même vers la forêt, lorsqu'il vit reparaitre les montagnards conduisant avec eux un prisonnier. Mac-Connuill poussa un cri de surprise. C'était Allan.

Le jeune Caméron était armé d'une carabine; il avait deux pistolets à sa ceinture, et une large claymore pendait à son côté. On pouvait reconnaître à sa tournure martiale le frère de ce redoutable Evan-le-Noir, qui s'était fait dans les montagnes et dans les basses-terres une si haute-renommée. Mac-Connuill de Lochiel devait être ainsi à vingt ans. C'était le même regard et la même démarche; seulement, à cette heure, une légère honte couvrait la figure d'Allan, et le faisait ressembler, malgré sa fierté et son audace, à un écolier pris en faute.

Le Chef des Camérons éprouva d'abord un mouvement de colère en voyant que son frère avait transgressé ses ordres. Cependant, à mesure que le jeune homme approchait, Evan sentit peu à peu son courroux s'apaiser et faire place, dans son âme, à un sentiment d'admiration et d'orgueil. Il était sur le point de lui ouvrir ses bras; mais se rappelant les raisons puissantes qui l'avaient déterminé à retenir Allan à Lochiel, il fit un effort sur lui-même et dit d'un ton sévère : Je devrais vous punir, Allan, vous m'avez désobéi.

— Punissez-moi, mon frère, mais laissez-moi vous suivre, répondit d'une voix ferme le jeune highlander. — Je vous l'ai dit, et je vous le répète, cela est

impossible. — Eh! pourquoi? je vous le demande; suis-je encore un enfant? N'ai-je pas la main assez forte pour tenir une épée? Connaissez-vous quelqu'un de votre clan qui me dépasse à la course ou me fatigue à le suivre? J'ai dormi sur la neige; j'ai supporté sans me plaindre et la soif et la faim. J'ai lutté corps à corps contre les bêtes fauves, et dernièrement j'ai fait fuir devant moi six catérans des Mac-Grégors qui avaient mis en déroute les pâtres d'Aberstaïl. Si ce n'est pas assez pour mériter une place auprès du dernier de vos soldats, frère, il fallait me le dire plus tôt, j'eusse fait davantage. — Je sais que tu es brave, mon enfant, dit le Chef avec complaisance; mais tu es jeune aussi, et les occasions ne te manqueront pas plus tard. En attendant, n'est-ce pas déjà quelque chose que de protéger le clan en mon absence? — Oui, répondit Allan, voilà ce que vous dites aux vieillards pour les consoler. Mais, vous le savez bien, depuis que le cri de guerre a retenti dans nos montagnes, à trente milles à la ronde, on ne trouverait pas un homme, à moins qu'il n'eût le front chauve et la barbe blanche. Craignez-vous que les femmes des Mac-Grégors ou des Mac-Intoshs viennent assiéger votre château? et me réservez-vous la gloire de croiser mon épée contre leurs quenouilles? Ah! frère, si l'on vous eût offert ce rôle il y a vingt ans, l'auriez-vous accepté? — Il y a vingt ans, répliqua Evan, nous étions cinq frères; nous ne sommes plus que deux aujourd'hui! — Mieux vaudrait, dit Allan, que nous fussions tous morts que de voir un Lochiel caché derrière ses murailles, tandis que

les autres vont mourir pour leur Roi. Eh ! que dira notre seigneur Charles Stuart quand il vous verra paraître sans moi ? — Demandez-moi plutôt ce que dirait votre mère si, après la guerre, je revenais sans vous à Lochiel ? Vous ne songez donc pas, Allan, que vous êtes le dernier rejeton de notre famille, et que, si vous mouriez, notre nom s'éteindrait, comme le brasier que le berger laisse allumé le soir dans la clairière, et qu'il ne retrouve plus le lendemain. Je vous ai vu si digne de me remplacer un jour, que je me suis condamné à un veuvage éternel pour vous conserver notre héritage. Je puis mourir à présent, disais-je, les Camérons ne me regretteront pas. Et vous voulez, enfant, détruire en un instant les espérances de tant d'années ! — Je vous remercie, Evan, dit le jeune highlander avec attendrissement. Je sais tout ce que vous avez fait pour votre frère. La daine du Lochaber n'aime pas son faon plus que vous ne m'avez aimé. Vous avez beaucoup fait pour moi ; mais faites plus encore, laissez-moi vous suivre. — Non ! non ! dit le Chef, demande-moi quelque chose que je puisse t'accorder, fallût-il aller le chercher sur la cime la plus haute des monts Grampians, où jamais, dit-on, l'homme n'a posé le pied. Mais partir avec moi ! c'est impossible. — Mon Dieu ! mon Dieu ! depuis que vous m'avez appris à frapper dans son vol l'oiseau qui passe, j'ai rêvé ce jour du départ, et maintenant vous me laissez derrière vous, comme une flèche sans pointe et sans ailes. — Assez ! dit le Chef ; vous êtes le premier, jeune homme, qui m'avez résisté si longtemps. Je l'ai dit, vous resterez ! — A

la bonne heure ! reprit le Caméron avec amertume, cela ne vous fait rien qu'on prenne votre frère pour un lâche et qu'on dise en riant : Voyez-vous cet Allan qui était si brave au coin du feu ? Aux premiers sons du pibroch, il est allé se blottir sous les jupons de sa mère. — Qui l'oserait ? dit Evan d'une voix terrible et en promenant ses regards sur ses compagnons silencieux. Retournez au château, Allan, poursuivit-il, et donnez-moi votre parole que vous ne chercherez point à me suivre.

Allan baissa la tête et ne répondit pas.

Le Chef frappa la terre du pied avec impatience. Est-ce que je ne parle pas un bon écossais, que vous ne m'entendiez pas ? s'écria-t-il. Retournez à Lochiel ; je suis le maître, et je le veux.

Allan resta immobile à la même place.

— Ah ! dit Mac-Connuill, vous avez l'opiniâtreté de vos pères ; mais moi aussi, prenez-y garde.

Mac-Drummond s'approcha tout ému pour s'interposer entre les deux frères.

— Retirez-vous, s'écria le Chef, se contenant avec peine ; ne mettez pas le doigt entre l'arbre et l'écorce. J'ai dompté dans ma vie plus d'un jeune taureau ; nous verrons si celui-là me fera courber la tête. Pour la dernière fois, Allan, voulez-vous retourner à Lochiel ? — Frère, je ne le puis, dit le jeune Caméron, en levant ses grands yeux sur Evan. — Vous ne me suivrez pas, du moins ? — Qu'auriez-vous fait à ma place ? — Ah ! vous avez juré de me pousser à bout. Eh bien ! Rob, Johny, Hamish, approchez. Qu'on le saisisse ! Ah ! vous voulez vous battre ? qu'on

lui ôte ses armes, sa claymore, son poignard. Ah! vous voulez me suivre? Qu'on le lie à cet arbre, les pieds ensemble et les mains en arrière.

Les montagnards s'étaient approchés d'Allan, mais ils n'osaient porter la main sur lui.

— Allez-vous aussi vous faire prier? s'écria Evan d'une voix tonnante; sur votre vie, ne vous y jouez pas! Si vous n'avez pas de cordes, prenez les courroies de vos brogues; m'entendez-vous?

A ces mots, le jeune Caméron pâlit profondément. Il laissa tomber sa carabine, jeta son épée loin de lui, et adressant à Evan un regard de reproche, tendit ses bras aux highlanders; ceux-ci, presque tremblants d'émotion, l'attachèrent à l'arbre qu'avait indiqué le Chef; mais comme ils ne serraient pas assez fortement les courroies, Evan-Dhù s'écria : Est-ce ainsi que vous savez lier un prisonnier? Avez-vous envie que je vous renvoie au clachan pour aider les ménagères à emmailloter les enfants? Prenez-y garde, vous êtes trois à l'œuvre; mais je vous jure, Hamish, que si, grâce à vous, ce poney indomptable rompt ses liens, aucun de vous ne se battra de toute la campagne.

Les highlanders obéirent et serrèrent les courroies de telle sorte que le jeune Caméron ne pouvait faire aucun mouvement.

— Vous êtes un brutal, Hamish, dit le Chef à voix basse, je ne vous disais pas de le serrer si fort... C'est bien, ajouta-t-il en haussant la voix. Etes-vous content, jeune homme?... ai-je trouvé le mors qu'il vous fallait? me suivrez-vous à cette heure?... Appelez à

vosre secours les anges du ciel ; il n'y a plus qu'eux qui puissent vous délivrer.

Après avoir parlé ainsi, le Chef ordonna à la troupe de se mettre en marche, et il s'éloigna lui-même à grands pas, comme s'il eût craint de se laisser attirer par les regards suppliants de son frère.

— J'ai écouté la vieille Alison cette fois, disait-il en lui-même, plutôt à Dieu que mon père l'eût écoutée comme moi !

Allan suivit des yeux Mac-Connuill jusqu'à l'extrémité du ravin, espérant toujours qu'il reviendrait sur ses pas pour lui rendre la liberté : mais celui-ci ne détourna pas la tête, et bientôt la plume noire de son bonnet disparut derrière les rochers au-dessus desquels on l'avait vu flotter un moment. Le Cameron pencha alors son front avec tristesse, et des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux. C'était un touchant spectacle que de le voir, les pieds et les mains liés, comme ces prisonniers de guerre que les sauvages du Nouveau-Monde attachent au poteau funèbre avant de les faire mourir. Autour de ce jeune homme désolé comme un vaincu, la scène n'était pas moins belle qu'au milieu des forêts vierges du lac Ontario. Allan était attaché à un bouleau dont l'écorce blanche faisait ressortir les couleurs sombres du tartan des Camérons. Les oiseaux chantaient au-dessus de sa tête dans le feuillage. Un ruisseau, sorti du lac, murmurait à ses pieds, à demi voilé par les osèraies de la rive. Le soleil déjà élevé au-dessus de l'horizon jouait à travers les arbres de la forêt. On entendait au loin le pivert frappant de son bec la

tige sonore du mélèze; la grive quittait son gîte en sifflant, et le loriot matinal, que le passage des highlanders avait effrayé, recommençait sa chanson interrompue.

Il faut connaître les mœurs guerrières et le caractère passionné des highlanders, pour comprendre tout ce que souffrait en ce moment Allan Caméron et combien l'heure qui s'écoulait devait lui sembler longue. Il voyait avec impatience décroître l'ombre des arbres voisins et mesurait dans sa pensée le chemin qu'avaient dû faire dans les montagnes les compagnons d'Evan-Dhù. A plusieurs reprises il essaya de rompre les courroies, mais ses tentatives n'eurent d'autre résultat que d'épuiser ses forces et de meurtrir ses membres. Il appela à haute voix comme si quelqu'un eût pu l'entendre, mais les échos moqueurs répondaient seuls à cet appel désespéré. Enfin, las de crier et de se débattre dans ses liens, après avoir jeté un regard douloureux vers le point où il avait vu disparaître son frère, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et demeura plongé dans un profond abattement.

Le temps fuyait, et Allan, tout entier à sa tristesse, ne voyait plus aucun des objets qui l'entouraient, n'entendait plus ni le chant des oiseaux, ni le bruit du vent dans les feuilles, ni le bouillonnement du ruisseau sur les cailloux. Sa pensée voyageait bien loin de la paisible scène au milieu de laquelle il était retenu captif. Il suivait en esprit la bannière flottante des Camérons, les voyait entrer sans lui à Glasgow, au bruit des cornemuses, et saluer le Roi de

leurs acclamations bruyantes. Il se figura bientôt qu'il était au milieu d'eux. Il marchait à côté de son frère, à la tête du clan. Il entraient enfin dans une plaine immense où brillaient de toutes parts les armes et les casques des soldats; les clairons sonnaient des fanfares, les chevaux hennissaient, et l'on entendait déjà le bruit du canon et de la fusillade. Soudain le cœur d'Allan battit avec violence, l'armée écossaise venait de s'ébranler. Le jeune highlander, sous le charme de cette illusion martiale, s'élança en avant comme s'il eût pu se jeter au milieu de la mêlée. Mais la douleur que lui firent éprouver ses liens le rappela brusquement à la réalité et au sentiment de sa véritable position.

Le pauvre Caméron laissa échapper un sourd gémissement, comme un condamné qui, après une tentative d'évasion, voit se refermer sur lui la porte du cachot. Il contempla d'un œil morne les courroies qui le retenaient attaché au bouleau et ne fit plus aucun mouvement. Tout à coup il crut s'apercevoir que les liens se relâchaient comme d'eux-mêmes. Craignant d'être la dupe d'une nouvelle illusion, il n'osa s'assurer de ce qui se passait sous ses yeux; mais les courroies tombèrent sur le gazon. Le captif, troublé jusqu'au fond de l'âme, se hasarda à retirer ses bras de la situation pénible où ils étaient assujettis; il avança timidement un de ses pieds devant l'autre; ses mains, ses pieds, étaient libres. Allan poussa un cri de joie, fit quelques bonds en avant avec la légèreté du daim qui entend les aboiements de la meute et le cor des chasseurs; mais un senti-

ment de reconnaissance pour son mystérieux libérateur ne tarda pas à l'arrêter dans sa course. Il se retourna et, sous les branches du bouleau, aperçut Judith Ramsay, debout et immobile, une faucille à la main. Le Caméron ne l'avait jamais vue si belle. Elle avait une robe blanche dont un vent léger faisait ondoyer les plis, et une ceinture de soie verte qui dessinait à merveille l'harmonieux contour de sa taille. Une rougeur pudique était répandue sur ses joues. Ses traits, animés par un gracieux sourire, respiraient une sorte d'enthousiasme.

Cette apparition inattendue rappela au jeune homme ces mots d'Evan-Dhù : Appelez les anges à votre secours ; il n'y a qu'eux qui puissent vous délivrer. Saisi d'une émotion involontaire, il se rapprocha du lieu qu'il venait de quitter ; mais un tendre respect le retint à quelques pas de la jeune fille. Elle était seule, et la place qu'elle occupait, l'arme qu'elle tenait à la main, les courroies brisées tombées au pied de l'arbre, tout annonçait que c'était elle qui avait rendu la liberté au Caméron. Cependant celui-ci ne pouvait en croire ses yeux. Miss Ramsay n'était-elle pas la fille d'un ennemi du Roi, d'un homme dévoué, par sa position, au parlement d'Angleterre, et qui avait soutenu plus d'une fois, même devant Mac-Connuill, le parti de Cromwell ? Aussi ce ne fut pas sans une espèce d'hésitation qu'Allan prononça ces paroles : Est-ce bien à vous, Mademoiselle, que je dois le bonheur qui m'arrive ? est-ce vous qui avez fait tomber mes liens ? — C'est moi, monsieur Allan, répondit la jeune fille. — Mais, reprit le Caméron, saviez-vous

pourquoi j'avais été attaché à cet arbre comme un criminel? — Je le savais. — Peut-être, ajouta le jeune homme, ignorez-vous ce que je vais faire, à présent que je suis libre? — Si j'en doutais, M. Allan, répondit Judith avec une douce fermeté, ce n'est pas moi qui vous aurais délivré. — Ah! vous voulez donc que je serve mon Roi! Soyez bénie, Mademoiselle! vous m'avez aimé plus que mon frère ne m'a aimé lui-même! — Ce que j'ai fait vous étonne? dit la jeune fille avec une secrète émotion; mais je l'eusse fait pour tout autre, car le Roi aura besoin bientôt de tous ses fidèles serviteurs. Partez, vous pouvez encore suivre les traces de votre clan et arriver sous les drapeaux de Charles II avant qu'ils aient flotté sous le ciel de l'Angleterre. Vous vous cacherez jusqu'à l'heure du péril; mais quand cette heure aura sonné, vous pourrez vous montrer sans crainte; votre frère vous pardonnera sur le champ de bataille. — Oui, je vais partir, dit Allan; mais, je l'avoue, ce départ va bien me coûter! Ce matin, je m'étais efforcé d'oublier que je vous quittais. J'avais relégué votre image au fond de mon cœur, et chaque fois que votre nom se présentait à ma pensée, chaque fois qu'il venait mourir sur mes lèvres, je songeais au Roi qui m'attend. J'avais fait plus encore, Mademoiselle, je m'étais condamné à partir sans vous avoir vue, sans vous avoir dit, au moins une fois, combien je vous aimais. Ah! ne vous alarmez pas, miss Ramsay, continua le jeune homme d'une voix craintive; car, si j'ose vous le dire à présent, c'est que je ne vous reverrai peut-être jamais, c'est que je puis mourir.

La jeune fille avait écouté ces paroles avec un trouble involontaire. Elle réfléchit un moment, puis elle répondit d'un ton mélancolique : Je suis bien jeune, Allan ; mais j'ai vécu assez pour savoir que dans la vie il faut faire souvent de grands sacrifices. Les choses ici-bas ne s'arrangent pas selon nos désirs. On ne choisit pas toujours son chemin, et souvent deux voyageurs qui trouveraient plaisir à faire route ensemble sont obligés de se séparer, quelquefois pour ne plus se revoir. Les nœuds à peine formés se brisent, et chacun emporte tristement de son côté la part du lien qui l'attachait à l'autre..... C'est ainsi que nous devons faire, Allan. Quoique nous n'ayons passé que peu de jours sous le même toit, je vous aimais déjà... comme une sœur aime son frère. Mais il ne faut pas se faire illusion... notre rencontre ne devait être que passagère... Dieu n'a pas voulu que nous vécussions l'un près de l'autre.—Eh ! pourquoi, interrompit Allan, vous aurait-il envoyée dans nos montagnes? — J'y suis venue comme une étrangère, reprit Judith ; j'y passerai comme ce nuage qui glisse sur nos têtes, voile un moment le soleil et va disparaître bientôt à l'horizon. Oubliez-moi, Allan, comme on oublie cette vapeur fugitive. Si ma présence a répandu quelque ombre dans votre âme, le temps ne tardera pas à la dissiper. Oubliez-moi, comme je vous oublierai moi-même.

Allan, désolé, porta la main sur son cœur.

— Vous oublier, Mademoiselle ! s'écria-t-il, oh ! cela ne m'est plus possible. Je penserai à vous tant qu'il me restera un souffle de vie, et le dernier bat-

tement de mon cœur sera pour vous. Mais si je vous ai bien entendue, vous avez dit que vous m'aimiez ! Pourquoi me parler d'une séparation éternelle ? — Hélas ! reprit la jeune fille, la même cause qui nous a rapprochés doit nous séparer pour jamais. Mon père ne voit dans votre famille que des ennemis, et votre frère, Allan, ne voit qu'un rebelle dans mon vieux père. Ceux que nous aimons et à qui nous devons obéir marchent sous des drapeaux différents. Et qui sait ? si mon père était plus jeune, il vous rencontrerait peut-être demain sur un champ de bataille, et votre épée croiserait la sienne. Ah ! vous le voyez bien, Allan, j'avais raison de vous dire qu'il fallait m'oublier. Partez donc, noble jeune homme ! Mes vœux vous accompagnent. Si je pense à vous désormais, ce sera dans mes prières, pour demander à Dieu de veiller sur vos jours et de protéger votre cause...

Judith eût continué ; mais l'émotion la gagnait, des larmes remplissaient ses yeux ; elle salua de la main le jeune montagnard et s'éloigna précipitamment du côté de Lochiel. Quand elle fut à l'extrémité de la vallée, elle se retourna et aperçut Allan, immobile auprès du bouleau où elle l'avait laissé. Elle lui montra d'un geste le chemin qu'il devait suivre, et le Caméron s'éloigna, non sans tourner plus d'une fois la tête pour voir encore miss Ramsay agitant son mouchoir en signe d'adieu.

Lorsqu'Allan eut disparu, Judith s'assit sur un tronc d'arbre au bord du chemin et n'eut plus la force de retenir ses larmes. Son courage semblait l'avoir

abandonnée; mais cette faiblesse dura peu. La jeune fille sécha ses pleurs, reprit son chemin, et lorsqu'elle rentra au château, un œil pénétrant eût pu seul découvrir sur son visage la secrète affliction de son âme.

Elle traversa le pont-levis et ne tarda pas à rencontrer au milieu de la cour sir John Ramsay en équipage de chasseur et aux prises avec le vieux Mac-Drummond. Au moment où Judith arriva près de lui, il disait pour la troisième fois avec une énergie croissante : Je vous dis que je sortirai ! Cela passe vraiment les bornes de la plaisanterie. Certes, si quelqu'un devait être renfermé en ce moment à double tour derrière les murs d'une prison, c'est bien votre damné Mac-Connuill. Il court les champs à cette heure et va troubler le gouvernement établi, tandis qu'un honnête homme, que dis-je ? un juge, ne peut pas même aller réveiller un vol de perdrix sur le côteau voisin. Que croyez-vous, Monsieur, que mon clerc puisse penser de tout cela ?

Le vieux highlander avait laissé passer l'orage ; mais lorsqu'il vit que le juge s'arrêtait pour reprendre haleine, il dit avec une politesse qui rendait peut-être plus sensible ce qu'il y avait de désagréable dans ses paroles : Il faut vous résigner, Monsieur. Je crois devoir vous prévenir que, jusqu'au retour du clan, vous ne pourrez sortir de cette maison.

Le juge allait se récrier, lorsqu'un nouveau personnage parut sur la scène. C'était Donal.

— Vous ici ! dit en le voyant M. Ramsay. Etes-vous donc prisonnier comme moi ? — Non, monsieur

le juge, répondit le braconnier. Vous savez qu'il n'est pas facile de mettre la main sur moi. Je ne viens ici que pour vous. — Pour moi? vous me faites beaucoup d'honneur, dit le juge, mais en ce moment je ne suis pas disposé à donner audience. — Voulez-vous retourner à Boscobel? reprit Donal en souriant. — Plait-il? s'écria M. Ramsay, que me dites-vous là? Si je veux retourner à Boscobel? je donnerais dix mille livres pour voir, seulement dans huit jours, la figure de mon clerc, toute laide qu'elle soit. — Eh bien! nous partirons ce soir, si cela vous arrange. — Je te remercie bien, mon pauvre Donal, mais je ne puis profiter de ta compagnie. C'est dommage, nous aurions chassé sur la route et je t'aurais raconté mes aventures, mais je suis prisonnier de guerre, et.... — Qu'à cela ne tienne, monsieur le juge, je n'ai qu'à dire un mot, et cette porte s'ouvrira pour nous laisser partir. Je ne vous demande pour ce petit service que le sifflet d'argent qui pend à votre boutonnière, à la condition que lorsqu'on vous le présentera, n'importe en quel lieu et en quel temps, vous vous souviendrez que vous me devez votre départ de Lochiel.

Le juge brisa la chaîne de soie qui retenait le sifflet et le remit au braconnier. Aussitôt celui-ci dit à Mac-Drummond quelques mots que M. Ramsay n'entendit pas. Le nom seul d'Huddleston, prononcé plusieurs fois, arriva jusqu'à l'oreille du juge.

Après ce court entretien à voix basse, Mac-Drummond s'avança vers son prisonnier et lui annonça qu'il était libre. Le juge offrit aussitôt son bras à sa fille, en disant : Allons faire nos apprêts de voyage,

ma chère. Il faut espérer que c'est pour la dernière fois. Mais mon clerc lui-même ne comprendrait rien à tout ce qui se passe dans ce château.

VIII.—LE CHATEAU DE WHITE-LADIES.

La nuit vient; les voisins se rassemblent pour boire.
D'un livide fantôme on raconte l'histoire;
L'un prétend l'avoir vu, l'autre le voit encor.
On tremble au bruit lointain de la brise ou du cor.
THOMSON.

Quelques jours après sa délivrance, vers huit heures du soir, Allan Caméron suivait à pied la route qui mène de Staffort à Worcester. La journée avait été brûlante, et le jeune montagnard, couvert de poussière, marchait d'un pas moins rapide. Il s'appuyait, contre son habitude, sur un bâton noueux coupé au bord du chemin. La campagne était déserte; quoiqu'à la veille de la moisson, les paysans avaient abandonné leurs demeures. La terre présentait au loin un spectacle de désolation. Les bornes des champs étaient déplacées, les jeunes arbres déracinés, les blés mûrs tristement couchés sur la terre. Quelques troupeaux sans pasteurs erraient à l'aventure dans les prairies. Allan devina que l'armée anglaise, à la poursuite des Ecossais, venait de traverser la province. L'ouragan y eût laissé des traces moins affreuses.

Le jeune highlander, fatigué d'une longue course, avait en vain frappé à la porte de plusieurs cabanes. Faute d'un meilleur gîte, il se disposait à entrer dans un bois voisin pour s'y coucher sur l'herbe, lorsqu'il entendit, à quelque distance sur la route, le galop d'un cheval. Il s'arrêta au pied d'un arbre, et attendit le cavalier. Le bruit se rapprocha peu à peu, et bientôt parut un homme dont la figure enfarinée, les vêtements blanchis, annonçaient de loin la profession. Il était monté sur un cheval gris, et semblait faire diligence. En apercevant le Caméron, il retint la bride et ralentit le pas de sa monture; puis jetant sur le piéton un regard courroucé, il s'écria d'une voix de basse-taille qui eût fait honneur à un chantre de paroisse :

Ohé! l'ami, seriez-vous encore de ces poltrons que je rencontre depuis Boscobel, regagnant leurs montagnes avant d'avoir senti seulement l'odeur de la poudre? Il paraît qu'il faut vous serrer le licou pour vous empêcher de retourner au moulin. Ah! si le roi Charles, que Dieu bénisse, n'avait pas de plus braves défenseurs que vous, m'est avis qu'il eût mieux fait de rester en Ecosse. — Vous vous trompez, brave homme, dit le Caméron en s'approchant du meunier. Puisque vous marchez vers le sud, nous allons faire route ensemble. Vous voyez que je ne retourne pas en arrière. — Je vous connais, reprit le cavalier. Vous êtes un de ces trainards qu'une armée sème derrière elle, de même qu'un sac mal fermé laisse tomber la farine. Il y a des gens dont le pied boîte toujours quand il faut marcher à l'ennemi. — Depuis

que j'ai quitté le Lochaber, répondit Allan, j'ai fait trente milles par jour. J'ai traversé sans guide le nord de l'Angleterre, au milieu des bandes ennemies. Vous ne me verriez pas ici, brave homme, si j'avais pu partir avec mon clan. — Je vous crois, dit le meunier, enchanté de la réponse et de la bonne mine du montagnard. Vous avez l'air d'un garçon déterminé, et je suis sûr que, l'instant venu, vous marcherez au premier rang comme le mouton qui porte le grelot. — Cependant, continua le Caméron, j'ai besoin de me reposer. Si votre maison est proche, j'espère que vous ne me laisserez pas dormir à la belle étoile. — A Dieu ne plaise ! repartit le cavalier. Ma maison est pauvre, l'eau manque à la rivière, et les soldats de Cromwell ont moulu le grain de cette année sous les pieds de leurs chevaux. Mais si vous étiez chez moi, ma femme trouverait encore assez de fleur de froment et assez de braise au foyer pour vous faire cuire un pudding tel que vous n'en avez jamais goûté dans vos montagnes. Par malheur, en allant vers le sud, nous tournons le dos à mon moulin. — En ce cas, je vous souhaite un bon voyage, dit Allan. Je me ferai, comme l'oiseau, un nid dans les feuilles. — Si vous vouliez monter en croupe derrière moi, reprit le meunier, vous seriez bien reçu dans la maison où je vais. Tournez les yeux, ajouta-t-il en étendant la main vers l'horizon. Voyez-vous là-bas ces tourelles à demi cachées entre les arbres ? C'est le château de White-Ladies. Vous trouveriez là de meilleur vin que chez moi et un lit plus doux que dans la forêt. — Partons, répondit le montagnard. Vous pouvez

remettre votre cheval au trot, je vous suivrai sans peine.

A ces mots, le cavalier piqua des deux, et les nouveaux amis s'acheminèrent ensemble vers le château.

— Ah ça ! compère, s'écria le montagnard, êtes-vous malade ou infirme ? — Moi ? dit le meunier avec étonnement, je suis connu pour le plus rude boxeur de la paroisse. Si j'ai la mine blême, ce n'est pas l'effet du jeûne. Je vous jure que le médecin ne remplirait pas son escarcelle, s'il n'avait de meilleures pratiques que moi. — En ce cas, repartit Allan, il me semble que vous auriez quelque chose de mieux à faire que de vous carrer comme un prélat sur votre monture. Quand on gourmande si bien les gens, on devrait prêcher d'exemple. Ne reste-t-il dans ce pays ni mousquets, ni faux, ni bâtons, que vous ne soyez pas allé rejoindre l'armée royale ? — Jour de Dieu ! répondit le farinier, plutôt que de rester les bras croisés pendant la bataille, comme un fermier qui assiste à un combat de coqs, je tomberais à coups de poing sur les têtes rondes. — Mais alors, reprit Allan, je m'étonne que... — Je vous comprends, interrompit le meunier. Vous voudriez savoir pourquoi je cours maintenant par des sentiers de traverse, au lieu de m'acheminer en toute hâte, un fusil sur l'épaule, vers le camp des Cavaliers. La réponse est aisée. Feu mon grand-père, qui avait été clerc dans sa jeunesse, disait qu'on ne peut pas être au four et au puits en même temps. Comprenez-vous, jeune homme ? Il y a plus d'une manière de servir le Roi, et si je vais à White-Ladies à pareille heure, vous

auriez tort de croire que ce soit pour mon plaisir. J'aimerais autant être à l'avant-garde, auprès d'un bivouac, et entendre les balles siffler autour de ma tête, que d'aller frapper la nuit à cette maudite porte.

— Le château où vous me conduisez serait-il un repaire de voleurs ? demanda le highlander avec l'insouciance d'un homme qui n'a rien au fond de sa bourse. — Non, certes ! répondit le meunier. Ce sont de braves gens qui l'habitent, des gens dévoués à la bonne cause. Il y a huit jours, quand le bruit s'est répandu dans le pays que le roi Charles s'en venait en Angleterre, lord Arrington est allé au-devant de lui avec son fils et son petit-fils, trois belles générations de gentilshommes ! — Vraiment ! dit le montagnard. — Ah ! si vous les aviez vus passer comme moi, poursuivit le cavalier, cela vous aurait remué le cœur. Figurez-vous le vieux seigneur avec ses cheveux blancs, marchant d'un pas ferme à côté d'un garçon de vingt ans, frais et rose comme une jeune fille que l'aïeul mène à l'autel. Derrière eux venait le baron conduisant trente de ses tenanciers, armés de pied en cap à ses frais. Lady Arrington, l'épouse du vieux comte, car il faut que vous sachiez, Monsieur, que le baron a perdu sa femme l'année dernière ; lady Arrington, debout sur la terrasse du château, attachait elle-même l'épée de son mari et celle de ses enfants... Ah ! voilà une femme vertueuse ; que de bien ne fait-elle pas dans le pays ! — La noble famille ! dit Allan. Je serais heureux de voir cette vieille dame. Si tous les Cavaliers de l'Angleterre ont agi comme ces Arrington, le Roi sera bientôt à Londres. Mais,

à propos, camarade, avez-vous vu défilér l'armée écossaise? Dit-on qu'elle ait fait de nombreuses recrues sur la route?

L'honnête meunier ne répondit pas. Il n'aimait point à laisser à un autre le dé de la conversation, et comme sa voix était accoutumée à couvrir le bruit du moulin, il ne s'inquiétait pas des questions qu'on lui faisait, et continuait bravement son monologue au milieu des interruptions, à peu près comme un cavalier du Yorkshire qui, disputant le prix d'une course au clocher, vole droit à son but, malgré les aboiements des chiens, les cris des fermiers, et les obstacles de tout genre qu'il rencontre devant ses pas. Aussi le Caméron se lassa bientôt d'interroger son compagnon, et prit le sage parti de le laisser dire. — C'est égal, poursuivait le farinier en entrant dans la longue avenue du château, je ne me soucie pas de m'asseoir sous l'arbre où la corneille fait son nid, et de venir à la brune sous ces tourelles. Quand j'approche du manoir, le frisson me saisit. J'ai toujours peur que quelque fantôme ne vienne m'ouvrir la porte. — Des fantômes! s'écria involontairement le montagnard, il y en a donc aussi dans vos comtés? — Vous souriez, jeune homme? C'est pourtant la vérité, et mon grand-père, qui n'était pas un homme superstitieux, me l'a raconté bien souvent. Chaque fois qu'un membre de la famille d'Arrington doit mourir, on voit, quelques nuits avant sa mort, un fantôme blanc se promener sur les murailles. Depuis trois cents ans, cela s'est toujours passé de la

sorte, et voilà pourquoi on a donné à ce château le nom de White-Ladies (1).

Le meunier avait peur des revenants. Cela était facile à voir, car il en parlait d'un air de mystère et en pressant les flancs de sa monture. Toutefois l'entretien avait pour lui un charme secret. Il raconta à son compagnon de route quelques-unes des aventures qu'il avait apprises dans sa jeunesse, et il eût continué longtemps sur le même ton, si, tout à coup, son cheval ne se fût arrêté de lui-même à l'entrée du château. La nuit était venue. On voyait des lumières briller aux fenêtres, tandis que le parc et les alentours étaient plongés dans une profonde obscurité.

— Nous voilà déjà arrivés ! dit le meunier avec surprise ; le chemin ne m'a pas semblé aussi long qu'à l'ordinaire. Il est vrai que le temps passe vite lorsqu'on s'entretient avec un ami. — Si vous avez entendu quelqu'un vous répondre, brave homme, c'est sans doute l'écho, répondit Allan. Pour moi, il y a longtemps que je n'ai pas ouvert la bouche. — Pourvu que vous ayez ouvert les oreilles, dit le meunier avec un gros rire, je ne vous en demande pas davantage. C'est un grand talent que de savoir écouter, disait mon grand-père, qui avait été clerc dans sa jeunesse.

En parlant ainsi, le cavalier quitta sa monture, s'approcha de la porte et agita pesamment une chaîne de fer qu'il eut quelque peine à trouver dans les ténèbres. Le son d'une cloche se fit entendre au som-

(1) Dames-Blanches.

met de la tourelle; bientôt la porte tourna sur ses gonds, et les deux amis entrèrent sans bruit dans la cour. Le meunier connaissait sans doute les êtres de la maison, car, après avoir attaché son cheval à un des piliers du cloître, il se dirigea, à travers de nombreux détours, vers la partie la plus reculée du manoir. Arrivé au fond d'un sombre corridor, il frappa légèrement à une porte et ouvrit sans attendre la réponse. La chambre où il introduisit son compagnon était éclairée par une lampe qui ne répandait autour d'elle qu'une faible clarté. Allan crut d'abord que l'appartement était vide; mais lorsque ses yeux se furent accoutumés à la lumière, il découvrit un vieillard de moyenne stature, debout auprès de la fenêtre entr'ouverte. Ce personnage, vêtu d'une houppelande de couleur sombre, semblait contempler avec attention les abords de la forêt et les massifs de verdure qui se dessinaient d'une manière confuse sur un ciel nuageux. Il ne se retourna pas à l'approche des étrangers, et tressaillit lorsque le meunier lui frappa sur l'épaule en s'écriant : Eh bien ! maître Mathias Traughmorton, comptez-vous les étoiles, ou, ce qui serait plus raisonnable pour un intendant, les shillings que doit rapporter à M. le comte la prochaine coupe de la forêt ?

— Ah ! c'est vous, Humphrey, dit le vieillard en reconnaissant la voix du meunier; vous entrez ici comme dans votre moulin, sans annoncer votre venue.
— J'aime à surprendre mes amis, maître Mathias. Mais, grand Dieu ! quelle figure avez-vous donc ? je vous trouve l'air plus triste que le jour où, devant

lady Arrington et sa filleule, l'aile de mon moulin enleva dans les airs votre perruque. — C'est bien, c'est bien, Humphrey ; vous avez trop de mémoire, répondit l'intendant avec humeur. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? — Vous saurez cela plus tard, maître Mathias. Pour le moment, vous allez, s'il vous plait, nous faire servir à souper. Je vous amène un convive qu'il faut bien traiter, car ce repas est peut-être le dernier qu'il doive faire en ce monde. — Que me dites-vous là, Humphrey ? Votre gaieté est sinistre aujourd'hui. Ce jeune homme... — Ce jeune homme va se battre pour le roi Charles... Ainsi, dépêchez-vous.

A ces mots, Mathias Traughmorton s'empressa de raviver la lampe, et, après avoir jeté un regard bienveillant sur le highlander, tira de l'armoire voisine une cruche d'ale, du pain et des viandes froides.

— Je ne vous laisserai pas manger seul, mon camarade, dit Humphrey en s'asseyant en face du highlander, car je sais qu'on trouve le pain meilleur quand on l'a rompu avec un ami.

Le meunier remplit aussitôt les verres et fit au montagnard les honneurs de la table, comme s'il eût été l'Amphitryon. Le repas touchait à sa fin, lorsqu'il s'aperçut que l'intendant s'était rapproché de la fenêtre, au lieu de prêter l'oreille à une longue histoire qu'il interrompait sans cesse et recommençait toujours, et qu'il prétendait tenir du clerc son grand-père. Cette indifférence blessa l'amour-propre du conteur.

— Décidément, maître Mathias, vous avez marché

aujourd'hui sur quelque mauvaise herbe, dit-il de sa plus grosse voix. Vous ne parlez pas, vous n'écoutez pas, vous quittez la table quand l'ale pétille encore dans votre verre. Vous avez, sur ma foi, la figure plus blanche que la mienne. Vous voilà maintenant le nez au vent comme un astrologue. Nous direz-vous au moins ce qui attire si fort votre attention? — Ne parlez pas si haut, Humphrey, répondit Mathias d'un air mystérieux; si un sourd était là, il se boucherait les oreilles. Il se passe des choses terribles dans ce château. Dans quelques jours, il y aura bien des gens qui pleureront, et vous qui riez, vous serez peut-être du nombre. — Que voulez-vous dire, maître Mathias? — Vous savez, reprit l'intendant, que M. le comte est allé avec ses deux fils joindre l'armée du Roi. — Eh bien! — Eh bien! dit Mathias en hochant la tête, je crains bien que mes pauvres maîtres ne reviennent plus jamais les tourelles de White-Ladies. — D'où vous viennent ces funestes pressentiments? — Voilà plusieurs nuits que l'on voit passer dans le parc... — Le fantôme!... s'écria le meunier en posant son verre. — Plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un! mais comme du temps de la guerre des Deux-Roses, où trois Arrington périrent le même jour sur le champ de bataille, on a vu hier trois ombres, vêtues de blanc, glisser sous les pins de la forêt, tandis que le chien favori du comte, le pauvre Ajax, poussait dans la cour des hurlements plaintifs.

Le Caméron, à qui cette histoire rappelait les récits merveilleux des veillées écossaises, prêtait aux paroles de l'intendant une vive attention. Il s'était

accoudé sur la table et examinait avec une curiosité involontaire la figure maigre, le front ridé, les yeux gris, le dos voûté du narrateur. Le meunier, que la confiance de Mathias avait mis mal à son aise, promenait dans la chambre un regard inquiet.

— Votre lampe éclaire bien mal, maître Mathias, dit-il d'une voix plus sourde qu'à l'ordinaire; vous devriez y mettre de l'huile. — C'est vrai, répondit l'intendant, il faudrait couper la mèche. Voici bientôt l'heure où vont paraître les White-Ladies.... Il ne ferait pas bon de rester sans lumière.

En parlant ainsi, Mathias voulut rajeunir la mèche noircie; mais, comme sa main tremblait, au lieu de ranimer la lampe, il l'éteignit. Les trois personnages se trouvèrent plongés dans une profonde obscurité. Au même instant l'horloge de la tour sonna lentement onze heures.

— Qu'avez-vous fait, Mathias? dit Humphrey après un moment de stupeur. Hâtez-vous de rallumer la lampe. — Je... ne... trouve plus... la pierre à feu... à la place où je l'avais mise, répondit l'intendant d'une voix altérée. Il faudrait traverser la cour pour aller chercher un flambeau. Vous savez le chemin, Humphrey, vous êtes brave... — Celui qui a éteint la lampe doit la rallumer. Je ne sortirai pas d'ici. C'est à vous...

Un rire étouffé qui se fit entendre dans la chambre interrompit les paroles du meunier. L'intendant frissonna. Le jeune highlander, dont la voix n'avait pas été reconnue, et qui riait encore malgré lui de la frayeur de ses compagnons, quitta la table et s'ap-

procha de la fenêtre par un vague instinct de curiosité.

— Ah! dit-il en portant les yeux vers la forêt, voici les fantômes.

Malgré la frayeur qu'éprouvaient en ce moment Traughmorton et le meunier, ils se sentirent attirés par une force irrésistible vers la croisée entr'ouverte. Allan put juger de l'effroi des deux amis, car l'intendant avait saisi son plaid d'une main convulsive, tandis qu'Humphrey balbutiait à demi voix : C'est vrai... je les vois de mes yeux... Ah! mon pauvre Mathias, il ne nous reste plus... qu'à prier pour les trépassés.

Le meunier se tut, et les trois compagnons contemplèrent en silence l'étrange spectacle qui venait de s'offrir à leurs regards. La lune n'était pas encore levée, et tous les objets prenaient, au milieu des ténèbres, un aspect fantastique. Il était facile pourtant de distinguer sur la lisière du bois une forme blanche se détachant sur le fond noir du paysage. On eût dit un spectre enveloppé d'un suaire. Sa taille était svelte. Il glissait avec rapidité sous le dôme de la haute futaie; mais quoique ce fût à une faible distance, le jeune montagnard prêta en vain l'oreille, il ne put entendre le bruit des pas du fantôme sur les feuilles sèches du sentier. Il retint son haleine, et suivit avec étonnement l'ombre mystérieuse. Tout à coup, il s'écria d'un ton stupéfait : Où donc est-elle? — Je ne la vois plus, dit Mathias; soufflez sur un flambeau, il ne s'éteindra pas plus vite.

— Chut! murmura le meunier à l'oreille du highlander, voici la seconde...

Le montagnard tourna la tête et aperçut, à sa gauche, au milieu du jardin, des voiles flottants et une robe blanche à longs plis qui traînait sur le sable.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit l'intendant, c'est l'abbesse des Camaldules, l'une des ancêtres du comte. Ah! mes yeux ne sauraient me tromper. Ce matin encore, en traversant la galerie, je me suis arrêté devant le portrait de la nonne. J'ai cru m'apercevoir que ses yeux étaient plus brillants qu'à l'ordinaire, et il m'a semblé un moment la voir respirer sur la toile. — Cela est étrange, dit le highlander : elle vient de disparaître là, sous mes yeux; impossible de comprendre où elle a passé. — Philips disait donc vrai, continua Traughmorton. Ce sont bien les White-Ladies de la sanglante guerre des Deux-Roses. Tantôt elles se montrent l'une après l'autre, tantôt elles marchent les bras entrelacés, et passent, en tournoyant, sous vos yeux, comme un tourbillon de poussière. Malheur, ah! malheur à celui qui oserait les suivre! Cela est arrivé une fois, il y a trente ans, à ce pauvre Patrice, qui était barbier du village. On n'a jamais pu savoir jusqu'où il était allé, ni ce qu'il avait vu. Mais il sortit de la forêt, les cheveux hérissés, l'œil hagard, la figure bouleversée... Vous l'avez connu, Humphrey, sur les derniers temps de sa vie : le pauvre Patrice avait perdu la raison. — Il est mort fou, dit le meunier. — Ah! s'écria le montagnard, voici enfin le troisième fantôme. Regardez là-bas, à droite, vers la croix de pierre.

En effet, sur les marches d'une de ces croix anti-

ques que les familles papistes avaient, malgré la persécution, conservées dans l'enceinte de leurs manoirs, la White-Lady était assise, immobile, le front penché vers la terre et le visage caché dans ses mains. Elle semblait livrée à une profonde douleur. Le montagnard écouta avec attention et crut entendre le bruit des sanglots; mais, se défiant des prestiges de son imagination, il pensa que ce pouvaient être les soupirs du feuillage sous les caresses du vent. Il se pencha sur la fenêtre; la lune venait de monter au-dessus de l'horizon, et quoique de longues traînées de nuages, chassés par les brises de l'ouest, obscurcissent l'éclat de sa lumière, on voyait plus distinctement les objets. L'ombre presque transparente se leva lentement, se tourna du côté de la croisée où étaient placés les témoins de cette scène surnaturelle, puis, étendant la main, fit un signe comme pour appeler.

Aussitôt le meunier recula jusqu'au fond de la chambre; ses dents claquaient d'épouvante, et ses genoux se dérobaient sous lui. Il murmura quelques mots inintelligibles, et, le front inondé d'une sueur froide, se laissa tomber sur un fauteuil. L'intendant courait autour de l'appartement, comme s'il eût été poursuivi par un des fantômes qu'il avait vus errer dans le parc. Enfin, étourdi, fatigué de ces évolutions rapides, il chercha un appui sur le marbre de la cheminée, et sa main tomba fort à propos sur le fragment de silex qu'il avait en vain cherché quelques minutes auparavant. Grâce à cette heureuse découverte, la lampe fut enfin rallumée, et les deux amis,

poussant un soupir de satisfaction, osèrent se regarder en face sans effroi. Après s'être mutuellement reconnus, leur première pensée fut de chercher leur compagnon. Mais Allan n'était plus dans la chambre.

— Qu'est devenu le montagnard? dit Humphrey avec inquiétude. — C'est bien à vous qu'il faut le demander, répondit Mathias; à coup sûr, il n'est pas dans ma houppe. — C'est singulier! aurait-il passé par la fenêtre? — A moins que Satan ne soit venu le prendre sur ses ailes, la chose est impossible, Humphrey, et vous le savez bien. La fenêtre est à vingt pieds du sol : un fossé immense entoure les murailles; l'eau est profonde; la nuit est noire... — Mais la porte est fermée, dit le meunier, et la clef est encore sur la table. — Ah! vous n'en faites jamais d'autres, Penderell. Pour le plaisir de conter vos sottises, vous seriez monter en croupe sur votre cheval le premier mendiant que vous rencontreriez sur la route. Souvenez-vous que c'est moi qui vous le dis : cela vous portera malheur. — Vous m'y faites penser, Mathias, ce jeune homme n'est point monté sur ma bête, Dieu merci! Mais il la suivait à pied, et, quoiqu'elle allât au grand trot, il allait encore plus vite qu'elle, sans paraître se fatiguer. — C'est cela; vous voyez que je ne me trompe pas, dit l'intendant. On sent ici une odeur de soufre qui vous prend à la gorge, ajouta-t-il en promenant autour de lui des yeux effarés. — Quelle idée avez-vous, monsieur Mathias? je ne vous comprends pas. — Eh! quelle idée voulez-vous qu'on ait d'un inconnu qui vous accoste au coin d'un bois, porte en

cette saison-ci un manteau noir, devance un cheval au galop, s'assied à votre table, boit votre vin, vous rit au nez, et disparaît tout d'un coup comme de la fumée?... — Ce jeune homme, à vous entendre, dit Humphrey en pâlisant, serait donc le di... di... dia... — Assez ! assez !... ne me regardez pas ainsi, Humphrey, vous me faites peur.

En disant ces mots, l'intendant pris la lampe, et ouvrant la porte : Suivez-moi, Penderell, dit-il. Nous irons passer le reste de la nuit chez le sommelier. Cela est plus prudent que de rester ici.

Les deux amis s'éloignèrent, convaincus qu'ils avaient soupé avec le diable en personne.

IX. — LA CHASSE AUX FANTOMES.

LE ROI.

Est-ce quelque enchanteur qui fascine ma vue ?
Est-ce un objet réel qui fuit dans l'étendue ?

HELENE.

C'est l'ombre d'une femme, ô mon cher souverain ;
C'est l'ombre et non le corps au front pur et serein.

LE ROI.

Ah ! tous les deux ! pardon ! ils sont là l'un et l'autre !

SHAKESPEARE.

Allan Caméron, dont nos lecteurs se sont formés sans doute une opinion plus avantageuse, avait pris, en effet, la route aérienne que l'intendant jugeait

impraticable. Entraîné par ce charme de l'inconnu qui a tant d'empire sur les jeunes imaginations, il avait résolu de poursuivre une des ombres fugitives dont la présence jetait l'alarme dans le château. Sans prendre congé de ses hôtes, il posa un pied sur le bord de la fenêtre et s'élança d'un bond sur le parapet du fossé. Mais, en arrivant auprès de la croix, il appela en vain la White-Lady; il ne la vit point paraître, et aperçut seulement dans le lointain un fantôme blanc qui fuyait comme une vapeur légère.

Le highlander était heureusement doué d'un esprit juste et d'une raison éclairée par la religion et par l'étude. Il n'ajoutait donc qu'une foi rétive à toutes ces histoires d'apparitions nocturnes dont on avait bercé ses jeunes années. Il pensait que si la pierre des tombeaux s'est levée quelquefois sur les morts, Dieu n'a permis ces miracles que dans des occasions solennelles, pour instruire et non pour effrayer les vivants. Aussi ne pouvait-il s'empêcher de croire qu'une ou plusieurs personnes, intéressées à tromper la crédulité des hôtes du château, avaient mis à profit l'absence des comtes d'Arrington pour exécuter dans l'ombre quelque projet sinistre. Cette pensée excita son courage et il précipita sa marche, dans l'espoir d'atteindre le prétendu fantôme avant qu'il fût sorti de la prairie. Mais Allan, le plus agile coureur du Lochaber, avait beau se hâter, la White-Lady laissait toujours entre eux la même distance.

Il est vrai que notre ami trébuchait parfois dans cette course aventureuse. Les inégalités du terrain, les ruisseaux cachés sous l'herbe, les haies vives

plantées autour des abreuvoirs, étaient pour lui autant d'obstacles qui ralentissaient la poursuite. Le fantôme, au contraire, semblait toucher à peine le sol, passer à travers les buissons et glisser doucement à la surface des eaux. On ne pouvait pas dire qu'il marchât. Ses pas étaient si légers qu'ils ne laissaient point de traces. Il rasait, sans les incliner, la cime des herbes, la tige flexible du lis des champs, des boutons d'or et des marguerites. Il franchit ainsi la prairie et arriva sur une vaste pelouse. Alors le montagnard serra sa ceinture, prit un nouvel élan et ne tarda pas à gagner de vitesse l'ombre railleuse qui, semblable à ces feux follets dont la lumière incertaine égare le voyageur sur les landes marécageuses, s'arrêtait parfois pour l'attirer, et ne l'attirait que pour le fuir encore. Sous les voiles presque aériens dont elle était enveloppée, Allan distinguait déjà des formes délicates et gracieuses, et il n'avait guère plus qu'à étendre la main pour la saisir, lorsqu'un charriot tout couvert de ramée se présenta sur son passage. Le Caméron tourna avec rapidité ce dernier obstacle. Par malheur, cela lui coûta plus de temps encore qu'il n'en fallait, sans doute, à la White-Lady pour se soustraire à tous les regards. Quand il la chercha des yeux dans l'espace, elle avait disparu.

Cette espèce de prodige commença par jeter quelques doutes dans l'esprit du montagnard sur la valeur de ses conjectures. A moins que Billy-Blin n'eût prêté sa baguette à la fugitive, comment aurait-elle pu tout à coup devenir invisible? Allan devait-il se défier du témoignage de ses sens? Convaincu de la lu-

cidité de son regard et de la justesse de ses perceptions, il ne perdit pas une seconde et courut vers l'endroit où, pour la dernière fois, il avait aperçu la White-Lady. C'était sous un bouquet de hauts châtaigniers, plantés à l'entrée de la forêt. Il y arriva, le cœur tout palpitant d'espoir ; mais, hélas ! le lieu était solitaire. Le highlander vit seulement une tourterelle blanche voler en gémissant sur la cime touffue et se blottir dans l'épaisseur des feuilles. Il lui sembla en même temps qu'un parfum mystérieux était répandu dans l'air qu'il respirait.

Allan se serait sans doute oublié là dans une douce rêverie, s'il n'eût aperçu de nouveau, sur la pente d'une clairière, le fantôme debout, la main étendue, et lui faisant des signes comme pour l'inviter à le suivre. Mais, pour arriver jusqu'à la colline, il fallait d'abord franchir un épais taillis servant de clôture à la haute futaie. Ce ne fut donc pas une chose facile pour le jeune coureur d'aventures, que de se frayer au milieu de l'obscurité un chemin direct vers le but qu'il voulait atteindre. Les arbres, rapprochés les uns des autres, affaiblissaient encore les lueurs douteuses qui avaient éclairé ses pas dans la prairie. C'est à peine si, à travers de rares éclaircies, il voyait au-dessus de sa tête une étoile briller dans le ciel. Il marcha ainsi longtemps, presque au hasard, n'ayant pour guide que le vague souvenir du lieu où il avait revu le pâle fantôme. Plus il avançait, plus le feuillage semblait s'épaissir. Son bras se fatiguait à écarter les branches, et ses pieds, embarrassés dans les lianes rampantes, se dégageaient péniblement de

leurs entraves. Cependant l'heure s'écoulait, et le Caméron comprit à la fin qu'il avait fait fausse route. Affligé de cette déception, il s'arrêta pour reprendre haleine et délibéra en lui-même s'il ne retournerait pas au château.

— A quoi bon, pensait-il, persévérer dans une folle entreprise ? Si j'ai affaire à de véritables White-Ladies, elles m'échapperont sans cesse ; si j'ai affaire à des hommes, n'auront-ils pas toujours sur moi l'avantage de connaître les détours les plus secrets de ce labyrinthe où, en plein jour, j'aurais besoin d'une Ariane pour me conduire ?

Pendant qu'il se livrait à ces prudentes réflexions, Allan essayait avec son tartan la rosée dont les feuilles avaient couvert son visage. Soudain un léger bruit se fit entendre à quelques pas. Le montagnard tressaillit et écouta avec attention. Il lui sembla qu'une personne invisible soulevait les rameaux et fuyait en toute hâte. Il prit aussitôt la direction que lui indiquait le frémissement du feuillage, et ne tarda pas à sortir du taillis au milieu duquel il s'était perdu. En cet endroit, la nuit était moins sombre ; un horizon plus vaste s'ouvrait à ses regards, déjà accoutumés aux ténèbres. Mais il ne put surprendre l'ombre vagabonde. Il n'aperçut qu'une bête fauve bondissant au loin sous la haute futaie, et son oreille de chasseur lui fit reconnaître le pas cadencé d'une daine timide qu'il avait, sans doute, réveillée dans son fort.

Cette découverte eût sans doute désenchanté tout autre qu'un highlander ; mais notre jeune ami était, ne l'oublions pas, d'un pays où, sur toutes les bruyères,

on voit danser la nuit les fées vagabondes, où toutes les vieilles femmes passent pour des magiciennes, et où les manches à balai ne servent guère qu'à mener les sorcières au Sabbat. Débarrassé enfin des lianes et des branches épineuses qui l'avaient rappelé plus d'une fois au sentiment de la réalité, il retomba sous l'empire de la fantaisie qui l'avait entraîné à la poursuite d'une ombre. Il leva donc les yeux pour chercher son chemin, mais ne put se défendre d'une secrète terreur, en voyant, à la portée d'une flèche, la White-Lady debout et immobile sur un tertre peu élevé. Le fantôme semblait contempler attentivement l'audacieux mortel qui avait osé suivre ses traces. Sous le dôme impénétrable des chênes centenaires, derrière ces troncs dépouillés de branches et couverts de gui sauvage, Allan crut reconnaître les voiles blanches et la longue tunique de l'abbesse. Il fit quelques pas en avant, avec précaution, craignant de voir l'apparition s'évanouir. A sa grande surprise, la terrible Lady demeura immobile et parut le défier d'approcher.

Allan était brave; il l'avait prouvé en plusieurs rencontres. Le danger qui se présentait, environné de circonstances merveilleuses, avait pour lui un attrait irrésistible. Or, comme en ce temps-là chaque vallée écossaise avait son Homère, il est permis de supposer, sans faire tort à la modestie du Caméron, qu'il n'eût pas été fâché de fournir au barde de son clan une occasion d'exercer son génie. Il eût consenti volontiers à devenir un jour le héros d'une légende ou d'une ballade populaire. Néanmoins, à me-

sure qu'il approchait de la White-Lady, il sentait son regard se troubler, son audace fléchir. Un frisson courut dans ses veines, ses cheveux se dressèrent d'eux-mêmes sur sa tête, lorsqu'il osa porter la main sur le fantôme. La résistance et le froid glacial qu'il éprouva le firent reculer d'épouvante. Il se rappela l'histoire de Patrice, et songea un instant à prendre la fuite. Mais, comme si quelqu'un eût pu lire dans sa pensée, il se prit aussitôt à rougir, et, s'élançant vers l'abbesse, s'écria d'une voix forte : Qui êtes-vous ? et pourquoi vous cacher ainsi ?

La White-Lady ne répondit pas. Allan, dont les yeux commençaient à se dessiller, s'aperçut qu'elle avait posé un doigt sur sa bouche, comme pour lui enjoindre de se taire. Peu disposé à recevoir des ordres, il la saisit violemment par le bras, et, l'examinant avec plus d'attention, reconnut enfin à qui il avait affaire. C'était à une statue de marbre ; c'était à la Déesse du Silence, qui depuis un temps immémorial occupait ce favorable sanctuaire. Ses pieds couverts de mousse eussent attesté au besoin qu'elle n'avait pas les habitudes voyageuses qui semblent caractériser les fantômes.

Allan sourit de sa méprise. Il tourna le dos à la statue et reprit son chemin, jurant en lui-même qu'il ne se laisserait plus tromper ainsi. Cependant, il avait à peine formé le projet chevaleresque de poursuivre jusqu'au matin l'errante White-Lady, qu'un éclat de rire moqueur vint frapper son oreille. Le Caméron traversait en ce moment une vallée étroite et profonde. Il s'arrêta étonné et croisa les bras sur

sa poitrine. Le railleur mystérieux se livrait à un accès de gaieté intarissable, mais il n'y avait pour ainsi dire rien d'humain dans le son de sa voix, et il eût été difficile de désigner le point de la forêt d'où cette voix semblait partir. Pendant que le montagnard, l'oreille au vent, cherchait à s'assurer de la direction qu'il devait imprimer à ses recherches, il entendit au loin le galop d'un cheval. Bientôt le bruit redoubla, et Allan vit tout à coup déboucher d'une allée obscure un cavalier échevelé, monté sur un coursier blanc à tous crins. Des aigrettes de feu jaillissaient sous les sabots du cheval et une fumée épaisse sortait de ses naseaux.

— Arrêtez ! arrêtez ! cria le montagnard.

Mais le cavalier ne détourna pas la tête, il passa devant le Caméron interdit, et disparut dans les bois avec la rapidité de l'éclair. Était-ce un homme ou un fantôme ? c'est ce qu'Allan n'eût pas osé décider. Il résolut pourtant de suivre le chemin qu'il lui avait vu prendre, puisque la véritable White-Lady refusait de se montrer encore à ses yeux. Tout en cheminant, il écoutait ce monotone et effrayant éclat de rire dont le bruit grandissait à chaque instant, de même que si le persifleur invisible se fût attaché à ses pas. Enfin, au détour d'un sentier, quelques gouttes d'eau fraîche, qu'on eût dites lancées par une main ennemie, arrosèrent son plaid et son visage. Le highlander leva la tête et vit un spectre blanchâtre suspendu aux flancs d'un rocher. Mais, au lieu de s'en approcher, il continua sa route en prononçant tout bas une de ces épithètes mal sonnantes, qu'un homme

d'esprit s'adresse quelquefois à lui-même, quand il s'aperçoit qu'il a commis une méprise, et surtout quand il n'a à redouter ni les yeux ni les oreilles d'un témoin. Le spectre rieur venait de s'évanouir comme l'abbesse, ne laissant à sa place que le flot bruyant d'une cascade tombant dans un bassin de granit.

Cette nouvelle déception fit réfléchir le montagnard. Chaque fois qu'il avait pensé atteindre au terme de ses recherches, il était tombé dans quelque piège grossier. Ces illusions continuelles, qu'une fée malicieuse semblait multiplier devant ses pas, lui inspirèrent des doutes sur la fidélité de tous ses sens. Quoiqu'il eût vu distinctement la White-Lady et le cavalier, il craignit de prendre pour autant de réelles les confuses visions d'un rêve. Bientôt il commença à croire que la frayeur du meunier et les histoires de Traughmorton lui avaient troublé la raison. Il se dit qu'il n'y avait de fantômes que dans son imagination, et se résigna à chercher la route du manoir, non sans regretter que les White-Ladies ne fussent que de mensongères créations de la peur ou de trompeuses filles de la nuit.

Il y avait environ un quart d'heure qu'il marchait ainsi le long d'une avenue silencieuse, lorsqu'il vit tout à coup la blanche promeneuse à laquelle il avait dit adieu se dresser dans l'ombre, à une assez faible distance. Elle n'était pas seule, cette fois. Un homme était debout à son côté. L'inconnu portait à la main une lanterne qui n'éclairait que la mousse du chemin et les plis indécis de son manteau noir. Il tra-

versa lentement l'avenue et entra dans le bois, accompagné de la White-Lady, avec laquelle il paraissait causer à voix basse. A l'entrée du taillis, il s'arrêta, posa le flambeau à ses pieds, et s'armant d'une bêche qu'il découvrit sous les feuilles, commença à creuser une large fosse.

— Décidément, pensa le highlander qui les avait suivis de loin à la lueur de la lanterne, ce sont là de simples habitants de ce bas monde. Mais que peuvent-ils faire ici à pareille heure ?

Malgré sa curiosité, Allan n'osait s'approcher, dans la crainte d'être découvert, et peut-être aussi de faire disparaître encore une fois les prétendus fantômes. Pour voir en sûreté ce qui allait se passer, il fit un long détour, entra dans le taillis et se glissa doucement entre les arbres. Il espérait arriver ainsi jusqu'auprès de la fosse ; mais les mêmes obstacles qu'il avait rencontrés dans sa première incursion l'attendaient encore et devaient ralentir sa marche. Cependant il avait fait la moitié du chemin, lorsque le vent apporta jusqu'à lui le murmure presque insaisissable d'une conversation animée. Plusieurs personnes semblaient parler avec chaleur. Bientôt les voix se turent ; mais un bruit plus sinistre se fit entendre. C'était le cliquetis des armes. On eût dit que des épées s'entrechoquaient avec violence, et une détonnation ne tarda pas à ébranler tous les échos de la forêt. Allan se précipita à travers les branches qui obstruaient sa route ; il laissa derrière lui son tartan retenu par les épines. Mais, quelle que fût sa diligence, il était encore loin de la futaie, lorsque le bruit d'ar-

mes cessa entièrement. Les voix s'éloignèrent peu à peu en s'affaiblissant, et quand le highlander sortit enfin du fourré, il ne vit plus que la lanterne, éclairant de ses dernières lueurs la fosse comblée et recouverte de feuilles.

— Dieu sait ce qui vient de se passer là, dit-il en se baissant pour saisir le flambeau, dans l'espoir que ses mourantes clartés lui feraient retrouver plus vite le chemin du manoir, où il voulait aller répandre l'alarme.

Mais en se relevant, il entendit quelqu'un marcher derrière lui. Il dirigea vivement la lanterne sur la personne qui approchait. Dans ce mouvement rapide, elle s'éteignit, et le highlander, la jetant sur le gazon, porta la main à sa ceinture, comme pour y chercher ses armes. Il oubliait que son frère les lui avait fait enlever et qu'il n'avait pu s'en procurer d'autres jusqu'à ce jour. Malédiction ! dit-il en frappant du pied la terre avec impatience.

Au même instant, par une sorte de prodige, il vit tomber devant lui une épée, un mousquet et un poignard. Plus étonné que jamais, il porta les regards de tous les côtés pour découvrir son mystérieux ami, et n'aperçut que l'ombre blanche de la White-Lady qui fuyait rapidement, un doigt posé sur ses lèvres.

— Arrêtez ! s'écria le montagnard. Ange ou démon, il faut que je vous voie, que je vous parle.

Ces mots, prononcés avec émotion, parurent donner des ailes à la fugitive.

— Ah ! continua le Caméron en partant comme

un trait à la poursuite du fantôme, j'ai devancé le cerf sur les montagnes; ne croyez pas m'échapper encore.

Cependant la White-Lady avait déjà disparu dans les ténèbres de la forêt. Allan s'imagina qu'elle s'était blottie dans le creux de quelque vieux chêne, et la chercha de toutes parts avec anxiété. Enfin, il poussa un cri de joie; il venait de l'apercevoir debout au milieu de la futaie. Emu et tremblant, il s'avança les bras ouverts pour la surprendre; mais arrivé à la place où elle semblait l'attendre, il ne saisit qu'une vapeur diaphane et se sentit inondé d'un torrent de douce lumière. En levant les yeux, il vit, à travers une trouée du feuillage, le croissant argenté de l'astre des nuits, dont il venait d'embrasser un pâle rayon.

Allan comprit qu'il serait inutile de pousser plus loin ses recherches. Les soupçons qu'il avait conçus s'étaient évanouis, et désormais il ne devait plus penser à la White-Lady qu'avec un sentiment de reconnaissance. Le présent qu'elle lui avait fait lui rappela les dangers plus sérieux qu'il devait rencontrer au terme de son voyage. Il songea donc à retourner au château et à goûter enfin, après tant de fatigues, quelques heures d'un repos salutaire. Dans cette sage intention, il alla chercher ses armes, et, sans autre aventure, arriva au pied des vieilles tours. Il se retourna un moment pour contempler une dernière fois les lieux enchantés qu'il allait quitter pour toujours. Si son cœur n'était pas là, il sentait néanmoins qu'il aurait beaucoup de peine à empêcher son imagination d'y revenir quelquefois.

Lorsqu'il entra dans la cour, la lune, dégagée des nuages qui l'avaient obscurcie pendant les premières heures de la nuit, brillait alors dans tout son éclat. Sa lumière permit au highlander de parcourir sans encombre des détours au milieu desquels il lui eût été facile de s'égarer. Il arriva enfin sous le cloître où Humphrey l'avait introduit, et il cherchait à reconnaître le corridor qui l'avait mené à la chambre de l'intendant, lorsqu'en passant sous une croisée gothique, il crut entendre frémir doucement les vitraux. On eût dit une harpe éolienne effleurée par la brise. Sans pouvoir se rendre compte de cet effet singulier, Allan se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme. Il suspendit sa marche, prêta l'oreille, et distingua bientôt une voix de femme, suave et pénétrante, chantant une ballade écossaise, fameuse dans les highlands.

Le Caméron écouta avec ravissement cet air familier qui avait bercé son enfance et qui le reportait dans ses bruyères. Il lui eût été impossible de saisir les syllabes, mais elles vinrent d'elles-mêmes accompagner dans sa pensée les accents plaintifs de la mélodie, et, de peur d'effrayer la voix mystérieuse, il se contenta de murmurer tout bas ces paroles du chant populaire :

« Ta longue journée est finie,
Il faut dormir ; le ciel est noir.
Robin ne viendra pas ce soir.
Ferme les yeux, pauvre Johnie,
Ferme les yeux pour le revoir. »

La voix de l'inconnue devint plus tendre à mesure que la chanson touchait à sa fin, et ce ne fut pas sans essuyer une larme que le Caméron lui-même acheva ce dernier couplet :

« Déjà la guerre était finie ;
A la porte un cavalier noir
En pleurant s'arrêta le soir.
Robin était mort, et Johnie
Ferma les yeux pour le revoir. »

Le jeune montagnard entendit à peine les derniers accents de l'inconnue ; il lui sembla que sa voix s'éteignait dans un faible soupir. Il resta immobile sous la fenêtre, écoutant toujours, espérant qu'une chanson nouvelle allait succéder à celle qui était finie. Il y serait resté jusqu'au matin, si le bruit d'une porte tournant sur ses gonds ne l'eût obligé à se retirer discrètement à l'ombre d'un pilier.

— Voilà une belle nuit, pensait-il ; quoi qu'en dise la ballade, il n'est pas toujours nécessaire de dormir pour faire d'heureux songes.

Au milieu de ces réflexions, Allan vit paraître, au fond de la chambre entr'ouverte, une forme blanche et svelte qui s'avancait avec rapidité. Il reconnut la démarche de la White-Lady. Jamais il ne s'était vu si près d'elle, et chaque moment diminuait la distance qui les séparait. Enfin elle arriva sur le seuil qu'éclairaient les rayons de la lune. Le montagnard poussa un cri et se précipita vers elle. Mais à sa voix la porte s'était refermée brusquement.

— Judith ! s'écria-t-il, ouvrez-moi ! Ah ! je vous ai

reconnue, et j'aurais dû vous reconnaître plus tôt. Ouvrez-moi, je vous en prie, ouvrez-moi !

La jeune fille ne répondit pas.

— Judith ! poursuivit le montagnard d'une voix suppliante, c'est donc vous ! Je vous croyais encore à Lochiel. Si vous ne voulez pas m'ouvrir, parlez-moi ! C'est vous qui chantiez tout à l'heure une chanson de nos montagnes, et, sans savoir que vous étiez là, mon cœur s'est troublé, des larmes ont mouillé mes yeux ! Je vous en conjure, ouvrez-moi !

Allan crut sa prière exaucée, et son cœur bondit avec violence, car la clef tourna dans la serrure, et la porte ne tarda pas à s'ouvrir. Mais, à la place de miss Ramsay, le montagnard vit paraître un homme de haute taille, d'un visage austère, enveloppé d'un manteau de couleur sombre.

— M. Huddleston ! dit le highlander en portant la main à sa toque. — Vous paraissez surpris de me voir, monsieur Allan, dit le prêtre avec un léger soupir. Je devrais l'être encore davantage de vous rencontrer sous ce cloître, à pareille heure. Que faites-vous dans ce château ? — J'y suis entré, Monsieur, pour prendre quelque repos, avant de continuer ma route. — Et c'est dans cette intention, sans doute, que vous parcourez les bois, les prés et les jardins de White-Ladies?... Ecoutez l'horloge qui sonne. — Déjà deux heures ! dit le montagnard. — Oui, monsieur Allan, et c'est demain que doit se livrer la bataille. L'armée royale est à Worcester ; elle n'est séparée de l'ennemi que par une rivière peu profonde. Le soleil qui va se lever aura terminé sa

course avant la fin du combat. Si vous voulez arriver à temps, il faut partir à l'heure même, sans songer à ce que vous pourriez laisser derrière vous.

Ces derniers mots firent comprendre au highlander qu'il devait renoncer à l'espoir de revoir miss Ramsay.

— Adieu, Monsieur, dit-il d'un ton ferme; daignez me mettre sur la route.— Suivez-moi, répondit le prêtre.

Allan, précédé de son vénérable guide, quitta le cloître et arriva bientôt à une des poternes du manoir. Là, il aperçut le char couvert de ramée qui l'avait arrêté si mal à propos dans la prairie. Mais, en ce moment, la jument grise du meunier était attelée au brancard. Humphrey lui-même, négligemment accoudé sur sa voiture, sifflait un air de Robin Hood en attendant l'heure du départ.

— Etes-vous prêt, Penderell? lui dit M. Huddleston.
— Oui, monsieur l'abbé, répondit Humphrey. Quoique ma jument ait été un peu effrayée dans la forêt, la voilà redevenue douce comme un agneau. Un enfant la conduirait à Worcester. D'ailleurs, elle ne sera plus tentée, je crois, de faire la fringante et d'imiter le cheval de bataille de sir James. Mon frère Jack, le bûcheron, a beau dire que le bois vert est plus pesant que le bois sec, voici une charge de ramée qui prouverait bien le contraire. — Que ce soit là votre dernière plaisanterie sur ce sujet, répondit gravement M. Huddleston. Il suffirait d'une imprudence pour que ces armes, au lieu d'arriver à nos amis, tombassent entre les mains de leurs adversai-

res. — Ne craignez rien, monsieur l'abbé, dit Humphrey. Nous ne sommes pas allés déterrer ces mousquets et ces rapières au milieu du bois, à la même heure où ce pauvre Patrice... Rien que d'y penser, à présent, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Nous n'avons pas affronté toutes les sorcières de White-Ladies pour le plaisir des habits rouges. — Hâtez-vous, Penderell, reprit M. Huddleston. Voici un bon jeune homme qui vous accompagnera. Vous le ferez coucher dans les feuilles, où il trouvera un sommeil dont il a grand besoin.

Le meunier jeta alors les yeux sur le montagnard, qu'il n'avait point encore aperçu. Il ne s'attendait pas à revoir en compagnie d'un prêtre, à moins que ce fût pour être exorcisé, le singulier personnage qu'il avait trouvé et perdu si vite, et d'une manière si équivoque. Aussi, il recula d'un pas en arrière et se rapprocha de sa jument, tandis que M. Huddleston tendait la main au highlander et lui disait avec effusion : Que Dieu soit avec vous, mon enfant ! vous avez des amis qui ne vous oublieront pas. Souvenez-vous, en partant, que tous les sacrifices que l'on fait au devoir, même les plus secrets, ont toujours un témoin, et qu'ils reçoivent tôt ou tard leur récompense, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Adieu, M. Allan ; saluez de ma part votre frère. — Où vous reverrai-je, M. l'abbé ? demanda Penderell à l'ecclésiastique qui s'éloignait. — Où Dieu le voudra, mon ami, répondit M. Huddleston en fermant la porterne.

Demeuré seul en face du highlander, Humphrey

l'examina attentivement des pieds à la tête. Il ne savait trop comment il devait entrer en propos, ce qui nous porte à croire que son esprit n'était pas bien tranquille, car c'est un embarras qu'il éprouvait rarement. Enfin il prit son parti et dit en branlant la tête : Ce n'est pas bien de quitter les gens avec si peu de cérémonie, camarade. Si j'étais crédule, je dirais que Traughmorton a raison. Il faut bien qu'il y ait là-dessous quelque magie. Sans cela, comment auriez-vous fait pour sortir de la chambre ? — Cela n'était pas bien difficile, répondit le Caméron. J'ai passé par la fenêtre. — C'est un chemin que les créanciers du feu comte ont pris quelquefois avant vous, dit le meunier. Cela procurait de temps en temps des pratiques au chirurgien du village. Mais, ajouta Humphrey, il me semble que vous aviez un plaid en écharpe, quand nous sommes arrivés au château. L'auriez-vous oublié au Sabbat?... Feu mon grand-père avait coutume de dire, car il avait été clerc dans sa jeunesse, que le Sabbat est comme l'étude d'un procureur. On y laisse ce qu'on a de mieux : quand ce n'est pas sa conscience, c'est toujours son pourpoint ou ses chausses.

Allan eût sans doute répondu aux bons avis du meunier ; mais, fatigué des émotions et surtout des évolutions de la nuit, il préféra monter sur le charriot où il s'endormit d'un profond sommeil, pendant que son compagnon de route attendait encore une réponse. Bientôt le coq chanta, et Humphrey, calculant le chemin qui lui restait à faire, se résigna à fouetter sa jument, moins rassuré que jamais sur le compte du montagnard.

X. — LA JOURNÉE DE WORCESTER.

. Voyez donc comme vous vous fâchez !
Je suis de vos amis et ne veux que vous plaire.
N'ai-je pas supporté cent fois votre colère ?
Entendez-moi ! comptez ce que cela ferait,
Sans qu'il vous en coûtât un denier d'intérêt !

SHAKESPEARE.

Le lendemain, vers midi, M. Huddleston était encore renfermé dans la chambre où il avait passé la matinée à écrire. Son appartement, situé dans une vieille tour, n'était éclairé que par une seule fenêtre, garnie d'épais barreaux. Une porte massive en fermait l'entrée, et les bruits du dehors n'en troublaient jamais le silence. Il était rare d'entendre sous l'écho de la galerie voisine les pas indiscrets, les rires légers, la voix tumultueuse des serviteurs du château. Une terreur traditionnelle protégeait, depuis près d'un siècle, l'inviolabilité de cet asile. Les paysans eux-mêmes faisaient de longs détours, plutôt que de se hasarder à passer le soir sous ses murs. C'est à peine pourtant, si quelque vieillard eût pu expliquer l'effroi que répandait aux alentours le donjon abandonné. On évitait de l'approcher, par instinct autant que par coutume, à peu près comme l'oiseau évite les filets du chasseur. Cette comparaison est tout à fait juste, car la tour dont nous parlons avait servi

de prison, à l'époque déjà éloignée où les châtelains de White-Ladies rendaient la justice dans leurs domaines. On voyait même au pied de l'antique géole seigneuriale un arbre frappé de la foudre, aux branches duquel pendaient encore les lambeaux de la corde qui avait jadis balancé dans les airs les Gild-Roy¹ de la contrée.

Il est aisé de comprendre pourquoi l'hospitalière famille d'Arrington avait choisi ce lieu sinistre pour y loger les prêtres catholiques. Elle savait que les proscrits n'auraient pas à craindre, derrière ces verroux, la curiosité audacieuse des valets et la maligne perspicacité des rôdeurs du voisinage. M. Huddleston avait habité plus d'une fois cet étroit réduit, et lorsque, sur les ordres du Roi, il s'était hâté d'abandonner l'Ecosse, il avait retrouvé, en arrivant à White-Ladies, la chambre solitaire dans l'état où il l'avait laissée au départ. Un escabeau de bois, une cruche remplie d'eau, un lit de paille, composaient tout l'ameublement. C'est là que le pieux ecclésiastique consacrait les moments qu'il ne donnait pas à la prière, à entretenir sur tous les points de l'Angleterre une correspondance active avec les amis du Roi.

Le jour où devait se livrer la bataille de Worcester, M. Huddleston avait, comme nous l'avons déjà dit, employé la matinée à faire de nombreuses missives. Après avoir fermé ses lettres, il cacha dans une

¹ Voleur fameux en Écosse, surtout dans le Perthshire.

(Note de *Walter Scott*.)

crevasse du mur l'humble écritoire et la plume qui lui avaient servi de complices, et, tirant les verroux, entra dans une sombre galerie qui communiquait par de secrets détours avec l'intérieur du château. Il arriva ainsi devant une porte en ogive au-dessus de laquelle étaient sculptées les armes des vieux seigneurs de White-Ladies, *trois colombes en pairle d'argent sur champ de sable*. Il frappa deux légers coups à la porte qui, à ce signal connu, ne tarda pas à s'ouvrir. La pièce peu spacieuse dans laquelle entra M. Huddleston était l'oratoire de la comtesse. On aurait pu le reconnaître aux vitraux colorés des croisées, aux peintures qui ornaient les murailles et au prie-Dieu en bois de chêne qui était placé devant une image du Christ mourant. Une lampe suspendue au plafond brûlait faiblement au milieu de la chambre.

Il est à regretter qu'un zèle mal entendu ait pros crit de nos temples et de nos maisons tous les emblèmes du culte extérieur, ces doux symboles qui rendent la dévotion plus facile en prêtant un corps aux pensées religieuses. Cette chambre à demi obscure et pieusement ornée semblait inviter au recueillement et à la prière. Lady Arrington, qui avait conservé les traditions de ses ancêtres, aimait à y passer de longues heures, surtout depuis qu'elle avait vu mourir le vertueux Charles I^{er}, et l'Angleterre devenir la proie d'une soldatesque effrénée.

Lorsque M. Huddleston entra dans l'oratoire, la vieille dame qui lui avait ouvert la porte le salua gravement.

— Le courrier attend les dépêches, dit-elle en pre-

nant les lettres que l'ecclésiastique lui présenta ; je vais les porter moi-même. Veuillez m'attendre ici, Monsieur, j'ai besoin de vous parler, de vous entendre ; j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

M. Huddleston ferma la porte par laquelle il venait d'entrer. La comtesse s'éloigna, mais elle revint bientôt et s'assit dans un large fauteuil en face de son hôte clandestin. C'était une femme d'une vieillesse déjà avancée et d'une figure vénérable. Elle était vêtue à la mode des grandes dames de la cour d'Elisabeth, et ses cheveux blancs, qui s'échappaient en boucles argentées d'un chaperon de velours, donnaient à tous ses traits une extrême douceur.

Lady Arrington resta un moment la tête penchée sur sa poitrine, puis elle leva les yeux sur l'ecclésiastique et lui demanda avec inquiétude : Pensez-vous, Monsieur, que la bataille soit engagée ? — Non, Madame, voici le milieu du jour ; nous aurions déjà reçu quelque nouvelle. — Mon Dieu ! dit la comtesse, s'il faut rester encore jusqu'à demain sous le poids de cette incertitude, je sens que j'y succomberai. Hier je me trouvais heureuse d'avoir gagné un jour, maintenant je voudrais que l'heure fatale fût sonnée, et connaître enfin le sort qui m'attend.

M. Huddleston parut étonné en voyant l'agitation de la comtesse.

— Lorsque je vous ai quittée, Madame, dit-il d'un ton grave, vous montriez plus de courage. Vous ne songiez qu'à l'honneur d'avoir vu trois des vôtres partir sous la bannière de votre souverain. — Ah ! Monsieur, depuis ce temps une nuit s'est écoulée,

une nuit pendant laquelle je n'ai pu fermer les yeux. — Il fallait prier, Madame. — Je l'ai voulu d'abord, mais cela m'a été impossible. J'ai attendu le retour du soleil, en proie à une fièvre brûlante. Lorsqu'il s'est enfin levé derrière l'horizon, j'ai ouvert ma porte pour descendre au jardin; j'ai parcouru le château. Hélas! dans ces salles désertes, dans ce jardin solitaire, je n'ai rien vu, rien entendu qui ne me rappelât ce que je voudrais oublier. — Je comprends vos alarmes, Madame, dit l'ecclésiastique, et pourtant, s'il plaisait à Dieu de vous visiter aujourd'hui, en appelant à lui ceux qui vous sont chers, devriez-vous vous en plaindre? Ne devriez-vous pas plutôt lui rendre grâces? — Ah! ne m'en parlez pas, s'écria la comtesse avec une sorte de véhémence. Si j'ai pu armer de cette main débile et embrasser sans pâlir, à l'heure du départ, le compagnon et les soutiens de mes vieux jours, je ne suis plus à cette heure qu'une épouse, qu'une mère tremblante et sourde à toutes les leçons. J'ose à peine vous dire jusqu'où va ma faiblesse, ajouta lady Arrington d'une voix moins élevée; croiriez-vous que j'ai prêté l'oreille aux récits superstitieux qui courent en ce moment le pays? On parle de fantômes, d'apparitions nocturnes, présages de mort pour notre famille. Certes, en d'autres temps, j'en ai souri moi-même; mais, aujourd'hui, ces fables menaçantes me trouvent aussi crédule que le plus simple de mes paysans. — Vous avez trop de raison, Madame, pour vous arrêter à de pareilles pensées. Ce n'est pas la première fois que votre époux et l'aîné de vos fils courent les chances d'une bataille.

Ne les avez-vous jamais vu revenir sous ce toit, après les fatigues d'une longue guerre?

— Hélas! Monsieur, combien de nos ancêtres étaient revenus vingt fois victorieux qui sont tombés enfin dans la mêlée, comme ces pins altiers que la foudre renverse après les avoir longtemps respectés!

— Vous oubliez, Madame, qu'à l'heure marquée, la main du Seigneur sait nous atteindre dans les bras de nos proches aussi bien qu'en face des ennemis. — Cela est vrai, Monsieur. J'ai peut-être tort de m'affliger. — Dailleurs, reprit M. Huddleston, l'armée du roi est brave, pleine d'enthousiasme. Si lord Derby et les vieux Cavaliers ont été fidèles au rendez-vous, je crois que la campagne sera courte et le triomphe peu sanglant. — Et ils reviendront, n'est-ce pas? vous m'en donnez l'assurance, dit la comtesse, passant tout-à-coup, comme cela arrive parfois dans de semblables moments, d'une inquiétude sans bornes à une confiance sans réserve. Je veux aller bien loin au-devant d'eux. Puisque vous ne pouvez sortir, Arthur et ma filleule m'accompagneront. Je les verrai, ajouta-t-elle en ouvrant la fenêtre; je les verrai paraître là-bas, à l'horizon, au milieu d'un tourbillon de poussière. Le plus jeune aura gagné ses éperons de chevalier; il marchera en avant, monté sur son cheval fougueux; je verrai briller à son cou la chaîne d'or que je lui ai donnée au départ, et c'est lui qui viendra m'annoncer la victoire. — Vous seriez digne de ce bonheur, Madame, répondit M. Huddleston, qui eût voulu modérer l'espoir de la comtesse comme il avait tempéré sa douleur; mais lady Arrington ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

— Silence ! dit-elle en pâlisant.

Elle se pencha ensuite sur la fenêtre et prêta l'oreille dans la direction de Worcester.

— N'avez-vous rien entendu, Monsieur ? continua la vieille dame d'une voix tremblante ; écoutez ! J'ai cru reconnaître le bruit sourd et prolongé d'un orage lointain... Il se fait entendre de nouveau... Oui !... Le soleil s'est voilé... Le vent souffle avec violence... C'est l'orage !

Pendant que la comtesse parlait, M. Huddleston s'était levé et s'était approché de la fenêtre. Il suivait d'une oreille inquiète les sons vagues et roulants que la distance rendait presque lugubres. Peu à peu ses joues se creusèrent, son visage prit une teinte plus sombre, et ses yeux se remplirent de larmes. Lady Arrington observait tous ses mouvements avec un trouble involontaire.

— Je ne me trompe pas, dit-elle enfin en attachant sur lui un regard profond ; ce n'est qu'un orage d'été qui plane sur la Severne et va passer bientôt.

M. Huddleston garda le silence.

— Le bruit s'éteint, dit la comtesse, tout est fini ! Reprenons notre entretien, Monsieur ; je vous parlais, je crois, du retour de mes enfants.

Ces paroles semblaient annoncer que la vieille dame n'éprouvait plus aucune inquiétude, mais le ton avec lequel elle les avait prononcées démentait ce calme apparent. Bientôt le bruit lointain se fit entendre avec plus de force ; lady Arrington poussa un douloureux gémissement.

— Encore ! dit-elle, en jetant un regard éploré sur

l'ecclésiastique; voilà l'orage qui redouble. — A genoux, Madame! dit M. Huddleston. — Et pourquoi? demanda la comtesse. — A genoux! répéta le prêtre d'une voix solennelle. C'est la bataille qui commence. — Ah! j'en étais sûre, s'écria lady Arrington; ce bruit sinistre a retenti jusqu'au fond de mon âme.

M. Huddleston porta ses yeux et ses mains vers le crucifix d'ivoire, et, tombant à genoux au pied de la muraille : Dieu des armées, dit-il, que votre volonté soit faite.

Cependant la vieille dame s'était inclinée sur le prie-Dieu et s'efforçait de surmonter le trouble de ses sens pour s'unir aux oraisons du prêtre. Ses efforts furent inutiles. Elle se releva bientôt, et retourna malgré elle auprès de la croisée. Le canon grondait toujours dans l'éloignement. La comtesse, appuyée sur le dossier d'un fauteuil, la tête penchée en avant, tressaillait à chaque nouvelle détonnation. Sa figure vénérable s'était couverte de rides profondes, ses lèvres étaient blanches, et ses yeux, affaiblis par l'âge, semblaient chercher à découvrir ce qui se passait au-delà des bornes de l'horizon. Son vieux sang, réchauffé par la fièvre, battait dans ses artères et bruissait vers ses tempes. Enfin, pour échapper à son supplice, elle ferma la fenêtre et se retira au fond de l'oratoire. Mais, quoique les sons arrivassent alors plus faiblement sous les lambris, elle les entendait pourtant retentir encore à son oreille comme si elle eût été sur le lieu du combat.

— Oh! ce vacarme est horrible, dit-elle en se rapprochant de M. Huddleston. Ne l'entendez-vous pas,

Monsieur? à chaque coup qui résonne, je crois voir un des miens tomber tout sanglant sur la poussière.

M. Huddleston, les mains jointes, les regards attachés sur le crucifix, n'interrompit point sa prière. La comtesse s'assit sur un fauteuil, prit un livre et l'ouvrit d'une main tremblante. C'était la Bible. La vieille dame essaya longtemps de fixer son attention sur ce livre, où elle avait souvent puisé des consolations et des forces. Mais elle distinguait à peine les caractères, et son esprit ne pouvait parvenir à les rassembler. Elle finit cependant par déchiffrer le nom de Rachel; aussitôt sa vue se troubla et ses mains laissèrent échapper le saint livre.

— Où sont-ils? où sont-ils? dit-elle avec une sorte d'égarement; ils courent devant les plus braves et se perdent dans la mêlée. Ah! que ne suis-je auprès d'eux? je les couvrirais de mon corps. William! Robert! James! Pourquoi m'avez-vous quittée? Pourquoi vous ai-je laissés partir?

En disant ces mots, lady Arrington se leva et marcha à grands pas dans la salle. Puis, comme si elle eût manqué d'air dans cet étroit espace, elle ouvrit une porte et entra dans une chambre voisine où étaient suspendus aux murs les portraits en pied de son époux et de ses enfants. Elle s'arrêta un moment à contempler ces images auxquelles le pinceau de Van-Dyck avait prêté une sorte de vie.

Elle les regarda jusqu'à ce que les larmes eussent obscurci sa vue. Alors elle rentra dans l'oratoire, espérant ainsi tromper sa douleur. Mais le bruit de la canonnade n'avait pas cessé de se faire entendre.

Lady Arrington se laissa tomber dans un fauteuil, et sans s'apercevoir que le prêtre était absorbé dans la prière, s'écria d'une voix altérée : Quelle affreuse journée, Monsieur ! il me semble qu'il y a un siècle que cette bataille est commencée. Oh ! quand viendra la nuit ? Le messenger que vous attendiez tarde bien à vous apporter des nouvelles..... S'il en avait de mauvaises, il serait déjà arrivé, n'est-ce pas?... Les messagers de malheur vont si vite ! Je ne m'inquiète plus à cette heure, ajouta la comtesse, que le bruit sourd et incessant du canon poussait presque au délire ; je ne m'inquiète plus de savoir qui a gagné ou perdu la bataille ! Que me font à moi les intérêts des princes et des peuples ? Gouverne qui voudra l'Angleterre ! Je veux embrasser mes enfants... Ah ! si l'un d'eux n'allait pas revenir ! Si James et Robert rentraient dans ce château sans être suivis par leur père... ou si le vieux comte ne ramenait à ses côtés que l'un de mes fils... je partirais, j'irais trouver Charles Stuart, dans son camp, dans son palais, au milieu de ses gardes, partout où je pourrais le rencontrer, et je lui dirais : Sire... Ah ! ma raison s'égare !... Je crois que je le maudirais !

En ce moment, le son de la cloche annonça qu'un étranger se présentait à la porte du château. Lady Arrington sortit aussitôt de l'oratoire, descendit à grands pas l'escalier et arriva dans la cour avant que Traughmorton eût ouvert la poterne.

— Hâtez-vous, Mathias, dit-elle en approchant. C'est peut-être un courrier de Worcester.

L'intendant obéit, et bientôt un homme d'environ

trente-cinq ans, vêtu de noir, portant un chapeau à cornes, des culottes courtes et un rabat jadis blanc, moucheté de quelques grains de tabac, entra dans la cour en saluant profondément. La tournure de ce personnage, ses cheveux rouges, ses yeux fauves et inquiets, sa face allongée comme le museau d'un renard, ses longs bras et ses doigts crochus, auraient pu le faire prendre aussi bien pour un huissier de la ville voisine que pour un usurier en tournée chez ses débiteurs. Il devait, sans aucun doute, appartenir à quelqu'une de ces professions honorables, pour lesquelles néanmoins on n'a pas tout le respect que devraient leur mériter leurs bons et loyaux services.

— Ah ! c'est vous, Patrickson, dit la comtesse en fronçant les sourcils. — Oui, Milady, répondit notre homme d'un ton mileleux et en recommençant ses salutations.

La vieille dame n'attendit pas qu'il eût fini ; elle ordonna à l'intendant de conduire auprès d'elle la première personne arrivant du midi. Puis elle regagna à pas lents l'oratoire où elle avait laissé M. Huddleston.

Le nouveau venu, se trouvant seul avec Mathias, remit son chapeau sur sa tête et tendit la main au vieillard ; mais celui-ci fit semblant de ne pas s'apercevoir de ces avances et dit d'un ton bourru : Ce n'est pas à cette heure qu'on a coutume de vous voir, Patrickson ; comment se fait-il que vous n'assistiez pas à l'audience du juge ? Si jamais sir John a eu besoin des lumières de son maître clerc, c'est à coup

sûr aujourd'hui ; car on dit que pendant son absence vous lui avez taillé de la besogne et qu'il lui faudra bien du temps pour rétablir la paix parmi tous les gens que vous avez brouillés. Vous avez, en deux mois, suscité plus de procès dans le pays qu'on n'en avait vu en dix années. — Cela est vrai, Mathias, répondit Patrickson d'un air doux et agréable ; on a pu voir pendant quelque temps ce que c'est qu'un pays où il y a un juge, et un juge qui connaît les lois. J'ai inscrit au rôle deux cent soixante-dix-neuf causes ; j'ai assigné plus de mille témoins de toutes les parties du comté : sir John s'en tirera comme il pourra. C'est un mauvais chasseur que celui qui se plaint que son chien ait le flair trop délicat et lève trop de lièvres. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, maître Mathias ; je suis venu pour vous parler d'affaires, et je crois, ajouta-t-il, en promenant autour de lui des regards de défiance, que nous serions mieux placés dans votre chambre, devant un pot d'ale, que dans cette cour sonore où tous les murs ont des yeux et des oreilles.

— Auriez-vous à me parler d'affaires que vous n'oseriez traiter devant témoins ? dit Mathias. Je vous prierais alors d'aller les conter à d'autres. Je ne suis pas de ceux qui craignent que le soleil ne voie leurs actions, et que l'écho ne redise leurs paroles. — Vous ne m'avez pas compris, Mathias, reprit Patrickson sans se déconcerter : je veux vous entretenir d'un projet qui vous intéresse, et je ne vois pas la nécessité de mettre d'autres personnes que vous dans la confidence. Celui-là est un fou qui dit son secret aux roseaux. L'oreille d'un ami n'est pas toujours sûre.

D'ailleurs, je reviens de Boscobel et suis fatigué. J'ai besoin de me rafraîchir avant de continuer ma route vers Worcester. — Vous allez à Worcester? dit l'intendant avec surprise. Il n'est pas rare que les gens de justice aient l'oreille un peu dure; mais vous, vous n'êtes pas si sourd, Patrickson, que vous n'entendiez d'ici gronder le canon sur la Severne. — J'arriverai après la bataille. — C'est juste, avec les corbeaux, dit Mathias. Mais, sans vous offenser, pourrait-on savoir ce que vous allez faire à Worcester? — Je vous le dirai tout à l'heure, Traughmorton. Cela se rattache à l'affaire dont je viens vous entretenir. Je vais voir le général Cromwell, dit le clerc à voix basse. — Vous! s'écria Mathias d'un air stupéfait. Les loups et les renards ont donc fait la paix ensemble, qu'ils chassent de compagnie? — Chut! dit Patrickson, je vous expliquerai cela plus tard. Allons dans votre chambre. Il s'agit, je vous le répète, d'une affaire importante.

Soit qu'il cédât à un mouvement de curiosité, soit qu'il se défiât des projets du clerc et se flattât de les déjouer après en avoir reçu la confiance, Mathias conduisit Patrickson dans l'appartement où, la veille, le meunier avait introduit le highlander. Ayant passé la nuit chez le sommelier et consacré la journée à remplir les devoirs de sa charge, le digne intendant trouva la pièce dans l'état où il l'avait laissée. Les débris du repas étaient encore sur la table, à côté d'une cruche d'ale à moitié vide.

Les deux compagnons s'assirent en face l'un de l'autre, et Traughmorton ayant rempli les verres,

attendit en silence les révélations du clerc; mais celui-ci paraissait embarrassé, et ce ne fut qu'après de mûres réflexions qu'il commença à parler d'une voix sourde, sans lever les yeux sur son hôte.

— C'est une bonne place, dit-il, que celle d'un intendant ! on a les clefs de toutes les portes ; on fait tous les marchés, et l'on sait mieux que le maître ce que les terres produisent de revenu. — Où voulez-vous en venir, Patrickson, avec ce préambule ? — C'est une bonne place que celle d'intendant, reprit le clerc en tenant toujours les yeux baissés ; cela vaut mieux, pour le profit, que de tenir la plume et l'écritoire d'un juge. Il y a pour le propriétaire et le tenancier de mauvaises saisons ; tantôt c'est le vent, tantôt c'est la grêle qui détruit la récolte ; mais l'intendant habile trouve toujours du grain là où d'autres n'ont trouvé que de la paille. — Pour qui me prenez-vous, monsieur le clerc ? dit Mathias avec indignation. Il y a plus de trente ans que je suis au service des seigneurs de White-Ladies, et je me suis toujours conduit en brave et loyal serviteur. Si j'y ai fait quelques économies, c'est que j'ai vécu avec sagesse, c'est que j'avais un peu plus de cervelle que feu Patrice, votre père, qui après avoir écorché vingt ans nos mentons et nos oreilles, car il était à la fois barbier et ménétrier, ne vous a laissé pour héritage que son rasoir, son violon et sa perruque éventée. Dieu merci ! mes mains sont pures et l'on peut à toute heure mettre le nez dans mes registres. Ils sont un peu moins embrouillés que vos grimoires de procédure. — Je sais que vous êtes un homme d'ordre, maître Mathias, répondit le clerc,

en regardant du côté de la fenêtre pour se donner une contenance. Je n'ai pas voulu vous dire autre chose. Si vous avez des économies, cela ne regarde personne; je ne vous demanderai pas comment vous les avez faites. Les guinées, disait-on autrefois, ne portent que la marque du souverain. Mais si j'étais à votre place, au lieu de les laisser dormir au fond d'un coffre, je sais bien l'usage que j'en ferais! — Vous achèteriez une charge de procureur? dit Mathias. — Il y a, continua le clerc, des occasions qui se présentent rarement et dont il faut savoir profiter. D'ici à peu de temps, bien des gens dont le pourpoint est usé jusqu'à la corde porteront, s'il leur plaît, des pourpoints de velours. Tel qui s'est éveillé sur le dur oreiller du clerc pourrait bien s'endormir le soir sur le siège moelleux du juge. — Vous êtes fou, Patrickson. — Le gouvernement établi veut des magistrats qui ne pactisent point avec les rebelles, reprit le clerc; il a les yeux ouverts sur les menées des traîtres et des intrigants. — Si ce n'étaient point là les noms qu'on donne aujourd'hui aux honnêtes gens, je vous conseillerais de prendre garde à vous, Patrickson. Mais poursuivez. Vous voilà devenu juge; quand vous deviendriez le shériff du comté, cela ne me surprendrait pas. On voit tous les jours des choses plus extraordinaires. Remuez l'eau avec un bâton, la vase monte à la surface. — Ne parlez pas ainsi, Traughmorton, dit le clerc; si je faisais mon devoir, je redirais vos paroles à quelqu'un qui ne serait pas charmé de les entendre; mais je suis venu ici en ami, et c'est en ami que je vous parle. — Vous disiez donc? répon-

dit l'intendant avec une sourde impatience. — Je vous disais que j'ai vu ce matin les fermiers de sir John Ramsay ; j'ai vidé avec eux quelques bouteilles, et, tout en devisant de choses indifférentes, nous en sommes venus à parler des biens du juge. Savez-vous, Mathias, ce que les bois de Boscobel et les terres environnantes rapportent, bon an, mal an, à leur propriétaire?... Six mille livres sterling. — C'est un beau domaine, dit l'intendant. — Et quand cela sera en de bonnes mains, cela en rapportera encore davantage, dit le clerc. — Sir John n'a pas envie de s'en défaire, que je sache. Il laissera ses biens à sa fille et à son gendre. — Sans doute, sans doute, Mathias ; mais lord Blutter n'avait pas envie de vendre son château et son parc de Wildbroock. Il a plu au Parlement de les confisquer, et ils ont été vendus à l'enchère. Les gens du pays n'ont pas osé en faire l'acquisition, les uns par scrupule de conscience, les autres parce qu'ils craignaient le retour de Charles Stuart. Un étranger mieux avisé est devenu seigneur de Wildbroock, et pour deux mille livres on lui a donné quittance. — C'est un bien mal acquis, dit Mathias, cela ne profite jamais. — Bah ! une porte ouverte tenterait un saint ; et si j'avais seulement la moitié de vos épargnes, Traughmorton, avant un mois peut-être j'aurais changé mes shillings en guinées, et je vous inviterais à ma noce. — A votre noce ? dit l'intendant, je ne vous comprends pas. — Faut-il vous mettre les points sur les i ? Ce soir, je vais trouver le général Cromwell... — Eh bien ? — Eh bien ! croyez-vous que ce soit une chose si longue et si dif-

ficile que de signer un arrêté qui me nomme juge de Boscobel et un autre qui confisque les biens de sir John Ramsay? Il n'y aura pas besoin de tremper deux fois la plume dans l'écritoire; car déjà les décrets sont rédigés, et je les ai dans ma poche. Cela fait, je reviens à Boscobel. Nous achetons les biens de moitié, et alors miss Ramsay, qui faisait la renchérie et prenait avec moi des airs de milady, se trouvera fort honorée de devenir mistress Patrickson.—Vraiment! s'écria Mathias, ne pouvant maîtriser sa colère, tu veux épouser la filleule de lady Arrington; marier le hibou avec la colombe! Ah! tu veux ruiner ton bienfaiteur, un digne homme qui t'a pris à l'école de charité et t'a fait ce que tu es; et c'est moi que tu oses choisir pour complice! Ah! triple coquin, ajouta le brave intendant en s'armant d'un bâton de chêne qui lui avait servi sans doute de bâton de voyage; tu veux être juge? tu veux rendre la justice? Je vais t'apprendre celle que méritent les gens de ta sorte.

Sans prendre garde aux protestations, aux explications, aux distinctions du clerc, Traughmorton, oubliant son âge et l'inégalité des forces, tomba à bras raccourci sur les épaules du futur shériff et le fit danser sous l'instrument fatal, à peu près comme un jeune écolier fouette devant lui le sabot qui tournoie en murmurant.

— Ah! disait-il, tu as cru que j'attendais d'avoir des cheveux blancs pour déshonorer le nom de mon père! Sors d'ici, maraud! S'il y avait encore des lois en Angleterre, je te verrais demain pendu haut et court à l'un des arbres de la forêt. Mais patience,

honnest Jago, tu n'y perdras rien. Sir John aura ce soir de tes nouvelles, et tu feras bien d'aller coucher ailleurs que chez lui.

Le discours de Mathias eût produit sans doute peu d'effet sur le cœur endurci de Patrickson; mais la bastonnade y ajoutait un commentaire qui devait avoir une portée infailible. Le clerc, meurtri et confus, chercha en vain à gagner la porte, dont le vieil intendant lui barrait le passage; il se résigna, en désespoir de cause, à prendre la route difficile qui avait conduit notre ami Allan dans le parc de White-Ladies; mais, moins alerte que le montagnard, il tomba lourdement dans le fossé. Mathias, ne pouvant plus l'atteindre avec son bâton, continua sa catilinaire pendant que Patrickson se débattait dans les roseaux, au milieu des oies grises et des canards effrayés du voisinage de ce visiteur inattendu.

Au même instant, le bruit de la cloche rappela à Traughmorton la recommandation de la comtesse. L'intendant laissa l'homme de loi barboter dans l'eau bourbeuse du fossé et courut à l'entrée du château. Aussitôt qu'il eut ouvert la porte, un homme couvert de poussière, et qu'il eut peine à reconnaître d'abord, se précipita dans la cour.

— Est-ce vous, Humphrey? demanda Mathias. — Où est M. Huddleston? répondit le messenger. — Je n'en sais rien, mais madame la comtesse attend dans son oratoire. Humphrey, je le vois à votre visage, vous apportez de mauvaises nouvelles. — C'est bien! c'est bien! dit le meunier, conduisez-moi vers milady.

L'intendant, ému et tremblant, précéda Humphrey dans l'intérieur de la maison, et ils arrivèrent bientôt à la porte de l'oratoire.

— La bataille est perdue, Madame, dit Penderell en entrant.

Il y avait alors trois personnes dans la chambre. Judith Ramsay, car c'était bien elle que le highlander avait entrevue, y était venue rejoindre sa marraine; mais les consolations que la jeune fille avait prodiguées à lady Arrington n'avaient pu la tirer de l'abattement où elle était plongée depuis quelques heures. Les paroles d'Humphrey parurent réveiller la vieille dame. Elle se leva, passa une main sur son front, et s'écria d'une voix altérée en faisant un pas vers Penderell : Le Roi ? qu'est devenu le Roi ? — Il s'est battu comme un lion, Madame, mais le nombre l'a emporté. — Est-il sauvé, du moins ? — Oui, Madame, et je ne le précède dans cette maison que de quelques minutes. — Dieu soit béni ! dit la comtesse. Mathias, vous entendez ? préparez le château ; qu'on ouvre les portes ; rassemblez les serviteurs. Je vais descendre moi-même pour recevoir Sa Majesté.

L'intendant s'éloigna, mais Humphrey ne sortit pas avec lui.

— Maintenant, dit lady Arrington en rassemblant ses forces, n'avez-vous rien à me dire ? Le comte... — Il est mort, Madame.

Lady Arrington poussa un cri terrible. Elle s'appuya sur Judith, et reprit avec angoisse : Et mon fils ? — Mort ! — Achevez ! dit la comtesse agitée par un mouvement convulsif ; mon petit-fils ? — Mort

comme son père! — Mort! mort! mort! s'écria la vieille dame en couvrant son visage de ses mains. Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! mon Dieu!

Après être restée un moment dans cette position, lady Arrington laissa retomber ses bras. Ses traits s'étaient décomposés; une pâleur mortelle couvrait son visage; bientôt tout son corps frissonna comme si elle eût éprouvé un froid glacial. Sa taille majestueuse s'affaissa lentement sous le poids de la douleur. Ses lèvres remuèrent à plusieurs reprises, sans qu'elle pût prononcer une parole, articuler aucun son; enfin, les sanglots qui la suffoquaient s'échappèrent avec abondance, mais au milieu des cris déchirants que lui arrachait le désespoir, on ne put distinguer que ces mots : Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Judith s'approcha de lady Arrington, et craignant de la voir tomber sur le parquet, voulut lui offrir son bras; mais la comtesse repoussa vivement sa filleule, sembla chercher autour d'elle avec égarement, et s'éloigna bientôt en fermant la porte à grand bruit.

— Pauvre femme, dit Penderell, c'est à fendre le cœur! J'aimerais quasi autant être là-bas étendu sur l'herbe que de lui avoir annoncé cette nouvelle. Ah! c'est qu'ils sont bien morts. Je les ai vus de loin tomber l'un après l'autre. J'arrivais à leur secours avec Donal et les cavaliers de Boscobel; mais avant que nous fussions à deux portées de fusil, le dernier des trois avait déjà mis un genou en terre et pouvait à peine se défendre. Il ne restait debout auprès de lui, M. Huddleston, que ce jeune montagnard que

vous m'avez fait conduire cette nuit à Worcester, et qui m'avait quitté pour se jeter au milieu des combattants. — Et qu'est-il devenu? s'écria Judith avec angoisse. — Le brave garçon s'est bien battu. Je croyais que nous arriverions à temps pour le sauver; mais un grand squelette de capitaine, monté sur le cheval de l'Apocalypse, s'est précipité sur lui à la tête d'une compagnie de mousquetaires, et tout ce que j'ai pu faire, ma foi, c'a été de dire une prière pour le repos de son âme.

Judith n'en écouta pas davantage. Elle pâlit, pâlit, et se laissa tomber à demi morte sur un fauteuil. Cependant elle conserva assez d'empire sur elle-même pour s'écrier, en entendant tout à coup un bruit de chevaux dans la cour : Voici le Roi, Monsieur; courez le recevoir.

M. Huddleston, oubliant les dangers de sa position, descendit en toute hâte. Il avait compris que lady Arrington était hors d'état de recevoir l'auguste fugitif dont on venait d'annoncer l'arrivée. En pénétrant sous le cloître, il aperçut un jeune homme dont le vaste chapeau était criblé de balles; sa plume blanche était brisée, et tout son riche costume se ressentait du désordre d'une longue bataille; c'était Charles Stuart. Ses traits nobles et doux n'avaient rien perdu de leur fierté. On pouvait lire dans ses regards ces paroles célèbres d'un roi de France : Tout est perdu, fors l'honneur.

Aussitôt qu'il vit l'ecclésiastique, il mit pied à terre et l'attendit avec dignité. M. Huddleston s'inclina profondément devant le prince.

— Sire, lui dit-il, Dieu attend de vous de grandes choses, car il vous soumet à de rudes épreuves. — La campagne n'est pas finie, dit le Roi, je retourne en Écosse. Ah ! si j'avais eu seulement, ajouta-t-il en montrant Évan de Lochiel couvert de sang et de poussière, debout auprès de lui ; si j'avais eu un millier d'hommes comme ce brave montagnard, je serais à présent sur le chemin de ma capitale.

En parlant ainsi, le Roi prit M. Huddleston à l'écart, et ils s'entretenirent à voix basse pendant quelques minutes. Le jeune prince avait congédié, avant d'entrer à White-Ladies, les seigneurs qui formaient son escorte, parmi lesquels on distinguait lord Derby, lord Wilmot, lord Cleveland et quelques autres gentilshommes les plus accomplis de l'Angleterre. Ils s'étaient éloignés par groupes assez nombreux sur des routes différentes, afin d'égarer sur plusieurs traces les Têtes rondes qui poursuivaient le Roi. Il ne restait plus auprès de lui que le chef des Camérons et notre ancienne connaissance Donal le braconnier.

Charles Stuart avait l'âme trop haute pour se laisser abattre par un revers ; il ne songeait qu'à retourner en Écosse et à rassembler une nouvelle armée ; mais M. Huddleston ne pouvait se faire illusion sur ce projet chevaleresque ; il annonça humblement au jeune prince qu'il fallait mettre toutes ses espérances dans l'avenir et retourner sur le continent, quels que fussent d'ailleurs les dangers de ce triste voyage.

— Je me résigne, Monsieur, dit le Roi en terminant son entretien avec l'ecclésiastique.

Il s'avança ensuite vers Mac-Connuill et ajouta avec mélancolie : Vous allez partir, Lochiel ; il faut ajourner mes nouveaux desseins à des temps meilleurs ; mais j'espère que nous nous reverrons. — Puisque Votre Majesté n'a plus besoin de moi, dit Evan-Dhù, je retourne à Worcester ; j'y ai laissé mon frère, et il faut que je le retrouve mort ou vif avant de regagner mes montagnes.

En disant ces mots, Mac-Connuill essuya une larme, et bientôt il galopait à toute bride sur la route du Midi. Au même instant, la grande salle du manoir s'ouvrit à deux battants, et lady Arrington, vêtue de noir de la tête aux pieds, et appuyée sur un enfant âgé de dix ans à peine, parut sur le seuil. Elle s'avança d'un pas grave vers Charles Stuart, et pliant un genou devant lui, dit avec une profonde émotion : Sire, il n'y a ici qu'une femme et un enfant pour faire à Votre Majesté les honneurs de cette maison. Vous y eussiez trouvé, il y a huit jours, trois nobles gentilshommes... Ils sont absents pour le service du Roi. — Je les ai salués à Worcester, dit Charles Stuart, et vous les reverrez bientôt, Madame. — Bientôt, Sire, répondit la vieille dame, en montrant le ciel d'une main ferme. — Quoi ! dit le prince avec tristesse, toute votre famille se serait éteinte en un jour ? — Non, Sire, reprit lady Arrington, en présentant au Roi le jeune enfant qui l'avait accompagnée, il me reste encore un fils, et si Dieu le conserve, j'espère qu'il saura un jour, à l'exemple de son père et de son aïeul, répandre, s'il le faut, tout son sang pour Votre Majesté.

Le Roi, qui avait relevé la vieille dame, lui serra la main sans pouvoir prononcer une parole. Lady Arrington prit alors un flambeau et fit entrer Charles Stuart dans la salle d'honneur. Les portes se refermèrent, et bientôt un profond silence descendit avec la nuit sur les tourelles du manoir.

Le lendemain, au point du jour, un homme vêtu en colporteur sortit de White-Ladies, descendit la longue avenue et s'achemina du côté de l'Ouest. Donal le braconnier marchait à côté de lui le fusil sur l'épaule.

XI.—ENTRETIEN AMICAL.

Lorsqu'on veut les trouver, on court au cabaret.
Ils sont là, disputant sur la chose publique ;
L'un a quitté son champ et l'autre sa boutique.
L'état est en péril : sans eux qui le saurait ?
On cause ; au premier verre, on s'entend à merveille,
Mais la guerre est toujours au fond de la bouteille.

RANDOLF.

Un mois s'était écoulé depuis la bataille de Worcester. La défaite du parti royaliste semblait consommée, et les Cavaliers qui ne s'étaient pas trop compromis dans la dernière levée de boucliers se hâtaient de faire leur soumission à la république. Les autres gagnaient prudemment les côtes, et allaient chercher un refuge sur le continent. Jamais les

cours de justice n'avaient été plus occupées. Les prisons étaient remplies de malheureux qui attendaient leur sentence, et on peut dire que les constables étaient devenus les gens les plus importants de l'État, depuis que la paix était rétablie. Chaque jour on les voyait courir de maison en maison, leur baguette à la main, se faisant ouvrir toutes les portes, et effrayant par leur présence les paisibles bourgeois du quartier auquel ils rendaient visite. Quoi qu'il en soit, et à part ces petites tracasseries, les marchands de Londres et ceux des comtés voyaient avec plaisir la guerre civile terminée. La sécurité succédait à la crainte, et à l'incertitude qui accompagne toujours les dissensions politiques. Le nom de Cromwell était dans toutes les bouches. Les uns portaient aux nues le général victorieux et le comparaient, dans leur enthousiasme, à Judas Macchabée, ce mur d'airain que le Seigneur avait élevé contre les ennemis de son peuple. Les autres, républicains de bonne foi ou trompés dans leurs vues personnelles, commençaient à s'alarmer sérieusement de l'influence que Cromwell s'était acquise et qui grandissait tous les jours. La déroute des Ecossais, le sort du Roi, l'attitude du parlement, les projets du chef de l'armée, faisaient donc le sujet de toutes les conversations, depuis Berwick jusqu'à Falmouth, c'est-à-dire d'un bout de l'Angleterre à l'autre bout. On trouvait jusque dans les plus humbles villages des gens qui se mêlaient de donner leur avis sur la marche des affaires, de tracer au gouvernement des plans de conduite, comme ils avaient naguère tracé des plans de bataille pour Cromwell.

Si, par malheur, le conseil d'Etat ne pouvait profiter de tous ces beaux discours, les hôteliers, du moins, n'y perdaient pas. Cela leur faisait débiter de nombreuses tonnes d'ale et de porter, source inépuisable d'éloquence pour les orateurs campagnards.

Vers les premiers jours du mois d'octobre, une assez nombreuse compagnie se trouvait rassemblée dans l'unique cabaret du bourg de Greenfield, situé à quelques milles de Stafford. Le bruit qui régnait dans la taverne était grand, mais chaque buveur, en élevant la voix, avait du moins l'espoir d'être entendu de son voisin. Il eût été difficile de suivre le fil de ces conversations à tout moment interrompues par des éclats de rire, des menaces ou des chansons. Des personnes graves ne pouvaient se plaire longtemps au milieu de ces groupes tumultueux, parodie grotesque du parlement pendant une séance orageuse. C'est pour cette raison sans doute, et non, comme le prétendit l'aubergiste, par mesure d'économie, que le maître d'école, le barbier et l'ancien sacristain de la paroisse sortirent du cabaret et vinrent s'asseoir au pied d'un arbre, devant la porte. C'étaient là les trois fortes têtes du village. Quoique divisés d'opinion sur plusieurs points importants, ils ne laissaient pas de s'estimer et d'avoir les uns pour les autres une déférence réciproque. Le profond savoir du magister devait naturellement donner du poids à ses opinions et lui faire pardonner ce qu'il y avait de raide et d'un peu tranchant dans ses manières. Le sacristain, qui avait perdu sa place depuis l'abolition de l'épiscopat, obtenait, en raison de ses mal

heurs, une indulgence qu'on n'eût pas accordée à ses principes légèrement rétrogrades. Quant au barbier, s'il manquait parfois de jugement, personne, en revanche, n'était plus que lui au courant de toutes les nouvelles. Lorsque les trois amis eurent pris place sur le gazon, le maître d'école rabattit sur ses bas chinés les pans de sa longue houpelande, et dit en se tournant vers le sacristain : Vous voilà triste, mon pauvre Zacharie ; que voulez-vous ? il fallait bien que les choses finissent par là. — Auriez-vous mieux aimé voir le roi d'Ecosse prisonnier dans la Tour de Londres que de le savoir en sûreté chez son grand-père, le roi de France ? — Vous êtes un philosophe, maître Prudence, dit Zacharie, et cela vous est bien aisé ; on se marie sous la république comme on se mariait autrefois, et vous ne manquerez jamais de bambins à conduire à la promenade ou à fustiger. Mais il n'en est pas de même pour moi. Je vois bien, à la tournure que prennent les choses, qu'on ne rouvrira jamais la sacristie de Sainte-Keyna de Greenfield. — *Fuit Ilium !* dit gravement le magister. — Vos Indépendants, continua le sacristain, n'ont pas besoin d'église pour prêcher. Ils prêchent et disent leurs offices dans les cabarets. — Sans doute, dit le barbier, ils prêchent jusque dans ma boutique. J'en ai vu même qui étaient tout à coup saisis par l'esprit saint au moment où je les tenais par le nez et où je portais le rasoir sur leur menton. — Pourquoi ne leur coupez-vous pas la langue ? dit le sacristain. Mais, ajouta-t-il, êtes-vous bien sûr, Roboam Chin-scaper, que Charles Stuart ait quitté le royaume ?

— Je l'ai entendu dire par un voyageur qui s'est arrêté chez moi ce matin, et qui m'avait tout l'air d'être un Cavalier fugitif. — Un Cavalier ! dit Prudence en s'éloignant du barbier, vous avez reçu un Cavalier chez vous ? — Oui, répondit Chinscaper, j'ai reçu un Cavalier chez moi. Il avait envie de se convertir. Avec quelques coups de ciseaux, j'en ai fait un enragé Tête ronde. Quoi qu'il en soit, c'est de lui que je tiens la nouvelle que je vous ai donnée.

— Nouvelle grave, dit Prudence. — Triste nouvelle ! soupira le sacristain. — Nouvelle charmante ! reprit Chinscaper. — On peut dire, à présent, que la guerre est finie, continua le maître d'école.

— Pauvre Charles ! J'ai sonné toutes les cloches le jour de sa naissance, dit Zacharie avec une sensibilité qui ne lui était pas familière. — On parlait d'enrôler dans la milice tous les garçons du comté, dit le barbier. Ma foi ! Dieu accompagne Charles Stuart ! Je suis bien aise qu'il soit parti. Il m'aurait fallu épouser la vieille Elspeth, la gouvernante de lord Hildebrand, ou aller faire le guet sur la frontière. Belle alternative ! — Bah ! dit le sacristain, le parlement peut bien, si bon lui semble, convoquer le ban et l'arrière-ban des paroisses, je réponds qu'on ne verra jamais Zacharie Saunders marcher côte à côte avec les Indépendants et les Puritains. J'aimerais mieux voir ressusciter feu Jésabel, ma première femme, qui faisait dans la maison plus de bruit que toutes les cloches de Sainte-Keyna, ou défunte Madge, ma seconde, qui m'a fait souvent regretter l'autre. — Je vous reconnais bien là, Zacharie,

s'écria le barbier qui appartenait à la secte des Indépendants; vous voudriez nous ramener à ces temps d'idolâtrie où l'on était obligé de sacrifier à Baal, et où l'on était pendu lorsqu'on s'avisait de penser que les prélats étaient trop riches, et qu'on pouvait faire d'aussi beaux sermons qu'un gros vicaire à bénéfices, sans avoir pour cela étudié la théologie. Grâce à Dieu ! aujourd'hui on n'a pas besoin, pour s'édifier et faire son salut, de payer la dîme; chacun prie à sa guise, et prend la route qu'il veut pour aller au ciel. Cela n'est-il pas plus commode, et ne devons-nous pas remercier le parlement qui nous a donné la liberté de conscience? — La liberté de conscience ! murmura Zacharie en jetant les yeux sur l'église de Sainte-Keyna dont les portes étaient fermées. C'est bien à vous d'en parler ! Il n'y a que ceux qui n'ont point de religion à qui cette liberté profite. Les plus honnêtes gens de la commune voudraient encore, le dimanche, vous entendre chanter au lutrin (car vous n'avez pas toujours été Indépendant, Roboam, soit dit sans vous fâcher); et cependant les fidèles en sont réduits à réciter leurs psaumes en famille. Passe encore si l'on s'était contenté d'abattre les croix et d'éteindre les cierges des papistes ! Mais on a touché à une chose qui était sacrée, c'est-à-dire aux droits de la vieille église d'Angleterre.

Malgré son caractère pacifique et ses principes de charité puritaine, maître Prudence donnait depuis un moment des marques non équivoques d'impatience. Il secouait la tête, il levait les bras au ciel, il se bouchait les oreilles, comme un homme forcé d'e-

couler des discours qui lui déplaisent. Enfin il se leva et fit entendre une toux sèche qui annonça à ses amis qu'il allait prendre la parole.

— Des droits sacrés ! dit-il avec véhémence. Il n'y a de sacré ici-bas que la parole de Dieu. Tout ce qui ne vient pas de l'Esprit-Saint vient de l'homme ou du démon, et disparaît tôt ou tard, comme l'ombre devant la lumière. C'est un sable mouvant sur lequel il ne faut pas fonder un édifice. Voilà pourquoi l'église épiscopale a été détruite. Ne la regrettez donc pas, Zacharie, car, *obiter dictum*, soit dit en passant, ce serait vous attacher comme le lierre à des ruines. — Qu'avez-vous à répondre à cela ? s'écria Chinscaper en frappant sur l'épaule du sacristain.

Cette interruption maladroite attira sur son auteur toute la colère du magister puritain. Il se tourna vers Roboam, et, se croisant les bras : Quant à vous, dit-il, *inæqualis tonsor*, autrement dit barbier maladroit, je vous plains. Vous et tous ceux qui ont proclamé l'indépendance, vous ne formez plus une famille. La confusion se met parmi vous, comme elle se mit parmi les ouvriers de Babel. Vous ressemblez à ces vierges folles dont parle l'Évangile, qui, ayant laissé la lampe s'éteindre dans leurs mains, s'en allaient au hasard, chacune de son côté, au milieu des ténèbres qu'elles s'étaient faites à elles-mêmes. Ah ! si le parlement me demandait mon avis, il aurait bientôt ramené au bercail toutes ces brebis égarées. — Et comment vous y prendriez-vous, maître Prudence, pour arriver à ce beau résultat ? demanda le barbier. — J'emploierais d'adord l'élo-

quence des saints, répondit le maître d'école; mais si ce moyen pacifique ne suffisait pas, la charité m'en suggérerait un autre plus efficace et plus à la portée des intelligences grossières. — Lequel, s'il vous plaît? dit Chinscaper. — Nous l'appelons en philosophie *argumentum baculinum*, répondit le magister, et quand vous me faites l'honneur de me rendre visite, vous pouvez vous en faire une idée en voyant de quelle manière je rappelle à leur devoir les écoliers récalcitrants.

En ce moment, le maître d'école sentit une main de fer tomber sur sa nuque et lui serrer le cou de manière à lui faire perdre la respiration. L'honnête Puritain essaya en vain de se retourner pour voir quel était le fâcheux qui venait se mêler ainsi à un entretien amical, mais il ne put réussir à se dégager, et, tournant ses regards inquiets vers ses amis, il sembla implorer leur assistance. Le sacristain et le barbier étaient déjà debout et interposaient leur médiation entre le magister et son ennemi inattendu. Celui-ci n'était autre qu'un soldat en goguette qui, en sortant de l'auberge, avait saisi au passage quelques phrases mal sonnantes pour les oreilles d'un Indépendant, et s'apprêtait à employer contre le donneur de conseils les moyens de persuasion dont celui-ci vantait l'efficacité. Il avait le bras levé pour frapper du plat de son sabre l'orateur malencontreux; mais le sacristain, homme robuste et déterminé, l'arrêta, pendant que le barbier employait son éloquence à désarmer le fougueux sectaire.

— Laissez-moi lui apprendre à ménager son prochain, disait le soldat en se débattant pour ressaisir sa victime; je suis prévôt dans les mousquetaires rouges; je m'appelle Botwell, et il ne sera pas dit qu'on ait blasphémé devant moi contre les saints du Seigneur. Allons! lâchez-moi; je ne tuerai pas ce Samaritain, je n'emploierai contre lui que le glaive de la parole. As-tu lu Jérémie, malheureux? As-tu lu Baruch, Osée et Malachie?

A ce doute injurieux, le maître d'école oublia sa frayeur et s'élança vers Botwell : Si j'ai lu Jérémie ! *Bone Deus !* C'est la première fois de ma vie qu'on ose m'insulter de la sorte. Oui, j'ai lu Jérémie, et voilà ce que dit le fils d'Helcias : D'abord, au chapitre vingt-neuf : « Ne vous laissez point séduire par les faux prophètes qui se mêlent au milieu de vous, parce qu'ils prophétisent faussement en mon nom et que je ne les ai pas envoyés, dit le Seigneur. » Plus bas, au trente-cinquième chapitre : « Je vous avais ordonné de ne point boire de vin, ni vous, ni vos enfants, et vous ne m'avez pas obéi !... »

Le mousquetaire allait sans doute justifier ses libations matinales par des textes non moins péremptoirs, quoique légèrement détournés de leur sens primitif, mais le barbier avait jugé prudent de faire venir quelques pots d'ale et des verres. Il était sûr qu'à cette vue la discussion prendrait un nouveau tour, et que les deux antagonistes ne tarderaient pas à noyer leur colère dans les flots de la liqueur mousseuse.

Bientôt, en effet, les quatre personnages s'assirent

fraternellement autour d'une table placée devant la porte et se mirent à causer comme de vieux amis. Chinscaper ne négligea rien pour se mettre dans les bonnes grâces de son nouveau compagnon.

— Voilà pourtant, dit-il en s'adressant au magister, voilà un de ces vaillants guerriers qui ont vaincu les Philistins dans les plaines de Worcester. Je suis sûr qu'il était au premier rang et qu'il a tué de sa main plus d'un ennemi de la sainte cause. — Comme vous dites, l'ami, répondit le mousquetaire en posant fièrement son casque sur l'oreille; j'ai vu de près ces coquins de Cavaliers, et mon sabre a fait connaissance avec leurs pourpoints. Ils se battaient comme des diables et vendaient chèrement leurs défroques. Mais c'est là le plaisir, et je n'aurais pas donné ma place pour une partie d'hombre ou de lansquenet avec notre capitaine Gédéon. — On prétend, dit Zacharie d'un ton qui déguisait à peine la malveillance de l'ex-sacristain, on prétend que les troupes du parlement ont imité fidèlement les armées de Juda et qu'elles ont dépouillé les vaincus, morts ou vivants, ne laissant aux prisonniers que leurs chemises... — Quand ils en avaient, dit Botwell, car les Ecossais ne regardent pas ce vêtement comme une partie indispensable de leur toilette. Quoi qu'il en soit, je dois avouer qu'il y avait quelques gentils-hommes anglais dont on pouvait fouiller les poches avec plaisir. J'en ai vu trois surtout, portant les mêmes couleurs et défendant la même bannière, qui nous ont bien payé la peine que nous avons eue à les abattre. S'il n'avait fallu partager avec la com-

pagnie, je ne boirais plus à présent que du whisky ou du Porto, comme les plus gros marchands de Lincoln. Mais enfin, vaille que vaille, je n'ai pas à me plaindre du lot qui m'est échu. C'est moi qui ai tué le plus jeune des trois, et en conséquence je me suis emparé de la chaîne d'or qui pendait à son cou et qui retenait sa montre.

— Et qu'avez-vous fait de ces ornements mondains ? dit Zacharie, je suppose que vous les avez jetés dans la Severne. — Quant à la montre, reprit Botwell sans tenir compte de l'ironie du sacristain, je l'ai cédée au quartier-maître à qui elle faisait envie. Je n'en avais pas besoin. Le clairon m'éveille toujours assez tôt, et avec une montre je n'aurais jamais fait avancer d'une minute l'heure du diner. La chaîne, c'est bien différent. Voilà un mois qu'elle me fait bien venir des hôteliers de Londres ; et dans toutes les tavernes que nous avons rencontrées sur la route où a passé notre régiment, j'ai pu, grâce à elle, faire une assez belle figure. A chaque étape, j'en détache un anneau et voyage ainsi gaïement, sans craindre de mourir de soif, comme les Hébreux dans le désert. — En avez-vous pour longtemps encore, camarade ? demanda le barbier. Du train dont vous allez, j'ai peur que vous ne soyez bientôt réduit à faire le grand seigneur avec votre solde d'un penny par jour. — Jugez-en vous-même, dit le prévôt en tirant de sa poche la chaîne d'or. Chinscaper s'empara du précieux bijou et le pesa dans sa main avec une secrète convoitise. Allons, dit-il, je vois que si vous n'êtes pas trop altéré, vous pourrez faire encore le tour de l'Angle-

terre en vous arrêtant dans toutes les tavernes. Mais qu'est-ce que cela ? ajouta-t-il en découvrant le fermoir sur lequel étaient gravées des armoiries. Vous connaissez ce grimoire, maître Prudence ; vous nous direz peut-être quel était le gentilhomme qui portait le brinborion que voilà. — *Vanitas vanitatum !* répondit le magister. Vanité des vanités ! A quoi servent ces signes honorifiques, ces marques de noblesse ? quand on paraît devant Dieu, on s'y présente comme on est sorti du sein de sa mère, et l'on n'a pas derrière-soi un héraut d'armes pour décliner vos noms et vos qualités. Que vous portiez de gueules, de sinople ou de vair, vous serez pesé dans la même balance que le vilain qui ne porte que des oripeaux sur des guenilles.

Tout en déclamant contre le blason et l'orgueil nobiliaire, Prudence s'emparait de la chaîne d'or et jetait sur les armoiries un regard scrutateur. Ses amis tendaient le cou avec curiosité, tandis que Botwell remplissait son verre.

— *Trois colombes en patte d'argent sur champ de sable*, dit lentement le maître d'école. Je connais ces armes. Il n'y a en Angleterre qu'une seule famille qui blasonne ainsi son écusson. C'est, je crois, la famille d'Arrington. Vous devez savoir pourquoi, Zacharie, car je vous l'ai maintes fois raconté. — Je ne m'en souviens plus, dit le sacristain, dont la mémoire était souvent en défaut. — Quoi ! reprit maître Prudence, vous avez oublié ces trois frères qui moururent dans une même bataille pendant la guerre des Deux-Roses ? Ils portaient d'azur à la croix d'or et..

Attendez, dit Zacharie; je commence à me rappeler cette histoire. La veille de la bataille, trois ombres, vêtues de leurs linceuls, parurent sur les murs du château... — Précisément, dit le maître d'école; et voilà pourquoi la famille demanda au roi Henri de porter de sable, qui est noir, pour signifier le deuil, et de timbrer de trois colombes, pour perpétuer le souvenir des trois chevaliers, ou, suivant une autre tradition, des trois fantômes qui avaient prédit leur mort. — Quel jargon parle ce vieux pèdant? s'écria Botwell en reprenant la chaîne. Croit-il encore être dans sa classe? Que nous importent à nous ces contes de vieilles femmes? Ohé! l'hôte! ajouta-t-il en frappant sur la table, encore trois bouteilles; une pour chaque colombe, ce n'est pas trop.

En disant ces mots, le mousquetaire vida le fond d'une cruche dans le verre du sacristain; mais celui-ci s'était levé, et se penchant à l'oreille du barbier: Qui paiera toute cette dépense, compère? dit-il à voix basse. — Parbleu! répondit Chinscaper sur le même ton, c'est la chaîne d'or. — Fi! Roboam, murmura Zacharie en mettant son chapeau; c'est du sang que nous buvons là, et je n'en boirai pas davantage. J'ai déjà sur le cœur ce que nous avons bu. Adieu.

L'honnête sacristain s'éloigna sans plus de cérémonie, en se disant à lui-même: Pauvre petit Charles! j'ai sonné mes cloches le jour de ta naissance. Je ne me réjouirai pas de la mort de tes serviteurs.

Le barbier n'avait pas les mêmes scrupules, car il tendit bravement son gobelet et le vida tout d'une haleine.

— Zacharie prend les devants, dit le maître d'école avec inquiétude. Où va-t-il ainsi? Lord Hildebrand l'aurait-il invité à souper? Il marche *properante pede*, c'est-à-dire en toute hâte, comme s'il craignait d'arriver trop tard. — Laissez-le courir, maître Prudence, dit Chinscaper. Si le digne sonneur a encore de bonnes jambes, il y a longtemps qu'il a mauvaise tête. D'ailleurs, personne ne s'est jamais pressé pour aller souper chez lord Hildebrand. Si j'en crois miss Elspeth, la gouvernante de sa seigneurie, il est rare que le fourneau s'allume après le coucher du soleil. Et moi-même, quand je vais rendre visite à cette chère femme, je suis obligé de me contenter d'un poulet froid, de confitures de coing et d'une bouteille de Bordeaux. — Pest! dit Botwell, alléché par le menu, je vais aller souper chez lady Elspeth. Je me contenterai de votre ordinaire. — Ce Chinscaper est un heureux coquin, dit le maître d'école, il fait meilleure chère à la cuisine qu'il ne ferait dans la salle à manger. — C'est donc un vieux ladre que ce lord Hildebrand? demanda le mousquetaire, en achevant la troisième pinte. — Ne m'en parlez pas, reprit le barbier, c'est le plus riche propriétaire de la province; il a plus de châteaux et de terres au soleil que je n'ai de shillings dans mon épargne; et, pourtant, il vit dans sa maison de Rochdale comme un gentilhomme ruiné qui se cache de peur de rencontrer ses créanciers. — *Auri sacra fames!* soupira

maître Prudence. Triple avare et triple imbécile ! Il n'emportera pas ses biens dans la tombe. Au lieu de se faire un trésor que ne puisse atteindre la rouille, il entasse follement des richesses qui seront un jour les témoins de sa cupidité, et élèveront la voix contre lui devant le Seigneur. — Quoiqu'il se fasse vieux, et qu'il vive comme un ermite, reprit Chinscaper, lord Hildebrand ne pense guère à sa dernière heure. Il n'y a pas longtemps qu'on le voyait aller sur un poney gris à la ville prochaine où il avait coutume de se rendre les jours de marché, pour vendre lui-même son grain, comme un métayer du pays. A présent, il reste renfermé dans son château de Rochdale, n'ayant pour tous serviteurs que miss Elspeth, la gouvernante, et un paysan mal-appris qui remplit à la fois l'office de majordome, de jardinier et de valet de chambre. Il ne fait de visite à personne, de peur qu'on ne vienne assiéger sa table ; et son unique passe-temps, quand la goutte lui laisse du repos, est de compulser ses comptes de fermage, pour savoir s'il ne s'y glisse pas quelque erreur à son préjudice. — C'est une pitié, dit le maître d'école, qu'un vieux gentilhomme laisse tomber son manoir en ruines, plutôt que de dépenser quelques couronnes pour en faire boucher les lézardes. — Pardieu ! dit Botwell, si je n'étais pressé de rejoindre mon corps, où l'on m'attend avec impatience, je jure que je ne partirais pas sans avoir demandé à ce vieux Hildebrand ce qu'il pense des saints et de la république. — Vous pourriez bien vous repentir d'y être allé, dit Chinscaper. Quoiqu'il ne parle jamais à personne de ses

opinions, je suis sûr qu'au fond du cœur il déteste le parlement et tous ceux qui ont mis la main à l'œuvre sainte. En outre, c'est un vieux soldat qui s'est battu sur le continent et qui garde son épée au côté, même dans sa maison. — C'est égal, reprit Botwell, en se levant et en se dirigeant d'un pas mal assuré vers l'écurie, je n'aurais pas été fâché de le voir de près. Je lui aurais fait un discours sur l'emploi des richesses, je lui aurais appris comment Abraham recevait les étrangers dans sa demeure. La gouvernante n'est peut-être pas si vieille qu'on le dit, et ses poulets froids valent mieux que les puddings qu'on me fait manger sur la route.

Bientôt, à l'aide d'un valet, le mousquetaire put mettre le pied à l'étrier et remonta sur la selle. Une fois à cheval, il se trouva plus sûr de son équilibre que lorsqu'il avait pour appui la terre ferme, et piquant des deux, il salua de la main ses convives qui le regardaient avec surprise. Maître Prudence et le barbier avaient cru jusqu'à ce moment que Botwell se chargerait de payer la dépense inusitée qu'ils avaient faite au cabaret. Mais ses préparatifs de départ ne pouvaient leur laisser aucun doute sur les intentions du mousquetaire. Ils jetèrent ensemble un coup-d'œil sur la table chargée de bouteilles vides, et furent épouvantés de la consommation qu'avait faite leur nouvel ami. Chinscaper, sans perdre un instant, s'élança de sa place, et courut après le fugitif.

— Holà! Botwell, cria-t-il, holà! arrêtez-vous, mon garçon, vous oubliez de payer votre écot. Douze cruches d'ale pour votre part! Miséricorde!

comment Prudence pourra-t-il payer tout cela? — Que dites-vous, Chinscaper? s'écria le maître d'école épouvanté. Est-ce que cela me regarde? Est-ce moi qui ai fait le généreux et qui ai fait venir Tom-Little avec un panier de bouteilles? Vous avez voulu causer avec un indépendant (*inter pocula*), en frères, en amis, et c'est moi que vous chargez de régler le compte? — Si j'ai agi de la sorte, répliqua le barbier, c'était pour vous tirer des mains de ce brutal. Mais, à ce que je vois, j'aurais mieux fait de vous y laisser: je ne serais pas à présent dans l'embarras. Allons! le voilà qui part comme le mousquetaire, et qui rentre au logis de toute la vitesse de ses jambes. Ah! pourquoi n'ai-je pas suivi le sacristain? Il a pris le bon parti, lui. Maintenant j'ai moi-même sur le cœur d'avoir bu avec l'assassin de ces pauvres seigneurs de White-Ladies.

Bon gré mal gré, le barbier tira sa bourse et, choisissant quelques pièces d'argent, s'apprêta à régler son compte avec l'hôtelier.

— Il est temps de partir, dit-il en levant les yeux au ciel; nous allons avoir de l'orage.

En ce moment, un homme armé d'un long fusil parut au détour de la route et s'avança vers le barbier.

— Pourriez-vous m'indiquer, Monsieur, dit le nouveau venu en portant la main à son chapeau, le chemin qui mène à Rochdale? — Plait-il? repartit Chinscaper, en jetant un regard curieux sur l'étranger. A qui en voulez-vous à Rochdale? — A lord Hildebrand, dit le voyageur. — En ce cas, repartit le barbier, je vous conseille d'entrer à l'auberge, où

je vous tiendrai compagnie jusqu'à l'heure du sermon. Après quoi vous demanderez une chambre et irez vous coucher. Demain, de grand matin, je vous réveille, et, après avoir goûté un verre de whisky, précaution utile quand on se met en route par un temps de brouillard, nous prenons ensemble le chemin du château. C'est un conseil d'ami que je vous donne, car l'orage approche et vous serez mouillé jusqu'aux os avant d'avoir fait un quart de mille. — Je suis pressé, répondit le voyageur, et ne puis remettre ma visite à demain. — Il faudra bien en prendre votre parti, dit Chinscaper; les portes sont fermées à cette heure, et à moins que vous ne portiez un sac de guinées à sa seigneurie, je vous réponds qu'on ne vous ouvrira pas. — Peut-être, dit le voyageur : J'ai quelque raison de croire le contraire.

Ces derniers mots piquèrent sans doute davantage la curiosité du barbier, car il s'écria d'un ton bourru : Puisque vous ne voulez rien entendre, je devrais vous laisser partir, mais je suis bon enfant; attendez-moi une minute et je vous accompagnerai. Le crédit dont je jouis auprès de la gouvernante pourra vous être utile.

Après avoir parlé ainsi, Chinscaper appela l'hôtelier, le paya en faisant la grimace, et bientôt les deux compagnons de route s'acheminèrent côte à côte vers la demeure de lord Hildebrand.

XII.—UN PAGE DE LA REINE ELISABETH.**HERMAN.**

Il est dans ce manoir un lieu... Je donnerais
Mes gages de trois ans pour en voir les secrets.

MANUEL.

Le comte est déjà vieux ; mais j'ai connu son père,
A qui, je peux le dire, il ne ressemble guère.

HERMAN.

Un grand nombre d'enfants sont dans le même cas.
En quoi différaient-ils ? Réponds.

MANUEL.

Je ne dis pas

De visage ou de corps, mais d'âme et d'habitudes.

LORD BYRON.

Au moment où le voyageur et son guide sortaient du village de Greenfield, la vieille gouvernante de lord Hildebrand, voyant le soleil disparaître à l'horizon, fermait, suivant l'usage, toutes les portes du manoir. Après avoir reporté au comte de Carmarthen le trousseau de clefs qu'il lui confiait chaque soir pour quelques minutes, Elspeth s'assit dans sa vaste cuisine auprès de la fenêtre et se disposa à tricoter une paire de bas de laine pour sa seigneurie. L'hiver approchait, et l'on prenait déjà à Rochdale des précautions contre les frimas. Les portes étaient calfeutrées avec du chanvre, et l'on avait tiré du grenier de vieux tapis pour recouvrir les dalles et les carreaux de l'étroit appartement qu'occupait le châtelain au milieu

de sa vaste demeure. Par une précaution singulière, qui étonnera le lecteur habitué à une vie confortable (nous aimons à croire que tous ceux qui nous lisent se trouvent dans cette catégorie), on avait bouché avec soin les cheminées, de peur que la bise et le brouillard ne pénétrassent à travers les longs tuyaux. Le comte avait pour principe que la chaleur vitale est la plus naturelle, et par conséquent la meilleure de toutes les chaleurs. Il suffisait, disait-il, de savoir entretenir une douce moiteur dans toutes les parties du corps à l'aide d'épais vêtements pour braver la rigueur de la mauvaise saison. Ce système avait plusieurs avantages. D'abord il dispensait d'empiéter de quelques toises sur la coupe de la forêt; c'était toujours cela de gagné. Ensuite, aux rares époques des emplettes, il obligeait à choisir des étoffes grossières qui sont à la fois les plus solides et les moins coûteuses. C'est, sans doute, par une semblable raison d'économie que lord Hildebrand faisait tisser ses chausses par sa gouvernante.

Quoi qu'il en soit, Elspeth ne semblait pas pressée d'arriver au bout de sa tâche. Elle mit un temps infini à faire ses préparatifs, à s'installer sur sa chaise, à nettoyer ses lunettes et à appareiller ses aiguilles. Enfin elle allait se mettre à l'œuvre lorsque le bruit du marteau vint lui annoncer qu'un étranger se présentait à la porte du manoir.

— Qui peut venir ici à pareille heure ? dit-elle sans quitter sa place ; il commence à faire noir et il pleut par torrents comme si nous allions avoir un nouveau déluge. Ma foi ! frappera qui voudra, je ne me dé-

range plus. Je n'aurai pas fini à Noël le talon de la jambe gauche. D'ailleurs, il faudrait traverser la cour et passer sous les gouttières qui jasant comme les commères de Greenfield.

Plusieurs coups frappés précipitamment ébranlèrent les murailles de Rochdale. Ils annonçaient l'impatience du visiteur.

— Frappe, frappe, continua Elspeth, tu finiras bien par te lasser. C'est sans doute quelque aventurier qui vient chercher un abri contre l'orage. Si Perkins n'était pas à la ville, je l'enverrais ouvrir le guichet pour savoir qui se présente là-bas, mais du diable si je m'expose à me trouver nez à nez avec un mendiant ou un soldat à moitié ivre. Ce n'est pas à la brune qu'un honnête homme.....

A ces mots, la vieille gouvernante tressaillit. Le marteau venait de se faire entendre une troisième fois. Elspeth prêta l'oreille et dit en posant son ouvrage sur ses genoux :

— Je ne me trompe pas, c'est ainsi que Roboam a coutume de frapper. Qu'a-t-il à faire au château ? Mylord n'a pas besoin de lui. Croit-il que sa seigneurie veuille faire poudrer sa perruque pour aller ce soir à la danse ? Depuis le temps où le cher homme est sorti des pages de la reine Elisabeth, il n'a pas figuré une seule fois dans un menuet ; je suppose qu'il ne va pas commencer à son âge.

Après avoir parlé ainsi, Elspeth quitta sa chaise et se dirigea vers l'appartement de son maître. Il fallut sans doute de longues explications pour obtenir le trousseau de clefs, car ce fut seulement au bout de

quelques minutes que la tourière descendit l'escalier et arriva à la grande porte.

— Qui est là ? dit-elle, est-ce vous, Chinscaper ?

— C'est moi, miss Elspeth, répondit le barbier ; hâtez-vous de nous ouvrir, car l'auvent du portail est troué comme le manteau d'un pauvre homme, et nous sommes exposés à une pluie battante. — Patience ! reprit la gouvernante en poussant le guichet, montrez-moi d'abord votre vilaine figure et dites-moi ce qui vous amène. — Je vous le dirai tout à l'heure, s'écria Roboam qui grelottait de froid ; voulez-vous me laisser mourir sur le seuil comme un vagabond ?

— La grande perte que ferait la paroisse ! dit Elspeth ; vous avez beau faire claquer vos dents, je n'ouvrirai pas avant de savoir pourquoi vous venez à Rochdale. Allons, dépêchez-vous, ou je ferme le guichet. — Eh bien ! répondit le barbier, j'amène un messenger qui apporte une lettre à sa seigneurie. C'est pour une affaire pressée, à ce que je vois, quoique je ne sache trop ce dont il s'agit ; ainsi, ne vous faites pas tirer l'oreille. — Une lettre ! dit la vieille avec surprise, il y a longtemps que nous n'en avons reçu ; glissez-la sous la porte, Roboam, et allez-vous-en bien vite, car les pluies d'automne sont mauvaises. — Grand merci du conseil, repartit le barbier ; vous m'en voulez donc toujours, Elspeth, parce que j'ai dit à sa seigneurie que vous étiez allée entendre le sermon du nouveau ministre ? Allons, n'y pensons plus et ouvrez-moi, j'ai de fameuses nouvelles à vous apprendre. D'ailleurs, le messenger ne doit rendre sa lettre qu'à lord Hildebrand lui-même.

Il faut croire que ces dernières raisons produisirent un effet favorable sur l'esprit de la gouvernante, car bientôt on entendit la clef tourner dans la serrure, les verroux crier et les chaînes tomber avec bruit sur la terre. Chinscaper et son compagnon entrèrent dans la cour et suivirent Elspeth sous le vestibule.

— Il faut que je reparte ce soir, la mère, dit l'étranger, ainsi conduisez-moi au plus vite vers votre maître. — Donnez-moi votre lampe, Elspeth, s'écria Roboam, je guiderai moi-même ce brave jeune homme.

La gouvernante hocha la tête.

— Vous voilà bien, Chinscaper; vous ne seriez pas fâché de savoir d'où vient ce message, afin d'aller le redire à Zacharie et à ce coquin de Prudence. Entrez dans la cuisine et prenez une chaise en attendant que je revienne. Vous disiez tout à l'heure que vous aviez des nouvelles à m'apprendre; sait-on ce qu'est devenu le colporteur qui est entré jeudi au soir chez mistress Dawson et qui y est resté caché pendant deux jours?... Vous trouverez une bouteille dans le coin du buffet, Roboam.

Le barbier fit un signe d'intelligence à la ménagère et courut vers l'office pendant qu'Elspeth guidait le messager à travers les nombreux détours des corridors.

— Je ne sais trop si je dois vous introduire, disait la gouvernante en éclairant les marches; sa seigneurie n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, et les visages nouveaux lui déplaisent toujours. Vous venez

de loin, à ce que je vois, car vous avez l'air fatigué. — Je voyagerai pourtant toute la nuit, répondit l'étranger. — J'aime les gens qui ont du courage, reprit Elspeth : vous avez un air discret qui me convient ; je vous donnerai donc quelques conseils sur la manière dont il faut vous y prendre pour aborder M. le comte. D'abord vous tiendrez votre chapeau à la main ; vous attendrez que sa seigneurie vous adresse la parole, et quand vous lui répondrez, soyez bref, car mylord veut qu'on économise le temps comme une chose qui s'use et qui doit finir. Ensuite vous vous tiendrez à une distance respectueuse de sa personne et ne toucherez à rien de ce qui se trouve dans la chambre. Enfin, si vous tenez à lui plaire, vous lui demanderez quel est le beau jeune homme dont le portrait est suspendu au-dessus de son fauteuil ; c'est là d'ailleurs la seule question que je vous engage à lui faire.

L'étranger allait demander sans doute quelques explications sur ces singuliers avis, mais il n'en eut pas le temps, car son guide ouvrit une porte et sans plus de cérémonie entra dans l'appartement de lord Carmarthen. C'était une salle assez haute, garnie de longues et étroites fenêtres. Des meubles d'un goût antique, et soigneusement recouverts de housses, étaient rangés le long du mur. Une lampe en forme de trépied brûlait sur une table chargée de livres et de registres. A sa clarté vacillante on pouvait apercevoir quelques vieilles peintures dans des cadres de bois sculpté, et de lourdes tapisseries fanées par les ans, sur lesquelles étaient représentés les exploits de

Guillaume de Normandie. Tout parlait encore dans cet ameublement de la splendeur passée des seigneurs de Rochdale. On comprenait que le vieux gentilhomme, malgré ses penchants parcimonieux, aimait à s'entourer des marques d'une opulence héréditaire, oubliant qu'il ne laisserait pas lui-même à ses descendants de pareils témoignages de grandeur.

Lord Hildebrand était assis sur un fauteuil de cuir, auprès de la table. Il tenait à la main un livre de prières noirci et déformé par l'usage ; mais il devait avoir quelque peine à le lire, car son bras était agité par ce tremblement nerveux qui accompagne si souvent la vieillesse. Du reste, c'était un homme encore vert. Son visage, sillonné de rides, gardait néanmoins la trace d'une ancienne beauté, et révélait un caractère énergique, quoique soupçonneux. Son costume ne répondait guère au rang qu'avait toujours tenu dans le comté la famille de Carmarthen. Au lieu de riches habits de satin ou de velours, il portait un pourpoint de drap grossier, dont la coupe remontait pour le moins au temps du beau Leicester. Sa tête chauve était couverte d'une calotte de laine grise, car sa seigneurie ne mettait sa perruque que les dimanches et dans les occasions solennelles.

A l'approche de la gouvernante, le comte posa son livre avec précaution et jeta un regard inquiet vers la porte. La vue d'un étranger l'étonna. Il porta machinalement la main sur la garde de son épée et dit d'une voix aigre, en se tournant vers la vieille : Qui m'amenez-vous là, Elspeth ? Que me veut cet homme ? Vous m'aviez dit que c'était Roboam qui frappait à

a porte. — Oui, Mylord, répondit la ménagère. C'est bien Chinscaper qui a soulevé le marteau. Mais il servait de guide à ce jeune homme qui apporte un message à votre seigneurie. — C'est singulier, répondit le vieillard. Qui peut m'écrire? Sans doute quelque voisin. Je ne leur écris pas, moi; ils pourraient bien me laisser tranquille. — Allons, allons, dit Elspeth; il n'en coûte rien d'ouvrir une lettre. On ne sait pas ce qu'elle peut contenir. Hier au soir, j'avais beau couper la mèche de ma lampe, elle avait toujours un chaperon. C'est signe de bonnes nouvelles. — Vous aviez donc allumé la lampe hier au soir? dit lord Hildebrand avec vivacité. Il faisait pourtant un assez beau clair de lune.

Elspeth se mordit la langue et ne répondit pas.

— Donnez-moi cette lettre, jeune homme, reprit le comte. Merci! Tenez-vous à l'écart, vous n'avez pas besoin de rester si près de moi.

Pendant que le vieillard tournait et retournait la lettre dans ses mains sans l'ouvrir, la gouvernante, au lieu de se retirer, comme cela eût été convenable, rangeait les meubles de la chambre, soufflait sur la poussière qui les couvrait, et semblait absorbée dans cette utile occupation. Lord Hildebrand n'était pas d'humeur à fermer les yeux sur ce manège. Que faites-vous là, Elspeth? s'écria-t-il d'un ton sec. Voilà six mois que vous n'avez touché à ces meubles, vous choisissez mal votre temps pour mettre de l'ordre dans le ménage. Quelle fièvre vous saisit donc tout à coup? Si je vous connais bien, vous songez moins à employer vos doigts que vos oreilles. C'est bon! c'est

bon ! je n'ai pas besoin de vos commentaires. Retournez à l'office, et quand ce jeune homme sortira, vous fermerez les portes et irez vous coucher.

Elspeth ne crut pas devoir se faire répéter cet ordre. Elle sortit en grommelant et alla rejoindre le barbier qui attendait son retour sans trop d'impatience, car il avait trouvé dans le buffet le précieux compagnon que lui avait laissé la gouvernante.

Cependant lord Hildebrand n'avait pas encore rompu le cachet de la missive. Il ne reconnaissait ni l'écriture de l'enveloppe, ni le messenger. Obéissant donc à cette minutieuse défiance qui est le propre des gens économes, il garda la lettre dans sa main et examina avec attention l'homme qui l'avait apportée. Il s'aperçut alors, pour la première fois, que celui-ci portait une longue carabine.

— Ah ! dit-il tout bas en fronçant les sourcils, Elspeth ne m'avait pas dit que cet homme fût armé. Qu'est-ce que cela signifie ? N'auriez-vous pu laisser votre fusil à la porte, jeune homme ? ajouta-t-il d'un ton plus haut. — Pardon, Mylord, répondit l'étranger ; ce fusil et moi nous ne nous quittons jamais.

Le comte se leva et, s'avancant vers son interlocuteur, saisit d'une main ferme la carabine qu'il posa derrière son fauteuil. Il reprit ensuite sa place et dit en croisant les jambes l'une sur l'autre : Nous voilà plus à l'aise pour causer. Maintenant, mon garçon, dis-moi qui tu es.

L'étranger n'avait pu s'empêcher de sourire de la frayeur qu'il avait inspirée au vieux châtelain, et de la promptitude avec laquelle celui-ci venait de le

désarmer. Il répondit donc assez gaiement : Puisqu'il faut vous le dire, Mylord, je gagne ma vie avec ce fusil que vous m'avez enlevé. — Vraiment ! dit le comte en tressaillant sur son siège, tu es donc ce qu'on appelle un gentilhomme de grand chemin (1) ? C'est une profession qu'on avoue rarement et qui mène à Tyburn ceux qui l'exercent. — Il y a méprise, Mylord ; il y a méprise, répliqua le messager. Je suis un honnête braconnier du Shropshire et n'ai jamais eu de querelle avec la justice. — Un honnête braconnier ! s'écria lord Hildebrand, voilà deux mots qui ne vont guère ensemble. Autant vaudrait dire un honnête coquin. Ah ! tu es donc un de ces pillards qui ne respectent ni le jeune blé ni le blé mûr, qui font des trous dans les haies pour y faire passer leurs chiens, et qui causent plus de dégâts dans les champs que la grêle ou une troupe de sangliers. Quand on en trouvait autrefois sur mes terres, je les faisais pendre ; mais aujourd'hui, le gouvernement est occupé ailleurs, et cette maudite engeance pullule comme la mauvaise herbe.

La colère du comte croissait visiblement. Donal, que nos lecteurs ont sans doute reconnu, se repentit bientôt de l'aveu imprudent qui lui était échappé. Il venait de compromettre en un moment le succès de sa mission. Ce fut en vain qu'il chercha à calmer l'irritation du vicillard. Tous ses efforts furent inutiles. Heu-

(1) *Highwayman*. Nom qu'on donne aux voleurs, sans doute par euphémisme.

(Note du Traducteur.)

reusement il se souvint des instructions que lui avait données la gouvernante, et, levant les yeux, il chercha autour de lui le portrait dont elle lui avait parlé. Il ne tarda pas à le reconnaître. C'était celui d'un jeune seigneur de bonne mine, portant le poing sur la hanche, le front haut, et le sourire sur les lèvres. Le costume de cet aimable personnage se composait d'un manteau de velours bleu, d'un pourpoint tailladé de satin blanc, et de riches dentelles jetées à profusion autour du cou, sur les manches, et même sur le haut-de-chausses. Le braconnier attacha ses regards sur ce tableau et parut bientôt oublier tout ce qui l'entourait. Cette muette admiration produisit plus d'effet que Donal n'osait en attendre. Lord Hildebrand cessa de gronder, garda un moment le silence comme pour ne pas troubler l'extase de son hôte, et dit enfin d'un ton amical : Eh bien ! l'ami, que vous en semble ? Comment trouvez-vous ce jeune gentilhomme ? — Sur ma foi, répondit Donal, je n'en ai jamais vu de mieux tournés et qui me plussent davantage. La jolie tête ! et qu'il a bon air avec ses moustaches retroussées ! Je suis sûr que plus d'une noble demoiselle, en le voyant passer, a détourné la tête et poussé du coude sa compagne. — Vertudieu ! s'écria lord Hildebrand en se frottant les mains, c'était de son temps un hardi coureur d'aventures. Il était de toutes les fêtes, passait la journée à la cour, et la nuit... Dieu sait où ! D'ailleurs ne reculant devant aucune rencontre, allant sur le pré aussi gaiement qu'à un rendez-vous, et, par-dessus le marché, ne faisant pas de dettes dans toutes les tavernes, comme la jeunesse

d'aujourd'hui. — On ne porte plus à présent d'aussi beaux habits, dit le braconnier. — Je le crois bien, repartit le comte en se levant et en éclairant le portrait avec la lampe. Vois-tu cette fraise? elle est en point de Venise et n'a pas coûté moins de cinquante livres. Cette agrafe de diamants a été montée par un joaillier de Paris, et celui qui l'aurait maintenant ne serait pas embarrassé pour en trouver cinq cents guinées. Je ne te parle pas de tout le velours qui est entré dans ce manteau, de toutes les perles semées sur ces broderies. C'était de l'argent bien mal placé, qui ne rapportait guère que des compliments. Mais, que veux-tu? à vingt ans, on se paie volontiers de cette monnaie. En somme, j'estime que le cavalier que tu vois là ne porte pas sur lui, en dentelles et en chiffons, moins de trois ou quatre mille livres. — Juste Ciel! s'écria Donal, trois ou quatre mille livres! Mais oserai-je demander à votre seigneurie quel était l'étourdi qui jetait ainsi l'argent par les fenêtres? — Hélas! oui, murmura le vieux gentilhomme, c'était un étourdi, un fou, un extravagant, un prodigue. Tu as trouvé son véritable nom. Hildebrand de Carmarthen n'en méritait pas d'autre. Mais, ajouta le comte en jetant de nouveau sur son portrait des regards de complaisance, allez donc chercher un grain de bon sens dans la cervelle d'un page! courez après cette paille légère que le vent emporte! Certes, j'étais plus sage que Raleigh et n'eusse pas, comme lui, jeté mon manteau sous les pieds de la reine Elisabeth; mais j'aurais crevé dix chevaux plutôt que d'arriver trop tard à un rendez-vous, j'aurais engagé une terre

pour acheter un nœud de ruban. En ce temps-là, vois-tu, ma bourse n'avait pas de cordons, et ma main s'ouvrait pour donner plus souvent que pour recevoir.

En disant ces mots, lord Hildebrand s'assit dans son fauteuil, et Donal put voir sur son visage un air de satisfaction et d'orgueil qui lui sembla de bon augure. Il profita de l'occasion pour rappeler à sa seigneurie qu'il avait un long voyage à faire, et qu'il attendait une réponse à la lettre qu'il lui avait remise.

— Je l'oubliais, dit le comte en prenant le papier qu'il avait posé sur la table; je l'oubliais. Oui, cette lettre est bien pour moi; il y a bien sur l'adresse : A lord Hildebrand de Carmarthen, en son château de Rochdale. Il est étonnant que je ne connaisse pas cette écriture. Qui est-ce qui t'envoie, l'ami?

— C'est quelqu'un dont votre seigneurie reconnaîtra sans doute la signature, répondit le braconnier. Mais rien n'empêche que je ne lui dise d'avance que je viens de la part de l'abbé Huddleston.—Chut! parle plus bas! s'écria le comte en brisant le cachet de l'enveloppe, et en se hâtant d'ouvrir la dépêche.

La lettre de M. Huddleston ne contenait que ces mots :

« MYLORD,

« Sa Majesté le roi Charles n'a pu jusqu'à ce jour gagner la frontière et sortir du royaume. Elle erre depuis un mois de village en village, de comté en comté, tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre. L'homme qui vous remettra la présente pourra

vous donner à ce sujet tous les éclaircissements que vous lui demanderez. C'est un serviteur fidèle en qui vous pouvez avoir toute confiance. Il s'occupe, conjointement avec moi, de préparer les voies à la fuite du prince; mais toutes nos démarches seront inutiles, si nous ne pouvons nous procurer l'argent nécessaire à un voyage si périlleux et si rempli d'obstacles.

« La plupart des amis sur lesquels je pouvais compter sont en exil ou en prison. Il en est quelques-uns, plus malheureux encore, qui ont fait leur paix avec le nouveau gouvernement. Dans cette extrémité, je me suis souvenu de votre seigneurie. Sa fidélité à la cause royale m'est connue. Je sais que son âge et ses infirmités sont le seul motif qui l'ait empêchée de se déclarer ouvertement pour le successeur légitime de la reine Élisabeth. J'ai adoré en cela les secrets desseins de la Providence, puisque c'est à ce même motif que votre seigneurie doit la sécurité dont elle jouit dans ses biens et dans sa personne. J'aime à croire, Mylord, que vous ne ferez aucune difficulté pour remettre à Donal, mon messager, la somme de deux mille livres d'Angleterre, qui nous est indispensable pour assurer le salut de Sa Majesté.

« Dans cette espérance, je prie Dieu de vous accorder encore de longs jours. HUDDLESTON. »

Pendant que lord Hildebrand prenait connaissance de ce message, Donal observait avec inquiétude la physionomie du vieux gentilhomme. Celui-ci parut d'abord touché des dangers qui entouraient le jeune monarque. Il poussa plusieurs exclamations, laissa

échapper quelques mots sans suite, qui annonçaient le trouble de son cœur. Mais bientôt sa mine s'allongea; il fit une grimace effroyable, et dît en jetant la lettre sur la table : Deux mille livres ! L'abbé a perdu la tête ! Où veut-il que je les prenne, ces deux mille livres ? Je suis pauvre comme Job, et il y a longtemps que les impôts m'ont emporté mon dernier écu. La grêle a détruit mes récoltes. Les fermiers ne paient plus. Si j'étais sage, je renverrais mes gens, car je n'ai pas de quoi les nourrir. — Mylord, dit Donal, on assurait pourtant que votre seigneurie était dévouée à son Roi, et si vous saviez dans quelle position... — Taisez-vous, malheureux ! s'écria le comte, je ne veux rien savoir, et ceux qui vous ont parlé de la sorte vous ont trompé. Êtes-vous venu ici pour me compromettre, pour me ruiner, pour me mettre sur la paille ? Et quand il serait vrai, ajouta-t-il en baissant la voix, quand il serait vrai que j'aime le petit-fils de Jacques I^{er}, cela me ferait-il trouver deux mille livres ? Quand vous me saigneriez aux quatre veines, saurais-je où les prendre ? J'admire vraiment M. Huddleston ! Il est étonnant avec sa lettre : « J'aime à croire que vous ne ferez aucune difficulté pour remettre à Donal... deux mille livres ! » Eh ! croit-il que cela se trouve si aisément dans la poche d'un pauvre homme ? On fouillerait mon château jusque dans ses fondements, qu'on n'y trouverait pas la moitié, que dis-je ? le quart de cette somme. Ainsi, j'en suis bien fâché, mais c'est impossible. Vous pouvez vous en aller, Donal, et faire mes excuses à l'abbé. — Deux mille livres ! dit

le braconnier, ce n'est pourtant pas la mort d'un homme. Pour appareiller une meute ou un attelage, pour avoir un habit à la mode, ou pour perdre un pari dans un combat de coqs, il y a des gens qui dépensent tous les jours plus que cela. — Ce sont des insensés qui agissent de la sorte, s'écria le comte. On devrait les interdire ou les faire enfermer à Bedlam sous triple serrure. D'ailleurs, à quoi bon ces paroles? Je n'ai ni meute ni attelage. La dernière fois que j'allai à Strafford, il y a deux ans, je fus obligé d'emprunter la mule du vicair de la paroisse. Voilà l'état où j'en suis réduit. — Le roi d'Angleterre voyage à pied, répondit Donal, un sac sur le dos, un bâton à la main. Ses souliers le blessent quelquefois, mais il faut qu'il s'en contente et qu'il marche, car il n'en a pas deux paires; et les soldats du Parlement, qui le serrent de près, ne lui laissent guère le temps de se reposer. — Dis-tu vrai? repartit le vieillard. — Le roi d'Angleterre, continua le braconnier, porte des habits dont ne voudrait pas le dernier de vos domestiques. Il couche sur la dure, au coin d'un bois, dans le creux d'un rocher, sous le toit d'une grange isolée. — Vertudieu! cela est-il bien possible? s'écria lord Hildebrand en s'agitant sur son siège. — Il mange du pain noir, reprit Donal, il boit de l'eau claire. Il se cache le jour comme un malfaiteur, et ne sort que la nuit de sa retraite. Il ne peut faire un pas au milieu de son royaume sans rencontrer un ennemi, et il n'a autour de sa personne pour le défendre que de pauvres paysans comme moi. — Eh bien! puisqu'il est ainsi, dit le comte en se levant, je vais pren-

dre un manteau et jè te suis. Tu vas me conduire auprès de Sa Majesté. Je la défendrai, s'il le faut, contre tout un régiment.—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Mylord, répliqua Donal, à qui cette étrange proposition arracha malgré lui un léger sourire; il faut que le fugitif puisse gagner la côte et s'embarquer pour la France. Pour cela, votre escarcelle lui sera plus utile que votre épée. — Mon Dieu! mon Dieu! s'écria lord Hildebrand en proie à une agitation fiévreuse, que faire? que devenir? Pourquoi l'abbé s'est-il adressé à moi? Il y a tant de gentils-hommes qui sont plus riches que moi en Angleterre, et dont je serais heureux d'être seulement le majordome pour ramasser les miettes de leurs tables! Lord Arrington, par exemple : il fallait aller chez lui. — Il est mort à Worcester avec deux de ses fils, répondit le braconnier. Ses biens sont sous le séquestre. — Et sir William Grandville? — Il a été obligé d'endosser la livrée du colonel Temple, son neveu, pour échapper aux poursuites des constables. — Et le baron de Walden, un des favoris de Charles I^{er}, le plus grand chasseur de renard du comté? Il peut courir à cheval tout le jour sans sortir de ses terres. C'est à lui qu'il fallait aller demander ces deux mille livres. Qu'est-ce que cela lui eût fait de vous les donner? — Le baron de Walden a reçu l'autre jour, dans son château, le général Cromwell, et l'a hébergé toute une semaine. S'il plaisait au brasseur de se faire roi, comme on dit qu'il en a l'envie, lord Walden briguerait l'honneur de tirer ses chausses; c'est, dit-on, l'ancienne prérogative de sa famille. — Le traltre!

murmura lord Hildebrand. — Vous voyez, Mylord, reprit Donal, qu'il n'y a que vous qui puissiez, en ce moment, venir au secours de Sa Majesté. — Si la somme que l'abbé exige était moins forte, dit le comte, cela pourrait s'arranger. J'ai bien là une centaine de guinées que ma gouvernante m'a confiées en dépôt. C'est le pain de sa vieillesse, et je n'ai pas le droit d'y toucher. Mais enfin, ce que tu m'as dit m'a remué le cœur. Je rendrai cela à Elspeth quand je le pourrai, à la prochaine moisson. Qu'en penses-tu? — Cent guinées! dit Donal. Il n'y aurait pas de quoi fermer la bouche à une commère de village, si par hasard, en tricotant devant sa porte, elle voyait passer Charles Stuart et s'avisait de le reconnaître. — Allons! prends que je n'ai rien dit, se hâta de répondre le vieux ladre, qui se repentait déjà de son offre généreuse, et tremblait d'être pris au mot. — C'est un grand malheur, dit Donal; je vois bien que le Roi est perdu. Avant huit jours, vous entendrez le crieur public passer dans les rues de Greenfield annonçant l'arrestation, le jugement, et peut-être la mort du roi d'Écosse.

Lord Hildebrand tressaillit.

— Ils ont tué le père, dit-il, ils tueront le fils. Voyons, ajouta-t-il d'un ton qui annonçait qu'il venait de prendre tout à coup une grande résolution; si je te donnais trois cents guinées, trouverais-tu que c'est assez? Trois cents guinées! On peut aller loin avec cela. Je ne les ai pas encore, mais si cela te convient, je les trouverai; je m'en charge.

Donal secoua tristement la tête.

— Cinq cents guinées! reprit lord Hildebrand, en faisant un effort sur lui-même, comme un homme qui dispute à un compétiteur jaloux les meubles d'un voisin que le collecteur des taxes fait vendre à l'enchère. — Ah! dit Donal avec impatience, la vie d'un Roi ne se marchande pas ainsi, Mylord. Lâchez tout de suite votre dernier mot et n'en parlons plus. — Il me vient une idée, dit le comte en se frappant le front. Écoute-moi, Donal. Tu le vois, je suis pauvre, mon château tombe en ruines, et je n'ai pas de quoi le faire réparer. Cependant je connais quelqu'un dans les environs qui consentirait à m'avancer une certaine somme comme si je déposais entre ses mains un gage, comme qui dirait un diamant, des bijoux, des pierreries. Je n'ai rien de tout cela, moi, par malheur. Il y a longtemps que j'ai été forcé de vendre l'argenterie de ma maison et jusqu'à l'écrin de ma mère. Mais si le Roi avait conservé quelque bague de prix, quelque collier, quelque agrafe..... alors tu irais, tu me l'apporterais..... L'opération sera difficile, les intérêts seront énormes; mais, que veux-tu? il faudra en passer par là, et, au besoin, j'engagerai ma signature.

— Assez, Mylord! dit le braconnier en saisissant sa carabine. Si le roi avait encore ses bijoux, je ne serais pas venu vous déranger. Il ne manque pas de juifs en Angleterre qui auraient donné leur signature comme vous, sans trop se faire tirer l'oreille.

Lord Hildebrand poussa un profond soupir en voyant le braconnier gagner la porte et s'éloigner d'un pas lourd à travers l'immense corridor. Ce que

lui avait dit Donal touchant la position de Charles Stuart lui revint aussitôt à la mémoire. Il se rappela les dangers qui menaçaient le jeune prince, et, faisant un nouvel effort, il s'écria : Eh ! l'ami Donal ! es-tu sourd, maudit braconnier ? Reviens ici. Ne m'as-tu pas entendu ? — J'ai une longue traite à faire cette nuit, dit Donal en rentrant dans la chambre. J'ai rempli mon message, et je n'ai plus rien à faire dans cette maison. Je prie votre seigneurie de m'excuser. — Ta ! ta ! ta ! dit le comte, tu es un peu prompt, l'ami. Je ne t'avais pas dit de sortir. Peste ! tu as de bonnes jambes, et les gardes forestiers seront habiles si jamais ils mettent la main sur toi. Voyons, puisqu'il le faut absolument, puisque la vie du Roi est en danger, je ne puis pas te laisser partir ainsi. Je crois que mon père avait laissé quelque argent dans un vieux coffre... il doit y être encore... J'avais juré de n'y toucher jamais ; mais enfin, puisqu'il le faut... Attends-moi ici quelques minutes.

En parlant ainsi, le vieillard prit la lampe, ouvrit une porte qu'il referma derrière lui, et s'enfonça dans un dédale d'appartements dont lui seul peut-être connaissait les détours. Donal entendit longtemps le bruit des verroux qu'il tirait sur son passage, puis bientôt tout rentra dans le silence.

— Jeunesse prodigue, vieillesse avare, dit le braconnier en se parlant à lui-même. C'est la règle. Cela arrive presque toujours ainsi. Pauvre lord Hildebrand ! Il faut qu'il aime bien le Roi, en effet, pour se résoudre à un tel sacrifice. Bien des gens sont morts à Dumbar et à Worcester qui n'ont pas donné

à Sa Majesté une plus grande preuve de dévouement. Enfin, quoi qu'il en soit, la chose est faite. Dieu soit loué ! J'ai vu le moment où je m'en retournais les mains vides.

Pendant qu'il faisait ces réflexions, Donal entendit de nouveau le bruit des verroux, et bientôt les pas du comte retentirent sur le parquet de la chambre voisine.

— Voici la somme, dit lord Hildebrand en ouvrant la porte. Il n'y manque pas un shilling. Vous allez me donner un reçu, afin que tout soit en règle. Tenez, voici du papier, une plume, écrivez.

Donal s'assit sur une chaise, et, pour se conformer aux désirs du comte, fit le reçu qui lui était demandé. Les deux mille livres que lord Hildebrand venait d'apporter étaient enfermées dans une petite caisse en bois de chêne. Le vieillard l'ouvrit et se mit à compter sur la table les pièces d'or. A chaque livre, il poussait un gémissement.

— Voici votre reçu, Mylord, dit Donal en posant la plume.

Le comte prit le papier et lut à haute voix ce qui suit :

« Je soussigné, Donal, braconnier, demeurant à Boscobel, dans le Shropshire, reconnais avoir reçu de lord Hildebrand de Carmarthen la somme de deux mille livres sterling, partie en valeurs partie en espèces, ladite somme étant destinée au service de Sa Majesté le roi d'Angleterre. J'ai délivré à sa sei-

gneurie le comte de Carmarthen la présente reconnaissance, pour valoir ce que de raison.

» Rochdale, le 5 octobre 1652.

« DONAL. »

Après avoir achevé cette lecture, le comte, craignant de s'être trompé, recommença.

— Eh bien ! s'écria Donal à qui il tardait de se mettre en route, aurais-je oublié quelque chose ? Combien de fois votre seigneurie va-t-elle relire ce certificat ? Faut-il que j'aille chercher un procureur pour abréger l'affaire ?

Pour toute réponse, le comte s'assit dans son fauteuil, ouvrit un portefeuille de maroquin et y serra, en soupirant, le reçu du braconnier. Voyant que rien ne s'opposait plus à son départ, Donal mit son fusil en bandoulière, remplaça son chapeau sur sa tête, et cacha le coffre précieux sous le filet de son havre-sac.

— C'est un peu lourd, dit-il en se dirigeant vers le corridor. Mais, bah ! le fardeau le plus lourd quand on voyage, c'est une bourse vide. Au revoir, monsieur le comte. — Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il fait ? balbutia le vieillard qui, depuis un moment, était plongé dans une sorte de stupeur. Il s'en va. Miséricorde ! ajouta-t-il en jetant les yeux sur la table, il a emporté le coffre.

A ces mots, lord Hildebrand s'élança à la poursuite du braconnier. Il le rencontra sur la première marche de l'escalier, le saisit par le cou et lui enleva la cassette avec une force et une promptitude qui eussent fait honneur à un homme de vingt ans.

— Etes-vous fou, Mylord? s'écria le braconnier hors de lui-même. Qu'est-ce que cela signifie?

Le comte était pâle comme un linge, et si ému qu'il pouvait à peine prononcer quelques paroles.

— Ah! coquin, disait-il en regagnant son appartement, j'irai te dénoncer au juge... Je te ferai pendre à la porte de mon château... Je te... — N'achevez pas, monsieur le comte, dit Donal, ou, foi de braconnier! tout cela pourrait finir autrement que vous ne pensez. Tout lord que vous soyez, je ne souffrirai pas vos injures. M'entendez-vous? Vos menaces, votre épée, vos valets, ne me font pas peur. — Va-t'en, misérable! répondit le vieillard, ou plutôt, reste ici, que je te fouille. Qui sait tout ce qui va me manquer maintenant? — Quand vous aurez bien cherché, dit le braconnier, tourné et retourné toutes mes poches, il vous manquera encore quelque chose, c'est votre bon sens. Vous l'aurez sans doute enfermé sous clef avec vos guinées dans quelque muraille du château.

— Et où allais-tu avec ce coffre? reprit le comte. Est-ce que cela t'appartient? — Ne m'aviez-vous pas autorisé à le prendre? dit Donal qui ne pouvait concevoir l'espèce d'égarement dans lequel était tombé le vieil avare. — Moi! dit lord Hildebrand. — Vous-même. Avez-vous oublié qui m'envoie? Ne savez-vous pas que le Roi attend? — Le Roi! murmura le comte.

— Quelle réponse voulez-vous enfin que je lui porte?

— C'est vrai, je l'avais oublié, continua lord Hildebrand qui peu à peu revenait à lui-même et semblait sortir d'un rêve. Eh bien! ajouta-t-il, tu lui diras... tu lui diras ce que tu voudras. Je ne te connais point,

moi. Je ne sais pas qui tu es, d'où tu viens, où tu vas. C'est un sot que celui qui place sa confiance dans le premier venu. Ainsi, l'ami, ne te fâche pas, adieu, sans rancune. Tu n'emporteras pas ma cassette. — Grand Dieu ! dit Donal, mais relisez donc la lettre de l'abbé. — C'est bien ! c'est bien ! je l'ai lue, repartit le comte. L'abbé est un galant homme, mais chacun en ce monde a bien assez de répondre pour soi. — N'avez-vous pas mon reçu ? — Ton reçu ? dit lord Hildebrand. Belle caution, en effet ! Tiens, voilà le cas que je fais de ton reçu.

En parlant ainsi, le comte approcha le papier de la flamme que projetait la lampe et le tint dans sa main jusqu'à ce qu'il fût consumé.

— Hélas ! Mylord, dit Donal, pensez-vous à ce que vous faites ? — Oui, j'y pense, répliqua le comte, qu'y peux-tu trouver à redire ? Les chemins sont mauvais, il fait une pluie affreuse ; ce serait une imprudence de voyager la nuit avec une pareille somme dans sa poche. Que ferais-tu si des voleurs venaient à te rencontrer ? — Dieu ait pitié de vous, Mylord ! dit Donal en faisant un pas vers la porte. Dieu ait pitié du Roi ! — Le Roi ! le Roi ! dit le comte tourmenté par un secret remords, eh bien ! dis-moi où il est le Roi ? Je lui porterai moi-même ces deux mille livres. Là, es-tu content ? — Vrai, Mylord ? dit Donal avec une lueur d'espérance. — Je te jure ma foi de gentilhomme que je serai fidèle au rendez-vous. — En ce cas, répondit le braconnier, je vous attends après demain, au point du jour, à l'auberge du Paon, à Boscobel. — J'y serai, dit le comte, en prenant la lampe pour reconduire le voyageur.

Le barbier attendait Donal à la porte. Les deux compagnons reprirent ensemble la route du village, et lord Hildebrand ne remonta dans sa chambre qu'après avoir lui-même tiré les verroux.

XIII.—LE BUCHERON DE BOSCOBEL.

Non, non. je ne veux plus porter de robe verte,
Ne dites plus de moi : C'est la Reine de Mai.
Tandis que les chasseurs vont à la découverte,
Moi, j'égare mes pas dans la plaine déserte,
En pleurant celui que j'aimai.

INCOGN.

Le sept du même mois, par une matinée froide et brumeuse, deux hommes suivaient en causant un des sentiers du bois de Boscobel. Le premier portait l'uniforme de garde-forestier, l'habit vert et la bandoulière de chamois. Il semblait avoir contracté les habitudes silencieuses des gens de sa profession, et ne répondait souvent que par des signes de tête aux longs discours de son compagnon de route. Celui-ci, que sa veste grise, ses cheveux poudrés de farine, feront aisément reconnaître, n'avait rien perdu de sa loquacité et de sa franchise. Il marchait d'un pas lourd mais assuré, et parlait assez haut pour réveiller au loin les oiseaux endormis sous les feuilles humides.

— Oui, frère, disait-il, je l'ai rencontré hier au

village. Il avait la mine jaune comme ton ceinturon. Il s'en allait à grands pas, rasant les murailles, et faisant de longs détours chaque fois qu'il apercevait un homme portant bâton. Ah ! il paraît que le vieux Mathias n'y est pas allé de main morte, et qu'il s'en est fallu de peu qu'il ne débarrassât le pays de ce maudit clerc. Un honnête homme serait mort vingt fois ; mais le drôle en a été quitte pour un bain froid, une fièvre quarte et un mois de courbature. Aujourd'hui le voilà en campagne, et pour prouver à tous qu'il est guéri, il a déjà commencé un procès à son médecin. — Diable ! répondit le garde d'un ton pacifique, le chat sauvage est sorti de sa tanière ; il faut fermer les étables. Mais ne disais-tu pas que ce Patrickson voulait être juge de Boscobel ? — Hélas ! oui, mon pauvre Richard, sans cette bienheureuse maladie, sir John Ramsay n'aurait, à cette heure, d'autre ressource que de prendre un bâton et d'aller mendier aux portes avec sa fille, comme le vieux Conan, l'aveugle de la commune. — Jamais ! jamais ! tant que je m'appellerai Richard Penderell, dit le garde-forestier avec émotion. — C'est bien parlé, frère, s'écria Humphrey en tapant rudement sur l'épaule du garde. Mais, Dieu merci ! les choses n'en sont pas là. Il faudra que Patrickson fasse le voyage de Londres, s'il veut remettre à flot son moulin. Toujours n'est-ce pas moi qui lui prêterai ma jument pour aller à Windsor. — A Windsor ? dit le garde. — Cela t'étonne ? reprit le meunier. C'est pourtant la vérité. Le brasseur est logé dans le plus beau palais des trois royaumes, tandis que Charles Stuart n'a pour asile...

— Silence, frère, dit Richard avec une vivacité inaccoutumée, il y a des choses dont il ne faut pas ouvrir la bouche, même au milieu des bois, de peur que l'oiseau qui passe ne les entende. — Tu as raison, Richard, répondit le meunier en serrant les poings avec colère.

Les deux amis, attristés par ces dernières réflexions, continuèrent leur chemin sans prononcer une parole; mais le lecteur le sait déjà, la taciturnité n'était pas le trait distinctif du caractère d'Humphrey. Bientôt son naturel reprenant le dessus, il toussa, regarda son frère, et se disposa à renouer l'entretien.

— N'as-tu rien vu cette nuit pendant que tu faisais ta ronde? dit-il d'un air insouciant. — Rien, ma foi, répondit le garde, si ce n'est quelques vieilles femmes glanant du bois mort pour l'hiver, tandis qu'on les croyait au Sabbat. J'ai vu encore un jeune garçon de bonne mine, vêtu comme les gens du pays de Galles, et qui m'a donné quelques inquiétudes. Il a rôdé tout le soir sur la lisière de la forêt, autour de Boscobel-House. Enfin, vers dix heures, il a escaladé la muraille du parc et s'est mis à califourchon sur le parapet. Je m'étais approché sans bruit et ne perdais pas un de ses mouvements. L'étranger était immobile et tenait les yeux fixés sur une fenêtre du premier étage, où l'on n'apercevait pourtant qu'un grand rideau de percale blanche, éclairé par la lumière d'une lampe. Il est vrai que par intervalle l'ombre d'une femme passait derrière ce rideau. J'ai pensé que ce pouvait être miss Ramsay. La pauvre demoiselle! elle ne dormait pas encore à cette heure de la

nuît. — Dame! s'écria Humphrey, déjà fatigué de son rôle d'auditeur, miss Judith n'a pas le cœur gai depuis la bataille de Worcester. Elle pleure, dit ma femme, plus souvent qu'elle ne rit. Elle est pâle comme une rose des buissons, et on ne l'entend plus chanter comme autrefois. Mais oublions cela, ajouta le meunier en faisant un effort pour chasser sa tristesse, il me semble que nous avons laissé ton Gallois à cheval sur le mur. S'il avait une longue route à faire, ce n'était pas, je crois, le moyen d'arriver. — Il est, néanmoins, resté à son poste jusqu'à ce que la lampe fût éteinte. Mais alors, voyant qu'il ne se hâtait pas de descendre, je lui demandai poliment si les gens de son pays avaient coutume de percher la nuit, comme les coqs. Il ne s'attendait pas sans doute à cette question; car il ne l'eut pas plus tôt entendue, que d'un bond il se trouva debout sur le mur. Je lui tendais la main pour l'aider à mettre pied à terre, mais il avait déjà passé par-dessus ma tête et fuyait, comme un dague, le long du bois.

L'honnête Richard avait à peine achevé ces mots, qu'il trébucha et faillit tomber lourdement sur le gazon. Lorsqu'il fut parvenu à rétablir son équilibre, il regarda à ses pieds et vit sortir tout à coup d'un amas de feuilles sèches un jeune homme qu'il avait réveillé en sursaut, et dans lequel il reconnut avec surprise le Gallois aux pieds légers dont il venait de raconter l'histoire. Humphrey lui-même crut se trouver en face d'une de ses anciennes connaissances qu'il n'espérait plus revoir parmi les vivants. Aussi s'écria-t-il en reculant d'épouvante : Par l'âme de

mon père! revenez-vous de l'autre monde? n'êtes-vous pas mort à Worcester?

Allan, car c'était lui, ne put s'empêcher de sourire en voyant la frayeur du meunier.

— Je l'ai échappé belle, mon brave camarade, dit-il en lui tendant la main. Mais, grâce à Dieu, me voilà aussi lesté et aussi dispos que le jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois. — Vrai! dit Humphrey en regardant le highlander avec hésitation, est-ce bien vous? — Qui voulez-vous donc que ce soit, Penderell? reprit le montagnard en s'approchant de son ancien guide. Me prenez-vous pour le diable? — Pour le di... a...? non, assurément non, quoique cet imbécile de Traughmorton en ait eu l'idée, et raconte à tout venant que j'ai amené chez lui Satan en personne. Cependant... êtes-vous bien sûr que vous êtes encore de ce monde? Est-ce bien vous qui vous êtes battu à Worcester? — Voulez-vous voir mes blessures? répondit le Caméron en ouvrant son pourpoint.

A ce geste noble et simple qui lui rappelait toute la bravoure de son jeune ami, Penderell poussa un cri de joie, et ouvrant ses bras : Viens ici, mon enfant, dit-il d'une voix altérée; ah! je te reconnais maintenant. Viens, que je t'embrasse! Ce n'est pas à moi, c'est aux Têtes rondes de trembler devant toi! C'est lui, ajouta-t-il en s'adressant au garde-forestier, mais sans lâcher le montagnard qu'il serrait jusqu'à l'étouffer; c'est lui, c'est ce brave jeune homme qui s'est fait tuer sur le corps des Arrington! Ah! j'ai vu des gens qui se battaient bien ce jour-là, mais je n'en

ai pas vu de plus courageux. — Vous ne connaissez pas mon frère, dit Allan, qui avait réussi enfin à se dégager de cette rude étreinte, mais qui portait encore sur ses vêtements les traces récentes de l'accolade du meunier. — Ah ça ! reprit Humphrey, quand il fut revenu de l'émotion que lui avait causée cette rencontre inattendue, quel est donc le saint qui vous a sauvé, que je lui brûle un cierge ? — Dieu d'abord, répondit le Caméron, et ensuite un bon montagnard du pays de Galles qui, me trouvant sur le champ de bataille près de rendre l'âme, m'a emporté dans son manteau de laine et m'a soigné comme si j'eusse été son enfant. — Le digne homme ! interrompit le meunier ; feu mon grand-père le disait : ces Gallois ont mauvaise tête, mais bon cœur. Qu'il en passe un par ici et qu'il frappe à ma porte, je n'aurai jamais rien d'assez bon pour fêter sa bienvenue. Ainsi, poursuivit Humphrey, vous racontiez que l'ours vous avait emporté dans son antre comme un de ses petits blessé par le chasseur. — Quand j'ai été guéri, reprit le highlander, mon hôte m'a donné les plus beaux habits de sa garde-robe, afin que sous ce déguisement je pusse traverser l'Angleterre. Puis il m'a mis une pièce d'argent dans la main, et après m'avoir indiqué la route que je devais suivre vers le Nord, il m'a embrassé en versant des larmes. — Je veux aller le voir, dit Humphrey avec enthousiasme ; mais, en attendant, j'espère que vous allez venir au moulin, et que vous ne nous quitterez pas brusquement comme chez Mathias. — Et comme cette nuit, dit le garde-forestier, qui jusqu'à ce moment s'était

tenu à l'écart, témoin impassible de cette scène moitié comique, moitié touchante; je ne suis pas curieux de mon naturel, mais avant de faire plus ample connaissance avec vous, Monsieur, je ne serais pas fâché de savoir ce que vous faisiez sur le mur de Boscobel-House, quand j'ai eu le plaisir de vous rencontrer. — Cela ne te regarde pas, dit le meunier d'un ton brusque, mêle-toi de tes affaires. Si M. Allan veut bien nous l'apprendre, ajouta-t-il d'un air discret, ce sera à table, devant un pot d'ale et un gâteau de fleur de farine.

Humphrey parlait encore lorsque le bruit d'une arme à feu se fit entendre à peu de distance. Richard tressaillit et se retourna avec inquiétude; mais au même instant une bécasse vint tomber en palpitant aux pieds des trois compagnons; et comme le garde se baissait pour la ramasser, un nouveau personnage parut sur la scène. Il sortait du taillis, en équipage de chasseur, le fusil sur l'épaule et le visage rayonnant. C'était sir John Ramsay.

— Elle est frappée à l'aile, j'en suis sûr, dit-il du plus loin qu'il aperçut les frères Penderell; je l'ai vue s'abattre entre ces deux bouleaux. Ah! tu la tiens, Richard; garde-la pour ta femme. Ici, Tattershall! ajouta-t-il en appelant à lui un beau pointer écossais auquel il avait donné le nom du capitaine contrebandier. C'était là, d'ailleurs, la seule vengeance qu'il se fût promis de tirer du plus grand ennemi qu'il crût avoir sur la terre.

Cependant la subite apparition du chasseur ne devait pas sembler une circonstance indifférente au

jeune highlander. Si Judith se fût trouvée auprès du Nemrod campagnard, ce jour eût été pour Allan un des plus heureux de sa vie ; mais il n'était pas probable que miss Ramsay eût quitté si matin une chambre bien close pour s'exposer au froid et à l'humidité d'une promenade d'automne. Le Caméron ne songea donc qu'à battre en retraite. Sir John était bien, à la vérité, le père de Judith, et pour cette raison Allan l'eût attendu avec plaisir ; mais notre héros ne pouvait oublier les regards foudroyants que lui lançait naguère le prisonnier de Lochiel, et comme il se trouvait en ce moment dans sa juridiction, il jugea prudent de se dérober par une prompte fuite à une fâcheuse entrevue. Il serra donc affectueusement le bras d'Humphrey, en signe d'adieu, et, sans attendre la réponse du meunier ébahi, s'enfonça à pas précipités dans un sentier de traverse où il disparut bientôt au milieu du brouillard.

Ce n'était pas la première fois que l'honnête Penderell voyait le montagnard lui fausser compagnie. Cette nouvelle escapade lui remit en mémoire l'étrange dénouement qu'avait eu leur rencontre à White-Ladies et les fâcheuses conjectures de Traughmorton sur la nature véritable de l'homme au tartan noir. On comprendra que la résurrection du jeune highlander, ses courses nocturnes, la couche singulière où on l'avait réveillé, en un mot, tout le mystère au milieu duquel il semblait vivre n'était pas fait pour rassurer complètement le meunier de Boscobel. Humphrey secoua la tête et se garda bien de courir sur les traces du problématique étranger. Il

ne pouvait néanmoins s'empêcher de regretter son vaillant compagnon d'armes, lorsque la voix du juge le tira enfin de ses réflexions.

— Je vais aller maintenant, dit sir John en chargeant son fusil, du côté de la grange d'Hobbal. J'y trouverai, je pense, quelques vols de perdrix rouges que j'ai laissés en repos pendant mon voyage à Londres. — A la grange d'Hobbal ! s'écria le meunier en tressaillant et en jetant un regard sur son frère. — Si vous m'en croyez, sir John, répondit Richard d'un air indifférent, vous irez faire une battue dans les genêts de la plaine. Depuis trois jours, tous les lièvres de la contrée s'y donnent rendez-vous. N'est-il pas vrai, Humphrey, que ce matin encore nous en avons levé quatre ou cinq au bord de la rivière ? — De quel côté ? demanda le juge avec une ardeur toute juvénile. — Assez près du moulin de Penderell, dit Richard en montrant du doigt un chemin tout opposé à celui que M. Ramsay voulait suivre. — Merci, mon ami, s'écria sir John en regardant derrière lui avec impatience, comme s'il eût attendu quelqu'un pour se mettre en route.

En ce moment, une jeune fille, montée sur une paisible haquenée, parut à un détour de l'avenue. Sa main gantée retenait négligemment la bride flottante, et le chapeau de feutre gris aux ailes relevées, qui couvrait sa tête, laissait voir son visage empreint d'une grave mélancolie. Elle cheminait lentement, les yeux baissés, et comme indifférente aux beautés du paysage qui sortait peu à peu du sein des vapeurs matinales. Cette nonchalance répondait mal sans

doute à l'empressement belliqueux du chasseur, car il s'écria, en montrant à sa fille le chemin qu'il se proposait de prendre, sur l'avis du garde : Par ici, ma chère enfant, nous allons du côté du moulin.

Aussitôt, disant adieu au meunier et à Richard, il courut en toute hâte sur le sentier où Tattershall s'était déjà élancé en bondissant. Judith frappa légèrement de sa cravache le col blanc et lustré de sa monture et passa au trot devant les deux frères, qu'elle salua de la main, en leur adressant un triste et doux sourire. Les Penderell la suivirent des yeux jusqu'au moment où son voile vert disparut entre les branches. Alors ils continuèrent leur route, et tout en s'entretenant des deux rencontres qu'ils venaient de faire, ils ne tardèrent pas à arriver au milieu d'une clairière où un vol de perdrix s'ensuit à leur approche vers une grange dont on voyait le toit fumer dans le lointain. Le meunier se prit à rire à gorge déployée, tandis que son frère gardait tout son sang-froid.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! dit-il, sir John avait, ma foi ! raison ; on prendrait ici les perdrix avec la main. Tu lui as joué un fameux tour, Richard, avec ton air innocent. Ah ! ah ! ah ! tu nous a tirés d'affaire tout de même. Ah ! ah ! ah ! la bonne chasse qui l'attend autour des moulins de Boscobel ! Il y a deux ans que je n'ai vu courir un lièvre dans mes bruyères ; Donal y a mis bon ordre.

— Tu railles, Humphrey, dit le garde d'un ton placide, le juge tuera tes pigeons, s'il ne trouve rien de mieux là-bas.

Cette observation calma subitement l'hilarité du meunier ; il fut sur le point de reprocher à son frère la malheureuse direction que celui-ci avait fait prendre au chasseur, mais se rappelant sans doute les motifs qui avaient guidé Richard, il reprit gaiement, avec un geste d'insouciance : Bah ! qu'il les tue jusqu'au dernier, et qu'il les mange, si bon lui semble. Quand ils pondraient des œufs d'or comme la poule noire du vieux Hawking, Dieu m'est témoin que je ne les regretterais pas. — Ne parle pas si haut, dit le garde, j'aperçois à travers les arbres notre sœur Jeanne qui porte le déjeuner aux bucherons. Il faut nous glisser sans bruit vers la grange d'Hobbal. Nous y arriverons peut-être trop tard.

En parlant ainsi, le garde-forestier s'enfonça dans un taillis, et Humphrey ne tarda pas à le suivre.

Cependant la jeune paysanne avait entendu la voix du meunier. Elle se retourna vivement et s'arrêta avec inquiétude ; mais ne voyant rien paraître, elle pensa qu'elle s'était trompée, reprit son panier qu'elle avait posé à terre, et continua sa route au milieu de la futaie. Elle arriva bientôt auprès d'une source qui jaillissait parmi quelques rochers couverts de mousse. Deux personnes se tenaient près de l'agreste fontaine, l'une debout, appuyée sur le canon d'un long fusil, l'autre assise et taillant négligemment avec sa cognée une branche de cerisier sauvage.

— Bonjour, madame Jeanne, dit celui des deux compagnons qui était assis, et qu'à son costume on devait prendre pour un bûcheron de la contrée. —

Vous êtes bien honnête, M. Willie, répondit la jeune paysanne en rougissant un peu.

Elle se débarrassa ensuite de son fardeau et courut vers le second personnage qui l'attendait en souriant, et lui donna un gros baiser sur chaque joue.

— Mon pauvre Donal, dit-elle avec émotion, te voilà revenu. Sais-tu qu'il y a huit jours que tu es parti ? Cette fois ce n'est pas ta femme que tu es venu voir la première ; mais je ne t'en veux pas, sois tranquille, poursuivit-elle en jetant un regard sur le jeune ouvrier. Il n'y a qu'un malheur, c'est que je n'ai rien apporté pour toi et que tu dois avoir grand'-faim. — Qu'à cela ne tienne, madame Jeanne, s'écria gaiement le bûcheron, ce n'est pas la première fois que je partagerai mon pain avec Donal, et que nous boirons dans le même verre, ajouta-t-il en montrant la source fraîche et limpide qui murmurait à ses pieds.

Le braconnier, touché des paroles de Willie, dit à sa femme d'appeler les autres convives, et lui promit de rentrer le soir à la cabane avant l'heure de la prière. La jeune paysanne s'éloigna, et Donal, resté seul avec le bûcheron, reprit bientôt l'air soucieux qu'avait dissipé un instant la présence de madame Jeanne. Willie semblait lui-même préoccupé. Il resta un moment le visage caché dans ses mains, et dit d'une voix douce : Tu as une bonne femme, mon ami, je t'en félicite, et j'envie ton sort ; mais songeons à nos affaires. C'est donc à l'hôtel du *Lion couronné* que tu attendais lord Derby ? — Oui, c'est

là que je l'ai attendu jusqu'au soir. Il est arrivé enfin vêtu en matelot, mais il apportait de mauvaises nouvelles. Le pays de Galles n'est plus abordable. Les côtes et les montagnes sont gardées. Le bruit s'est répandu que vous y aviez trouvé un asile, et l'on y a arrêté un grand nombre de Cavaliers fugitifs. — Ainsi tu as vu Londres, dit le bûcheron en poussant un soupir ; tu as vu la Tamise, la cathédrale de Saint-Paul, tous ces lieux que je ne reverrai peut-être jamais ? Que dit-on de moi, Donal, dans la Cité ? — Ne me le demandez pas, Sire ; la foule a beaucoup de têtes, mais peu de cervelle. Ses opinions tournent comme les vents. En ce moment, c'est la bise qui souffle ; mais patience ! Votre Majesté aura des temps meilleurs. — En attendant, dit Charles Stuart, ma Majesté couche à la belle étoile, et mon sceptre est une cognée de bûcheron... A tout prendre, on peut dormir sur la dure, et ce fer que je tiens n'est pas aussi lourd qu'une épée. Continue, mon brave Donal. — Ainsi, dit le braconnier, il ne faut plus songer à franchir la Severne ; il y a des soldats sur toutes les rives, et, depuis huit jours que j'erre sur les grandes routes, je n'ai pas vu un village qui ne fût plein d'habits rouges. On m'arrêtait dans toutes les bourgades, dans toutes les hôtelleries, à chaque pas, pour me demander qui j'étais, d'où je venais, où j'allais. Aussitôt qu'on rencontre un homme de bonne mine et de noble tournure, on le met en prison et l'on écrit à Londres que le Roi est arrêté. On est même quelquefois moins difficile, et Votre Majesté va sourire quand je lui dirai que moi, pauvre braconnier, le

mari de madame Jeanne, j'ai été pris à Bridewall pour le roi d'Angleterre et d'Ecosse. Voici, d'ailleurs, un papier qui vous expliquera l'ardeur que tant de gens mettent à vous poursuivre.

Le jeune prince parcourut rapidement des yeux le papier que lui offrait Donal, et le mettant dans sa ceinture, dit en souriant : N'est-ce que cela?... passons. — Vous me faites frémir, dit Donal. Aucun danger ne vous étonne. Vous êtes comme les oiseaux qui passent en chantant au-dessus des abîmes. Heureusement j'espère que vous pourrez bientôt gagner un pays où vous n'aurez pas des filets tendus sur tous les buissons. Peut-être ne trouveriez-vous pas tous jours, comme depuis un mois, des gîtes assurés dans les provinces du voisinage, un jour dans un château, le lendemain dans une chaumière. Il y a des gens qui, tout en gardant de faux dehors, ont vendu leur âme; et quoiqu'une cloche fêlée ne sonne jamais bien, l'oreille pourrait parfois se tromper au son qu'elle rend. Nous pourrions, Sire, frapper à la porte d'un traître en croyant frapper à celle d'un ami. — Par Saint-Georges! s'écria le Roi, tu n'as pas les pensées couleur de rose, ce matin. — Nous avons échoué si souvent dans nos projets d'évasion! L'espérance a sa fin comme toute chose, et je n'ose plus compter sur le lendemain. Quoi qu'il en soit, tout est préparé pour votre départ. Nous nous sommes procurés, sous le nom d'un officier de marine, un sauf-conduit qui vous permettra peut-être de gagner la baie de Bristol, où vous trouverez une gabarre prête à faire voile. Des relais sont échelonnés sur la

route, et vous partirez à la nuit close. Votre Majesté trouvera dans ma pauvre maison son nouveau et, s'il plaît à Dieu, son dernier déguisement. — Oh ! ce sera le dernier, dit le jeune prince, car je ne veux pas exposer plus longtemps pour moi tant de fidèles serviteurs. Si je ne réussis pas ce soir, Donal, j'irai me livrer à la ville prochaine. — Sire, s'écria le braconnier. — Assez de gens ont souffert pour ma cause, poursuivit Charles Stuart, je ne veux plus de pareils sacrifices. Non ! si ma fuite devait coûter la vie à un seul d'entre vous, j'aimerais mieux subir dès demain le sort de mon père. Mais ne t'afflige pas, mon ami, ajouta le prince en voyant la douleur du braconnier, rien n'est désespéré jusqu'à présent, et je ne vois pas ce qui pourrait faire échouer le nouveau plan dont tu parles. — En effet, répondit Donal en s'efforçant de contenir son émotion, le général Cromwell, que le Ciel lui pardonne ! est à Londres, et la plupart des chefs influents l'ont suivi, car les oiseaux de même plumage volent toujours de compagnie. Je ne crains qu'une chose, c'est que l'on ne révoque encore une fois tous les laissez-passer délivrés depuis huit jours, et...

— Et quoi encore, l'homme aux mauvais présages ? dit le prince en souriant. — Ah ! reprit le chasseur, les chevaux peuvent manquer sur quelque point...

— Eh bien ! nous irons à pied, reprit Charles Stuart, et je te promets de marcher d'un pas agile, pourvu que je n'aie plus le mont OËta et le mont Olympe suspendus à mes jambes en guise de chaussure.

En parlant ainsi, le bûcheron montra à Donal ses

gros souliers ferrés; il reprit ensuite : As-tu encore d'autres inquiétudes? — Oui, Sire, il m'en reste une, plus vive peut-être que toutes les autres, répondit le braconnier. Lord Hildebrand n'arrive pas. Je suis allé au point du jour à l'auberge du village où nous devions nous rencontrer; mais ni l'hôtelier ni les domestiques n'ont pu me donner de ses nouvelles. Voilà ce qui m'inquiète, Sire; car, si le comte n'arrive pas, tous nos plans sont renversés. Vous êtes obligé de rester ici, et Dieu sait quand vous en pourrez sortir. — Diable! dit le prince, voilà un cas difficile. Mais, ajouta-t-il aussitôt avec une noble confiance, le comte viendra. Ne t'a-t-il pas donné sa foi de gentilhomme? — L'heure du rendez-vous est passée, répondit Donal. — Que veux-tu? dit Charles Stuart en souriant. La mule de sa seigneurie se sera déterrée sur la route, et il aura fallu aller frapper de porte en porte pour réveiller le forgeron. Monsieur de Carmarthen aura soupé dans quelque taverne, et se sera ensuite querellé avec l'hôtesse sur le prix de son écot. Qui saurait prévoir tous les accidents d'un voyage? — J'aurais dû m'y attendre, continua le braconnier. Compter sur la parole de certains hommes, c'est écrire son nom sur l'eau avec un bâton. Dieu veuille que je me trompe! Mais enfin, si lord Hildebrand manque à sa promesse, où trouver de l'argent pour aller jusqu'à Bristol? — Eh! mon Dieu! s'écria le prince, un officier de marine sans argent! Est-ce donc une chose bien étonnante! va voir à Plymouth huit jours après la paie du semestre. Ne t'inquiète pas, Donal, je n'en serai que plus léger pour continuer

ma route. — Vous n'êtes pas encore parti, répliqua le braconnier, et il se passe bien des choses entre le soleil qui se lève et le soleil qui se couche. Qui sait ? un mot, un seul mot prononcé au milieu de ces bois, pourrait éveiller mille échos et faire découvrir le lieu où vous êtes. Alors on cernerait la forêt de Boscobel, et, comme disait le père Penderell, le rat qui n'a qu'un trou est bientôt pris... Mais voici mes frères qui s'avancent ; il faut tirer les provisions du panier.

ALLAN CAMÉRON.

XIV. — LA BALLADE DE CHEVY-CHASE.

Où, chère Miranda, le hasard m'a fait naître
Sur les marches d'un trône, et je suis roi peut-être.
Je voudrais me tromper... Je braverais le sort,
Et jetterais au loin ce fardeau de bois mort.

SHAKESPEARE.

Pendant que Donal étalait sur la mousse le pain noir, le fromage du comté et quelques fruits de la saison, trois bûcherons arrivèrent de divers points de la forêt et s'avancèrent jusqu'auprès de la source, tenant d'une main leurs cognées, et de l'autre, leurs bonnets de laine.

— Eh bien! camarades, dit Willie en se levant, cette matinée brumeuse a-t-elle aiguisé votre appé-

tit? Si vous êtes aussi bien disposés que moi, nous ferons honneur au déjeuner de la braconnière.

En parlant ainsi, le jeune bûcheron prit place à la table rustique et ouvrit un long couteau qu'il avait tiré de sa poche. Cependant, les trois frères restaient debout, et ne semblaient pas vouloir suivre l'exemple de leur noble compagnon. Willie ne put s'empêcher de sourire.

— Cela n'est pas bien, Jack, dit-il en s'adressant à l'un des Penderell; tu m'as promis hier de ne plus faire de façons avec moi, et voilà que tu recommences de plus belle! Si tu me respectes de la sorte, je vais me croire à la cour, et si quelqu'un vient à passer, je suis un homme perdu. Par Saint Georges! de vieux amis comme nous ne doivent pas dépenser le temps en cérémonies. Assieds-toi là près de moi, et cherche dans ta mémoire quelque bonne chanson que tu puisses m'apprendre. — Mylord, dit Jack en s'avancant avec embarras, vous êtes vraiment trop bon pour de pauvres paysans. — Ces paysans sont mes hôtes! reprit vivement le jeune prince, et Dieu m'est témoin que je suis aussi content au milieu d'eux que si j'avais trouvé un asile dans le plus beau château du comté. Allons, approchez-vous, mes amis, et posez vos cognées à terre.

Les bûcherons obéirent enfin et s'assirent à quelques pas du jeune prince. Willie ne se distinguait parmi les convives ni par ses manières ni par son costume. Il portait un justaucorps et un haut-de-chausses de gros drap vert usé jusqu'à la corde et dont on avait peine à reconnaître la couleur. Le temps

et la pluie avaient ôté à son pourpoint de cuir sa souplesse primitive. Ses bas de laine bleue étaient troués aux deux genoux, et il n'avait pour couvrir sa tête qu'un vieux chapeau gris sans coiffe ni rubans. Ses longs cheveux de cavalier étaient tombés sous les ciseaux de la prudente madame Jeanne. Grâce à ces précautions, son visage et ses mains, brunis par le soleil de la dernière campagne, ne trahissaient pas, malgré leur délicatesse, le rang élevé de l'humble bûcheron. Son appétit et sa gaité auraient pu, au besoin, donner le change aussi bien que ses vêtements.

— Jack, dit-il en posant sur son pain un quartier du fromage de brebis préparé par la braconnière, on prétend que tu as eu ce matin une querelle avec ta femme. — Qui donc vous a fait cette histoire? demanda le paysan en jetant les yeux sur ses frères; il y a des gens qui sont toujours prêts à conter les affaires de leurs voisins. — Allons, ne te fâche pas, je suis discret et n'en dirai rien à personne, reprit Willie en souriant; seulement je serais enchanté de savoir pourquoi tu es sorti de chez toi longtemps avant le jour. On t'a trouvé couché au milieu de la forêt et dormant sur la mousse comme dans ton lit. — Ce n'est que trop vrai, répondit Jack un peu confus. La nuit était même si froide, le brouillard si humide, que j'ai regretté un moment d'avoir fait un coup de ma tête. — Hélas! pensa Charles Stuart, plus d'un de mes braves Ecossais a eu froid cette nuit. — Que voulez-vous? continua le bûcheron, hier je suis rentré un peu tard, et ma ménagère qui m'attendait, en

filant, au coin du feu, n'a pas consenti à entendre mes raisons. Elle s'est mise à crier comme le ministre de Boscobel quand il prêche contre les papistes. J'avais beau tirer mon bonnet sur mes oreilles, il n'y avait pas moyen de dormir; si bien que je me suis décidé à aller faire mon somme ailleurs. Dieu merci, ce n'est pas la première fois depuis le jour de mes noces, et dans la belle saison c'est tout plaisir. — Ta femme est donc bien méchante? dit le prince. — Oh! Jenny est seulement un peu vive, reprit le bûcheron, elle ne sait rien garder sur le cœur. J'étais sûr d'avoir un sermon; aussi, quand je suis arrivé à la porte, je m'y suis pris à trois fois avant de tirer le loquet. En entrant, j'ai vu que la lampe brûlait toujours, et cela m'a donné du courage. Il n'est peut-être pas si tard que je le croyais, me suis-je dit; allons, de la fermeté, et si elle se fâche, fâchons-nous. Que diable! ne suis-je pas le maître chez moi? Bah! j'ai eu beau me piquer comme on pique un âne qui ne veut pas traverser la rivière, je n'ai pas plus tôt vu Jenny venir sur moi, sa quenouille à la main, que toute ma résolution m'a quitté; et pourtant, un pauvre homme qui a travaillé tout le jour peut bien aller vider le soir une cruche d'ale avec ses amis. — Sans doute! dit Willie avec un sourire; je n'y vois pas de mal. — N'est-ce pas? reprit Jack qui s'enhardissait peu à peu, vous ne feriez pas autrement à ma place. Je suis sûr que dans l'occasion vous videriez votre verre aussi gaiement que Tom Shippers, Balthazar Barniff, ou tel autre de mes joyeux compères de Boscobel. — Je te le prouverai à l'instant même,

Jack, dit le prince, nous allons boire ensemble et vider autant de pintes que tu le voudras. Du reste, ne crains rien, ta femme ne te les reprochera pas, ce soir, quand tu rentreras au logis.

En parlant ainsi, Willie se leva pour remplir à la source une écuelle de terre dans laquelle il but à longs traits. Il la passa ensuite au bûcheron qui eût sans doute préféré à cette eau fraîche et limpide les flots ternes et pétillants de la bière forte, mais qui se hâta de répondre à la provocation de Charles Stuart en épuisant la coupe qu'il lui présentait.

Donal cependant avait achevé son déjeuner frugal. Il prit congé de Willie pour aller rejoindre Humphrey et Richard qui devaient l'attendre à la grange d'Hobbal depuis le premier chant de l'alouette.

Quand le braconnier fut parti, la conversation ne tarda pas à se rétablir entre les convives. Le Roi semblait prendre plaisir à entretenir ses hôtes, et ceux-ci, abandonnant toute contrainte, ne songeaient plus qu'à passer agréablement le temps en gais propos. Avec la familiarité, ils avaient retrouvé leur bon sens et leur malice habituelle. L'un racontait une aventure, l'autre se plaignait de son métier ou faisait des projets pour sa famille. Les choses allaient si bien qu'au moment où l'heure sonna à l'horloge de la paroisse, les quatre bûcherons étaient étendus nonchalamment sur la mousse et riaient aux éclats.

— Huit heures ! dit Jack Penderell ; Dieu me pardonne ; nous nous sommes oubliés. Nous devrions être à nos postes et faire sentinelle. — Encore un verre de porter, Jack, répliqua le jeune prince en

puisant à la fontaine. — Merci! merci! dit le bûcheron; j'aime mieux que ma femme me batte... Mais il faut partir. Enfants, prenez vos cognées. — Allons! tu oublies la chanson que je t'ai demandée! s'écria le Roi. — Sire, répliqua Penderell, je vous la chanterai demain. — Non, certes, reprit Willie, tu ne partiras qu'après m'avoir dit la Chasse de Cheviot (1).

Les bûcherons n'osèrent pas insister, et Jack Penderell commença après avoir jeté un regard inquiet sur le sentier voisin.

LA CHASSE DE CHEVIOT.

Première stance.

Déjà le comte de Percy
Prend le chemin de la montagne;
Sa meute, en hurlant, l'accompagne;
Et le daim, que la frayeur gagne,
Croit entendre déjà sonner le halali.

— C'est très bien! dit Charles Stuart, voilà lord Percy en route pour l'Ecosse. Chante à pleine voix, Jack, mon ami. Ce bois est sonore comme une salle de palais.

Jack Penderell entonna la seconde stance.

Deuxième stance.

Il arrive le beau Percy
Avec l'aube sur la bruyère!

(1) Chevy-Chase, ballade populaire en Angleterre.
(Note du Traducteur.)

A la chasse comme à la guerre,
Aux archers ennemis comme au daim solitaire
Il n'a jamais fait de merci.

— C'était, s'écria le Roi, un terrible homme que ce comte de Northumberland (1)! Mais voyons ce que va dire Douglas. Jack, tu chantes, ma foi, aussi bien que lord Wilmot.

Le bûcheron, enhardi par ces encouragements, commença d'une voix plus forte :

Troisième stance.

Douglas, Douglas, peux-tu dormir ?
Percy médite...

A ces derniers mots, le souffle manqua tout à coup au chanteur. Il crut entendre un bruit de pas à une faible distance, tourna les yeux vers le sentier et aperçut entre les arbres une troupe d'hommes armés qui semblaient se diriger vers la fontaine.

— Sainte Vierge! dit-il, voilà les habits rouges!
— Nous nous sommes laissé surprendre, dit un autre Penderell. — Fuyez, fuyez, Sire! s'écria Jack à voix basse et avec terreur. — Il est trop tard! répondit le Roi en se mordant les lèvres. Voilà une chanson qui va me coûter cher... Mais restez assis, et toi, Jack, reprends ta ballade. — Sire, dit le bûcheron, je ne le puis... Je sens que ma voix tremble...

Cependant les soldats approchaient, et il était aisé de voir à leurs gestes qu'ils avaient aperçu les pay-

(1) Percy.

sans. Le jeune prince distribua à ses compagnons ce qui restait du pain noir et des fruits, et, prenant à la main l'écuelle plein d'eau, s'écria gaiement : Comment, Jack, mon garçon, tu restes en si beau chemin ? A ton aise. Mais, comme dit Donal, quand le rossignol a fini, la fauvette commence. Je vais chanter le troisième couplet.

En parlant ainsi, Charles Stuart reprit d'une voix ferme et timbrée la strophe interrompue.

Troisième strophe.

Douglas, Douglas, peux-tu dormir ?

Percy médite ta ruine ;

Depuis le matin il chemine ;

Il va passer sur la colline ;

— De plus près, dit Douglas, je l'ai vu sans pâlir.

Pendant que le jeune prince chantait, les soldats faisaient diligence. Leur chef marchait de quelques pas en avant, les mains derrière le dos, la tête baissée.

C'était Cromwell.

Deux autres personnages de moindre importance se tenaient à ses côtés ; l'un, qui n'était autre que le capitaine Gédéon, dépassait d'une coudée le chapeau à plumes du général. Si la chose eût été possible, on aurait pensé qu'il avait maigri depuis son exploit dans les highlands. L'autre courbait tellement le dos, se faisait si petit, qu'on n'eût pu deviner les véritables proportions de sa taille. En revanche, il était aisé de reconnaître, à ses cheveux d'un blond ardent, à sa mine obséquieuse et à son benin sourire, l'esti-

mable Patrickson. Il parlait avec chaleur, mais le général l'écoutait à peine, et l'oublia même tout à fait en arrivant auprès des bûcherons. En ce moment, Charles Stuart achevait le dernier vers de la stance.

— Ah ! dit Cromwell, en fixant sur le chanteur un regard pénétrant, c'est la vieille ballade de Chevy-Chase. C'est donc toi que j'entendais du fond de la clairière... Il me semble que tu ferais mieux de chanter des psaumes pour édifier tes camarades. — C'est l'affaire du ministre, répondit le prétendu bûcheron. Pour moi, je tâche de les égayer.

Le jeune prince avait reconnu de loin son terrible interlocuteur. Le sentiment d'horreur qu'il éprouva, en voyant le meurtrier de son père, lui aurait fait sans doute oublier ses propres dangers ; mais la crainte d'exposer à une mort certaine les honnêtes gens qui l'entouraient l'obligea à se contenir et à tromper, autant que cela lui serait possible, l'œil vigilant de son ennemi. Il se résigna donc à conserver son rôle de bûcheron, et prenant l'écuelle remplie jusqu'aux bords, il la porta à ses lèvres et la vida d'un trait, sans en répandre une seule goutte. Son émotion était profonde ; mais sa main ne tremblait pas.

Cromwell, appuyé sur le pommeau de sa canne, examinait avec attention les trois autres paysans. Leurs physionomies simples et naïves arrachèrent un sourire au général parlementaire, qui n'était pas sans doute accoutumé à voir autour de lui de semblables visages. Il se tourna vers le capitaine, et lui

dit à voix basse : Nous ferons bien de continuer notre route ; le temps est un don du Seigneur, il ne faut pas le dissiper vainement.

Le capitaine se tourna vers sa troupe et allait lui ordonner de se remettre en marche, lorsque le général se ravisa.

— Un moment, dit-il. Réflexion faite, je vais interroger ces bûcherons. En frappant un caillou, on en fait souvent jaillir la lumière. Dis-moi, l'ami, poursuivit-il en s'adressant à Willie, y a-t-il longtemps que tu travailles dans ces bois ? — Depuis qu'on a commencé la coupe de cette année, répondit le bûcheron en se levant avec indifférence.

Il se mit ensuite à aiguiser sa cognée en sifflant un air du pays.

— Il passe quelquefois des voyageurs dans cette forêt ? demanda Cromwell. N'en as-tu vu aucun ces jours-ci ? — Si j'en ai vu ? dit Willie. Je le crois bien ! D'abord...

Le général parlementaire se rapprocha vivement.

— D'abord, reprit le bûcheron, le receveur des tailles monté sur son cheval blanc, avec sa valise derrière lui et deux pistolets aux arçons de la selle. On dit qu'il a plus de besogne que jamais depuis qu'on a promis d'abaisser les taxes et de donner aux pauvres gens... — C'est bien ! c'est bien ! dit le futur Protecteur. Qu'as-tu vu ensuite ? — J'ai vu trois dignes soldats du parlement qui s'en allaient à petites journées, ayant chacun la Bible dans une main et la bouteille dans l'autre. — Tu ne me comprends pas, dit Cromwell avec impatience ; je te demande si tu n'as vu per-

sonne de suspect, de malintentionné, un ennemi de la chose publique, rôdant le soir dans ces bois.... Tu sais ce que je veux dire... un jeune homme... celui qui a été vaincu à Worcester. — Vous voulez parler du Roi d'Angleterre et d'Ecosse, interrompit le bûcheron? — Oui, dit Cromwell, de celui qu'on appelait le Roi d'Ecosse. Je sais qu'il est encore dans ce pays, et je vous l'annonce, afin que si quelqu'un de vous entendait parler du lieu où il se cache....

Ici Cromwell s'arrêta, réfléchit un moment, et reprit ensuite d'un ton insinuant : Il ne faut souvent qu'une occasion pour qu'un paysan devienne aussi riche que son seigneur. J'en sais une....

— Vraiment ! dit Patrickson en dressant les oreilles comme un lévrier qui a découvert une trace. — Oui, continua le général, il suffirait de se rappeler cet homme dont l'Ecriture nous a conservé la mémoire.... Après la bataille de Gabaon, il aperçut dans une caverne les rois que Josué avait faits. Ecoutez bien ceci.... Il y avait cinq rois dans cette caverne. Voulez-vous savoir ce que fit cet homme ? Il alla trouver.... — Je comprends maintenant, interrompit le bûcheron, en tirant de sa ceinture le papier imprimé que Donal lui avait remis, et je puis achever votre histoire. — Voyons, dit Cromwell.

Usquebaugh, croyant que le bûcheron, inspiré tout à coup par l'esprit saint, allait commencer un sermon, croisa les bras sur sa poitrine, et baissa les yeux avec componction, selon son habitude lorsqu'il assistait au prêche. Willie cependant avait déployé la pancarte, et après avoir jeté un coup d'œil sur les

frères Penderell, il commença à lire d'une voix claire, mais en affectant l'hésitation d'une personne peu accoutumée à cet exercice.

« Le haut constable fait savoir à tous et à chacun
« qu'en vertu d'un acte du parlement, en date du
« 8 septembre 1631, il est ordonné ce qui suit : »
A merveille, dit le général, que ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendent.

Le jeune prince continua avec un sourire.

« 1^o Quiconque sera atteint et convaincu d'avoir
« donné asile à Charles Stuart, l'ex-roi d'Ecosse, sans
« le livrer à la justice, sera puni de mort. Ses biens,
« s'il en a, seront confisqués, et sa famille sera
« anéantie jusqu'à la dernière génération. »

A ces mots, un frisson parcourut l'assemblée.

— Voilà un homme qui commente bien les Ecritures, observa Cromwell, en passant la main sur ses longues moustaches. Le bûcheron poursuivit d'un air assuré :

« 2^o Toute personne qui, sachant le lieu où se cache le fugitif, n'en aura pas immédiatement informé les magistrats sans le délai d'un jour ni d'une heure, sera puni de mort. Ses biens, s'il en a, seront confisqués, et sa famille sera anéantie jusqu'à la dernière génération. »

Pendant cette lecture, les trois frères Penderell restèrent aussi impassibles que s'ils n'eussent jamais entendu parler du noble jeune homme dont le salut pouvait leur coûter si cher. Le prince laissa tomber sur eux à la dérobée un regard plein de reconnaissance, et reprit avec le même sang-froid, quoiqu'il

eût vu Usquebaugh se frapper sur le front, comme un homme qui cherche à rappeler ses souvenirs :

« 3^e Une récompense de vingt-cinq mille livres sera comptée à celui qui livrera mort ou vif ledit Charles Stuart, ou qui pourra donner quelques renseignements précis sur le lieu de sa retraite. »

— Vingt-cinq mille livres! s'écria Patrickson en faisant un geste d'admiration, vingt-cinq mille livres!... Et pour si peu!... Ah! si je le rencontrais! —

— Le parlement est généreux, dit Willie, Judas a vendu son divin maître pour trente deniers. — Oui, dit Cromwell, mais il y a des gens qui ont des scrupules; d'ailleurs on ne saurait payer trop cher l'arrestation de ce jeune homme aventureux qui peut, en frappant du pied la terre, en faire sortir une armée, et détruire l'œuvre sainte que nous avons commencée, ajouta-t-il en se tournant vers Gédéon. — Et combien cela fait-il, vingt-cinq mille livres? demanda l'un des Penderell. — Je n'en sais trop rien, dit Willie, mais je pense qu'il y aurait là de quoi acheter un beau moulin à Humphrey, des terres à froment, des prés et des vaches pour ta sœur, et, pour nous quatre, de quoi devenir d'aussi gros bonnets que le vieux Hawking, malgré sa poule noire. — Bah! dit Jack Penderell, nous n'aurons jamais assez de bonheur pour cela.

Gédéon tenait toujours ses yeux fauves attachés sur l'insouciant Willie.

— Allons, allons, reprit Jack en s'adressant au jeune prince, à l'ouvrage! fainéant, bouche d'or! Le soleil est déjà haut, et si l'on te laissait faire, tu serais

encore ici à la nuit close. — En effet, dit Cromwell, nous ne faisons nos affaires ni les uns ni les autres. Au revoir, bonnes gens, n'oubliez pas que l'homme dont parle l'Ecriture alla trouver Josué et le conduisit à la caverne de Makhéda, où se cachait le roi d'Ecosse..... je me trompe..... où se cachaient les rois de Chanaan.

En parlant ainsi, le général tourna le dos aux bûcherons et se mit en marche avec sa troupe, pendant que Willie reprenait sa cognée et chantait d'une voix sonore la strophe de Chevy-Chase :

Douglas, Douglas, peux-tu dormir ?
Percy médite ta ruine ;
Depuis le matin il chemine ;
Il va passer sur la colline ;
— De plus près, dit Douglas, je l'ai vu sans pâlir.

Le général, en s'éloignant, écoutait malgré lui cette vieille ballade, et s'étonnait de l'impression singulière que produisait sur lui la voix énergique du chanteur ; mais bientôt il cessa de l'entendre et marcha d'un pas moins rapide. Usquebaugh, qui suivait à quelque distance, se retourna souvent, tant qu'il put voir le jeune bûcheron. Il lui semblait qu'il l'avait déjà rencontré ailleurs et même dans une circonstance importante de sa vie ; mais en quel lieu ? en quel temps ? c'est là ce qui échappait toujours à sa mémoire. Il chercha autour de lui son lieutenant, suivant sa coutume lorsqu'il se trouvait embarrassé. Mais l'honnête De Profundis avait été détaché sur un autre point de la forêt, et Gédéon n'aperçut que le

clerc du juge, relisant d'un œil avide la proclamation sanguinaire du parlement.

Tout à coup Cromwell s'arrêta, et fixant les yeux sur le capitaine : Connaissez-vous le Jeune Homme ? dit-il d'un ton bref. — Oui, général, je l'ai vu à Worcester, répondit Usquebaugh, et, je crois aussi, dans les highlands. — Avez-vous bien regardé ce bûcheron qui m'a parlé tout à l'heure et qui nous a lu le décret du 8 septembre ? continua le général avec agitation. — Oui, Mylord, répondit le capitaine, frappé d'une subite lumière. — Avez-vous entendu le son de cette voix ? avez-vous vu ces traits, ces gestes, ce sourire hautain ?... C'est lui ! c'est lui, vous dis-je ! s'écria Cromwell avec une sourde colère. — En effet, dit Usquebaugh, se rappelant le visage de l'infortuné Charles I^{er}, il ressemble... — Silence ! dit le général en pâlisant, votre mémoire n'est pas heureuse, capitaine ; elle vous sert mal à propos..... et trop tard ! Mais il est temps encore ; il faut retourner en arrière. Nous le retrouverons sans doute, car on dit que le cerf s'endort quelquefois, lorsqu'il a dépisté le chasseur.

En même temps Cromwell ordonna aux mousquetaires de faire volte-face et reprit avec eux le chemin de la fontaine. Ils marchèrent à grands pas, mais avec précaution, et en gardant le plus profond silence. Bientôt le général put entendre le bruissement de la source et s'assurer que la place où il avait laissé les bûcherons était encore occupée. Il divisa alors ses soldats en plusieurs troupes, et les distribua sur plusieurs points de la futaie, de manière à couper toute

retraite au jeune prince et à ses compagnons. Puis il s'avança lui-même vers la fontaine, certain que sa proie ne pouvait lui échapper; mais il ne restait auprès des fagots de ramée qu'une seule personne, et ce n'était pas Charles Stuart. Ce n'était pas même un des bûcherons dont la figure naïve avait trompé la clairvoyance ordinaire du général.

XV.—LES DOUZE SEQUINS.

Adieu ! mon bonheur fuit et ma joie est perdue !
 Brillants marcs d'or, adieu, vous qui charmiez ma vue !
 Adieu, noble d'argent, noble aux douces clartés !
 Ducats que dans ma main tant de fois j'ai comptés !
 Hélas ! vous me quittez ! Je ne pourrai plus dire :
 C'est à moi ! c'est mon bien ! Moi seul je vous admire !
 Beau noble, mon ami, dis-moi donc où tu vas.
 Mais où vais-je moi-même ? Où ? Je ne le sais pas

CHATTERTON.

Le nouveau personnage, vêtu en paysan gallois, était assis sur un tronc d'arbre et tirait du panier de madame Jeanne quelques fruits oubliés sans doute par les bûcherons au moment d'une fuite précipitée. Il devait avoir grand appétit, car il savourait avec délices un morceau de pain noir et une pomme à moitié verte, débris du festin royal. Nous aimons à croire que le lecteur a déjà reconnu avec regret, dans ce convive attardé, notre ami Allan Caméron.

Il avait eu jusqu'alors le bonheur de se dérober à

toutes les mauvaises rencontres, tandis que des milliers de ses malheureux compatriotes, faits prisonniers sur le champ de bataille ou arrêtés dans leur fuite, étaient les uns condamnés à une mort ignominieuse, les autres vendus comme esclaves aux planteurs des colonies. Mais son déguisement, qui l'avait sauvé tant de fois, ne devait plus le protéger. Cromwell arrivait auprès de la fontaine. Il fixa un moment les yeux sur le montagnard, et lui demanda ensuite d'un ton bref ce qu'il faisait en ce lieu.

Allan, absorbé dans ses préoccupations gastronomiques, ne s'était point aperçu de l'arrivée du général. Aussi cette question inattendue le réveilla comme en sursaut. Il se leva, regarda Cromwell, et comprit aussitôt le danger qui le menaçait. Il voulut alors s'élancer vers le taillis, mais en tournant la tête, il se vit enveloppé par les habits rouges, dont les mousquets étaient braqués sur lui, prêts à faire feu au premier signal. La résistance était impossible.

— Qu'on le désarme, dit Cromwell.

En entendant ces mots le highlander saisit son poignard. Il jeta un regard d'adieu sur ce présent de la White-Lady, et avant que les soldats se fussent approchés, il le fit voler au-dessus des arbres vers un point éloigné de la forêt. L'arme alla se perdre, en sifflant, dans l'épaisseur des feuilles.

— C'est bien, reprit le général avec impatience; maintenant, si tu tiens à la vie, réponds-moi! où est le roi d'Ecosse?—Le Roi! dit Allan avec surprise; en vérité, je ne sais ce que vous voulez dire.

Allan n'était arrivé auprès de la fontaine qu'après

le départ des bûcherons. Il ignorait absolument le sort du Roi depuis la journée de Worcester : mais tout devait faire penser à Cromwell que le jeune montagnard était un complice du prince fugitif.

— Ne cherche pas à me tromper, dit Olivier en faisant un pas en avant; il était là, assis à cette place; je l'ai tenu sous ma main comme je te tiens en ce moment, et tu connais le chemin qu'il a pris. — Je l'ignore, répondit Allan, et j'en suis doublement heureux; car, si je le savais, pour la première fois de ma vie je ferais un mensonge. — Ainsi, reprit le général, tu es venu dans ce lieu sans dessein, ou comme un frêlon dans la ruche, lorsque l'abeille l'a quittée. — Une voix qui chantait m'a attiré vers cette partie du bois, répartit le highlander. — Son accent le trahit, dit Cromwell, c'est un Ecossais! S'il continue à jouer son rôle de confident à l'épreuve, Dieu ait pitié de son âme! — Si Votre Excellence l'avait pour agréable, dit Gédéon, saisissant avec plaisir cette occasion de faire sa cour au général, nous pourrions le pendre à l'une de ces branches. — Non, plus tard. Il se ravisera peut-être, dit Cromwell. En attendant, nous allons continuer nos recherches et battre l'estrade dans la forêt. Le Jeune Homme ne saurait être loin d'ici. Je confie le prisonnier à votre garde. Placez-vous à côté de lui, capitaine, et s'il fait mine de s'évader... — Comptez sur moi, répondit Usquebaugh en s'approchant du montagnard. Mais, comme il se baissait pour attacher les mains du captif, il reconnut tout à coup l'un des généraux de Mac-Ferlane et recula d'un pas en arrière.

—C'est un Caméron ! dit-il avec une sorte d'effroi.

—Eh bien ! s'écria Cromwell, allez-vous lui rendre votre épée ? — Je me la passerais plutôt au travers du corps, répondit Usquebaugh.

Allan se laissa lier par les soldats, et jetant sur Gédéon un regard de mépris : Voilà une belle journée pour vous, capitaine, dit-il avec un sourire dédaigneux. Vous aviez l'air moins résolu lorsque trente hommes ont fait poser les armes à votre compagnie.

Cromwell se retourna vivement.

—Trente hommes ! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela signifie ? On m'avait parlé d'une armée. — D'une armée ! dit Allan avec orgueil, il y avait mieux que cela ! — Quoi donc ? — Il y avait Charles Stuart ! — En marche, dit Cromwell, d'une voix qui fit trembler le capitaine. Que les sergents avec leurs escouades fouillent chacun dans une direction différente. Sondez les broussailles avec la pointe de vos lames. Hâtez-vous ! Maintenant, Usquebaugh, suivez-moi !

Gédéon plaça le montagnard au milieu d'un peloton de mousquetaires et marcha à côté de lui d'un air soucieux.

— Consolez-vous, capitaine, lui dit le Caméron ; vous aussi, vous n'étiez que trente hommes quand vous m'avez fait prisonnier.

Pour toute réponse, le digne ami de De Profundis étendit son bras gigantesque et montra le poing au highlander en articulant à demi voix quelques blasphèmes. La présence de Cromwell lui fit ajourner sans doute de plus amples démonstrations d'amitié.

Le général, qui n'avait perdu que quelques minutes pendant cette scène, se dirigeait avec rapidité vers la partie orientale de la forêt, attentif au moindre bruit, espérant à chaque instant qu'un éclat de voix viendrait lui annoncer le succès de l'expédition. Il chemina ainsi assez longtemps sans s'apercevoir que Patrickson ne l'avait point quitté et le suivait de près, le cou tendu, l'oreille basse, comme un chien qui voudrait flatter son maître et craindrait de l'irriter. Enfin en se retournant pour jeter un regard inquiet vers un fourré où il avait entendu parler à voix basse, il surprit le clerc dans l'attitude familière aux solliciteurs. Les membres de la chambre des communes peuvent se faire une idée claire et précise de l'allure du personnage. Ils sont exposés chaque jour à voir leurs pans d'habit déchirés par les mains audacieuses de pareils importuns. Cromwell n'aimait pas les placets, mais il y avait une chose qu'il aimait encore moins, c'étaient les gens qui les lui présentaient. Cependant il avait pour politique de ménager les grands et les petits, les bons, et surtout les méchants. Il réprima donc le mouvement d'humeur que lui causa Patrickson et, voyant deux mousquetaires sortir du fourré, se résigna à adresser la parole à son intrépide compagnon.

— Encore vous ? s'écria-t-il, ne vous ai-je pas dit que la chose était impossible ? J'ai vu le juge à Londres. C'est un honnête homme. — Mylord, dit Patrickson... — C'est bien, je vous entends depuis tantôt trois heures, et n'ai les oreilles pleines que de vos nasillements ; vous voulez la place du juge, afin de vendre la justice qu'il rend gratis...

— Mais Votre Excellence oublie... — Je n'oublie jamais rien, dit Cromwell, vous m'avez servi. Grâce à vous, les prisons de Stafford sont pleines de gens qui, s'ils eussent été libres, auraient combattu à Worcester. Je ne les redoutais pas ; mais enfin vous avez su découvrir leurs intelligences avec l'ennemi, et vous avez combattu, à votre manière, pour la cause du Seigneur. Il vous faut une récompense dans ce monde en attendant celle que vous méritez dans l'autre. Vous les aurez toutes les deux, soyez-en sûr. Quant à sir John Ramsay, je ne puis le dépouiller qu'après avoir reçu des preuves de sa trahison. Allez, Monsieur, un homme comme vous n'est jamais en peine d'en donner.

En disant ces mots, le général laissa Patrickson interdit et s'éloigna d'un pas rapide.

— Des preuves ! dit Patrickson en puisant dans sa boîte de corne une prise de tabac, des preuves ! S'il ne fallait que des témoins, ce ne serait pas une chose bien dispendieuse ; mais des preuves ! elles n'existent pas plus que le crime... Et pourtant, ajouta le clerc en fermant sa tabatière, j'en trouverai.

Pendant que le fils du barbier s'acheminait vers le village en ourdissant de nouvelles trames contre l'honnête M. Ramsay, deux cavaliers suivaient au petit trot l'une des nombreuses avenues de la forêt. Le premier, qui avait la tournure caractéristique d'un gentilhomme campagnard, était monté sur un maille bidet qu'il maniait avec dextérité, et dont la tête se relevait assez fièrement grâce, aux brides que l'écurier tenait d'une main ferme. Le second, vêtu

comme les paysans du comté, semblait mal à l'aise sur l'énorme cheval de labour au-dessus duquel il était juché à peu près comme un cornac sur son éléphant. Le pauvre diable avait beau s'armer de résolution et enfoncer ses pieds jusqu'à la cheville dans les étriers, il ne sautait pas moins à chaque pas de manière à compromettre son équilibre, et ne parvenait à se maintenir sur la selle que par de nombreux tours de force. De temps en temps, il jetait un regard éploré sur son compagnon de route qui marchait en avant de toute la vitesse de sa monture.

— Mylord, lui disait-il, mettant, bien malgré lui, l'intervalle d'un soubresaut entre toutes les syllabes qu'il prononçait, sommes-nous bientôt arrivés ?

Pour toute réponse, le gentilhomme fouettait sa bête avec une baguette d'osier, et engageait l'infortuné voyageur à prendre patience. Mais celui-ci ne semblait guère disposé à suivre ce sage conseil.

— Jamais ce maudit cheval n'ira jusqu'au bout, dit-il avec angoisse, il ne peut plus vous suivre et trébuche à tout moment. — Allons ! mon brave Chinscaper, du courage ! répliqua le gentilhomme, ton cheval est un vigoureux Normand qui eût porté sans peine Lady Rochester de Londres à Windsor, quoique la bonne dame fût taillée sur de telles proportions qu'il ne lui fallait pas moins de trente aunes de satin pour la jupe de sa robe seulement ! Tu n'as pas la prétention de rivaliser pour l'embonpoint avec lady Rochester. Tu n'es chargé que de tes pe-

chés, Roboam, et c'est là un fardeau qui ne pèse guère que sur la conscience.—Je ne connais pas lady Rochester, répondit le barbier, mais je suis sûr qu'elle ne voudrait pas être à ma place à l'heure qu'il est. — Nous n'avons plus qu'une lieue à faire, mon garçon, dit le gentilhomme, tiens-toi bien et soulève-toi sur tes étriers, cela repose. Lady Rochester est une dame d'honneur de la reine Elisabeth dont on parlait comme d'une beauté du temps de mon oncle le baronnet. Quand je l'ai connue, Chinscaper, elle avait bien changé. Je ne dirai pas qu'elle fût précisément l'ombre de ce qu'elle avait été, l'expression ne serait pas juste, car la chère dame, loin de perdre sa consistance, s'était acquis de nouveaux droits à l'admiration des hommes positifs, et sa personne avait pris un tel développement qu'on s'était vu forcé d'élargir les portières de son carrosse pour qu'elle pût monter ou descendre librement. Mon oncle le baronnet en a gémi plus d'une fois, mais pour mon compte j'ai toujours trouvé que la douairière figurait à merveille derrière le fauteuil de la reine, les jours de grande réception.— Vous en parlez bien à votre aise, monsieur le comte, dit Roboam qui était dans une trop grande perplexité pour bien comprendre ce que lui disait son compagnon de route, je ne dédaignerais pas en ce moment le carrosse de lady Rochester. Mon cheval est hors d'haleine, et ce vilage que nous apercevons devant nous depuis tantôt trois heures semble fuir à mesure que nous avançons. Voulez-vous que nous fassions une petite halte? nous nous asseierons sur l'herbe, vous me conterez

vos campagnes de Bohême, et je lâcherai la bride à Bidy pour qu'il puisse paitre le long du fossé. Le pauvre animal n'a rien mangé depuis Greenfield. — Veux-tu me faire encore perdre une heure, maudit barbier? s'écria lord Hildebrand; crois-tu que ce soit en nous arrêtant dans toutes les tavernes que nous empêcherons le clocher de Boscobel de reculer devant nous? Je devais arriver dans ce village ce matin avant l'aube, et grâce à toi, qui as voulu boire tout le long du chemin, je n'y serai pas à neuf heures. — Tout le long du chemin nous avons lu les enseignes des cabarets pour nous désaltérer. La pinte de mauvaise bière que nous avons vidée à Newroad, et que vous avez payée deux pences, ne m'a pas fait perdre la mémoire. Je me souviens parfaitement qu'à chaque village vous promettiez de vous arrêter à la bourgade prochaine, mais je m'en moque. Si Bidy ne peut plus faire son service demain, s'il devient poussif, vous ne m'accuserez pas. Je vous ai assez prévenu.

A ces mots, lord Hildebrand retint vivement son cheval par la bride et jeta les yeux sur la lourde monture du barbier. Mais l'honnête Bidy trôttait de son mieux, sans donner aucun signe de lassitude ou de mauvaise humeur. Le comte, satisfait de cet examen, hocha la tête, piqua des deux, et continua sa route, au grand déplaisir de Roboam.

— Tout va bien, dit-il en fermant avec soin le manteau de voyage qui tombait de ses épaules et couvrait son cheval presque en entier; tout va bien,

et il faut espérer que nous arriverons sans encombre au terme de notre course. Je n'en serai pas fâché, Roboam, je n'en serai pas fâché. — Ni moi non plus, Mylord, dit Chinscaper; nous avons marché une bonne partie de la nuit comme des gens qui craignent la lumière, et nous voilà à présent à dix fortes lieues de Greenfield. Je suppose que vous venez surprendre dans son lit quelque créancier récalcitrant et lui rappeler le jour de l'échéance. Peste! il faut que la somme soit ronde pour que vous quittiez ainsi Rochdale et vous promeniez à travers champs, à peu près comme un jeune garçon qui court les aventures.

— Plût à Dieu! soupira le comte.

Roboam s'imagina que lord Hildebrand pensait à ses jeunes années et les regrettait.

— Ma foi! dit-il, pour le consoler sans doute, j'aimerais mieux être à votre place qu'à celle d'un jeune homme qui court à un rendez-vous. Vous reviendrez avec un sac de beaux écus, tandis qu'après deux heures de conversation avec la plus jolie fille du comté, on s'en retourne avec de belles promesses qui ne coûtent rien et qui ne valent pas plus qu'elles ne coûtent. Parlez-moi de guinées, jeunes ou vieilles! quel son agréable à entendre, lorsqu'on les laisse tomber une à une dans sa bourse et qu'on peut se dire : Demain, je les compterai encore, elles sonneront de même qu'aujourd'hui, et le vent ne les emportera pas comme il emporte les paroles et les serments des amoureux!

Le comte poussa un profond gémissement. Une

vive agitation se peignit sur sa figure. Cependant il parut bientôt reprendre son empire sur lui-même, et dit en caressant le cou de son cheval : Il faut avouer que ce diable de collecteur a fait un bon marché en m'achetant mon petit genêt. — Vous n'y avez pas perdu grand'chose de votre côté, Mylord, interrompit Chinscaper, car, outre les vingt-cinq livres que vous vous êtes fait compter, vous vous êtes prudemment réservé le droit de monter sur votre bête lorsque bon vous semblerait. De cette façon vous avez l'argent, vous avez le cheval, et vous n'avez plus besoin de tirer le foin du grenier. — C'est un tour de maître, dit lord Hildebrand en riant dans sa barbe ; le collecteur n'a pas à se plaindre, je ne lui ai pas fermé les yeux lorsqu'il a conclu avec moi et qu'il est venu m'apporter les vingt-cinq livres. D'ailleurs, le genêt qu'il a acheté est un véritable trésor ; il tient du cheval arabe, qui fait cinquante lieues dans le désert sans boire ni manger. Je suis sûr qu'en Ecosse, où l'on voit des choses si extraordinaires en ce genre, on ne trouverait pas un homme ou une bête qui en pût faire autant. Pour ma part, je n'en ai rencontré nulle part depuis la guerre de Bohême. — Vous en avez vu en Bohême ! s'écria Roboam ; vous m'étonnez, Mylord, je croyais que la tempérance n'était pas la vertu distinctive des Allemands. Ah ! vous avez connu un Allemand qui restait trois jours sans boire ni manger ?

En parlant ainsi, le barbier espérait amener le comte sur son thème favori, les souvenirs militaires, et le forcer adroitement à ralentir sa marche qui de-

venait de plus en plus rapide à mesure qu'ils approchaient du village. Lord Hildebrand ne tomba pas dans le piège, il se hâta de satisfaire la curiosité de son compagnon, mais tout en fouettant avec sa baguette les flancs de sa monture.

— Oui, dit-il, d'un air de satisfaction qui contrastait avec la mine piteuse de Chinscaper, c'est une singulière aventure. Nous venions de quitter nos quartiers d'hiver et nous nous préparions à entrer en campagne, lorsqu'un jeune seigneur moscovite demanda à l'archiduc la permission de suivre l'armée et de servir dans le corps des lansquenets, auquel j'avais l'honneur d'appartenir. L'archiduc donna au nouveau venu une compagnie et me pria d'être son parrain, c'est-à-dire de le présenter aux officiers du régiment et de lui apprendre à faire manœuvrer sa troupe. Le Moscovite était du même âge que moi, nous étions étrangers tous les deux. Bientôt une grande intimité s'établit entre nous. En huit jours nous étions devenus de vieux camarades. Nous mangions à la même table, nous montions tour-à-tour les mêmes chevaux, et lorsque l'un de nous allait conter fleurette à quelque petite bourgeoise du Brandebourg, l'autre faisait le guet dans la rue, de peur de surprise. A notre arrivée en Bohême nous étions si contents l'un de l'autre, que nous résolûmes de vivre toute la campagne sous la même tente. Nous choisîmes la sienne, qui était grande et fort commode. Quant à la mienne, je la vendis à un capitaine de dragons. Je l'avais achetée à Berlin un an auparavant, mais elle avait déjà dix bonnes années de service, et un

mendiant n'en eût pas voulu pour en faire des besaces. Quoi qu'il en soit, comme on était loin des villes marchandes, j'en tirai douze beaux sequins tout neufs que j'ai encore, et que.... et que....

Lord Hildebrand n'acheva pas. Il était stupéfait de l'aveu qui venait de lui échapper. Cependant il se frappa le front et dit en toute hâte : Mais non, je me trompe, Roboam, je me trompe, il y a longtemps que ces fines pièces d'or sont parties de chez moi. Je les avais conservées par curiosité et les montrais parfois à mes amis. Bah ! elles n'ont pas vieilli dans mon escarcelle. Je me souviens à présent de les avoir données lors d'une levée de subsides, sous le roi Charles. Est-il bien possible qu'à mon âge on se fasse encore illusion comme si l'on avait quinze ou seize ans !

— Le vieux sorcier veut me donner le change, pensa Roboam, je suis sûr que son neveu trouvera les douze sequins en belle et nombreuse compagnie dans quelque coin du château. — Où donc en étais-je ? demanda lord Hildebrand en jetant un regard inquiet sur le barbier. — Vous parliez d'un jeune seigneur moscovite que vous aviez pris en amitié, dit Chinscaper. — En effet, reprit le comte, rassuré par l'air indifférent de Roboam, je n'ai jamais aimé personne autant que ce pauvre Lutkievitch. Il m'est arrivé souvent de lui reprocher en termes assez durs ses habitudes de prodigalité ; mais, au bout du compte, c'était un brave gentilhomme qui ne reculait pas lorsqu'il fallait avancer, et qu'on était plutôt obligé de retenir pour qu'il ne prit pas sa volée comme un

faucon décapé. — Mylord, observa le barbier, je ne comprends pas bien ce qu'il peut y avoir de commun entre ce Moscovite et le digne Allemand dont vous me vantiez tout à l'heure la frugalité. — Qui t'a dit que je voulais parler d'un Allemand, imbécile? s'écria le comte, qui n'aimait pas à être interrompu. Mets un frein à ta langue. Lorsqu'on te raconte une histoire, tu voudrais aussitôt en savoir la fin. Allons, un peu de patience, et ménage ce malheureux Biddy. Tu folâtres sur son dos comme si tu te croyais à la danse le jour de la fête de Greenfield. Je disais donc, poursuivit-il sans écouter la justification de Roboam, je disais que Lutkievitch se comportait vaillamment dans toutes les rencontres, et gagnait noblement ses éperons. Il aimait surtout les affaires d'avant-garde, où la mêlée est moins bruyante et où l'on est toujours sûr de se battre. Là-dessus, j'étais parfaitement d'accord avec lui. Nous employions donc tout notre crédit auprès de l'archiduc pour être tous les jours ensemble à notre poste favori. La campagne s'écoula joyeusement. Nous n'avions reçu l'un et l'autre que de légères blessures, et nous nous promettions d'aller passer en Italie la mauvaise saison. Nous rentrions à petites journées dans le Palatinat, lorsqu'un matin, dans la première semaine d'octobre, l'avant-garde dont nous faisions partie fut surprise par un corps d'infanterie hongroise et vivement attaquée sur le front et sur les flancs. Nous eûmes d'abord quelque peine à rallier nos lansquenets et à fondre avec eux sur l'ennemi. Enfin, après quelques minutes de désordre, nous les

rangeâmes sur deux lignes et exécutâmes quelques charges qui mirent les Hongrois en déroute. A la dernière, j'étais à côté de Lutkievitch ; il ne m'avait jamais paru plus gai et plus insouciant. Tout à coup, au moment où nous donnions tête baissée dans la colonne, je le vis chanceler sur son cheval, sa main serra convulsivement son sabre, et il s'appuya avec effort sur le pommeau de la selle. Nous arrivions sur l'ennemi ; je ne songeai qu'à faire mon devoir et tombai sur les Hongrois à grands coups d'estoc et de taille. Il me sembla que Lutkievitch me suivait et faisait comme moi. Après une rude escarmouche, nous restâmes maîtres du champ de bataille. Je me retournai alors pour chercher mon compagnon, et le découvris à quelques pas de l'endroit où j'étais. Je le vois encore en ce moment. Il était à cheval, mais son sabre pendait à son côté, ses yeux étaient fixes, son visage blême à faire peur. Lutkievitch ! m'écriai-je en m'élançant vers lui, qu'avez-vous ? Le pauvre garçon ne me répondit pas. Il laissa retomber la main qu'il tenait appuyée sur son cœur, et aussitôt des flots de sang s'échappèrent de sa poitrine ; j'eus à peine le temps de le recevoir dans mes bras. — C'est vous ? dit-il, en se penchant vers mon oreille, avouez que j'ai du malheur ? J'espérais passer le carnaval à Venise. — Nous irons, mon ami, nous irons, répondis-je tout troublé. Lutkievitch secoua la tête et reprit d'une voix plus faible : Non ! j'ai senti la balle pénétrer jusque dans mon cœur... Adieu, Brand... Je vous donne mon cheval. Il n'est pas beau, mais gardez-le à cause de moi, ainsi qu'Ivan, mon domestique. Ils

ne vous coûteront pas bien cher à nourrir ni l'un ni l'autre..... Après avoir parlé ainsi, Lutkievitch me serra le bras et rendit l'âme en murmurant le nom d'une femme qu'il aimait.

La voix du comte s'était altérée peu à peu. Il essuya une larme et poursuivit avec émotion :

Oh! c'est là une belle mort, Roboam, j'ai toujours souhaité de mourir d'un bon coup de feu, plutôt que de m'éteindre lentement entre deux draps... après m'être ruiné en visites de médecin et en comptes d'apothicaires, ajouta-t-il par un retour naturel à ses préoccupations d'ordre et d'économie.

Le barbier avait presque oublié sa fâcheuse position pour écouter le récit de lord Carmarthen, mais il ne fut pas entièrement satisfait en arrivant au dénouement de l'histoire.

— Mylord, dit-il, permettez-moi de vous rappeler qu'il s'agissait d'abord d'un Allemand..... — Ce fut moi qui rendis les derniers devoirs à Lutkievitch, reprit le gentilhomme sans tenir compte de l'observation de Roboam. Les lansquenets creusèrent une fosse où je déposai le corps de mon ami avec ses armes, et, lorsqu'on eut recouvert la tombe, nous nous éloignâmes en pleurant. Au milieu de mon chagrin, j'oubliai d'abord Ivan et le cheval de Lutkievitch. Ce fut seulement à la première étape que je songeai à remplir la promesse que j'avais faite au défunt. J'ordonnai aussitôt de chercher le domestique, mais on ne le trouva nulle part. C'était une espèce de Kal-mouk, robuste et trapu, qui ne comprenait pas un mot d'allemand ou d'anglais, mais qui m'avait tou-

jours paru fort attaché à son maître. Je supposai qu'il était resté parmi les trainards. Trois jours se passèrent ainsi dans une complète incertitude. Enfin je résolus d'aller dire adieu à la tombe de mon ancien frère d'armes avant de quitter le pays. J'arrivai dans la plaine aux approches de la nuit et aperçus de loin un homme assis à quelques pas du tertre funèbre. Un cheval, qu'à son poil long et hérissé, à ses formes osseuses, je reconnus pour celui de Lutkievitch, était auprès de l'étranger. L'homme et la bête ne bougeaient pas plus que des statues. Cependant, comme j'avais, l'étranger leva les yeux et me laissa voir sa figure. C'était Ivan. Le pauvre garçon n'avait pas voulu abandonner son maître, même après sa mort. Il était demeuré trois jours à la même place, sans faire un mouvement et sans prendre aucune nourriture. Le cheval, qui avait pourtant la bride sur le cou, ne profitait pas de sa liberté et se tenait à quelque distance du Kalmouk, la tête basse, les narines ouvertes comme s'il eût flairé la terre. Il semblait aussi triste qu'Ivan, et sans doute n'avait pas mangé plus que lui, car la plaine était aride aux alentours, si aride qu'une chèvre n'y aurait pas trouvé sa maigre pâture. — Parbleu ! me dis-je tout bas, voilà deux êtres précieux, on ne dépenserait pas dix couronnes par an pour leur entretien. Wilhelm prétend qu'il maigrit chez moi. Eh bien ! il ira faire bonne chère ailleurs. Je remplirai les intentions du défunt, je prendrai le Tartare à mon service, et ne monterai que ce petit cheval de l'Ukraine. En effet, je fis signe à Ivan de me suivre ; et comme il avait l'habitude de

m'obéir comme à son maître, il se leva sans prononcer une parole. Nous gagnâmes à petites journées la ville où je voulais passer l'hiver ; Wilhelm fut chassé, et mon cheval de bataille vendu un bon prix. Pendant quelques semaines je fus très content de ma nouvelle maison. Le Kalmouk semblait un peu triste ; j'avais toutes les peines du monde à me faire comprendre de lui, mais en somme je n'avais à me plaindre ni de l'homme ni de la bête.

— Vous auriez dû les amener en Angleterre à votre retour, interrompit Roboam. — Sans doute, reprit lord Hildebrand, sans doute ! Perkins est un valet sobre et laborieux, mais il ne peut entrer en ligne avec le Tartare. Quant au genêt, il me dépendait plus d'avoine et de foin en un jour que le cheval de Lutkievitch en un mois. — Juste Ciel ! dit le barbier, comment avez-vous pu vous séparer de ces dignes serviteurs ? — Ah ! ce n'est pas ma faute, répliqua le comte, j'aurais volontiers doublé les gages du Kalmouk et la pitance de l'animal, plutôt que de les perdre tous les deux. Mais, un beau matin, à l'heure où, de coutume, je sortais de mon lit, j'appelle Ivan qui couchait dans une chambre voisine de la mienne. Pas de réponse ! J'appelle encore, on ne répond pas davantage. Surpris de ce silence, je m'habille à la hâte et me mets en quête du Kalmouk. Il n'était pas dans la maison. Je cours à l'écurie, je cherche dans les coins et recoins, il n'y était pas non plus, et, pour comble de surprise, le coursier avait disparu comme le valet. J'interroge les voisins. Ils n'avaient rien vu. Enfin, un digne bonnetier, qui se

trouvait en ce moment sur le pas de sa porte, me raconta qu'au milieu de la nuit, entre deux sommeils, il avait entendu une porte s'ouvrir sur la rue, et le pas d'un cheval qui s'éloignait à petit bruit. Depuis ce jour-là, je n'ai pu savoir ce qu'étaient devenus les fugitifs. Je trouvai dans l'écurie la selle et les brides que j'avais achetées récemment : le Kalmouk n'avait pas jugé à propos de s'en servir. Il était parti, monté à tous crins, et sans rien emporter de ce qui m'appartenait. — Où diable allait-il? s'écria Roboam, rendre visite à la tombe de son maître, sans doute? — Eh! mon Dieu, non! poursuivit lord Hildebrand; j'ai fait demander de ses nouvelles en Bohême, mais il n'a pas reparu dans la plaine où Lutkievitch est enterré. Les bergers qui gardaient leurs troupeaux près de cet endroit n'ont vu personne s'arrêter sur le champ de bataille. Je suppose qu'Ivan est retourné dans son désert de Tartarie, d'où il était peut-être sorti un peu contre son gré. C'est vraiment dommage, ajouta le comte avec sensibilité; aujourd'hui encore je serais charmé de voir sa vilaine figure et la crinière mal peignée de son cheval.

En achevant ces mots, lord Carmarthen s'aperçut qu'il avait ralenti considérablement le pas de sa monture. Il regarda devant lui; on distinguait toujours le clocher de Boscobel, mais à une grande distance.

— Mort de ma vie! je me suis oublié, dit le vieux comte en éperonnant son genêt; allons! allons! ventre à terre, Roboam, c'est la dernière fois que je quitte Rochdale pour courir ainsi sur les grands che-

mins; mais faisons de notre mieux. La chose est plus sérieuse que tu ne penses, mon garçon; si je croyais arriver trop tard, j'aimerais mieux me pendre à l'un de ces arbres. — De quoi s'agit-il donc? demanda le barbier avec empressement. Craignez-vous que votre débiteur n'ait eu vent de notre arrivée? — C'est bien, c'est bien, reprit lord Hildebrand, ne parlons pas de cela; je n'ai laissé à Rochdale que la vieille Elspeth et je lui ai défendu d'ouvrir à qui que ce fût, même à mon neveu; mais j'ai peur que les portes ne soient pas bien fermées, qu'on puisse pénétrer dans la maison par quelque fenêtre mal close. — Eh! qu'importe, Mylord? répliqua Chinscaper, il n'y a pas un sou vaillant au château, depuis les combles jusqu'au cellier. Vous me l'avez dit cent fois.

Lord Hildebrand se mordit les lèvres. Il allait néanmoins répondre de manière à réparer sa faute, lorsque le cri de : Halte! prononcé à peu de distance de la route, vint frapper tout à coup l'oreille des deux voyageurs. Obéissant à de vieilles habitudes militaires, le comte arrêta brusquement son cheval. Il chercha ensuite d'où pouvait partir l'ordre auquel il avait obéi involontairement, et aperçut quatre mousquetaires qui sortaient du bois armés de pied en cap. Il voulut aussitôt continuer sa route, mais les mousquetaires lui barrèrent le passage.

— Capitaine Gédéon, s'écria l'un d'eux, que Roboam reconnut avec surprise pour le soldat avec lequel il avait bu quelques jours auparavant à Greenfield, voilà deux hommes dont la tournure me semble suspecte. Il serait prudent de leur demander s'ils ennent de Galaad ou de Jéricho.

Le capitaine sortit en ce moment du taillis, s'avança vers lord Hildebrand et saisit la bride de son cheval.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix rauque et avec la mauvaise humeur d'un homme qui a échoué dans de longues recherches. — Qui je suis ? répliqua le comte en pâissant ; je ne l'ai jamais caché à personne, et vous n'avez pas besoin de vous fâcher pour me le demander. Je suis un paisible gentilhomme du Staffordshire qui voyage pour ses affaires et qui n'a rien à démêler avec les dignes soldats de la République. — Oh ! vous voyagez pour vos affaires, dit Usquebaugh ; les voleurs de grands chemins et les Ecossais qui cherchent à gagner le Nord pourraient en dire autant sans blesser la vérité. Monsieur le gentilhomme, serait-il possible de savoir où vous allez de ce pas ?

Lord Hildebrand ne sut d'abord que répondre. Il lui tardait d'arriver à son rendez-vous, mais il craignait que les mousquetaires ne voulussent lui servir d'escorte. Enfin il dit, en affectant une tranquillité qui était loin de son cœur : Je fais une tournée dans ce district où l'on me doit quelques redevances, et je vais réclamer quelques arrérages des dernières saisons. Si j'étais plus sévère, si j'exigeais le paiement aux termes convenus, cela ne m'arriverait pas, je ne me promènerais pas comme un mendiant de maison en maison. Que voulez-vous ? l'argent est une chose rare par le temps qui court !

Cependant Botwell et le barbier n'avaient pas tardé à renouer connaissance.

— Quel est donc ce vieux grison avec qui vous faites route ? dit le mousquetaire en passant sa gourde à Roboam ; sa perruque et son chapeau ont appartenu au moins à son grand-père, tant ils semblent fatigués de leur service. — Vous le connaissez, Botwell, répondit le barbier à demi voix, c'est le lord de Carmarthen, dont Prudence et moi vous parlions l'autre jour.

— Quoi ! c'est ce vieil avare dont vous mangez les poulets et buvez le vin ? reprit Botwell ; n'est-ce pas un Cavalier, un malveillant ? — Sans doute ! répliqua Chinscaper, ou il n'y en a pas un seul dans le comté. En outre, je ne connais pas dans toute la commune un partisan aussi acharné de l'épiscopat. Zacharie lui-même, Zacharie le sacristain a des opinions plus raisonnables sur ce sujet. — Parbleu ! nous allons rire, dit le prévôt. Je veux lui faire peur et le forcer à tirer de sa poche quelques guinées. La chaîne commence à s'user, il faut que je la ménage.

En parlant ainsi, Botwell s'approcha d'Usquebaugh qui semblait se contenter des explications du voyageur.

— Capitaine ! s'écria-t-il, ne le lâchez pas, c'est un enragé Cavalier, un soldat du prince Rupert, et je suis sûr qu'il s'est battu dans la dernière campagne. — Ah ! c'est un soldat du prince Rupert, dit Gédéon, qui comprit aussitôt l'intention de Botwell, et se disposa à jouer le rôle qui lui appartenait dans ces sortes d'expéditions ; ah ! vous m'avez trompé, monsieur le gentilhomme. Vous disiez que depuis vingt ans vous n'étiez pas sorti de vos domaines. Les choses pren-

nent une vilaine tournure pour vous. J'en suis bien fâché. Allons ! descendez de cheval.

Lord Hildebrand ne put s'empêcher de frémir. Il jeta un regard autour de lui et compta ses adversaires, tout en fermant d'une main convulsive son manteau qui s'entr'ouvrait. Botwell s'aperçut de ce mouvement.

— Que cachez-vous donc sous votre vieux surtout râpé, monsieur le comte ? dit-il en essayant d'écarter les pans du manteau. — Lâchez-moi, répondit Carmarthen, et laissez-moi partir. Je ne cache rien et je n'ai rien à cacher. Je suis le plus pauvre gentilhomme de la province. Si pourtant vous passez dans le Staffordshire, venez me trouver ; Elspeth vous servira du cidre nouveau et de la bière ; mais en ce moment, sur mon âme, je n'ai pas une couronne dans ma bourse.

Le comte, hors de lui-même, se débattait avec Gédéon et Botwell qui, chacun de son côté, cherchaient à ouvrir son manteau. Au milieu de cette lutte, les pans se déchirèrent tout à coup et laissèrent voir une petite valise attachée au pommeau de la selle par de fortes courroies. Le capitaine s'élança pour s'en emparer. Il y avait à peine porté la main, qu'un son métallique annonça la présence d'une certaine somme en or ou en argent, et vint démentir les assertions du vieillard.

Les mousquetaires poussèrent un hurrah de satisfaction.

— Botwell, dit le capitaine, tenez bien ce fils de Satan pendant que je détache la valise.

Le prévôt se disposa aussitôt à saisir le comte ;

mais celui-ci avait tiré son épée et semblait disposé à une vive résistance. Jetant son manteau en arrière, il s'éleva sur ses étriers, enfonça les éperons dans les flancs de sa monture et la fit reculer avec violence de plusieurs pas en arrière. Ce mouvement brusque et hardi surprit les assaillants. Ils parurent hésiter un moment, mais lord Carmarthen prit aussitôt l'offensive. Il se précipita l'épée haute sur les mousquetaires, et, profitant de l'avantage qu'il avait sur eux, les chassa devant son cheval dans toutes les directions, avec une vigueur qui rappela au barbier les exploits du capitaine de lansquenets. Bientôt le chemin fut libre, et le comte poursuivit sa route fièrement en regardant de temps à autre derrière lui pour voir si les soldats rouges ne le suivaient pas de trop près.

Cependant Roboam, qui était demeuré les bras croisés pendant ce court engagement, ne savait trop que résoudre. Il se demandait s'il partirait avec son compagnon ou s'il resterait avec les mousquetaires ; mais tandis qu'il délibérait en lui-même, Biddy, selon sa routine, avait repris son trot inégal et se hâtait de rejoindre le belliqueux genêt qui avait gagné les devants. Chinscaper ne tarda donc pas à se retrouver côte à côte avec le châtelain de Rochdale. Lorsqu'ils eurent disparu à un détour de la route, les mousquetaires se regardèrent avec étonnement.

— Dieu tout puissant ! dit Usquebaugh, laisserons-nous ce vieux Philistin s'échapper à notre barbe ? — Pour qu'il aille raconter son aventure à ses amis ? dit Botwell. — Le laisserons-nous partir avec ses gui-

nées? reprit le capitaine. Les saints du Seigneur mangeront la manne dans le désert et boiront de l'eau pure, pendant que l'étranger goûtera toutes les délices de la terre promise! — Non! non! reprit Botwell, le capitaine est saisi de l'esprit de Dieu, écoutons ses paroles. — Oui, le Ciel m'inspire, s'écria Usquebaugh d'une voix enthousiaste. La route fait un détour avant d'arriver à Boscobel. En passant à travers le bois, nous gagnerons de vitesse le Philistin, et alors... Ton escopette est chargée, n'est-ce pas, Botwell? — Avec trois balles, capitaine, répliqua le prévôt. — Eh bien! reprit Gédéon en s'enfonçant dans le taillis, que les forts en Israël me suivent.

En ce moment, lord Carmarthen et son écuyer continuaient paisiblement leur voyage.

— J'aurais autant aimé que cela n'arrivât pas, disait le vieillard en réparant de son mieux le désordre de sa toilette; j'ai cru d'abord que je ne me tirerais pas des griffes de ces diables sans y laisser ma valise. Cet argent, Roboam, ne m'appartient pas, il est à un autre qui en a besoin, et grand besoin; il faut que je le remette aujourd'hui même, dans une heure il ne m'en restera pas un penny. Je le leur disais bien, je suis le plus pauvre gentilhomme du comté, mais ils n'ont pas voulu me croire. Ah! mon Dieu! que serait-il arrivé si je ne m'étais souvenu de mon bon temps, si je n'avais tiré ma bonne lame du fourreau? Je tremble rien que d'y penser. Ce pauvre Donal en serait mort et bien d'autres avec lui; allons, tout va bien, quoiqu'il soit arrivé assez de malheur comme cela. Mon manteau est en pièces, mon pour-

point et mon haut-de-chausses ont reçu plus d'un accroc au milieu de la bagarre; je suis sûr qu'il faudra me faire habiller tout à neuf... l'an prochain.

Le vieillard achevait ce dernier mot, lorsqu'une détonnation se fit entendre au milieu du bois. Le genêt, effrayé de ce bruit inattendu, se cabra avec violence. Au même instant le comte tomba lourdement sur la poussière. Roboam crut qu'il avait été désarçonné par le mouvement du cheval, et se hâta de descendre pour l'aider à se relever, mais la tête de lord Hildebrand était couverte du sang qui s'échappait d'une large blessure.

— Maudite chute ! dit le barbier ; vous êtes blessé, Mylord ?

Le vieillard sourit avec amertume.

— Non ! dit-il, les misérables m'ont frappé de loin. J'ai toujours eu un pressentiment que je mourrais comme Lutkievitch. Mais le Roi !... ah ! il n'y a pas de temps à perdre. Mon Dieu ! je suffoque... Prends cette valise ; ils vont venir... ils vont la prendre... Monte à cheval et porte-la...

Le comte ne put achever. Un murmure confus s'échappa de sa bouche. Le sang l'étouffait. Il regarda le barbier avec des yeux terribles, remua les lèvres à plusieurs reprises, mais il ne put se faire entendre, et expira bientôt en poussant un faible soupir.

Roboam, cette fois, avait conservé toute sa présence d'esprit. Il laissa retomber la tête du vieillard et sauta sur le genêt qui semblait l'attendre. Jamais écuyer ne mania un cheval avec plus d'habileté et ne déploya plus de promptitude. En un mot, lorsque

Gédéon et les mousquetaires se présentèrent sur le chemin, l'honnête habitant de Greenfield avait disparu dans le lointain, au milieu d'un tourbillon de poussière.

— Pourquoi n'a-t-on pas tiré sur ce mécréant ? dit le capitaine en s'approchant du cadavre ; je suis sûr qu'il a emporté la valise. — Vous l'avez dit, répliqua Botwell, j'ai tiré ma poudre aux hirondelles, et à présent je suis fâché d'avoir fait le coup. Cet homme a les cheveux blancs, comme mon père. — Bah ! reprit Gédéon en fouillant dans les habits du comte ; il a plu au Seigneur de l'appeler aujourd'hui, que veux-tu y faire ? Ce n'est pas notre faute. Mais qu'est-ce que cela ? ajouta-t-il en tirant de la ceinture une petite sacoche de cuir ; je crois que ce sont des pièces d'or. — Faites voir, capitaine, dit Botwell en s'avancant avec vivacité. — Oui, ce sont de beaux sequins tout neufs, continua Gédéon. Qu'en penses-tu, homme pervers ? diras-tu maintenant qu'il n'y a pas de Providence, et que Dieu refuse le salaire à ses ouvriers ? — C'est différent, capitaine, reprit le prévôt, je n'avais pas vu la bourse du Philistin. Allons-nous partager tout de suite ? ajouta-t-il d'un ton insinuant. — Plus tard, plus tard, dit Usquebaugh ; jetons d'abord le cadavre dans le fourré et couvrons-le de feuilles. Il sera toujours temps de compter.

Les mousquetaires obéirent. Quelques minutes après, Gédéon et son escouade rentraient dans le village de Boscobel, l'arme au bras et le port assuré.

XVI.—UN EXPLOIT DE PATRICKSON.

Soudain Hardyknute se lève :

« Hâtez-vous, donnez-moi mon glaive ;

« Je veux aller punir Draffan. »

Mais Draffan fuyait sur la grève,

Et le vieillard criait : « Rendez-moi mon enfant ! »

JOHN PINKERTON.

Cependant M. Ramsay et sa fille étaient rentrés à Boscobel-House, après avoir en vain battu les bruyères autour du moulin de Penderell. Le juge n'avait trouvé sur son chemin que des poules indolentes menant leurs poussins à la découverte, de graves dindons que la présence de Tattershall avait rendus pourpres de colère, et des pigeons domestiques becquetant au soleil la graine noire du genêt. Il s'était décidé enfin à retourner au logis, non sans avoir plus d'une fois exprimé tout haut son indignation contre le procédé peu courtois du garde-forestier. Lorsqu'il donna à un serviteur son fusil encore chargé et sa carnassière vide, sa mauvaise humeur n'était point encore dissipée. Il la tourna contre tous ceux qui l'environnaient, grondant l'un pour sa négligence, l'autre pour son empressement, et Judith elle-même pour l'air triste et rêveur qu'elle avait gardé pendant toute la promenade.

Miss Ramsay ne sourit point à son père comme

elle avait coutume de le faire chaque fois qu'elle le voyait irrité pour une cause si peu importante. Elle le salua avec déférence et se retira lentement, la tête baissée, les lèvres appuyées sur le pommeau d'argent de sa cravache, et sa robe d'amazone traînant à longs plis sur les dalles de la grande cour. Elle arriva ainsi dans une chambre meublée avec élégance, et dont les fenêtres, garnies de rideaux blancs, s'ouvraient au soleil levant sur le jardin. On pouvait apercevoir de là le mur de clôture sur lequel Richard Penderell avait surpris le highlander la nuit précédente. Judith, en arrivant, se jeta sur un large fauteuil et s'abandonna sans contrainte à sa mélancolie. Depuis le jour fatal où Humphrey lui avait appris la mort du Caméron, elle s'était enfin avoué qu'elle avait aimé ce noble jeune homme. Son image était sans cesse devant ses yeux, et elle ne la repoussait plus comme autrefois. Tant qu'Allan avait vécu, elle s'était fait un devoir d'oublier son hôte du Lochaber ; mais il lui semblait maintenant qu'elle pouvait penser à lui sans danger. Elle nourrissait donc imprudemment sa douleur des souvenirs du passé, et le temps, au lieu de fermer la blessure, ne faisait que la raviver.

Il y avait environ une heure qu'elle était renfermée dans sa chambre, et déjà le soleil était au milieu de sa course, lorsque deux coups frappés à la porte la tirèrent de sa rêverie. Elle alla ouvrir et vit avec surprise Humphrey Penderell debout sur le seuil, son chapeau gris à la main.

Avant d'aller plus loin, nous devons raconter, en peu de mots, ce qui s'était passé dans la matinée à la

grange d'Hobbal, où Humphrey, Richard et le braconnier s'étaient donné rendez-vous. C'est là qu'ils avaient coutume de se réunir, pour tenir conseil, chaque fois que les circonstances l'exigeaient. Or, ce jour-là, il s'agissait de régler ensemble les préparatifs du départ. La chose fut bientôt faite. Richard avait réussi à se procurer çà et là, pièce à pièce, un habit complet d'officier de marine. Le meunier, de son côté, avait loué trois bons chevaux qu'un de ses garçons était chargé d'amener à la brune au moulin de Boscobel. Il fut décidé que l'on souperait chez Donal, dont la maison était située loin du village, et que l'on se mettrait en route à la nuit close. Le garde-forestier irait en avant pour éclairer la marche, et Donal formerait l'arrière-garde. Ce plan, si simple en apparence, ne devait pas tarder à rencontrer bien des obstacles. Le premier qui se présenta, ce fut le manque d'argent. Nos trois amis s'étaient rendus à l'auberge du Paon, pour y attendre le comte de Carmarthen; mais ayant entendu sonner midi à l'église du village, ils se regardèrent en hochant la tête, et se dire qu'ils avaient fait une grande folie de compter sur la promesse du vieux gentilhomme. Ils ignoraient encore la présence de Cromwell et de ses soldats dans la contrée, et étaient loin de se douter de tous les événements qui s'étaient accomplis en quelques heures dans la forêt. Comment auraient-ils soupçonné que lord Hildebrand était mort? Si celui-ci eût eu le temps d'exprimer ses dernières volontés, la charité nous ordonne de croire que Chinscaper les eût fidèlement remplies, et eût apporté la valise à Boscobel;

mais la Providence permit qu'il en arrivât autrement. Le vicillard, comme on l'a vu, ne put achever sa pensée, et l'honnête barbier n'entendit qu'une chose, c'est qu'il fallait sauver la valise. Il fit donc ce que font souvent, en pareil cas, les exécuteurs testamentaires, quand il y a quelque obscurité dans un codicille, il préleva ses honoraires sur la partie litigieuse de la succession. Quoi qu'il en soit, nos amis se trouvèrent dans un grand embarras, lorsqu'il s'agit de pourvoir, en l'absence du comte, aux besoins du voyage. Ils se réunirent de nouveau à Hobbal-Grange, se concertèrent, et ils en étaient venus à désespérer du succès de l'entreprise, lorsque le meunier s'avisa d'un expédient singulier. Il quitta ses frères, se rendit en toute hâte à Boscobel-House, et arriva jusqu'à l'appartement de Judith. Nous allons maintenant, avec la permission du lecteur, reprendre notre récit où nous l'avons laissé.

Humphrey, comme nous l'avons dit, s'était arrêté sur le seuil de la porte, et n'osait faire un pas en avant. Il regardait à droite et à gauche, afin de s'assurer que personne ne l'avait suivi, et que la femme de chambre de miss Ramsay ne se trouvait pas en ce moment dans l'appartement de sa maîtresse.

— Mademoiselle, dit il enfin avec embarras, je viens vous demander un service. — Entrez, mon brave Humphrey, répondit Judith avec empressement, serait-il arrivé quelque malheur dans votre famille? J'ai vu votre femme ce matin, elle ne m'en a point parlé. — Grâce à Dieu, Mademoiselle, tout le monde se porte bien au moulin; il n'y a que ma pauvre ju-

ment qui, depuis un mois, cloche d'un pied; mais ce n'est pas cela qui m'amène.—Qu'est-ce donc, mon ami? Vous n'avez donc plus de confiance en moi, que je vous vois trembler? — Ah! ne le croyez pas, Mademoiselle; si je ne connaissais pas votre bon cœur, je ne serais pas ici; et puisqu'il vous faut parler net, je viens vous faire un petit emprunt. — N'est-ce que cela? dit Judith avec un sourire, et en tirant de sa bourse quelques pièces d'or. — Merci, Mademoiselle, reprit Humphrey en repoussant la main de la jeune fille, c'est bien de l'argent que je viens vous demander, mais il m'en faudrait davantage. — Et combien vous faut-il? demanda miss Ramsay. — Hélas! répondit le meunier en hésitant, il en faut plus encore qu'il n'en est jamais entré dans ma maison. Je viens vous demander mille livres sterling. — Mille livres! s'écria Judith avec étonnement, je n'ai de ma vie possédé moi-même une si forte somme. Si vous en avez véritablement besoin, il faut vous adresser à mon père. — Alors, dit Humphrey tristement, c'est un grand malheur, et je n'ai plus qu'à m'en retourner les mains vides, comme je suis venu; car il s'agit d'une affaire qui sonnerait mal aux oreilles d'un juge. — Vous voulez donc faire quelque chose de coupable? — Moi, Mademoiselle, répondit le meunier : vous savez bien d'avance le contraire; mais par le temps qui court, ce sont quelquefois les bonnes actions qu'il faut cacher. — De quoi s'agit-il donc? dit miss Ramsay. — Je puis vous le dire à vous, Mademoiselle, parce que je sais que vous êtes restée fidèle à la bonne cause. Il y a

dans les environs un jeune seigneur, un pauvre Cavalier fugitif, qui n'a échappé que par miracle à la mort qui le menace. Je ne puis pas vous dire son nom ; mais si vous le saviez, les larmes vous viendraient aux yeux de penser qu'un si grand personnage n'a maintenant pour le servir que d'humbles paysans comme nous. On voudrait lui faire gagner les côtes ; tout est préparé pour le voyage ; cependant il y a loin d'ici en France, et l'on ne sait pas tout ce qui peut arriver sur la route. Nous nous serions bien adressés aux gentilshommes du pays ; par malheur, la plupart sont dans l'exil, les autres en prison, et le peu qui reste vit au jour le jour. Leurs biens sont confisqués, et il n'y a pas jusqu'à votre marraine, lady Arrington, qui n'ait été obligée de prendre la fuite pour cacher son dernier enfant. — Elle n'est pas loin d'ici, interrompit miss Ramsay en montrant du doigt une porte voisine ; mais achève, mon ami. — Dans notre embarras, reprit le meunier, mes frères et moi nous nous sommes cotisés ; mais à nous cinq, et après avoir retourné chacun le fond du sac, nous n'avons pu rassembler que trois livres en petite monnaie. C'est bien peu, n'est-ce pas ? Il faut pourtant que notre hôte quitte le pays aujourd'hui même, car il y est déjà resté trop longtemps. — Hélas ! dit miss Ramsay, s'il était découvert, on ne lui ferait pas de grâce, et il a peut-être une mère, une famille qui l'attend ; peut-être...

Ici la jeune fille rougit et acheva en elle-même sa pensée.

— Sa famille ! s'écria Penderell, ah ! ce n'est pas

elle seulement qui prendrait le deuil, s'il venait à tomber dans les mains de ses ennemis; c'est encore tous ceux qui portent un cœur anglais en Angleterre. — Expliquez-vous! s'écria Judith en fixant les yeux sur le meunier. — J'en ai trop dit, Mademoiselle, repartit Humphrey à voix basse, et j'ai bien peur qu'on ne m'ait entendu. — Mais enfin, dit Judith sur le même ton, n'avez-vous pas d'autres ressources? — Mon Dieu! non; Jeanne la braconnière a donné sa croix d'or; ma femme, sa bague de mariage; Margaret, la femme à Richard, a tiré de l'armoire les pendants d'oreilles qu'elle ne mettait que le dimanche; mais quand nous avons porté le tout au vieux Hawking, il a eu le cœur de nous en offrir une demi-guinée. Je l'ai acceptée pourtant, Mademoiselle, c'est toujours cela de gagné.

Judith s'était déjà levée précipitamment; ouvrant un de ces coffrets d'ébène sculpté qui sont aujourd'hui si avidement recherchés par les antiquaires, elle en tira des bracelets, des colliers de perles fines, des bijoux et quelques diamants qu'elle donna au meunier.

— Tenez, Humphrey, voilà tout ce que je possède; cela vient de ma mère et vaut plus que la somme que vous me demandez. Emportez-le, vous pourrez le vendre à la ville prochaine. Sans adieu, Humphrey..... Ne me remerciez pas..... Je n'ai plus besoin désormais de parure. Elles ne vont bien qu'aux gens heureux... Allez, mon ami, et que Dieu accompagne celui que vous voulez sauver.

Humphrey, qui avait réussi au-delà de son attente dans cette visite hasardeuse, prit la main de la jeune

personne et y déposa un rude baiser. Une grosse larme s'échappa en même temps des yeux du meunier et vint mouiller les doigts délicats de miss Ramsay. Honteux de sa maladresse, il allait se retirer brusquement; mais la voix de Judith le retint au milieu de la chambre.

— Attendez, dit-elle avec hésitation, il me semble que j'avais quelque chose à vous dire. — Je suis à vos ordres, Mademoiselle. — Lorsque je vous ai rencontré ce matin, il y avait un mois que je ne vous avais vu, n'est-ce pas, Humphrey? Il y a bien un mois que vous vintes annoncer à White-Ladies la mort des comtes d'Arrington?

— Hélas! oui, dit le meunier, il y aura six semaines demain. Ces choses-là ne sortent jamais de la mémoire. — On m'a dit depuis, ajouta miss Ramsay, que vous étiez allé avec vos frères rendre les derniers devoirs à vos anciens maîtres? — C'est encore vrai, Mademoiselle; nous sommes allés la nuit chercher leurs corps sur le champ de bataille, nous les avons chargés secrètement sur un char, et ils sont aujourd'hui dans les caveaux de leurs ancêtres. — J'ai prié auprès de leur tombe, dit Judith, et vous êtes un brave homme, Penderell, vous êtes digne de votre frère Donal; mais ne m'avez-vous pas raconté, ajouta-t-elle d'une voix émue, tandis que tout son sang reflua vers son cœur; ne m'avez-vous pas raconté qu'un jeune Ecossais était tombé sur le corps de James, après l'avoir défendu jusqu'au dernier soupir? — En effet, dit le meunier. — Eh bien! l'avez-vous donc laissé parmi les morts pour qu'il

servit de pâture aux oiseaux de proie? — A Dieu ne plaise! s'écria Humphrey. J'ai cherché son tartan noir parmi les habits rouges et les pourpoints des gentilshommes; mais je ne l'ai point trouvé, et ce matin, la première personne que je rencontre dans les bois de Boscobel, en allant à Hobbal-Grange, c'est le même montagnard sur lequel j'avais vu passer au galop tout un escadron de mousquetaires.

En apprenant cette nouvelle, Judith trembla de tous ses membres. Elle attacha sur le meunier un regard où se peignaient à la fois le doute et l'espérance, ouvrit les lèvres sans pouvoir prononcer un seul mot, et attendit dans une anxiété inexprimable la confirmation de ce qu'elle venait d'entendre.

— Cela vous surprend, Mademoiselle, continua l'honnête Penderell, qui ne se doutait guère du genre d'intérêt que la jeune miss portait au montagnard; cela m'a bien surpris davantage, moi qui l'avais vu tomber percé de coups et qui n'aurais pas donné un penny de sa belle tête blonde. Je l'ai revu cependant, je lui ai parlé, je l'ai embrassé même, j'ai touché ses blessures. Ah! si ce n'est pas un lutin échappé au Sabbat, c'est un brave jeune homme. Le malheur est, Mademoiselle, qu'au moment où l'on croit le tenir, le gaillard vous échappe, comme l'eau dans le creux de la main. Il a joué sans doute le même tour aux mousquetaires, car il n'en fait jamais d'autres; si bien que moi qui vous parle et qui ne suis pas crédule ni superstitieux, je suis maintenant de l'avis de Traughmorton.

L'avis de Traughmorton était en ce moment la

chose du monde qui intéressât le moins miss Ramsay. Elle ne pouvait plus en douter, Allan vivait encore ! il respirait près d'elle ! Dans quelques heures peut-être elle allait revoir celui qu'elle croyait avoir perdu à jamais. Succombant à tant d'émotions, la jeune fille joignit ses mains et tomba sur ses genoux en s'écriant d'une voix entrecoupée de larmes : Merci mon Dieu, merci, c'est vous qui l'avez sauvé !

Humphrey eût développé longuement son opinion sur la véritable nature du montagnard ; mais le mouvement et l'exclamation de Judith l'arrêtèrent tout court au début de ses confidences. Il resta la bouche béante, un bras levé à la hauteur des yeux, dans l'attitude pénible d'un orateur qui manque tout à coup de mémoire. Cependant sa présence d'esprit ne l'abandonna pas dans cette fâcheuse position. Il fit une profonde révérence à la jeune fille qui l'avait presque oublié, et s'éloigna d'un pas discret, ce qui n'empêcha pas que la maison ne retentit du bruit formidable de ses souliers ferrés.

Lorsqu'il fut parti, miss Ramsay se leva. Elle ne pouvait contenir sa joie. Elle riait et pleurait tout ensemble. Le nom d'Allan venait malgré elle se placer sur ses lèvres, et elle pressait sa main sur son cœur, qui semblait vouloir éclater dans sa poitrine. Oubliant les sages résolutions qu'elle avait prises à Lochiel, elle n'avait plus qu'un désir, celui de revoir le Caméron, de l'entendre raconter ses aventures, de s'assurer par elle-même qu'il était encore vivant, qu'aucune de ses blessures n'était mortelle. Hélas ! elle ignorait les nouveaux dangers qui pesaient alors

sur la tête de son amant ; le meunier n'avait pu l'en instruire, puisqu'il n'avait pas entendu parler du montagnard depuis sa disparition dans la forêt, au moment de l'arrivée du juge. Aucune crainte, aucune arrière-pensée ne vint donc troubler ces premiers transports d'un bonheur que Judith, à moins de folie, n'aurait pu espérer quelques instants auparavant. Elle avait caché, autant qu'elle l'avait pu, ses chagrins ; elle eût voulu maintenant faire partager sa joie à tout ce qui l'environnait. Se rappelant qu'elle avait quitté son père avec moins de tendresse que d'habitude, elle résolut d'aller le trouver aussitôt, et de mettre tout en œuvre pour regagner ses bonnes grâces, ce qui, du reste, était une chose assez facile. Elle se disposa donc à quitter sa chambre ; mais avant d'ouvrir la porte, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur son miroir.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, voilà une robe bien sombre, une collerette bien chiffonnée. A quoi pense Barbara de m'ajuster ainsi ? Barbara ! où êtes-vous ? Elle ne m'entend pas. Barbara ! ma chère Barbara !

Barbara était une jeune Irlandaise, fille d'un fermier de lady Ramsay, la défunte épouse du juge. On l'avait fait venir à Boscobel pour remplir auprès de Judith les fonctions de camériste, dont elle s'acquittait assez bien.

— Me voici ! me voici ! dit-elle, en entendant la voix de sa maîtresse, me voici ! Juste Ciel ! ne vous impatientez pas, miss Judith ! J'étais là, chez votre marraine, qui m'avait priée de lui lire l'histoire des Ma-

chabées. La chère dame! elle a tant pleuré que ses pauvres yeux en sont affaiblis et qu'elle n'y voit guère plus. Mais que désire mademoiselle?

— Donne-moi ma robe verte, dit Judith, et ma fraise brodée à jour. — Vrai! s'écria Barbara d'un air étonné. — Eh bien! te voilà tout interdite! Qu'as-tu à me regarder ainsi?—Rien, Mademoiselle, répondit Barbara. C'est que vous m'aviez ordonné de mettre tout cela sous clef, et j'ai cru que vous ne vouliez plus le mettre. Je suis bien aise de m'être trompée, car la toilette vous va si bien! Et puis, ajouta la camériste en se hâtant d'exécuter les ordres de sa maîtresse, lorsque j'ai quitté l'Irlande, j'ai promis à ma mère de ne servir jamais qu'une bonne catholique, afin de ne pas perdre la foi.— Tu es folle, dit Judith. Attache cette fleur dans mes cheveux. Qu'est-ce que la foi a de commun avec la couleur ou la forme d'une robe? — Dame! dit Barbara, quand je vous voyais serrer vos plus beaux atours, cela me donnait des soupçons. Je pensais que vous alliez écouter les mauvais sermons de ces prêcheurs puritains que l'on entend crier le soir, à Boscobel, comme une troupe d'oies sauvages. Comment trouvez-vous ce nœud de ruban? — Très-bien, Barbara; tu as la main aussi légère qu'une fée. — Cela est bon pour une hérétique, continua la camériste, de porter toujours la même robe noire, le même visage boudeur, comme cette vieille miss Bawlett, la sœur du prétendu ministre. Je la rencontre quelquefois au village, mais fais toujours semblant de ne pas la voir, afin de ne pas lui rendre sa révérence. — Vous avez

tort, Barbara ; il faut être polie envers tout le monde, même envers ceux qui ne pensent pas comme nous. Miss Bawlett est une personne âgée et qui, pour cette raison, a droit à votre respect. — Ils sont déjà si polis, eux, ces réprouvés ! repartit Barbara. Comment nous appellent-ils tous les jours dans leurs assemblées ? des filles de Moab, des étrangères, des idolâtres. Pourquoi ? Parce qu'on aime mieux avoir une bague au doigt que quelques shillings dans sa bourse, parce qu'on ne sort jamais sans avoir sur la tête une cornette blanche et des jarretières à ses bas, et qu'après tout, on ne voit pas la nécessité qu'il y a, pour plaire à Dieu, de faire peur aux jeunes gens.

En ce moment, la toilette de miss Ramsay était heureusement terminée. Judith congédia sa camériste, jeta un dernier coup d'œil au miroir, et se dirigea ensuite vers l'appartement du juge. Mais en traversant une grande salle du rez-de-chaussée, elle entendit un joyeux éclat de rire, qui lui annonça tout à la fois que M. Ramsay était dans la salle à manger et qu'un heureux changement s'était opéré dans son humeur. Elle poussa la porte, et vit avec étonnement son père assis, le verre en main, vis-à-vis d'un bûcheron. L'étranger, dont elle ne pouvait apercevoir le visage à cause du chapeau à vastes ailes qu'il avait gardé sans façon sur sa tête, était attablé comme le juge, et paraissait d'ailleurs fort à son aise en cette noble compagnie.

— Venez donc, ma chère, s'écria sir John en voyant paraître sa fille ; voilà une de nos anciennes connaissances de Lochiel. Mais, grand Dieu ! comme

vous êtes belle ! quelles roses sur votre visage ! vous ressemblez à votre mère lorsqu'elle avait quinze ans.

Aussitôt qu'il eut remarqué la présence de miss Ramsay, le bûcheron se leva, ôta son chapeau et salua la fille de son hôte avec une grâce qui n'appartenait alors qu'aux seigneurs de l'ancienne cour. Judith tressaillit ; elle venait de reconnaître le roi Charles II.

— C'est M. Mac-Ferlane, dit le juge en montrant le bûcheron, un bon vivant qui s'est souvenu que nous avions vidé ensemble quelques bouteilles de vin de France, et qui a voulu savoir si j'en avais d'aussi bon dans mes caveaux.

En parlant ainsi, le juge fit asseoir sa fille auprès de lui, et, sans soupçonner le rang du personnage auquel il avait affaire, reprit d'un ton familier : Vous avez bien fait, mon garçon, de ne pas oublier la maison de Boscobel. Ma foi ! au diable la prudence ! Je ne suis pas de ceux qui dans le danger ne reconnaissent plus le visage d'un ami. Les portes sont bien closes, d'ailleurs, et nul ne peut nous entendre. Mettons-nous à notre aise. — Je ne vous ai pas vu longtemps, sir John, répondit le bûcheron ; mais j'étais sûr de trouver dans votre maison une franche et cordiale hospitalité. — Si vous me promettiez d'être sage à l'avenir, dit le juge en remplissant les verres, de rentrer paisiblement chez vous et de ne plus vous mêler de politique, je pourrais peut-être vous rendre un service. — Vraiment ! dit Mac-Ferlane avec un sourire, et lequel, s'il vous plaît ? — Ah ! reprit le juge, j'ai fait, il y a quinze jours, le voyage

dè Londres , car on avait voulu me nuire auprès du conseil d'Etat ; mais j'ai si bien plaidé ma cause, qu'il n'y a pas dans les trois royaume, c'est-à-dire dans toute l'étendue de la république, un juge mieux assis que moi dans sa chaise curule. En sorte que, pour peu que vous en ayez l'envie , je me charge de faire votre paix avec le gouvernement établi.

Le prétendu montagnard ne put s'empêcher de rire de l'étrange proposition du juge.

— Vous riez, dit M. Ramsay ; vous croyez donc que cela est impossible ? — Je ne doute pas de votre crédit, sir John , répondit le bûcheron, mais il y a en Angleterre un grand nombre de pauvres Cavaliers que je recommande à votre générosité. Si l'occasion s'en présente, vous pourrez faire alors un essai moins périlleux de votre influence. — Voilà bien la vanité écossaise ! s'écria le juge ; mais, mon jeune ami, je me ferai votre caution ; elle suffira, je vous l'assure ! Ah ! si vous étiez un Buckingham, un Derby, un Hamilton, un de ces hommes dont le nom est connu et dont on redoute l'influence, la chose serait peut-être plus difficile. Mais voulez-vous qu'on ait peur d'un montagnard qui n'a pour tout bien qu'un tartin râpé, quelques bruyères stériles et quelques pierres mal jointes qu'il appelle son château ? D'ailleurs, ajouta M. Ramsay, je vous dirai, entre nous, que le gouvernement ne peut tarder à se relâcher de sa sévérité. La cause en est toute naturelle, le roi d'Ecosse n'est plus en Angleterre. — Ah ! dit le bûcheron avec surprise. — Vous ne le saviez pas, reprit le juge avec l'importance d'un nouvelliste qui croit être seul dans

le secret d'un grand événement. — Je l'avoue, répondit Mac-Ferlane, j'avais même quelques raisons pour supposer le contraire. — Rien n'est plus sûr, continua sir John; Charles Stuart s'est embarqué à Cardigan, il y a huit jours. Il était vêtu en colporteur, et les soldats du parlement ne l'ont manqué sur le rivage que de quelques minutes. — Dieu soit loué! pensa le jeune prince, Wilmot, en se dévouant pour moi, n'aura pas couru à sa perte.

Lord Wilmot avait, en effet, revêtu le déguisement sous lequel le Roi était sorti de White-Ladies. Il espérait ainsi donner le change sur la véritable direction que devait prendre le fugitif. A la faveur de ce stratagème, le bruit s'était répandu que Charles Stuart avait pu gagner le pays de Galles et faire voile ensuite pour le continent. Les amis secrets de la monarchie, et ils étaient nombreux, avaient habilement propagé cette nouvelle afin d'endormir la vigilance des autorités provinciales. A l'exemple de nos bons amis de Greenfield, sir John n'avait pas manqué de tomber dans le piège; mais, comme on a pu le voir, il n'avait pas été aussi facile de tromper l'ambition inquiète et soupçonneuse de Cromwell.

Pendant la conversation que nous venons de rapporter, Judith avait gardé le silence. Ce n'est pas que plus d'une fois elle n'eût eu l'envie de prendre la parole, soit pour demander pardon au Roi de la familiarité du juge, soit pour conseiller à son père plus de réserve dans ses démonstrations d'amitié. La crainte de trahir l'incognito du jeune prince lui avait fermé les lèvres. Elle resta ainsi sur les épines tant que dura

l'entretien ; mais le respect qu'elle avait pour son hôte ne l'empêcha pas d'oublier souvent sa gravité, grâce aux singuliers quiproquos de l'honorable juge.

M. Ramsay cependant n'avait pas laissé mourir la conversation, quoique Charles Stuart eût fait des efforts pour donner un autre cours aux idées du juge : celui-ci en revenait toujours à son projet de conciliation.

— Je suis un homme de paix, disait-il, et dans mon voyage à Londres j'ai communiqué au conseil d'Etat un plan de pacification universelle. Je vous expliquerai cela ce soir après souper, et si vous êtes de bonne foi, je crois que vous m'en ferez des compliments. John Milton (1), qui en a pris connaissance, m'a dit que c'était une chose fort touchante, ce sont ses propres paroles. Vous connaissez John Milton?— Oui, répondit le bûcheron avec amertume, je le connais. — Je vous montrerai en même temps, reprit le juge, un traité que j'ai commencé sous le roi Jacques, et que j'intitule : *Du Gouvernement établi*. Vous y verrez qu'il n'y a de bons gouvernements que ceux qui existent, et je le prouve, car les autres, n'existant pas, ne valent rien. — Ainsi, dit le bûcheron, si demain la république tombait, ce serait un gouvernement... — Détestable ! s'écria le juge. —

(1) On sait que le poète Milton fut le secrétaire du conseil d'Etat avant de passer dans le cabinet de Cromwell. Il publia des pamphlets célèbres dans lesquels il fait l'apologie des actes du parlement et du futur protecteur. Il pré-ludait ainsi au poème dans lequel il a chanté le Pandæmonium et presque déifié Satan. (*Note de Walter Scott.*)

Tandis qu'aujourd'hui c'est une merveille, ajouta le bûcheron.—C'est un gouvernement établi, Monsieur.

En ce moment le marteau de la grande porte d'entrée résonna sourdement.

—On frappe! s'écria Judith. — On dirait plutôt, repartit le juge, que c'est un chat qui gratte à la porte. Si je n'avais chassé de ma maison certain clerc, je croirais que c'est lui. Allez voir, Judith, et souvenez-vous que je ne reçois personne. Qu'on vienne me trouver demain à mon audience. — Soyez tranquille, mon père, répondit miss Ramsay en jetant un regard sur le bûcheron, personne ne viendra jusqu'ici.

Bientôt la porte se referma. Le juge reprit d'un ton chagrin : C'est une bête malfaisante que ce Patrickson ! Il passe sa vie comme l'araignée à ourdir des trames pour sucer ensuite le sang des mouches qu'il y prend. Il en avait tendu, le malheureux, jusque dans ma maison ! et c'est pourtant moi qui l'ai élevé, qui l'ai nourri quand il manquait de pain, et n'en aurait pas trouvé un morceau dans tout le village, tant on l'aimait. Heureusement, j'ai brisé sa toile ! Qu'il y revienne maintenant. Je sais qu'il peut faire beaucoup de mal dans le pays, inquiéter bien des familles, et causer de cruelles insomnies aux mères et aux enfants. N'a-t-il pas déjà dénoncé et fait arrêter la plupart des Cavaliers du canton, de braves gens sur lesquels j'avais fermé les yeux ? Que sera-ce à présent que le conseil vient de suspendre par un décret l'effet des saufs-conduits et de tous les papiers de sûreté délivrés depuis deux mois ?

Si le lecteur se rappelle les pressentiments de Donal dans sa conversation avec Willie, auprès de la fontaine, il comprendra l'impression pénible que produisirent sur le jeune prince les dernières paroles du juge. Le laissez-passer de l'officier de marine devenait inutile, et la fuite concertée avec tant de peine allait rencontrer de nouveaux, d'insurmontables obstacles.

— Etes-vous bien sûr, sir John, de ce que vous venez de me dire? demanda le Roi avec inquiétude. — Si je suis sûr que Patrickson soit un coquin? s'écria le juge en remplissant son verre de manière à le faire déborder. — Il ne s'agit pas de cela, répondit le bûcheron, je vous demande s'il est bien vrai que les papiers de sûreté soient anéantis. — Ils ne sont plus bons maintenant qu'à bourrer des fusils ou à faire des papillotes aux dames. J'ai reçu ce matin l'acte du parlement qui les infirme; et, s'il faut vous dire mon avis à cet égard, je n'approuve point cette mesure. Ce n'est point là respecter la liberté individuelle et le droit de circulation qui appartient à tout sujet anglais. Je prouve très bien au dixième chapitre de mon traité du *Gouvernement établi*....

Le juge n'acheva pas, car en ce moment des rumeurs confuses retentirent au fond des appartements et dans la cour, et l'on entendit une voix appeler à grands cris M. Ramsay. Bientôt la porte s'ouvrit avec fracas, et le vieux Mathias Traughmorton se précipita dans la chambre. Sa perruque était placée de travers, ses habits en désordre; tout son corps tremblait, et son visage laissait voir une vive émotion.

— Qu'avez-vous, Mathias ? demanda sir John avec intérêt ; allons, videz ce verre pour vous remettre, et dites-nous ce qui vous amène. — Ah ! s'écria le vieil intendant, je vous l'avais bien dit, Monsieur, qu'il vous jouerait tôt ou tard quelque mauvais tour, et que c'était un serpent que vous aviez réchauffé dans votre sein ! Je ne m'étais pas trompé ; ce scélérat de Patrickson.... — Encore lui ! dit le juge. — Que n'ai-je eu le bras assez fort pour l'assommer, le jour où je le faisais sauter sous mon bâton comme un épi sous le fléau, dit Mathias, qui n'écoutait que sa colère et oubliait l'impatience des auditeurs. — Mais me direz-vous, Traughmorton, ce qui est arrivé ? dit le juge avec inquiétude. — Eh bien ! répondit l'intendant, tandis que vous étiez là, tranquillement assis devant une bouteille..., j'ai vu votre fille.... mademoiselle Judith elle-même, entraînée par une douzaine de soldats que Patrickson conduisait. — Ma fille ! s'écria le juge en bondissant sur sa chaise et passant tout à coup d'une pâleur mortelle au pourpre de la fureur ; ma fille ! Etes-vous bien sûr de ce que vous dites là ! Ah ! jour de Dieu ! je suis un homme de paix, mais malheur à qui fera tomber un cheveu de la tête de Judith ! — Il est bien étrange que vous n'ayez rien entendu, dit Mathias, puisque miss Judith a été arrêtée dans votre propre maison. — Ils l'auront sans doute menacée, bâillonnée peut-être, car la pauvre enfant n'a pas poussé un cri, répondit le juge en cherchant autour de lui son épée. — Miss Ramsay, dit Traughmorton, ne paraissait pourtant avoir subi aucune violence, aucune insulte. Elle était

très pâle, mais ses mains étaient libres, son front calme, son œil assuré, et elle semblait imprimer une sorte de respect aux soldats qui l'entouraient. Quant à votre clerc, il avait l'air triomphant. Ah! quoiqu'il fût en force pour se défendre, sur mon âme! si je n'avais eu hâte de venir vous avertir, je vous jure que mon bâton aurait renouvelé connaissance avec ses épaules.

Pendant que l'intendant parlait, sir John, qui ignorait encore la présence de Cromwell dans les environs, s'épuisait en conjectures pour deviner la cause de cet étrange enlèvement. Il se demandait, en serrant la boucle de son ceinturon d'une main tremblante, depuis quand les soldats du parlement étaient aux ordres du scélérat de bas étage qu'il avait honteusement chassé de sa maison, et quels pouvaient être les desseins du clerc dans une pareille entreprise. Mais sans perdre plus de temps en vaines réflexions, il s'écria : Quel chemin ont pris les ravisseurs? — Je l'ignore, répartit Mathias; il m'a semblé pourtant qu'ils allaient du côté du village. — Ah! dit le juge! en quels temps vivons-nous? Qu'est-ce qui sera sacré désormais, si l'on ne respecte pas, en plein jour, le toit d'un magistrat, si l'on vient enlever sa fille presque sous ses yeux? A quoi servent les lois qui protègent les familles, qui punissent le rapt et la violation du domicile? Donnez-moi mon fusil, Traughmorton. Je vais aller chercher ma fille! Si je ne l'obtiens pas au nom de la loi et de la justice, je saurai bien l'obtenir d'une autre manière.

En disant ces mots, sir John Ramsay, oubliant

son hôte, s'élança hors de l'appartement. Le Roi demeura seul en face du vieux serviteur de lady Arrington. Celui-ci tremblait encore de l'émotion que lui avait causée l'enlèvement de Judith et parlait tout haut, sans s'inquiéter des auditeurs qu'il pouvait avoir.

— Oui! oui! allez, M. Ramsay, disait-il, courez après votre fille. Ah! s'il elle n'était pas une brave demoiselle comme je la connais, si elle n'était pas la filleule de la comtesse, je serais bien aise de ce qui vous arrive. Cela vous apprendra à faire l'éloge du gouvernement établi. Qu'en pensez-vous à cette heure, du gouvernement établi?

Mathias Traughmorton eût sans doute continué longtemps sur le même ton, s'il ne se fût rappelé qu'il était venu à Boscobel pour une affaire importante. Il se résigna donc au silence et ne songea plus qu'à remplir sa mission; mais il eut beau se frapper le front, se mordre les lèvres et fixer les yeux sur le parquet, il ne put se souvenir de ce qui l'amenait au château.

— Maudite mémoire! s'écria-t-il en regardant autour de lui avec anxiété; j'en ai perdue tout à fait depuis cette vilaine journée de Worcester; elle me jouera souvent de mauvais tours. C'était, je crois, une chose pressée, un avis qu'il me fallait donner à quelqu'un. Ah! je ne suis plus bon à rien, maintenant, pas même à porter des nouvelles. Sainte vierge Marie! que va dire Donal lorsqu'il saura....

L'intendant avait levé la tête; il aperçut Willie que le nom du braconnier avait fait tressaillir et qui

s'avançait d'un air indifférent. La vue du bûcheron aida sans doute la mémoire rebelle du vieillard, car il s'écria aussitôt : Un bûcheron ! c'est bien cela ! mais n'allons pas nous tromper, tous ces bûcherons se ressemblent. Il est aussi difficile de les distinguer les uns des autres que de reconnaître un agneau de deux ans d'avec sa mère.

L'estimable Traughmorton ne pouvait en effet savoir à qui il allait parler. Il n'avait point vu le Roi à White-Ladies, et d'ailleurs il aurait eu peine à le reconnaître sous son nouvel accoutrement. Il fut donc obligé de recourir au mot d'ordre que le prudent braconnier lui avait donné, et, s'approchant de Willie, il lui dit tout bas : Le chevreau blanc est pris par les cornes dans le buisson, le laisserez-vous manger par les loups ?

Cette phrase proverbiale, articulée en bon anglais, et qui n'était que la traduction du dicton gaélique dont le lecteur garde peut-être souvenance, intéressa vivement le bûcheron, car il saisit le bras de Matthias.

— Quelles nouvelles apportez-vous ? dit-il. — Le sauf-conduit de l'officier est inutile, répondit le vieillard qui avait retrouvé toute sa présence d'esprit. — Je le sais, reprit Willie, mais que dois-je faire ? — Me suivre. — Et où allons-nous ? — Dans la cabane du braconnier.

XVII. — RENCONTRE IMPRÉVUE.

« Ce fut la dernière entrevue ;
« Deux fois il me nomma sa sœur ;
« Sa voix me sembla plus émue,
« Mais elle avait plus de douceur,
« J'oubliai l'hôte et la demeure,
« Pour lui parler de mon amour.
« Maintenant, hélas ! je le pleure,
« Car il est parti sans retour. »
Que fais-tu près de ta fenêtre ?
Tu crois encor qu'il reviendra.
L'heure sonne ; il est mort peut-être ;
Tu n'as plus de frère , Sarah !

LOGAN.

Le chemin que Patrickson avait fait prendre aux soldats en quittant Boscobel-House conduisait directement au village de Boscobel. L'escorte ne tarda pas à s'arrêter devant une maison d'assez belle apparence qui avait servi autrefois de presbytère. C'était là que Cromwell attendait, depuis une heure, le résultat des recherches qu'il avait organisées sur tous les points de la campagne. Le clerc traversa rapidement la première salle, où quelques mousquetaires prêchaient et disputaient à haute voix. Il monta ensuite avec sa prisonnière l'escalier du premier étage, et s'avançant vers deux officiers qui causaient familièrement auprès d'une fenêtre, leur demanda s'il

pourrait parler au général. L'un d'eux, dont l'embonpoint et la joyeuse figure rappelaient involontairement une des plus plaisantes créations de maître Will, l'honorable Falstaff, se retourna aussitôt, et, après avoir passé sa gourde à son étique compagnon, entra dans la chambre voisine pour y prendre les ordres de Cromwell. Il revint au bout d'une minute, et introduisit Patrickson devant le chef parlementaire.

Miss Ramsay avait suivi sans résistance les soldats qui étaient venus l'arracher à la maison de son père. Elle n'avait pas prononcé une parole, de peur qu'à sa voix le juge ne fût accouru pour la défendre, et que le jeune prince ne fût ainsi compromis au milieu du tumulte. La présence du clerc ne suffisait pas pour expliquer les véritables motifs de cette violence. Elle pensait bien que ce devait être quelque nouvelle machination de Patrickson contre son bienfaiteur, mais elle ne pouvait comprendre de quelle manière elle servirait d'instrument à la ruine de son père. Elle avait dédaigné d'interroger le clerc à cet égard; quelques mots seulement échappés aux soldats lui avaient appris le nom de l'homme redoutable devant lequel elle allait paraître.

Cromwell était assis devant une table chargée de papiers, de lettres ouvertes et de notes confuses. Quoique ses vêtements fussent mouillés, il se tenait à une grande distance du feu de houille qu'on avait allumé dans l'âtre afin d'assainir un peu l'appartement, qui avait été longtemps inhabité. Quelques livres de controverse étaient entassés pêle-mêle sur

un banc à côté de son épée, et son large chapeau était posé sur la cheminée antique auprès d'un sablier couvert de poussière.

Aussitôt qu'il vit entrer Patrickson, il laissa tomber la plume qu'il tenait à la main, et sans le saluer ni l'inviter à s'asseoir, il lui ordonna froidement de présenter une chaise à miss Ramsay. Judith prit place sur le siège en face de Cromwell. Elle joignit les mains sur ses genoux et attendit dans une attitude calme et modeste le résultat de cette entrevue. Le général, après avoir échoué dans ses recherches, était bien décidé à ne laisser échapper aucun moyen de retrouver les traces qu'il avait perdues. Il avait donc accueilli avec moins de hauteur le clerc ambitieux lorsque celui-ci était venu lui proposer l'interrogatoire de miss Ramsay comme une mesure de prudence qui devait éclairer la conduite du juge et mener peut-être à de plus importantes découvertes. Il n'avait point autorisé formellement Patrickson à violer le domicile d'un magistrat, mais il avait laissé entrevoir au capitaine Usquebaugh qu'il n'y avait pas d'inconvénient à mettre une escouade de mousquetaires à la disposition du délateur. Grâce à cette réserve, il espérait recueillir le bénéfice de l'expédition en rejetant sur un autre ce qu'elle pouvait avoir d'odieux.

— C'est vous que l'on nomme Judith Ramsay, dit-il d'un air insinuant, vous êtes la fille de sir John Ramsay, juge de Boscobel? — Oui, Mylord. — Vous savez pourquoi on vous a conduite dans cette maison? poursuivit Cromwell. — J'attends que vous daigniez me l'apprendre, Monsieur.

Le général reprit sa plume et traça au hasard quelques figures irrégulières sur le papier qui était devant lui. Après un instant de réflexion, il leva sur la prisonnière un regard caressant et dit avec une franchise apparente : Votre père est mon ami, miss Judith ; c'est un homme dévoué à la république, et que j'ai vu avec le plus grand plaisir à Windsor. Je lui veux du bien ainsi qu'à tous ceux qui lui appartiennent, quoique, si j'en crois certains bruits, sa belle et jeune fille ne suive pas en tout ses exemples. Elle a été élevée, dit-on, par sa mère dans les erreurs du papisme. On l'accuse de visiter souvent, de recevoir chez elle les serviteurs de Bélial, qui ne sont que trop nombreux dans cette province, d'assister la nuit, malgré les défenses expresses du parlement, aux mystères d'iniquité qu'ils célèbrent dans les bois. Ces gens qui ont plus d'une raison pour chercher les ténèbres et qui brûlent l'encens devant plus d'une idole, elle les appelle ses amis, ses frères. — Cela est vrai, Mylord, répondit miss Ramsay avec dignité, mais j'appelle aussi mes frères ceux qui les persécutent. — Ce n'est pas là la question, reprit le général, s'apercevant avec déplaisir qu'il avait affaire à un esprit ferme et éclairé. Ces hommes que vous protégez, Mademoiselle, ne s'assemblent pas seulement pour prier à genoux devant de muettes images. Leurs réunions ont un but plus coupable encore, s'il se peut. Je le sais ; j'en ai les preuves. On y conspire contre les lois du pays, contre la république, contre moi-même. Suis-je bien informé ? — Non, Mylord, on vous a trompé, répondit la jeune fille ; si les per-

sonnes dont vous parlez se rassemblent en secret, c'est parce qu'on a fermé les temples où elles se réunissaient autrefois à la face du soleil. Ne pouvant leur reprocher d'autre crime, on leur en a fait un de leur fidélité à la religion de leurs pères. Mais il serait à souhaiter, croyez-moi, que l'Etat n'eût pas de citoyens plus dangereux. — Vous blâmeriez donc, dit Cromwell, tous ceux qui songeraient aujourd'hui à troubler le repos de l'Angleterre? — Oui, Mylord, repartit miss Ramsay avec assurance. — Eh bien! s'écria Olivier, vous pourrez, miss Ramsay, me donner une preuve de votre sincérité. Ces hommes pieux, dont vous prenez si chaudement la défense, donnent, dit-on, asile à des gens proscrits par les lois. On assure que c'est parmi eux que se cache le roi d'Ecosse, en attendant qu'il puisse rallumer la guerre civile. Mon devoir est de m'assurer par tous les moyens possibles si ces bruits ont quelque fondement. Pour arriver à la découverte de la vérité, je ferai arrêter s'il le faut tous ceux de vos co-religionnaires, femmes, enfants, vieillards, qui me seront dénoncés comme suspects. Votre père sera le premier à me prêter son assistance pour l'exécution de ces mesures, car il y va du repos de la république. Mais vous pourriez lui épargner, ainsi qu'à moi-même, cette tâche pénible, si vous me disiez sur-le-champ les noms de vos amis, si vous me faisiez connaître le lieu où ils se rassemblent secrètement et toutes les retraites cachées qu'ils ont dans ce pays. Par ce moyen, la vérité serait bientôt connue. Que vous importe? s'il n'y a ni trahison ni complot, si vos amis sont innocents, je vous promets

de n'inquiéter personne. Je punirai même les dénonciateurs. Mais si nous trouvons des coupables, n'est-il pas juste qu'ils soient punis? Vous l'avez dit vous-même; vous ne rétracterez pas vos paroles. — Si je vous ai bien compris, Mylord, répondit Judith, vous exigeriez que je livrasse entre vos mains des gens dont la seule faute est d'avoir peut-être accordé l'hospitalité à un proscrit. J'ignore si les lois humaines ordonnent de trahir de tels coupables, mais je sais que Dieu ne l'ordonne pas. Excusez-moi donc si, en cette circonstance, je refuse de vous obéir. — Jeune fille, dit Cromwell avec impatience, vous parlez le langage d'une rebelle. Il n'est permis à personne d'ignorer les lois, et il y en a une qui punit de mort Charles Stuart, ses adhérents, ses complices, et tous ceux qui par leurs actes, ou par leur silence, défendraient une cause que le Seigneur a condamnée. — Ces menaces ne sauraient m'effrayer, Mylord, répondit miss Ramsay avec une simplicité pleine de noblesse; je sais maintenant ce que vous demandez de moi, et il ne me reste plus qu'à me taire. — Votre discrétion ne les sauvera pas, dit le général, en fixant sur la jeune fille son regard froid et dur, car je connais les audacieux qui ont osé donner le pain et le sel à cet Absalon fugitif. Ils sont quatre frères et on les nomme Tenterall. — J'en demande pardon à Votre Excellence, dit Patrickson, heureux de rappeler la part qu'il avait prise dans l'instruction de cette affaire, ces Moabites se nomment Penderell. — Cela importe peu, dit Cromwell; quel que soit leur nom, ils ne m'échapperont pas. Quant à vous, Mademoi-

selle, pensez-y bien; si vous continuez à vous taire, je saurai bien interpréter votre silence.

Judith baissa les yeux et ne répondit pas. Le général, dont les récentes mésaventures avaient déconcerté la patience, se leva et se promena à grands pas dans la chambre. Il s'approcha ensuite de la cheminée. Patrickson, qui se tenait accoudé sur le marbre, l'aborda humblement et lui dit quelques mots à voix basse. Aussitôt Cromwell se tourna vers miss Ramsay et lui demanda si elle n'avait pas séjourné quelque temps en Ecosse, dans le clan des Camérons. Judith parut étonnée de cette question; mais pensant que son aveu ne pourrait compromettre personne, elle répondit affirmativement. — Faites entrer le prisonnier, dit le général en ouvrant la porte de la chambre où buvaient encore le capitaine Gédéon et son lieutenant De profundis.

Cet ordre fut bientôt exécuté. Allan Caméron, les mains liées par une corde grossière, la tête nue, entra dans l'appartement. Ses gardiens s'arrêtèrent à la porte.

— Approchez, dit Cromwell, et regardez cette jeune fille.

A ces mots, Judith tourna vivement la tête et jeta les yeux sur la personne à laquelle on allait sans doute la confronter. Les deux amants se reconnurent à la fois, et poussèrent un cri de surprise. Ils ne s'attendaient guère, en effet, à se rencontrer dans un lieu et dans des circonstances pareilles. Miss Ramsay croyait son jeune ami en liberté, et sans doute elle eût préféré ne le revoir jamais, plutôt que de le retrouver entre les mains de Cromwell.

— Allan ! s'écria-t-elle. — Judith ! murmura le highlander, vous ici ! — Ah ! dit le général, nous assistons à une scène de reconnaissance. Cela est fort touchant, et j'espère que vous me saurez gré de vous avoir ménagé cette entrevue.

En parlant ainsi, Cromwell se dirigea vers la table et reprit la place qu'il avait abandonnée. Après avoir échangé tout bas quelques mots avec Patrickson, il baissa les yeux et sembla se recueillir en lui-même. Enfin, il tourna la tête vers Judith et lui dit brusquement : Qu'alliez-vous faire en Ecosse avec votre père ? — Vous n'ignorez pas que c'est malgré nous que nous avons fait ce voyage, répondit Judith. On ne demande pas à la feuille que l'orage emporte pour-quoi elle prend le chemin de la vallée plutôt que le chemin de la plaine. Mon père a été, pour ainsi dire, capturé par un capitaine contrebandier qui, au lieu de le conduire à Chester, selon sa promesse, a changé de route pendant la nuit et est allé mouiller à Dumbarton. — Mais, dit Cromwell, n'êtes-vous pas restés plus d'un mois au milieu d'un clan montagnard ? Comment expliquer ce long séjour d'un magistrat loin de sa maison, loin de son comté, si, en effet, il n'avait pas quelque intérêt à demeurer parmi les rebelles ? — Savez-vous, Mylord, ce qui me retient en ce moment dans cette demeure ? répliqua Judith. Croyez-vous que ce soit l'intérêt ou le plaisir ? — Vous n'êtes point prisonnière, dit Cromwell avec une certaine affectation de galanterie. — Eh bien ! Mylord, mon père était aussi libre que je le suis maintenant, dit Judith en montrant le factionnaire

qui gardait l'entrée. — Cela m'étonne, reprit Olivier. Je n'ai jamais compris le motif que pouvait avoir le laird de Lochiel pour retenir captifs dans sa tanière un vieux chasseur de renards et une jeune fille, si ce n'est peut-être de leur faire payer une bonne rançon. Mais si le chef montagnard n'avait pas d'autre but, il faut croire que votre père a bien marchandé, et s'est fait un peu tirer l'oreille pour délier les cordons de sa bourse. — Sir John et sa fille sont partis sans rançon, s'écria Allan. Ils ont été retenus par violence et pour des raisons connues seulement de mon frère. Ils seraient peut-être encore prisonniers dans nos montagnes, si le son des cornemuses n'eût appelé les Camérons en Angleterre. — Paix ! jeune homme, dit Cromwell... Je ne vous interroge pas. Vous vous taisiez ce matin quand vos paroles pouvaient être utiles à quelque chose. Il paraît, ajouta le général à voix basse, que pour faire croasser le corbeau, il suffit de lui montrer la corneille ; je m'en souviendrai. Je suis charmé, poursuivit-il à haute voix, des éclaircissements que vous me donnez là, miss Ramsay. Mais, dites-moi, ne s'est-il rien passé d'extraordinaire pendant votre séjour à Lochiel ? — Rien, Mylord, répondit la jeune fille. — Pardon, reprit Allan. Mademoiselle ne sait peut-être pas que trente montagnards ont désarmé et mis en fuite cinquante soldats de l'armée républicaine. — Paix ! jeune homme, dit Olivier en fronçant le sourcil ; ce n'est point là ce que je demande à miss Ramsay. — Au fait, repartit Allan d'un ton moqueur, cela n'a rien de bien extraordinaire. — En voilà un, murmura Pa-

trickson, à qui sa langue coupera le cou. — Vous m'avez entendu, miss Judith, reprit Cromwell. Réfléchissez-y bien. — Plus je réfléchis, Mylord, dit la jeune fille, moins je comprends le but de toutes les questions que vous m'adressez. Nous voilà bien loin, si je ne me trompe, de notre point de départ. — Nous en sommes plus près que vous ne le voudriez, je pense, dit le général, car vous refusez de répondre. — Ce n'est pas la crainte qui m'arrête, dit Judith, c'est le respect que je dois à mon père. Il a fait le voyage de Londres exprès pour justifier sa conduite devant le conseil d'Etat. Ses explications ont été agréées comme elles devaient l'être; et je m'étonne, Mylord, que vous reveniez sur ce sujet. En Ecosse, comme en Angleterre, mon père s'est toujours montré un loyal serviteur du gouvernement. Personne n'a le droit d'en douter quand c'est lui-même qui l'atteste. Je lui ferais injure, si je croyais que ma parole aura plus de poids que la sienne. Voilà pourquoi je me tairai. — A la bonne heure, dit Olivier. Mais il est au moins bien étrange, permettez-moi de vous le dire, que dans les explications que sir John m'a données à Windsor, il ne m'ait point parlé de l'épisode le plus important de son voyage. Il a vu Charles Stuart à Lochiel. Pourquoi m'a-t-il caché cela? Comment se fait-il qu'il ait gardé le silence sur cet événement? cela m'aurait paru tout aussi intéressant que l'histoire du contrebandier et toutes les autres sornettes qu'il m'a débitées.

On voit que les soupçons que le clerc avait su inspirer au général sur la complicité de Judith avec les

amis de Charles Stuart avaient acquis, dans l'esprit du chef parlementaire, une sorte de consistance. La visite du prince à Lochiel, qu'il avait apprise le matin même de la bouche d'Allan, l'arrestation du jeune montagnard dans la forêt de Boscobel, les rapports qui avaient existé entre les deux prisonniers, tout cela avait donné un corps à une accusation qui auparavant était sans base. Cromwell comptait beaucoup sur l'effet de la dernière question qu'il venait d'adresser à la jeune fille. Mais celle-ci répondit sans se déconcerter.

— Il est facile, Mylord, de justifier le silence que mon père a gardé sur un événement qui, d'ailleurs, ne le concernait ni de près ni de loin, et de détruire d'un seul mot les charitables conjectures qu'on en voudrait tirer. Le roi vint à Lochiel sous des habits de montagnard et mon père ne le reconnut point. Ce fait qui vous semble si important, mon père l'ignore encore.

L'accent de vérité avec lequel Judith prononça ces mots ne pouvait laisser aucun doute dans l'âme du général. En vain le clerc hocha la tête en signe d'incrédulité, Cromwell savait par une expérience récente combien une pareille erreur est facile. Il abandonna donc ce point de l'accusation, qui d'ailleurs n'était pas pour lui le point capital, et continua ainsi : Et vous, miss Ramsay, avez-vous reconnu Charles Stuart ? — Oui, Mylord. — Sans doute il vous a parlé ? reprit le général. Vous avez connu ses projets, et vous vous êtes ménagé peut-être, à tout événement, les moyens de vous revoir en Angleterre ? — Non, My-

lord, dit miss Ramsay, Charles Stuart avait, je le présume, de meilleurs conseillers qu'une jeune fille. — Quoi qu'il en soit, reprit Cromwell, pour une raison ou pour l'autre, vous étiez à Lochiel, il y a un mois, et vous y avez vu le Jeune Homme. Voilà un fait que vous ne contestez pas. N'étiez-vous pas aussi le 3 septembre à White-Ladies, et n'y avez-vous pas revu Charles Stuart? — Cela est vrai, Mylord. — En ce cas, dit Olivier en regardant Patrickson, le reste s'explique de soi-même. Il est évident que miss Ramsay connaît l'asile du roi d'Ecosse. — Non, Mylord, dit Judith, le hasard seul a produit ces rencontres qui vous étonnent. — Le hasard fait des choses singulières, dit Cromwell; je vois qu'il joue un grand rôle dans toutes vos aventures. Je gage que c'est encore le hasard qui a amené ce jeune Ecossais dans le comté de Shrop et dans les bois de Boscobel, en même temps que Charles Stuart. Parlons franchement. Pourquoi êtes-vous venu dans ce pays, monsieur le prétendu Gallois? Serait-ce, par hasard, pour rendre une visite de politesse à M. Ramsay, votre prisonnier?

On comprendra aisément que le Caméron ne pouvait guère avouer à Cromwell le véritable motif qui l'avait attiré dans le voisinage de Boscobel-House. Il crut donc devoir garder le silence.

— Vous vous taisez, jeune homme? dit Olivier. Eh bien! je vais vous le dire, moi. Le hasard seul ne saurait expliquer ces rencontres; elles ressemblent trop à des rendez-vous. Vous êtes venu en Angleterre pour la même raison qui avait, à l'insu de son père,

j'aime à le croire, appelé miss Ramsay en Ecosse. Partout où l'on vous voit ensemble, on retrouve le Stuart, car j'ai appris que vous aussi vous aviez été à White-Ladies. Vous tournez l'un et l'autre autour du fugitif, comme des phalènes autour d'un flambeau nocturne. Prenez garde! vous pourriez y brûler vos ailes. Pour la dernière fois, je vous invite à parler, à me dire toute la vérité. A cette condition, j'oublierai le passé, et je vous renverrai dans vos familles.

Allan ne savait rien, mais toutes les apparences étaient contre lui. Il n'avait d'autre moyen d'expliquer sa présence à Boscobel que de parler de son amour pour Judith et du désir qu'il éprouvait de se rapprocher d'elle. Mais une telle justification aurait compromis peut-être l'honneur de miss Ramsay, et quand bien même elle eût été de nature à persuader le général puritain, Allan ne l'eût point entreprise. De son côté, la jeune fille était placée dans une position qui ne lui permettait pas de se défendre. Depuis qu'elle avait vu le Roi chez son père, elle ne le pouvait plus, sans être forcée de recourir à des subtilités et à des subterfuges. Elle trouva qu'il était plus digne de se taire.

— J'en suis fâché, miss Ramsay, reprit Cromwell, cherchant quelque endroit abordable dans la place forte où il voulait entrer, j'en suis fâché; vous m'avez paru d'abord une fille prudente et sage; vous portez un nom qui m'avait donné d'autres espérances. Judith! un des plus beaux noms de l'Écriture! Pour être aussi grande que cette illustre sainte, vous n'auriez cependant qu'un mot à dire, un seul mot. Ah! si

vous aimiez votre père, vous n'auriez pas hésité si longtemps. Ce pauvre John Ramsay ! il n'a que vous, et il vous aime, m'a-t-il dit, comme le vieux Tobie aimait son fils. Quels chagrins vous préparez à ses vieux jours ! j'ai de l'affection pour lui, je l'estime, je voudrais le servir, mais enfin la loi parle, et je ne suis pas au-dessus de la loi. Il vous tient de trop près pour que votre faute ne retombe pas sur sa tête, et le moindre danger qui le menace, c'est la ruine, c'est la misère... — Assez ! Monsieur, assez ! s'écria le montagnard avec indignation, je croyais que c'était le bourreau qui donnait la torture ! — Paix ! jeune homme, dit Cromwell, ne nous emportons pas. J'ai épuisé avec vous les ressources de ma patience et les trésors de ma miséricorde ; vous avez rempli mon âme de colère... Ne faites pas déborder le vase, lorsqu'il est plein. Je veux pourtant, continua le général, en s'efforçant de se contenir, vous tendre encore la main dans l'abîme où vous êtes tombé. Vous allez rester ici avec cette jeune fille, et je vous accorde cinq minutes pour réfléchir ensemble. Pendant ce temps, je vais prier, comme le patriarche de Ségor, pour que le Seigneur détourne la foudre de vos têtes.

Aussitôt Cromwell se leva et, faisant signe à Patrickson, sortit avec lui de la chambre.

Allan et Judith se contemplèrent en silence. Le regard qu'ils échangèrent en ce moment eût presque suffi pour faire connaître à chacun d'eux ce que pensait son compagnon. Cette réunion inattendue avait lieu sous des auspices trop funestes pour que la joie

de se revoir après une longue absence tint quelque place dans ce muet langage. Ils étaient encore l'un près de l'autre comme dans la vallée du Lochaber, il n'y avait plus entre eux que la faible distance mesurée par le respect et l'amour ; mais quelle différence ! Non-seulement les minutes étaient comptées , mais encore chaque grain qui coulait du sablier annonçait visiblement l'approche d'une séparation éternelle.

A cette heure suprême, Judith s'oublia, et fixa un instant ses yeux obscurcis par les larmes sur ceux du montagnard ; puis elle les baissa tristement sur les liens étroits qui le retenaient enchaîné. Le highlander, qui cherchait à lire dans le cœur de la jeune fille, se rappela involontairement leur dernière entrevue à Lochiel. Il secoua la tête avec mélancolie et murmura d'une voix douce : Voilà des liens que vous ne briserez pas, Judith.

Les pleurs que miss Ramsay retenait avec peine s'échappèrent abondamment et inondèrent son visage.

— Oh ! ne pleurez pas, mon amie, reprit Allan, ne pleurez pas sur moi. Maintenant que je vous ai revue, je puis mourir ; je n'emporterai qu'un regret... celui de n'avoir pas embrassé mon frère. — Je vous l'avais bien dit, Allan, répondit miss Ramsay sans essuyer ses larmes, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre ; le temps, le lieu, les passions des hommes, tout nous avait séparés. Nous pouvions nous rencontrer encore parce que nous servions la même cause ; nous pouvions nous rencontrer, mais, comme les martyrs de

la Grèce et des Gaules, dans le cirque romain où les rassemblait la même persécution. Ce ne devait être que pour nous adresser de la main un dernier adieu en nous montrant le ciel !

Allan n'avait point été trompé par les menaces de Cromwell. Il avait compris que le général se proposait seulement d'effrayer Judith, afin de lui arracher ainsi le secret qu'elle voulait garder. Rassuré à peu près sur le sort de la jeune fille, il s'abandonna sans réserve au plaisir de la voir, de l'entendre, de lui parler, et oublia entièrement que sa propre sentence était rendue.

— Oh ! dit-il, je n'espérais pas être assez heureux pour me trouver un jour si près de vous, pour respirer le même air que vous respirez. Depuis que j'ai pu quitter ma retraite, ajouta le Caméron, sans parler des blessures qui l'avaient retenu chez le paysan gallois, j'ai pris le chemin de l'Ecosse. Je croyais avoir assez d'empire sur moi-même pour gagner les monts Cheviot sans penser au pays que vous habitiez. Mais, malgré moi, je me sentais attiré vers les plaines de l'ouest par cette force mystérieuse qui m'avait conduit sur vos traces, ô pâle White-Lady ! Chaque fois que je m'arrêtais pour demander mon chemin au passant, le nom de Boscobel venait se placer sur mes lèvres ; c'est ainsi que je suis arrivé dans ce bois, et que pendant trois nuits j'ai erré autour de votre maison, épiant votre ombre derrière vos rideaux, cherchant la place où votre pied pouvait s'être posé, et regrettant de n'être pas l'un de vos serviteurs, pour arriver jusqu'à vous et vous dire... — Allan ! Allan !

s'écria Judith hors d'elle-même, je vous avais dit de m'oublier!

En parlant ainsi, miss Ramsay couvrit son visage de ses mains et resta un moment immobile sur sa chaise qu'elle n'avait pas quittée.

— Oh! pardon! je vous ai offensée peut-être, dit Allan avec regret; je voudrais cependant ne vous laisser de moi qu'un doux souvenir; j'ai eu tort, j'aurais dû garder ces aveux qui vous blessent; car vous ne voulez être pour moi qu'une étrangère. Vous avez tenu parole, Mademoiselle. Il vous a été facile de ne plus penser au pauvre highlander aussitôt que vous avez cessé de voir le sommet de ses montagnes. Vous ne l'avez pas regretté, et si vous ne l'aviez revu dans cette maison, vous auriez bientôt oublié même le nom qu'il porte. Ah! je le vois maintenant, poursuivit-il d'une voix altérée, je n'étais pas digne d'être aimé de Judith! — Qui, vous! si noble, si généreux, si brave! s'écria miss Ramsay; je ne sais personne qui ne vous eût aimé après vous avoir connu seulement quelques jours!

Elle avait à peine achevé ces mots qu'une rougeur subite vint colorer son visage; elle s'arrêta, effrayée de la confiance involontaire qu'elle avait faite de sa tendresse. Cet aveu n'avait plus les mêmes dangers que la prudence lui eût justement fait redouter peu d'instantes auparavant, quand le montagnard était libre, quand ils pouvaient se promettre encore l'un à l'autre un long avenir; mais Judith n'eût voulu s'occuper alors que des graves sentiments qu'inspire à une âme religieuse la certitude d'une mort pro-

chaine. Elle reprit donc d'une voix tremblante d'émotion : Ce n'est plus vers la terre, c'est vers le ciel qu'il faut tourner notre cœur. Allan, bientôt nous paraîtrons ensemble devant Dieu, qui a vu toutes nos actions, qui entend toutes nos paroles et qui sait la moindre de nos pensées. Il faut nous détacher de tout ce qui est périssable et ne plus mettre nos espérances que dans un monde meilleur. Là, continua Judith, se laissant aller malgré elle aux impressions qu'elle voulait fuir; là peut-être nous nous retrouverons, et il n'y aura plus entre nous les obstacles invincibles qui nous séparaient sur la terre; car, vous le savez, Allan, nous étions coupables de songer l'un à l'autre. J'avais beau garder devant vous un visage serein, ou, comme dans le château de White-Ladies, me dérober à vos regards et refuser de répondre à votre voix; j'aurais voulu vous suivre quand je m'éloignais de vous, et vous retenir près de moi à l'instant même où je vous conjurais de me quitter. Je sentais que l'air me manquait loin de vous. Vainement je cherchais à me faire illusion et à cacher aux autres comme à moi-même ce qui se passait dans mon âme; tout jusqu'à la prière, était inutile, et mon cœur brûlait intérieurement, comme la lampe que je voilais le soir afin que sa lueur ne révélât pas à mon père mes veilles et mes insomnies. — Ah! s'écria le montagnard avec transport, vous m'aimez!

Ce cri du highlander fit tressaillir Judith. Elle ne s'était pas aperçue du chemin qu'elle avait fait, et vit avec effroi qu'au lieu de parler des choses éternelles, elle s'était arrêtée avec trop de complaisance sur ses

chagrins d'amante. Elle allait sans doute essayer de réparer sa faute, mais le Caméron, élevant avec effort ses deux mains captives, lui dit d'une voix suppliante : Non ! non ! vous ne rétracterez pas vos paroles... je l'ai bien entendu ! vous m'aimez ! Ne détournez pas la tête et laissez-moi lire dans vos yeux que je ne me suis pas trompé... Vous m'aimez, n'est-ce pas ? me voilà heureux pour jamais.

En ce moment, un pas lourd et mesuré résonna sur le parquet de la chambre voisine. Les deux prisonniers se regardèrent en pâlisant ; les cinq minutes fatales s'étaient écoulées, et ils n'avaient point songé encore à la réponse qu'ils devaient faire au général. Bientôt la clef tourna dans la serrure et Cromwell entra dans l'appartement. Il jeta un coup d'œil rapide sur Judith et sur le montagnard, qui étaient restés à la même place où il les avait laissés en partant.

— Eh bien ! dit-il, où est Charles Stuart ?

Les deux amis gardèrent le silence.

— Miss Ramsay, reprit Cromwell, vous ne répondez pas ?

La jeune fille jeta un regard sur Allan et se leva d'un air troublé : Mylord, dit-elle, je demande à voir mon père. — Vous parlerez ensuite ! s'écria le général avec une joie mal déguisée. — Non, Mylord, je mourrai !...

Le nuage qui passa sur le front de Cromwell effraya le highlander lui-même. On eût pu croire un moment que toute la colère du chef parlementaire allait tomber sur l'audacieuse fille qui osait ainsi lui

résister; mais en tournant la tête, il aperçut Allan et un sourire sardonique vint errer sur ses lèvres. Ce fut le dernier signe qu'il laissa voir de son déplaisir. Il ne tarda pas à reprendre son aspect froid et sévère, comme ces eaux profondes dont une pierre lancée par la main d'un enfant trouble un instant la surface, mais qui recouvrent aussitôt leur effrayante immobilité.

— A nous deux maintenant ! dit-il au highlander; vous avez eu, je pense, le temps de réfléchir au parti que vous vouliez prendre.

Allan avait fait aisément, comme nous l'avons vu, le sacrifice de sa vie; mais, depuis son entretien avec miss Ramsay, depuis qu'il était sûr d'être aimé, si la mort ne l'effrayait pas, il ne pouvait du moins se défendre d'un regret involontaire, en pensant qu'il allait mourir si jeune et si près d'être heureux. Il ne songea point cependant à plaider sa cause et se contenta de répondre avec simplicité : Si vous ne poursuivez en moi que le soldat de Worcester, je n'ai rien à dire pour me défendre; mais si vous croyez atteindre un des compagnons du prince fugitif, je le déclare sur l'honneur, vous frapperez un innocent. — Il faut croire alors, dit Cromwell, que si vous connaissiez la retraite de Charles Stuart, vous ne balanceriez pas à m'y conduire ?

En entendant cette question le montagnard vit s'évanouir les frêles espérances qu'il avait fondées sur la déclaration qu'il venait de faire. Il poussa un soupir et dit avec une courageuse fermeté : Je ne veux pas vous tromper, Monsieur, dût ma franchise

me porter malheur ; je vous avoue que je serais fidèle au Roi proscrit comme je l'ai été au Roi victorieux. — Qu'il vous soit fait comme vous avez voulu, dit Cromwell en frappant sur la table avec le pommeau de son épée.

A ce signal la porte s'ouvrit, et De Profundis entra dans la chambre, accompagné de plusieurs soldats. Judith, qui se croyait enveloppée dans l'arrêt de mort que venait de rendre le général, ne parut point troublée. Elle demanda une seconde fois la permission de voir son père, pour lui adresser ses adieux.

— Asseyez-vous, miss Ramsay, dit Cromwell d'une voix plus douce qu'on n'aurait dû s'y attendre dans une semblable occasion, votre heure n'est pas venue. Vous n'avez qu'une chose à faire à présent, c'est de prier Dieu pour ce jeune homme. Quant à vous, De Profundis, vous allez tordre le cou à cet aiglon ; il s'est échappé trop tôt de son aire.

De Profundis, à qui cet ordre n'avait rien ôté de sa bonne humeur, se hâtait d'obéir, mais avec sa lenteur ordinaire, lorsqu'une main décharnée, attachée au bout d'un long bras, s'abattit sur l'épaule du condamné. C'était Usquebaugh qui venait réclamer sa proie. Il voulait régler lui-même ses comptes avec le montagnard, et n'était pas homme à confier à un autre, même à son meilleur ami, le soin de sa vengeance. Il poussa donc rudement le Caméron au milieu des mousquetaires, et donna l'ordre du départ.

Judith comprit alors pour la première fois qu'Allan seul devait mourir. Cette pensée la frappa plus cruel-

lement que ne l'avaient fait toutes les menaces de Cromwell. Elle sentit tout à coup ses forces l'abandonner et ses genoux se dérochèrent sous elle. Tremblante, éperdue, elle fit néanmoins un pas en avant comme pour arracher le highlander aux soldats qui l'entraînaient, mais ils s'éloignaient avec rapidité, et Judith eut à peine le temps de voir le regard d'adieu que lui adressa le Caméron. Ses yeux se troublèrent; on eût dit que la vie allait l'abandonner. Elle resta immobile et sans voix, une main posée sur son cœur, l'autre sur le marbre de la cheminée, où elle fut obligée de chercher un appui pour ne pas tomber sur le parquet.

Cromwell était un homme inexorable, inaccessible à tous les sentiments de la nature, toutes les fois qu'il s'agissait des intérêts de sa politique; mais par un étrange contraste, lorsqu'il rentrait dans sa famille, quand il cessait d'être un rêveur ambitieux pour n'être plus qu'un père ou un époux, il abdiquait pour ainsi dire son pouvoir entre les mains de sa femme et de sa fille. Il devenait alors un enfant craintif, un de ces maris bourgeois qui se laissent aveuglément conduire par leurs impérieuses moitiés. Sa fille surtout avait pris sur son âme un ascendant presque irrésistible. Il avait pour elle une affection qui allait jusqu'à la faiblesse. L'âge, la beauté, la force de caractère de miss Ramsay, lui rappelèrent involontairement ce maître bien aimé qu'il avait laissé à Windsor. Ses entrailles s'émurent, et il eut un instant pitié du désespoir de Judith.

Cependant il est difficile de savoir si la compassion

eut autant de part qu'une froide politique dans la démarche qu'il fit auprès de la prisonnière.

— Miss Judith, lui dit-il, en la conduisant vers la fenêtre, vous voyez là-bas ce jeune homme qui s'éloigne au milieu des soldats.

Judith regarda malgré elle, et vit Allan qui marchait en tournant de temps en temps la tête vers l'ancienne maison du pasteur; le capitaine avait encore la main sur son épaule; un oiseau de proie tournoyait dans les airs au-dessus de ce funèbre cortège.

— Miss Judith, continua le général, vous pouvez le sauver! Dites un mot, et un cavalier partira ventre à terre pour lui porter sa grâce. Un mot! entendez-vous? Où est Charles Stuart?

De sourds gémissements s'échappèrent de la poitrine de la jeune fille.

— Où est-il? où est-il? poursuivit Cromwell, vous n'avez plus qu'un instant pour répondre... Tout sera bientôt consommé!... — Non! non! jamais! s'écria Judith en reculant jusqu'au fond de la chambre pour ne plus voir le highlander qui s'éloignait toujours.

En ce moment on entendit dans la chambre voisine la voix retentissante d'un homme qui voulait entrer à toute force, malgré la consigne, auprès du général.

Cromwell reconnut le son de cette voix. Il ouvrit la porte et dit d'un air calme : Laissez entrer M. le juge Ramsay.

XVII.— L'EXÉCUTION.

Je ne suis qu'un coquin, chacun vous le dira ;
Pourtant, parlez sans crainte ; on vous obéira.
OTWAY.

— Ah ! c'est un général ? s'écria le juge en se précipitant dans la chambre, cela m'est bien égal, et je me moque de votre consigne comme des lois de chasse du roi Arthur. Ah ! je vais lui parler, moi, à votre général ; je vais lui apprendre ce que c'est que de violer le domicile...

M. Ramsay n'acheva pas, car il venait de reconnaître en ce moment le visage sévère et impassible de Cromwell. Il fut un instant déconcerté par cette rencontre inattendue.

— Vous ici, Mylord ! dit-il en s'inclinant, j'ignorais votre présence à Boscobel. — Cela prouve, Monsieur, dit froidement le général, que vous ne savez guère ce qui se passe dans votre canton. — Mylord ! s'écria sir John, dont le caractère bouillant reprit aussitôt le dessus, il y a trente ans que je suis juge à Boscobel : j'ai rempli ces fonctions sous le roi Jacques et le roi Charles. Jamais on ne m'a reproché d'avoir manqué à mon devoir, et je suis bien aise de vous le dire, puisque l'occasion s'en présente, ce n'est pas sous le règne de ces deux princes que j'au-

rais reçu l'outrage qu'on m'a fait aujourd'hui. On ne m'aurait pas gardé, pendant une heure, en charte privée, après m'avoir ôté mes armes, mon épée, mon fusil, comme à un braconnier surpris à l'affût. Non, Mylord, on ne serait pas venu, au mépris de toutes les lois, m'enlever ma fille jusque dans ma propre maison. En ce temps-là, voyez-vous, le seuil d'une maison paisible était aussi sacré que le parvis d'un temple, et les aboiements d'un chien de garde auraient suffi pour en protéger les abords et tenir en arrêt toute une armée. Aujourd'hui, continua le juge qui s'apercevait pour la première fois du peu de respect que la légalité inspirait aux agents de la république, il n'en va pas de même; ce n'est pas des voleurs qu'il faut se garder, c'est de ceux qui devraient arrêter les voleurs. Les soldats semblent devenus la seule autorité qu'il y ait en Angleterre; ils font partout la loi, et il n'y a pas de loi pour eux. Ah! je suis un homme de paix, Mylord, je respecte le gouvernement établi; mais, sur mon âme! il faut que le gouvernement établi me rende justice! Il faut que vous me fassiez retrouver ma fille et que vous punissiez les misérables qui ont osé porter la main sur elle et sur moi.

Le juge eût continué sans doute sur le même ton, si Judith, rappelée à elle-même par cette voix bruyante, ne se fût approchée de lui. Elle était encore sous l'impression qu'avait produite sur elle le départ du Caméron vers le lieu du supplice. Elle comprit cependant qu'elle était près de son père, et que son père la cherchait. Guidée par cette vague perception plutôt

que par un juste sentiment de ce qui se passait autour d'elle, elle quitta en chancelant la place qu'elle occupait dans l'angle obscur de la cheminée, et vint s'appuyer sur le bras de son père.

— Judith ! s'écria M. Ramsay en l'apercevant tout à coup. Dans cette maison ! Dans cette chambre ! Général, qu'est-ce que cela signifie ? Mais qu'avez-vous, mon enfant ? Votre visage est plus pâle que votre collerette. Reviens à toi, ma fille ! Que t'ont-ils fait, les malheureux ?

Judith, les yeux fixes, les traits abattus, ne put prononcer d'abord une seule parole. Peu à peu, néanmoins, son visage se colora ; elle venait de rencontrer le regard inflexible du général, et cédant à une terreur instinctive, elle pressa le bras du juge en s'écriant : Sortons, mon père, sortons d'ici.

Mais ses forces la trahirent, elle retomba sur une chaise en jetant un coup d'œil douloureux vers la fenêtre. Cromwell, les bras croisés sur sa poitrine, son large chapeau sur l'oreille, avait écouté les récriminations du juge avec une complète indifférence. Il n'avait rien à craindre du résultat de cette entrevue et pouvait changer à son gré le dénouement de la scène. C'était une position que le général aimait à prendre et qui ne ressemble pas mal à celle d'un tacticien habile qui, après s'être emparé des hauteurs, peut, selon sa fantaisie, attendre l'ennemi dans ce poste élevé, ou fondre sur lui dans la plaine avec la certitude de la victoire.

— M'expliquerez-vous ce mystère, Mylord ? s'écria M. Ramsay. Comment ma fille se trouve-t-elle ici ?

Cromwell ne sembla pas avoir entendu cette question.

— On a osé dire, continua sir John, que c'est par votre ordre qu'elle a été arrachée de ma demeure, mais je n'ai pas voulu le croire. Vous êtes un homme sage et prudent, monsieur Olivier, et vous partagez, j'en suis sûr, les idées que j'ai émises dans mon plan de pacification universelle. Vous n'avez pu violer ainsi les droits sacrés d'un magistrat, d'un père.

Le général haussa les épaules.

— Ah ! reprit le juge, vous gardez le silence, Mylord, vous ne repoussez pas avec indignation la plainte qu'on a portée contre vous ! serait-elle fondée ! fondée en droit et en fait, comme disait ce coquin de Patrickson ? Ah ! j'irai vous accuser moi-même jusque devant le parlement ; j'irai, soyez-en certain, et je sauverai bientôt s'il y a quelqu'un au-dessus des lois en Angleterre. S'il en est ainsi, jour de Dieu ! que le Ciel prenne en pitié le gouvernement établi. Sans adieu, Mylord.

En disant ces mots, le juge fit un pas vers sa fille et lui offrit son bras.

— Restez, Monsieur, dit Cromwell en s'asseyant ; je punirai ceux qui, sans mon ordre, ont violé votre domicile. Quant à miss Ramsay, vous devez me remercier, sir John, si je la remets vivante entre vos mains. Au lieu de vous occuper, comme vous le faites, de rêveries creuses et insensées, de la pacification universelle... — Monsieur Olivier, s'écria le juge... — Ne m'interrompez pas, dit Cromwell. Au lieu de chasser tout le jour, comme un nouvel Esau,

vous feriez mieux de surveiller ce qui se passe sous votre toit et dans votre juridiction.—Q'est-ce à dire ? s'écria le juge avec véhémence : depuis le temps du roi Jacques.... — Silence, mon père, silence, si vous m'aimez ! s'écria Judith en s'élançant vers son père.

La jeune fille avait enfin repris assez d'empire sur ses sens pour comprendre le danger qu'elle avait attiré sur M. Ramsay, danger qu'allait aggraver sans aucun doute la fougue habituelle du gentilhomme campagnard. L'honorable juge la regarda avec surprise, et ne put achever la phrase qu'il avait maladroitement commencée.

— Depuis huit jours, reprit Cromwell, Charles Stuart erre dans ce pays. — Le roi d'Ecosse à Boscobel ! dit sir John d'un ton railleur. — Oui, Monsieur, celui que vous appelez le roi d'Ecosse est à Boscobel, et il n'y a que vous dans votre maison qui ne le sachiez pas. Ce sont vos gens qui lui ont donné asile, et votre fille n'a pu rester étrangère à leurs intrigues, car elle sert les faux dieux comme ces Edomites. — Cela est plaisant, répondit le juge avec bonhomie, qu'un simple magistrat de comté, occupé tout le jour, comme vous le dites, à chasser ou à rêver, en sache plus qu'un général en chef sur les affaires de l'Etat.—Comment l'entendez-vous ? dit Cromwell déconcerté par l'aplomb de M. Ramsay. — Entre nous, reprit le juge, vous êtes mal servi par vos agents, ils s'amuse à boire ou à prêcher dans les tavernes et font plus usage de leurs langues que de leurs oreilles ; sans cela vous auriez appris ce que je

tiens, moi, de bonne source. — Quoi donc ? demanda le général avec inquiétude. — Eh ! parbleu ! que le roi d'Ecosse s'est embarqué à Cardigan à la fin de septembre, le même jour d'automne où sont parties les hirondelles. — Dieu me pardonne ! pensa Cromwell, si cet homme n'est pas d'accord avec mes ennemis, il serait digne de figurer parmi les membres du parlement, bonnes gens à qui l'on fait croire, penser et dire tout ce qu'on veut. — Oui, il est parti, continua le juge, et cela est fort heureux pour l'Etat, ainsi que je l'ai prouvé, en principe, dans mon excellent traité du gouvernement établi, qui, j'ose le croire, obtiendra de vous un meilleur accueil que mon plan de pacification universelle. Il est parti ! C'est un ennemi de moins pour la république. — Vous êtes fou, sir John, s'écria Cromwell avec impatience, je l'ai vu ce matin, je lui ai parlé comme je vous parle, et il a été un instant en mon pouvoir. — A d'autres, dit le juge ; vous ne me ferez pas croire qu'ayant rencontré le roi d'Ecosse, vous ne l'avez pas arrêté. — Oh ! dit Cromwell, si Dieu le met entre mes mains une seconde fois, je saurai bien l'y retenir ; mais il était caché sous des habits grossiers, je ne l'ai point reconnu.

Le juge avait une haute opinion de sa perspicacité ; il hocha la tête et répondit avec un léger sourire : Vous m'étonnez, général ! Comment un homme aussi habile que vous l'êtes a-t-il pu se laisser tromper ainsi ? Certes, si j'avais rencontré Charles Stuart, continua sir John avec assurance, si je l'avais seulement vu passer derrière une haie à cent pas de moi,

je n'aurais pas eu besoin de le regarder deux fois pour le reconnaître. J'ai là son signalement, et, depuis le temps du roi Jacques, jamais homme suspect n'en a imposé au juge de Boscobel. — C'est possible, dit le général en souriant, et pourtant le Jeune Homme a été sauvé par des bûcherons que vous connaissez, sir John, par les frères Penderell. — Les frères Penderell! vous voulez rire. Parbleu! j'amuserais bien Donal, lorsque je lui conterai cette histoire. — Qu'est-ce que Donal? interrompit brusquement Cromwell. — C'est le beau-frère de ces Penderell que vous accusez si mal à propos, un adroit braconnier qui chasse sur mes terres et tue mon gibier, mais que je n'en aime pas moins, à cause de sa bravoure et de sa bonne humeur. Tenez, vous pouvez voir d'ici sa cabane, là-bas, à l'horizon, entre les bois de Boscobel et ceux de Mary-Wood.

Cromwell s'approcha de la fenêtre et vit une petite maison blanche située sur la colline, à deux milles environ du village de Boscobel. C'est là que Mathias avait conduit le Roi une heure auparavant.

— Il ne manque plus que d'accuser Donal d'avoir caché le prince, ajouta le juge en riant aux éclats. — Patrickson ne m'avait point parlé de ce Donal, pensa Cromwell, les yeux toujours fixés sur la cabane. Est-ce que ce maudit clerc recevrait de l'argent des deux mains et trahirait deux causés à la fois?

Le caractère de Patrickson autorisait suffisamment les soupçons du général. Mais la vérité est que si le clerc n'avait point parlé du braconnier, c'est que celui-ci avait fait depuis deux mois de fréquents

voyages, et que la plupart des gens de Boscobel ignoraient son retour dans le pays. D'ailleurs, Donal avait mené jusqu'à ce jour une vie insouciant et aventureuse. On pouvait croire aisément qu'il n'aurait jamais aucun mauvais dessein contre un gouvernement qui le laissait chasser en toute liberté.

— Vous pouvez vous retirer, sir John, dit le général en fermant la fenêtre. Emmenez votre fille; elle a besoin de repos, je crois. Souvenez-vous seulement que je vous l'ai rendue, et que si elle avait eu affaire à un juge moins clément, vous ne l'auriez pas revue en ce monde.

Le juge, que la prétendue erreur de Cromwell avait égayé, et qui savait, en outre, que sa fille était, comme papiste, exposée au courroux du gouvernement établi, salua profondément le général et s'éloigna sans se plaindre davantage des illégalités de la journée. Il traversa rapidement le village, et chemin faisant ne put s'empêcher de rire plus d'une fois en répétant que Charles Stuart s'était embarqué à Cardigan, vêtu en colporteur, et que le chef parlementaire perdrait son temps et sa peine à le chercher à Boscobel.

Il allait sortir du bois pour entrer dans l'avenue de Boscobel-House, lorsqu'un homme écarta tout à coup les branches sur la lisière du bois, et, après une rapide reconnaissance, s'avança en toute hâte vers le juge. C'était Donal le braconnier.

— Ah! dit M. Ramsay en le voyant, tu arrives à propos. Si tu veux venir jusque chez moi vider une cruche d'ale, je te raconterai... — Votre Honneur a

trop de complaisance, interrompit Donal, je suis pressé en ce moment, et je vous attendais pour vous parler.

En disant ces mots, Donal tira de sa ceinture le sifflet d'argent que M. Ramsay lui avait remis à Lochiel.

— Connaissez-vous ceci ? dit le braconnier. — Sans doute, répondit le juge, et je n'ai pas oublié la promesse que je t'ai faite lorsque tu m'as tiré de l'ancre du lion. — Eh bien ! sir John, le moment est venu de la remplir. Il fait beau, la soirée sera douce ; ne vous semble-t-il pas qu'une promenade sur la grande route dans votre carrosse armorié serait une chose fort agréable ? — Où veux-tu en venir ? demanda M. Ramsay. Tu parles avec la clarté de la Sibylle. — Vous allez m'entendre, sir John, répartit le braconnier. Je vous rends votre sifflet d'argent, à condition que dans une heure vous m'attendrez dans votre voiture au carrefour de Rosewill.

Donal salua le juge interdit et s'éloigna à grands pas. — Eh ! l'ami ! Donal ! s'écria M. Ramsay, que veux-tu que j'aie à faire là-bas ? Il ne m'entend plus, le voilà déjà à un quart de mille. Ma foi ! Judith, un homme n'a que sa parole. Nous irons nous promener ce soir sur la route de Bristol.

Cela dit, le juge s'achemina vers sa maison.

Il est probable que le lecteur, pendant que nous racontions ces divers incidents de notre histoire, a tourné plus d'une fois sa pensée vers le noble jeune homme envoyé au supplice par le général parlementaire. Nous allons satisfaire la juste curiosité de ceux

qui s'intéressent à notre héros, et faisant un léger retour sur la passé, rejoindre le sinistre cortège à la sortie du village.

Gédéon et De Profundis avaient à peine dépassé les dernières maisons de Boscobel, qu'une discussion amicale s'établit entre eux. Il s'agissait de savoir comment il fallait entendre ces mots de Cromwell : « Tordez le cou à cet aiglon, il s'est échappé trop tôt de son aire. »

Le second membre de la phrase importait peu. Ce n'était pas là que gisait la difficulté; mais les deux amis n'étaient pas d'accord sur le sens exact de la première proposition.

— Capitaine, disait De Profundis, vous interprétez judaïquement les paroles du général. Souvenez-vous que la lettre tue et que l'esprit vivifie, comme vous me l'avez dit si souvent. Le vieux Noll n'a pu vous prendre pour un valet de basse-cour. Je propose donc de faire aligner nos hommes, de mettre le condamné à quinze pas, et qu'une bonne décharge le couche à terre comme un brave soldat qu'il est. — Je vous reconnais bien là, De Profundis; toujours léger et imprudent! quand vous prêchez, par hasard, vous élargissez complaisamment les textes de l'Écriture, comme vous voudriez faire des flancs de votre gourde. Mais ne comprenez-vous pas, homme frivole, qu'on ne nous donnera pas un farthing (1) de la défroque du condamné, lorsqu'elle sera trouée par les balles comme notre drapeau après la journée de Worcester?

(1) Liard.

— Messieurs, dit Patrickson, qui avait suivi le cortège afin de jouir du spectacle de l'exécution, et qui prenait un vif intérêt au dialogue des deux officiers, il y a, je crois, un moyen bien simple de vous mettre d'accord, un milieu à prendre entre les deux opinions que vous avez si bien développées. Ne pourriez-vous pas tout bonnement passer au cou du highlander une belle cravate de chanvre, et envoyer votre homme méditer sur un des arbres de la forêt ?

Les deux amis acceptèrent volontiers la transaction qui leur était offerte. Ils arrivaient en ce moment dans une prairie écartée, au milieu de laquelle s'élevait un grand chêne dont les branches touffues et vigoureuses semblaient parfaitement convenir au nouveau projet du capitaine. La petite troupe se dirigea donc au pied de l'arbre.

Allan Caméron, placé au milieu de la troupe des mousquetaires, le visage tranquille, le front serein, avait fait le trajet d'un pas ferme. Il s'était retourné plusieurs fois du côté du village, tant qu'il lui avait été possible d'apercevoir la maison où il avait laissé Judith ; mais quand les contrevents gris de la fenêtre et le toit pointu du presbytère eurent disparu entre les arbres, Allan continua sa route sans chercher autour de lui aucune distraction aux pensées qui l'occupaient. Il voyait encore, mais comme dans un vague lointain, les campagnes dont il était entouré, et qui n'offraient aux regards, sous les rayons d'un pâle soleil, que les teintes rougeâtres et mélancoliques de l'automne. Les événements de sa vie, si courte et

déjà si près de sa fin, revenaient en foule à sa mémoire, comme pour augmenter ses regrets. Les images indécises de toutes les personnes qu'il avait aimées flottaient pour ainsi dire devant ses yeux, et son esprit se reportait involontairement vers des temps et vers des lieux qui avaient fui pour jamais. Il sentit son cœur se serrer en pensant que son frère Evan et sa vieille mère venaient peut-être chaque matin l'attendre sur les rochers qui ferment la vallée paternelle, et il se figura la douleur qu'ils éprouveraient lorsqu'ils ne le verraient pas revenir.

Le cri de halte ! prononcé par le capitaine, tira le highlander de sa rêverie.

— Vous voilà au bout de votre pèlerinage, dit Usquebaugh ; nous allons voir comment vous prendrez la leçon que je vais vous donner, et si vous avez envie de rallier comme ce matin dans le bois ! Botwell, ajouta Gédéon en s'adressant à l'un des soldats, vous avez des cordes neuves dans votre havresac ; montez sur le chêne et faites mieux la besogne qu'à notre dernière affaire. Nous avons été obligés de nous y reprendre à trois fois.

Le prévôt obéit, tandis que De Profundis racontait à son nouvel ami Patrickson l'aventure intéressante à laquelle le capitaine venait de faire allusion. Bientôt tout fut disposé pour le supplice, mais le highlander était agenouillé auprès de l'arbre et recommandait son âme à Dieu.

— Enfant de Baal, dit Gédéon, avez-vous bientôt fini ? Me prenez-vous pour un de vos ministres, et croyez-vous que je vais marmotter à vos oreilles les

prières des agonisants? — Je suis prêt, dit le Caméron en se levant. Puisse Dieu vous pardonner comme je vous pardonne!

Allan était légèrement ému en prononçant ces paroles, quoique sa voix fût encore assurée. Sa noble contenance et la simplicité de son langage eussent touché tout autre que des vétérans endurcis dans les guerres civiles. Mais les mousquetaires d'Usquebaugh restèrent impassibles. On eût dit qu'ils assistaient à un spectacle indifférent, et le Caméron, en jetant un dernier coup d'œil autour de lui, put se convaincre qu'il n'avait là personne pour l'encourager de la voix ou du geste à ce moment terrible.

Cependant, comme Botwell s'approchait pour le saisir, un sergent sortit des rangs et présenta sa gourde au condamné.

— Buvez, mon enfant, lui dit-il avec l'accent écossais, buvez; vous allez franchir un pas difficile : cela vous donnera du cœur. — Merci, mon brave, je n'en ai pas besoin, répondit Allan avec un sourire de reconnaissance et en repoussant avec douceur la calebasse du mousquetaire. Etes-vous Ecossais? ajouta-t-il d'une voix tremblante. — Oui, reprit le sergent dans le dialecte des montagnes; j'ai été obligé de prendre du service parmi les habits rouges, parce qu'il m'est arrivé malheur dans les highlands : j'ai tué certain cousin dans un moment de colère; mais si je puis jamais, quand la chose sera oubliée, retourner au pays..... — Vous reverrez l'Ecosse! s'écria Allan. Connaissez-vous le Lochaber? — Sans doute. C'est un peu loin de chez moi; mais qui n'a pas en-

tendu parler des Camérons ? Je crois même que j'ai là-bas une vieille tante, nommée Alison ; c'était la sœur de ma mère... mais parlons d'autre chose... Je la vois encore , ma pauvre mère ; elle était un peu plus grande que vous. Mais, morbleu ! je crois que je vais pleurer. Parlons d'autre chose. Oui, je connais les Camérons. — Eh bien ! dit le highlander avec une émotion croissante, ouvrez mon pourpoint ; mes mains sont attachées ; fouillez sur ma poitrine.

Le sergent fit ce que lui demandait son compatriote et retira d'abord une bourse de soie où il n'y avait guère que deux ou trois shillings qu'en voyait briller à travers les mailles.

— Ce n'est pas cela , dit Allan , cherchez plus près du cœur, là... C'est bien... Brisez ce cordon.

Le sergent avait trouvé un médaillon d'argent au milieu duquel était placée une mèche de cheveux.

— Pauvre enfant , dit-il, c'est quelque gage d'amour. — Vous garderez la bourse , reprit le highlander ; je suis fâché qu'elle ne soit pas toute pleine. Quant à ce bijou, approchez-le de mes lèvres... Et si vous retournez en Ecosse , si vous allez dans les montagnes de l'Ouest , demandez la femme d'Evan-le-Fort, c'est ma mère... et si elle vit encore, donnez-lui ces cheveux en disant que c'est son fils qui les lui envoie, afin qu'elle les mette à côté de ceux qu'elle lui a coupés lorsqu'il était encore tout enfant au berceau. Vous direz ensuite à mon frère Mac-Connuill...

— Damnation ! s'écria le capitaine, votre testament est bien long, jeune homme. Allez-vous maintenant,

comme une vieille femme, marchander à Satan quelques minutes de vie ? Vous n'êtes pas, je suppose, le premier de votre race à qui on ait passé autour du cou l'écharpe de Saint Johnstone. Venez ici, Coledock, poursuivit Usquebaugh en s'adressant au sergent, donnez-moi cette bourse et cette amulette du Philistin. — Ne craignez rien, mon garçon, dit Coledock au highlander, sans tenir compte des ordres du capitaine ; jamais personne ne touchera au dépôt que vous m'avez confié. Cet argent me servira à boire quelques pots de bière en votre mémoire, et pour ce qui regarde ce souvenir, ajouta-t-il en serrant le médaillon dans sa poche, je vous jure sur mon âme que je ferai le voyage de Lochiel pour le remettre à votre mère, à moins que d'ici là quelque bon coup d'épée ne m'envoie dans l'enfer, où j'ai dépêché devant moi mon cousin.

Le capitaine, qui connaissait le caractère violent et emporté du sergent Coledock, n'osa pas insister et tourna sa mauvaise humeur contre le Caméron.

— Allons, Botwell, dit-il au prévôt, grimpez sur l'arbre ; deux hommes vont soulever le patient jusqu'à ce que vous lui ayez mis sa dernière collerette ; sa toilette achevée, nous verrons comment il sait danser le menuet.

Allan, saisi par deux vigoureux mousquetaires, n'opposa aucune résistance. Il fit un signe de tête amical au sergent Coledock, et tint son regard attaché sur lui, pendant que les deux soldats l'élevaient dans leurs bras au-dessus de leurs casques, et que

Botwell s'apprêtait à laisser tomber le nœud coulant.

— Pauvre garçon ! dit le sergent en s'essuyant les yeux avec le revers de sa manche ; mourir de la sorte ! Ah ! je l'ai cent fois plus mérité que lui. — Hum ! dit Patrickson en offrant une prise de tabac à De Profundis, il y a bien des femmes à Stafford qui donneraient une guinée pour être en ce moment à notre place.

— Vous me surprenez, répondit le lieutenant, je céderais la mienne pour une demi-couronne. Quand on a vu cela souvent, ça ne fait plus aucun plaisir.

— Eh bien ! Botwell, que faites-vous donc ? s'écria Gédéon avec impatience, laissez tomber la corde !

Botwell n'eut pas le temps de répondre. Il poussa un cri et tomba lourdement au pied de l'arbre.

XIX. — LE CAPITAINE DE PROFUNDIS.

LE SPECTRE.

Hamlet, regarde-moi !

HAMLET.

Hé bien ! je te regarde.

SHAKESPEARE.

Au même instant, on entendit parmi les feuilles un bruit semblable à celui d'un rameau qui se brise sous l'effort du vent, et un homme d'une taille her-

culéenne, vêtu de tartan noir et portant sur un bonnet écossais une plume de corbeau, descendit comme la foudre du milieu du chêne sur la terre. Il était armé d'une branche énorme qu'il venait d'arracher sans doute au tronc noueux de l'arbre. Plus prompt que la pensée, et sans prononcer une parole, il s'élança sur les soldats, qui, effrayés de cette apparition soudaine, prirent la fuite en desordre dans toutes les directions.

— Evan ! s'écria le condamné qui avait reconnu son frère.

Mac-Connuill, car c'était lui que le Ciel avait envoyé au secours du montagnard, courait sur les pas de Gédéon. Il l'atteignit bientôt, malgré la longueur des jambes du capitaine et la légèreté bien connue du poids qu'elles avaient à porter.

Cependant Coledock n'était pas resté inactif. En voyant paraître tout à coup le chef des Camérons, il avait senti bouillir dans ses veines le sang écossais, et avait tiré sa flamberge ; mais, comme le lecteur s'y attend bien, ce n'était pas pour assurer l'exécution du highlander ; loin de là, le digne sergent tourna son arme redoutable contre ses propres soldats et les chassa devant lui à grands coups de plat de sabre, comme un de ces troupeaux qu'il savait si bien enlever lorsqu'il allait à la maraude. Cet exploit équivoque pouvait bien mener son auteur devant un conseil de guerre, mais Coledock se proposait de faire tourner la plainte à son avantage, en disant qu'il n'avait agi ainsi que pour rallier les fuyards.

Quoi qu'il en soit, les mousquetaires, qui décampaient sans regarder en arrière, n'attachèrent pas le même sens à la correction que leur administrait le sergent. Ils s'imaginaient voir à leurs trousses une légion d'esprits infernaux, ou, ce qui était pour eux la même chose, tout un clan de tartans noirs. Ils redoublèrent donc de vitesse jusqu'au moment où De Profundis, hors d'haleine, s'arrêta enfin et se décida à faire face à l'ennemi. Il ne faut pas croire que le courage fût revenu à l'intrépide lieutenant. Le désespoir fit tous les frais de cette belle action. Le confrère d'Usquebaugh aimait mieux combattre que de courir plus longtemps. Il n'avait de sa vie fait un si violent exercice, et comme son ceinturon était près de se rompre, comme ses jambes ne secondaient plus sa frayeur, il se retourna bravement, décidé à vaincre ou à mourir. Il mit donc ses poings sur ses hanches et respira bruyamment, la poitrine haletante, les joues gonflées, à peu près comme le vieil Homère nous peint Borée, cédant enfin à la prière de la déesse et s'apprêtant à disperser la flotte des Hellènes. Les mousquetaires suspendirent leur course à son exemple, et reformèrent leurs rangs derrière lui. Le sergent Coledock avait remis son sabre dans le fourreau et gourmandait son escouade pour la terreur panique à laquelle elle avait cédé si honteusement.

Du point élevé où était parvenue la troupe, De Profundis jeta les yeux vers le champ de bataille. Il aperçut bientôt le capitaine aux prises avec le chef des Camérons. La lutte fut courte. Evan-Dhù terrassa Usquebaugh, brisa son épée et lui arracha son épau-

lette. Il le traîna ensuite par les cheveux jusqu'au près du chêne où pendait encore le nœud coulant préparé pour le jeune highlander. Quelques soldats, revenus d'une première alarme, et voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul homme, voulurent se précipiter à la défense de leur officier ; le sage lieutenant leur ordonna de ne pas quitter le rôle d'observateurs.

— Mais, lieutenant, s'écria le caporal... — Appelez-moi capitaine, dit De Profundis en se redressant avec dignité.

L'honnête frère d'armes de Gédéon n'avait vu dans la mésaventure de son ami qu'une chance d'avancement prévue par les lois militaires. Le grade de capitaine ne pouvait tarder à vaquer dans la compagnie. De Profundis s'en emparait d'avance, comme un héritier, pressé de jouir, s'établissait dans la maison de son parent avant que celui-ci ait rendu l'âme. Les mousquetaires n'aimaient pas Usquebaugh ; mais, accoutumés à remplir leur devoir, ils auraient couru à sa défense, si le sergent Coledock ne se fût joint à De Profundis pour les arrêter.

— C'est un tyran, un cœur de pierre pour le soldat, dit-il, en se jetant au-devant d'eux. Avez-vous oublié qu'il a fait pendre nos plus joyeux camarades ? Avez-vous oublié ses boutades, ses duretés et surtout ses sermons ? Chacun d'eux est plus fatigant que trois tours de garde. D'ailleurs, ne devez-vous pas obéir au lieutenant, et après lui, à moi, Coledock ? Avez-vous à vous plaindre de nous, et ne valons-nous pas mieux cent fois que cet hypocrite qui vous fera payer cher le retard que vous avez mis à le secou-

rir? — Il a raison ! il a raison ! dirent quelques soldats.

Les autres cédèrent bientôt aux menaces et aux promesses doucereuses du lieutenant. On convint d'expliquer la chose à Cromwell de manière à n'éveiller aucun soupçon, et la troupe se mettant en marche effectua sa retraite dans un ordre imposant. Elle sembla d'abord vouloir se rapprocher de l'arbre fatal, mais c'était une pointe habile que le nouveau capitaine avait commandée, afin de s'emparer de l'épaulette de Gédéon. Les mousquetaires reprirent ensuite le chemin du village, où Patrickson était arrivé longtemps auparavant.

Cependant Mac-Connuill, trainant après lui sur l'herbe Usquebaugh épouvanté, était arrivé auprès de l'arbre. Il jeta tout palpitant à ses pieds le malheureux capitaine, et, sûr que celui-ci n'oserait faire un mouvement pour s'enfuir, il ouvrit ses bras et se précipita vers son frère.

Comme il y a longtemps que nous avons perdu de vue le redoutable Chef des Camérons, il est nécessaire de dire en quelques mots la suite des circonstances qui l'ont amené dans cette prairie, où sa présence a été si utile.

Après avoir quitté le Roi au château de White-Ladies, Evan-Dhù, presque fou de la perte qu'il croyait avoir faite, retourna dans la plaine de Worcester. Il chercha en vain le corps de son frère bien aimé parmi les blessés et parmi les morts. L'absence d'Allan au milieu de ces tristes débris d'une armée fidèle lui rendit un peu d'espérance. Il s'achemina

aussitôt vers le port de mer où l'on embarquait pour les Antilles les prisonniers royalistes, et là, caché sous un manteau de pâtre, il vit passer un à un tous ces exilés qui laissaient la mère-patrie pour aller vivre sous un ciel inexorable, exposés aux injures et au fouet de maîtres sans pitié. Le cœur du fier Ecosais, blessé cruellement par cet affreux spectacle, saigna tant que la longue chaîne des captifs se déroula sur le port; mais enfin lorsque le dernier montagnard eut mis le pied dans la chaloupe d'abordage, Mac-Connuill, quelles que fussent d'ailleurs ses sympathies pour ces voyageurs involontaires, sentit au fond de son âme une joie ineffable. Son frère Allan n'était pas là! Peut-être avait-il trouvé un refuge dans les environs de Worcester! Peut-être avait-il réussi à gagner les montagnes du Nord et à rentrer dans les highlands! Cette pensée détermina Evan à reprendre lui-même la route du Northumberland et à passer les monts Cheviots. Comme il n'avait pu réussir à changer de costume, il fut obligé de voyager la nuit et de se cacher le jour dans les rochers ou au fond des bois. Ce fut dans une de ces retraites qu'il apprit d'un Ecosais fugitif comme lui ce qu'était devenu le frère qu'il avait tant cherché. Le montagnard avait rencontré Allan sur les frontières du pays de Galles et l'avait accompagné jusqu'à Boscobel, où le Caméron avait voulu rester. Sur cette indication, Mac-Connuill revint sur ses pas et ne tarda pas à arriver dans la forêt qui a été le théâtre des derniers événements que nous avons racontés. S'imaginant que son frère était allé demander asile à quel-

que vieux serviteur du juge de Boscobel, il sortit du bois et se mit en campagne, afin de découvrir lui-même la demeure hospitalière de M. Ramsay. Mais comme il traversait la *prairie des Chênes*, ainsi nommée à cause de quelques arbres de cette espèce qui l'ombrageaient autrefois, et dont un seul était resté debout, il vit sortir du village une compagnie de soldats. Il comprit que s'il était aperçu, on se mettrait à sa poursuite, et qu'une balle pouvait l'atteindre avant qu'il eût regagné le bois. N'ayant pas d'autre parti à prendre, il fit comme l'ours traqué par les chasseurs, grimpa sur l'arbre et se cacha dans le feuillage. La suite étant déjà connue du lecteur, nous pouvons maintenant reprendre le fil de notre narration.

Après avoir mis en fuite les soldats et ramené Gédéon au pied du chêne, Evan, ainsi que nous l'avons dit, courut à son frère. Il le regarda un moment de la tête aux pieds, comme une mère inquiète qui revoit son fils après une longue séparation. Il coupa les cordes qui entouraient les mains du jeune homme et le serra ensuite dans ses bras, sans pouvoir prononcer une parole.

— Mon frère ! mon ami ! mon enfant ! dit-il enfin d'une voix étouffée. Oh ! si je n'avais pas été là... La vieille Alison me l'avait bien prédit !... Et si tu m'avais cru... Mais enfin te voilà... Tu ne me quitteras plus... n'est-ce pas ? Non, non ! tu ne me quitteras jamais.

Allan, comme on peut le croire, avait partagé toute l'émotion de son frère ; il fut le premier, néanmoins,

à se rappeler les dangers qu'ils couraient l'un et l'autre en prolongeant leur séjour dans le voisinage de Boscobel. Il proposa donc à Mac-Connuill de s'éloigner et de ne pas attendre les soldats qu'on enverrait sans doute à leur poursuite.

— Nous allons partir, dit le Chef des Camérons qui, le premier moment passé, avait retrouvé toute son énergie; mais auparavant il faut que je dise adieu à ce damné capitaine, Nous avons un vieux compte à régler ensemble, je veux lui payer toutes mes dettes à la fois.

En parlant ainsi, Evan s'approcha d'Usquebaugh qui s'était levé sur son séant, et qui cherchant de tous côtés pour s'assurer si personne ne viendrait à son secours, avait eu la douleur de voir De Profundis s'emparer vaillamment de son épaulette. Ce trait du lieutenant n'étonna point le stoïque Gédéon, mais il lui fit comprendre que c'était une folie d'espérer. Le capitaine se disposa donc à mourir comme il avait vécu, et allongeant le bras, prit une gourde suspendue à la ceinture de Botwell. Il l'avait entièrement vidée lorsque Mac-Connuill s'avança vers lui en brandissant son poignard.

— Frappez au cœur, dit Usquebaugh en fermant les yeux.

C'en était fait du capitaine, si Allan n'eût arrêté le bras d'Evan-Dhù.

— Que faites-vous, mon frère? s'écria le jeune Caméron; allez-vous frapper un homme sans défense?

— Tu as raison, dit Mac-Connuill, il ne doit pas mourir de ma main. Mais comme il n'avait pas pitié de

toi tout à l'heure, ce n'est pas dans mon cœur qu'il trouvera de la pitié. Allons! ajouta-t-il en touchant du pied le pauvre Botwell qui, revenu depuis quelques minutes de l'étourdissement que lui avait causé sa chute, avait jugé prudent de contrefaire le mort, réveille-toi, écrevisse endormie, réveille-toi! Remonte sur cet arbre et pends-moi cet homme.

Botwell, voyant qu'il ne courait lui-même aucun risque, se leva lestement et s'apprêta à rendre ce service à son capitaine, avec le même empressement qu'il avait montré pour l'exécution du montagnard.

— Oh! grâce, grâce, mon frère! s'écria le jeune highlander. — Non, dit Mac-Connuill, il faut qu'il meure. — Je vous en supplie, Evan, épargnez-le pour l'amour de moi!

Le Chef ne répondit pas et s'avança vers Usquebaugh, que Botwell tenait déjà par le collet de son habit.

— Je crois, dit le prévôt, qu'il faudrait attacher la corde à une branche plus élevée; sans cela, les pieds du capitaine toucheront la terre. — Hâte-toi, répondit Evan; quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à Gédéon, regardez-moi!

Usquebaugh tourna vers son juge des yeux égarés.

— Avez-vous un frère? dit Mac-Connuill. — Qu'entendez-vous par là? balbutia le capitaine. — Je vous demande si vous avez un frère. — Oui! je crois que oui! dit Gédéon qui pour la première fois de sa vie se rappela qu'il n'était pas le seul fils de sa mère.

Ce fut un bonheur pour lui qu'il s'en souvint dans cette occasion, car sa réponse lui sauva la vie. Evan ordonna à Botwell de descendre de l'arbre.

— Capitaine, dit-il ensuite, vous êtes libre. Otez votre uniforme rouge, votre justaucorps, votre haut de-chausses. Ces vêtements sont trop larges pour vous. Vous allez les échanger contre les miens.

Gédéon n'osa pas se faire prier, et bientôt la métamorphose fut complète. Allan, de son côté, comprenant les intentions de son frère, avait fait un semblable échange avec Botwell.

— En route maintenant, dit Evan-Dhù; nous serons peut-être plus heureux sous les habits de ces deux coquins que nous ne l'avons été sous les nôtres.

— Ah! j'ai des armes à cette heure! s'écria le jeune montagnard. — Oui, mais elles sont peut-être humides encore du sang écossais, dit Mac-Connuill en entraînant son frère.

Ils disparurent bientôt dans la forêt, laissant le capitaine aussi étonné de ce brusque départ qu'il l'avait été de l'apparition imprévue du Chef des Camérons.

Lorsque le grave Usquebaugh fut enfin revenu de sa surprise, il reporta son attention sur lui-même, parcourut du regard sa longue personne, et poussa un profond soupir. Il n'avait pas lieu, en effet, d'être charmé de la transformation qu'il avait subie. Le costume montagnard, le haut-de-chausses qui laissait les genoux à découvert, le pourpoint sans manches, le manteau écourté, la toque légère, n'étaient guère propres à faire valoir les avantages corporels

qu'il avait reçus de la nature. Il eut beau se draper dans le plaid de tartan noir, se promener de long en large pour essayer son nouvel accoutrement, il ne réussissait guère mieux qu'un comédien ambulante qui, après avoir caché ses formes anguleuses sous un vieux manteau de velours, répète devant un miroir cassé le rôle du mélancolique Hamlet.

C'était pourtant dans cet équipage qu'il devait rejoindre sa compagnie et s'offrir aux yeux du général. Usquebaugh poussa un nouveau soupir en pensant à la réception triomphale qui l'attendait au village. Peu rassuré par ses propres réflexions, il posa fièrement sur sa tête le bonnet d'Evan-Dhù, et, croisant ses bras nus sur sa poitrine, se posa d'un air martial en face de Botwell.

— Parle avec franchise, Botwell, dit-il d'un ton grave, quel air me trouves-tu sous ces habits? dois-je me présenter ainsi devant Cromwell? Ces chausses sont un peu larges, et je ne suis pas accoutumé à voir mon cou exposé à tous les vents. Cependant, avec de la tenue...

Botwell riait de si bon cœur, que le capitaine ne put conserver le moindre doute sur l'opinion que le prévôt s'était formée du nouveau seigneur des highlands.

— Ah! tu ris, fils de Satan! s'écria Gédéon offensé de la gaieté du soldat. As-tu oublié qui je suis?

La colère allait sans doute plus mal encore que la dignité à l'apprenti montagnard, car Botwell se tenait les côtes.

— On ne rit pas deux fois devant moi, reprit le

capitaine d'une voix tonnante, en essayant de retenir son haut-de-chausses qui, étant de beaucoup trop large, abandonnait son infortuné possesseur. — Ne vous fâchez pas, capitaine, dit Botwell, vous savez que nous sommes de vieux amis. Voilà dix ans que, tous les huit jours, vous me gagnez ma solde au jeu de l'homme, et que je pends de mon mieux ceux que vous mettez entre mes mains, sans trop demander quel juge les a condamnés. — Oui, dit Gédéon d'un air contrit, comptez sur l'amitié maintenant. Ce matin encore De Profundis et moi nous ne faisions qu'un. Nous étions unis comme David et Jonathas. Eh bien ! l'avez-vous vu ? Courait-il !... lui que je n'ai jamais vu courir ! Il était léger comme une plume. — Capitaine, dit le prévôt, vous vous souviendrez que je ne vous ai pas abandonné, moi ! — Sans doute ! sans doute ! dit Usquebaugh, tu es un bon compagnon, et j'ai vu le moment où tu me débarrassais volontiers du fardeau de cette vie terrestre. Je m'en souviendrai, Botwell, je m'en souviendrai.

En parlant ainsi, le capitaine recommença sa promenade sous le vaste feuillage du chêne, tandis que Botwell, attendant le bon plaisir de son chef, débouchait sa gourde et s'étonnait de la trouver vide. Il avait si bien fait le mort, qu'il n'avait point senti la main de Gédéon dérobant le vase précieux. Privé de cet agréable passe-temps, il tira de sa nouvelle casaque un jeu de cartes d'une blancheur équivoque, et hochant la tête : Capitaine, dit-il, si vous voulez attendre la nuit pour rentrer au village, nous avons le temps de faire une petite partie. En donnant ma de-

froque au Philistin, j'ai eu la sage précaution de garder notre manuel de prières. Vous ne refuserez pas, j'espère, de me laisser prendre ma revanche de ce matin.

Usquebaugh n'avait pas encore pardonné au prévôt son empressement à obéir aux ordres d'Evan-Dhù. Cependant il ne put résister à la tentation, et prit place en face de Botwell qui se trouva claquemuré entre les deux longues jambes du capitaine.

— Ah ça ! dit Gédéon, quel est ton enjeu, Botwell ?
— Nous jouons une demi-couronne, dit le soldat, comme à l'ordinaire. — Pourquoi pas un des anneaux de ta chaîne d'or ? demanda le capitaine. — J'aime mieux une demi-couronne, répondit le prévôt. Vous avez ma solde pour gage. — C'est très bien ! dit Usquebaugh en mêlant les cartes ; coupe, Botwell. — Un instant, dit le prévôt, je n'ai pas de garantie, moi, et je ne serais pas fâché de voir sur le tapis la couleur de votre argent. — De la défiance, Botwell, dit Usquebaugh en portant la main à sa poche, ce n'est pas bien, mon garçon. — Hum ! capitaine, reprit le soldat, vous vous faites toujours tirer l'oreille quand je gagne. Si même j'attends quelques jours avant de réclamer la dette, vous me répondez qu'elle est prescrite.

Pendant que le prévôt cherchait à justifier ses précautions, Gédéon fouillait tour à tour les poches du pourpoint et du haut-de-chausses de Mac-Connuill ; mais il eut beau tourner et retourner les doublures, passer ses doigts à travers les ouvertures douteuses que le temps avait pratiquées dans l'étoffe, il retira toujours sa main vide.

— Il me semble pourtant, dit-il, tandis que son visage s'allongeait indéfiniment; il me semble que j'avais quelque part une bourse bien garnie. — Eh! sans doute, dit Botwell, celle que vous avez prise ce matin à ce pauvre diable de cavalier que nous avons arrêté dans le bois. — Précisément, dit Usquebaugh. Oh! mon Dieu, ajouta-t-il en se frappant le front, je l'ai oubliée dans l'habit que j'ai prêté tout à l'heure à ce géant de Goliath. — Prêté! dit Botwell, l'expression est ingénieuse; je suppose que vous ne ferez pas souvent semblable charité. — Je trouverai au moins la bourse de l'Ecosais dans un pli du tартан, reprit Gédéon avec une lueur d'espoir. — Les Ecosais n'ont pas d'autre bourse que leurs poches, dit le prévôt, et leurs poches sont toujours percées. Je vous plains, capitaine, et je me plains aussi, car je serai obligé de jouer sur parole.

Usquebaugh poussa encore un soupir, murmura quelques blasphèmes entre ses dents, et jeta la première carte sur le tapis improvisé, en disant : Cœur! le roi de cœur! — Au diable les rois! répondit Botwell, les rois de cartes surtout!

Les deux joueurs continuèrent galamment leur partie, et, comme d'habitude, Gédéon gagna d'emblée son compagnon. La tête du prévôt s'échauffa. Il demanda une nouvelle revanche, et les deux amis furent bientôt absorbés dans cette agréable occupation.

Ils jouaient depuis un quart d'heure environ, et déjà Botwell avait engagé trois mois de sa paie, lorsqu'un détachement de soldats parut tout à coup dans la prairie. C'était la même troupe qui, un moment

auparavant, avait effectué une si savante retraite; De Profundis la commandait encore et marchait avec assurance au premier rang. Il se disposait à gagner le bois, lorsqu'il crut apercevoir un highlander assis auprès du chêne et jouant paisiblement avec le Gallois qui venait d'échapper au supplice. L'imprudence des deux étrangers était inexplicable.

— Les imbéciles! pensa Coledock avec regret; il faut avoir la tête fêlée pour rester ainsi à brasser les cartes jusque sous le gibet où l'on a failli d'être pendu.

Pendant que l'honnête neveu d'Alison-la-Rousse faisait cette réflexion, le lieutenant, revenu d'une première alarme, ordonna à sa compagnie de marcher vers les deux Ecossais.

— C'est double capture que nous allons faire, dit-il; au pas de charge!

Gédéon cependant avait aperçu les mousquetaires; il se mordit les lèvres et dit avec une fureur concentrée : Trêfle! — Je prends, repartit Botwell. Il me semble que le lieutenant a l'épaulette de capitaine. — Le valet de pique! reprit Usquebaugh; je n'ai que du noir dans mon jeu, c'est de mauvaise augure pour quelqu'un. Ils parlent ensemble, Botwell, ils se concertent pour savoir l'excuse qu'ils me donneront. Mais, vertudieu! je n'en recevrai d'aucune espèce. Laisse-les venir; rien qu'en le regardant, je vais faire rentrer De Profundis sous terre.

En ce moment, le lieutenant et les mousquetaires arrivaient auprès de l'arbre. Gédéon se leva aussitôt, après avoir, toutefois, jeté la dernière carte qui le faisait gagner, et se drapant dans le plaid monta-

gnard, s'avança d'un air majestueux vers son ancien frère d'armes. Les deux vétérans se trouvèrent en face l'un de l'autre, dans leur attitude familière.

De Profundis éprouvait un double désappointement : le premier était de ne pas retrouver le highlander ; le second et le pire, de retrouver son ami le capitaine, et surtout de le retrouver sain et sauf. S'il l'eût découvert suspendu à l'arbre et balancé au gré du vent, passe encore ; cela se fût accommodé à merveille à l'histoire qu'il venait de faire à Cromwell. Mais la résurrection inattendue de Gédéon renversait tous ses calculs. Il fallait renoncer à l'épaulette d'or et se préparer à rendre un compte sévère de sa conduite devant un chef inexorable. Le moins qui pût arriver au coupable lieutenant était de sutir le sort auquel il avait exposé Usquebaugh, c'est-à-dire d'être pendu.

L'embarras de De Profundis était partagé par la troupe, qui s'était rendue complice de l'abandon où on avait laissé le capitaine. Ce fut donc avec un effroi bien naturel qu'elle entendit Gédéon s'écrier d'une voix rauque : Ah ! vous voilà, mes braves ! vous arrivez quand le danger est passé, lorsque nous sommes maîtres du champ de bataille. — C'est vrai, dit Botwell, et lorsque nous sommes parés des dépouilles de l'ennemi.

Usquebaugh regarda son compagnon pour savoir s'il parlait sérieusement, et jeta en même temps un coup d'œil sur les chausses qui grimaçaient à ses pieds. Il reprit avec hauteur : Qu'avez-vous à dire pour votre justification, De Profundis ?

Le lieutenant interdit baissa la tête.

— Répondez, homme de peu de foi, sépulcre blanchi, expliquez-moi votre conduite. Comment avez-vous pu me délaisser quand je vous tendais les bras? J'avais mis ma confiance en vous, mais vous êtes semblable au roseau qui perce la main qui s'appuyait sur lui.

Si De Profundis eût conservé des doutes sur l'identité du capitaine, le sermon que celui-ci venait de commencer aurait suffi pour les dissiper à l'instant. Ce fut donc en parfaite connaissance de cause que le lieutenant, relevant la tête, jeta sur le prédicateur un regard étonné.

— Que veut cet homme? dit-il; c'est quelque précheur écossais échappé au glaive du Seigneur dans les plaines de Worcester.

— Hein? plait-il? s'écria Gédéon; que dites-vous là, De Profundis? — Que fait-il dans cette prairie? continua le lieutenant; ce ne peut être qu'un des complices de Charles Stuart. — Moi, dit Gédéon en élevant vers le ciel ses bras nus et décharnés; mais regardez-moi donc! — Dieu tout puissant! poursuivit De Profundis en reculant d'un pas en arrière, c'est ce Madianite qui tout à l'heure est tombé de l'arbre et a immolé de sa main notre malheureux capitaine!

A ce souvenir, la voix du sensible lieutenant parut trembler légèrement. Botwell, voyant la tournure que prenaient les choses, et craignant d'être bientôt confondu avec le Gallois dont il portait la casaque, fit un demi-tour et se glissa rapidement derrière les

mousquetaires. Usquebaugh ne revenait pas de sa surprise.

— Vous ne nous échapperez pas cette fois, reprit De Profundis; votre procès est tout fait et la corde toute préparée. Heureusement, pour le voyage que vous allez faire, vous n'avez pas besoin d'une meilleure chaussure que celle que je vois à vos pieds. — Charmant! charmant! dit Usquebaugh en faisant la même grimace qu'une jeune lady qui vient d'avalier de l'absinthe; ce diable de Profundis a toujours le mot pour rire. — Où est Botwell? demanda le lieutenant en cherchant des yeux le prévôt.

Celui-ci avait déjà quitté sa dangereuse houppe-lande. Sans avoir besoin d'un ordre plus précis, il grimpa sur le chêne et s'assura que la corde était solidement attachée.

— Charmant! répéta Gédéon dont les dents claquèrent d'épouvante.

— Etes-vous prêt, Botwell? dit De Profundis. — Oui, capitaine, répondit le prévôt. — Maintenant, dit l'ancien ami d'Usquebaugh, qu'on saisisse cet homme et qu'il aille rejoindre ce brave Gédéon dont je suis, hélas! l'indigne successeur. — Attendez! attendez! s'écria le capitaine. Attendez, mes enfants! n'allez pas si vite; vous allez commettre une grossière méprise.

A ces mots, Usquebaugh jeta en l'air la toque et le plaid montagnard, afin d'écarter ce qui entretenait sans doute une fâcheuse illusion. Cela fait, il se présenta devant les mousquetaires, et tenant des deux mains son haut-de-chausses : Il n'y a plus

moyen de se tromper à cette heure, dit-il; j'espère, mes amis, que vous reconnaissez votre capitaine.

Un éclat de rire homérique accueillit cette démonstration. Gédéon, en effet, ne ressemblait pas mal en ce moment à une de ces perches enguenillées que les paysans élèvent dans leurs jardins pour faire peur aux oiseaux et aux larrons.

— Cela ne peut se passer ainsi, reprit Usquebaugh; De Profundis, Coledock, Botwell, mes amis, vous me reconnaissez, n'est-ce pas?..... Malédiction! c'est un complot! s'écria-t-il en voyant qu'on l'entraînait sans vouloir l'écouter.

Bientôt le nœud coulant fut passé autour de son cou, et l'on n'attendait qu'un signe du lieutenant pour abandonner le corps à son propre poids.

— De Profundis, dit Gédéon d'une voix éteinte, passez-moi votre gourde.

Le lieutenant detourna la tête et répondit froidement : Lâchez la corde, Botwell... et en marche!

Le corps de l'infortuné capitaine retomba aussitôt, fit quelques tours sur lui-même, tandis que les jambes se debattaient convulsivement. Il ne tarda pas à prendre l'oscillation du pendule.

Pendant ce temps, la troupe se dirigeait vers la forêt où, depuis une heure, Cromwell avait concentré toutes ses forces. De Profundis, qui ne craignait plus d'être troublé dans la paisible possession de son nouveau grade, marchait plus légèrement à la tête des soldats, et jamais sa joyeuse figure n'avait été

plus rayonnante. Personne, d'ailleurs, ne donna un regret au défunt, excepté Botwell qui se détourna plusieurs fois, et ne put s'empêcher de dire à son ami Coledock : Qui donc fera notre partie d'ombre à présent?... Mais, bah! ajouta-t-il, en se parlant à lui-même, c'est toujours trois mois de paie que je viens de gagner.

XX.—LA CABANE DU BRACONNIER.

Le soleil disparaît là-bas à l'horizon,
Et mon Ulric n'est pas rentré dans sa maison.
Pourquoi venir si tard? il sait que je m'ennuie,
Et la chasse à présent devrait être finie.
Mais il aime son arc et ses chiens plus que moi,

JAMES HUGO.

Le bon habitant d'Old-Richie (1) qu'une partie de whist a appelé loin de sa demeure, et qui rentre le soir à travers ces rues tortueuses et mal famées qu'on retrouve par malheur dans les plus belles capitales, se repent alors, *mais un peu tard* (2), de n'avoir pas écouté les sages conseils de sa gouvernante qui voulait le retenir au coin du feu. Il boutonne à la hâte

(1) Nom populaire de la ville d'Édimbourg.

(Note du Traducteur).

(2) Ces mots sont écrits en français dans l'original.

(Note du Traducteur).

son habit pour cacher les breloques de sa montre, et presse le pas en serrant avec inquiétude sous son bras son parapluie de coton bleu. Il croit voir un voleur dans chacune des ombres qui se glissent le long des murs, et évite avec le plus grand soin de se rencontrer face à face avec un de ces personnages problématiques dont les vêtements ne sont pas moins suspects que la mine. Le pacifique bourgeois ne respire librement que lorsqu'il a laissé derrière lui cette partie peu honorable de sa chère cité, et qu'il débouche enfin dans la grand'rue d'Holy-Rood-House et les nombreux étages de la citadelle. Jamais il n'a serré la main avec plus d'effusion aux honnêtes gens de connaissance, à son voisin l'alderman ou au vicaire de la paroisse.

En écrivant le dernier mot du chapitre précédent, nous avons poussé un soupir de satisfaction, comme notre digne compatriote lorsqu'il aperçoit de loin la porte du logis et sa gouvernante debout sur le seuil, un flambeau à la main, un sermon sur les lèvres. Nous allions enfin revoir des visages amis et respirer un air pur, après avoir vécu un peu malgré nous en assez mauvaise compagnie. Le lecteur délicat partagera notre contentement et nous suivra sans doute avec plaisir dans la calane de Donal.

L'habitation du braconnier était située, comme nous l'avons dit, au penchant d'une colline, à peu de distance de Boscobel. Elle se composait d'une petite maison ombragée par de hauts châtaigniers et d'un jardin peu étendu dont aucune clôture ne protégeait les abords.

A travers une fenêtre du rez-de-chaussée qui s'ouvrait au soleil levant, on pouvait apercevoir de vieux rideaux de serge verte au-dessus d'une couche élevée comme on en voit encore dans certaines auberges de village. C'était là sans doute que les premières lueurs du crépuscule, éclairant les vitres toujours limpides, réveillaient le chasseur matinal.

Plus d'un voyageur, égaré ou menacé par l'orage dans cette paisible solitude, s'arrêta avant de frapper à l'humble porte, et jeta un regard d'envie sur la demeure où il allait entrer; le lierre en tapissait les murs; un banc de chêne, à moitié usé, annonçait que plusieurs générations avaient goûté en cet endroit les doux plaisirs des longues veillées, et les nids d'hirondelles placés à l'abri du toit, mais presque à la portée de la main, révélaient à eux seuls les mœurs hospitalières de la famille.

Il n'y avait d'autre route tracée au milieu des genêts et des bruyères qu'un sentier étroit qui se divisait bientôt en deux branches, dont l'une menait au moulin d'Humphrey, et l'autre à la grange d'Hobbal, résidence commune des bûcherons et du garde-forestier. Les cinq frères et leurs proches se visitaient assez souvent pour empêcher l'herbe de croître sur ce chemin solitaire. Il n'était pas rare de voir Jack Penderell gravissant le coteau avec un faix de bois mort, ou d'entendre le joyeux meunier chanter à pleine voix pendant qu'il touchait devant lui sa jument chargée d'un beau sac de farine. Richard venait aussi presque chaque matin souhaiter le bonjour à sa sœur, et le juge avait remarqué plaisamment que

le garde choisissait toujours pour ses visites les heures où le braconnier battait les bois de Boscobel.

Durant la semaine on voyait, de temps à autre, assises sur le banc de chêne, trois femmes tricotant ou filant leurs quenouilles, tandis que leurs enfants jouaient dans les pâturages voisins. Le plus âgé de tous était un gros garçon d'environ cinq ans, à la mine éveillée, au teint hâlé par le soleil. Il allait pieds nus, comme tous les bergers du pays, et était sans doute aguerri aux fatigues et aux intempéries de l'air, car il ne portait qu'une chemise de toile rousse et un pantalon de tiretaine serré autour de la taille par une vieille ceinture de laine bleue. Lorsque la meunière et la bûcheronne n'étaient pas venues passer l'après-midi auprès de leur belle-sœur, on apercevait encore le jeune pâtre au penchant de la montagne, mais il était seul, gardant quelques brebis, les suivant à l'abreuvoir ou les cherchant dans un bois limitrophe, guidé par le son de leurs clochettes.

Le jour où se sont passés les derniers événements qui composent notre histoire, on doit supposer que la famille Penderell était trop occupée pour que les choses suivissent leur train habituel. Cependant le berger du petit troupeau était resté, selon sa coutume, au milieu des bruyères, depuis le lever du soleil jusqu'aux approches de la nuit. Les allées et venues de madame Jeanne, la nouvelle du retour de Donal, et surtout l'apparition de Mathias avec un bûcheron inconnu, avaient mis son esprit en campagne; mais il attendit les dernières clartés du cou-

chant pour ramener ses brebis à l'étable et satisfaire sa curiosité.

Le moment si longtemps attendu arriva enfin. Le pâtre, après avoir fermé le bercail, courut à la porte de la chaumière, et tirant la corde qui soulevait le loquet, entra sans annoncer sa venue. La jeune maîtresse du logis préparait le repas du soir. Elle avait jeté sur lâtre une poignée de branches desséchées qui flambaient au-dessous d'une poêle, et s'appêtait à casser dans une écuelle de terre les œufs de la journée, lorsque le bruit de la porte la fit tressaillir.

— Ah! c'est toi, Nump (1), dit-elle en apercevant le berger. Tu reviens de bien bonne heure aujourd'hui! — Oui, mère, répondit l'enfant en embrassant madame Jeanne qui, étant agenouillée auprès du feu, se trouvait à la hauteur du petit bonhomme; je suis rentré, parce que le temps menace de l'orage. — Vraiment, Nump, dit Jeanne en jetant un regard vers la porte qui était restée entr'ouverte, je n'ai jamais vu une plus belle soirée. — Pardon, mère, répliqua Nump, n'avez-vous pas entendu les hurlements de mon chien Dicket?

En achevant ces mots, le fils du braconnier, voulant prévenir d'autres explications, entonna une chanson que son parrain Humphrey lui avait apprise. Il n'avait pas encore achevé le premier couplet, lorsqu'un étranger sortit d'une chambre voisine, tenant

(1) Diminutif d'Humphrey.

(*Note du Traducteur.*)

par la main une petite fille un peu moins âgée que Nump. Il était vêtu en officier de marine, et ce costume élégant faisait ressortir la noblesse et les grâces de sa personne. Il s'assit sur un escabeau, et appelant à lui le jeune pâtre, il posa les deux enfants sur ses genoux. Nump fixait sur le marin de grands yeux étonnés.

— Tiens, dit-il en reprenant bientôt son assurance, par où êtes-vous entré ici? je ne vous ai pas vu passer. — Taisez-vous, Monsieur, dit madame Jeanne; vous êtes aussi curieux que votre parrain. Mais voulez-vous bien descendre? vous allez couvrir de poussière monsieur l'officier. Descendez aussi, Margery, vous voilà à votre aise comme si vous étiez sur les genoux d'un de vos oncles. — N'éloignez pas de moi ces enfants, madame Jeanne, dit Charles Stuart avec bonté. Je suis heureux qu'ils n'aient pas peur de moi. S'ils étaient en âge de me connaître, ils ne seraient pas si familiers et me craindraient peut-être comme prince, sinon comme proscrit. Reste, Margery, reste, ma fille, joue avec moi comme avec ton oncle le meunier; que je puisse croire un instant que j'ai ma sœur et mon frère sur mes genoux. Ils n'étaient pas plus grands que vous, mes amis, lorsque je les ai quittés, et s'ils avaient des habits plus beaux que les vôtres, les pauvres enfants n'étaient pas si gais que vous. — Leur père demeurerait donc bien longtemps à la chasse? dit Margery. — Leur père! dit le prince en passant la main sur son front avec tristesse, hélas! ils avaient à peine votre âge lorsqu'ils l'ont perdu. — Le nôtre va venir, reprit Margery en jouant avec les aiguil-

lettres de l'officier ; mais le vôtre, où est-il allé ? — Vous tairez-vous, Margery ? s'écria Jeanne en voyant l'impression pénible que produisaient sur le Roi les paroles naïves de la jeune fille. Mon Dieu ! cet enfant me fera mourir de chagrin.

Nump, qui avait bon cœur, ne put voir l'affliction du marin sans chercher à la dissiper. Après y avoir réfléchi, il se rappela le moyen qu'employait son digne parrain pour faire oublier à la famille les ennuis qu'il ne pouvait adoucir d'une autre manière.

— Voulez-vous, dit-il, que je vous chante une chanson ? — Une chanson ! dit le Roi en souriant de l'intention du père. — Oui, reprit Nump, *Robin-Hood et l'évêque d'Hereford* (1), par exemple.

Charles Stuart se rappela, en ce moment, son aventure dans la forêt et le terrible incident qui avait interrompu la ballade de Chevy-Chase.

— Merci, mon garçon, dit-il en embrassant le petit Nump, ce sera pour une autre fois. Les chansons ne m'ont pas porté bonheur aujourd'hui. — Comment cela ? dit madame Jeanne en s'asseyant auprès du feu.

Le Roi raconta en peu de mots le danger qu'il avait couru, la violence qu'il avait été obligé de se faire pour jouer jusqu'au bout l'humble rôle de bûcheron, et enfin le départ du chef parlementaire. La jeune paysanne avait prêté une vive attention au récit de

(1) Une des meilleures et des plus anciennes ballades de la joyeuse Angleterre.

(Note de *Walter Scott*.)

Charles Stuart. Lorsqu'elle apprit enfin que Cromwell s'était éloigné sans reconnaître le prince, elle ne put retenir un cri de joie.

— Grand Dieu ! dit-elle en joignant les mains, c'est vous qui aveuglez les méchants. — Vous avez raison, madame Jeanne, dit le prince, c'est lui qui m'a sauvé et qui m'a amené dans cette maison.

Charles Stuart avait oublié de remercier le Tout-Puissant qui lui avait donné ce jour-là une si grande marque de sa protection. L'exclamation de son hôtesse le rappela à son devoir. Il se recueillit en lui-même et rendit grâces à Dieu du fond de son âme. Sa prière fut sans doute une de celles qui réjouissent les anges et qui comptent au livre de vie.

Cependant la braconnière s'était rapprochée de lâtre ; elle écarta les cendres avec précaution.

— Allons, dit-elle, voilà que Donal n'arrive pas. Il avait promis d'être ici au coucher du soleil, et le gâteau de fleur de farine que j'avais préparé sera trop cuit lorsqu'il viendra. Donnez-vous donc de la peine pour plaire à un mari ! Autrefois, du moins, quand il promettait une chose, on y pouvait compter. Il me disait en partant pour la chasse : Jeanne, je reviens à six heures. A l'heure dite, j'entendais ses chiens qui aboyaient dans la vallée et venaient bientôt gratter à la porte. Mon homme, en entrant, trouvait la table mise, son gobelet d'étain à côté de la cruche d'ale, et ses deux enfants à côté de sa femme. Aujourd'hui, au contraire...

Ici la braconnière poussa un soupir et s'arrêta.

— Eh bien ! madame Jeanne, aujourd'hui les choses

ne vont pas si bien? dit Charles Stuart en souriant. — Oh! je ne lui en veux pas, reprit Jeanne un peu confuse, Dieu m'en garde! Cependant il m'oublie un peu. Il est toujours par monts et par vaux. Quand il rentre dans sa maison, il a l'air aussi affairé que le clerc du juge au moment de l'audience, et au lieu de me demander si les pois sont bien montés, si Gipsy, notre chèvre, a fait ses chevreaux, si j'ai bien coulé ma lessive, ou débrouillé la laine que Margery avait emmêlée, il va s'asseoir dans un coin, sur cet escabeau, et cache sa tête dans ses mains. J'ai beau lui parler, il ne me répond pas, et qui nous verrait dans ces moments-là croirait que nous faisons mauvais ménage. — C'est moi qui suis cause de tous ces grands malheurs, madame Jeanne, dit Charles Stuart en caressant les blonds cheveux de Margery. Je vous en demande bien pardon. Donal se chargera de vous les faire oublier. Ce soir même je dirai adieu au plus fidèle de mes serviteurs, et alors il n'appartiendra plus qu'à sa femme. — Dieu le veuille! s'écria vivement madame Jeanne, car cela voudra dire que le Roi n'a plus de dangers à courir. Mais j'entends mon homme qui arrive, ajouta-t-elle en allant vers la porte. Juste Ciel! serait-il prisonnier? Il marche entre deux soldats. Fuyez, Sire!

Charles Stuart tressaillit et suivit précipitamment Nump et Margery qui s'étaient élancés vers l'entrée de la cabane. Il faisait encore assez jour pour distinguer les deux personnages qui suivaient le braconnier. C'étaient, à n'en plus douter, deux soldats du parlement.

— Cela est étrange, dit le prince, Donal rit avec ses compagnons et il a encore son fusil sur l'épaule. Qu'est-ce que cela signifie? Si je le connaissais moins...

Le prince avait porté la main sur la garde de son épée et tiré à demi la lame du fourreau. Mais aussitôt il la laissa retomber et murmura à voix basse : Non ! c'est un honnête homme ! je ne l'outragerai pas par un soupçon ! Arrivez donc, Donal, ajouta-t-il en levant la voix. Madame Jeanne s'impatiente et le gâteau va brûler. — Me voilà ! me voilà ! dit le braconnier que ses enfants retenaient par les pans de sa casaque et qui marchait lentement de peur de les faire tomber. Entrez, Messieurs, voici le prince.

L'officier et le mousquetaire qui accompagnaient Donal franchirent le seuil de la cabane, et découvrant leurs fronts, posèrent un genou en terre devant le Roi.

— Quoi ! dit Charles Stuart qui les reconnut à l'instant, c'est vous, Mac-Connuill, c'est vous, Allan, que je retrouve sous ce costume ! Relevez-vous, mes amis. Je ne suis ici, comme vous, qu'un simple officier de l'armée anglaise.

Les deux Ecossais se relevèrent pour obéir aux ordres du prince. Une vive émotion était peinte sur leurs figures.

— Eh bien ! Evan, qu'avez-vous ? dit le prince, vous tremblez, ce me semble. Vous ne trembliez pas à Worcester. — Pardonnez, Sire, répondit le Chef des Camérons ; en voyant Votre Majesté dans cette pauvre cabane, j'ai senti malgré moi mon cœur se trou-

bler. — Ah ! dit le Roi, j'y ai trouvé de bons compagnons, des courtisans qui ne me flattent pas. Madame Jeanne me reprochait encore tout à l'heure d'être indiscret. C'est un reproche auquel je finirai par m'accoutumer, ajouta le prince en jetant un regard sur Allan. Un autre de mes meilleurs amis me l'a déjà adressé à Lochiel, et, j'en ai peur, me l'adressera bientôt une seconde fois, car j'ai une foule de questions à lui faire.

Allan rougit, et Mac-Connuill, qui n'avait point entendu raconter sur le pont-levis du château l'histoire du dernier loup d'Ecosse, chercha en vain dans sa mémoire à quelle circonstance le Roi voulait faire allusion. Donal, pendant cet entretien, avait suspendu son long fusil de chasse au-dessus de la cheminée, s'était réconcilié avec la terrible madame Jeanne, et, la laissant vaquer aux apprêts du repas, avait pris place à côté de ses hôtes autour d'une table grossière. Le prince l'exigeait ainsi.

— Quelles nouvelles, Donal ? demanda Charles Stuart en voyant l'air satisfait du braconnier. — Excellentes, Sire ; il y a bien des mouvements de troupes dans les environs, mais nos mesures sont prises, et je crois que nous aurons le temps d'échapper à l'ennemi.

Le braconnier ne disait pas qu'il avait vu brûler au loin le moulin de Penderell et la grange d'Hobbal.

— Donal ! s'écria madame Jeanne, le malheur n'est pas si grand que je le craignais ; le gâteau est cuit à point. — Eh bien ! servez-le, ma Jenny, reprit le braconnier qui ne put s'empêcher de sourire. Nous

aurons à peine le temps d'achever ce repas. Mathias nous attend sur le bord de la rivière avec des chevaux sellés et bridés ; il ne faudra plus à ces messieurs que cinq minutes pour atteindre la voiture de M. Ramsay. Je les accompagnerai jusqu'au carrefour de Rosewill, et je serai de retour, Jenny, avant que vous ayez éteint la lampe. — La voiture de M. Ramsay ! dit le Roi en mordant avec appétit dans sa part de gâteau. Qu'est-ce que cela veut dire ? — Chemin faisant, je l'expliquerai à Votre Majesté. En attendant, je puis lui annoncer qu'elle ira à Bristol dans un beau carrosse, ayant à côté d'elle un gentilhomme de bonne race et deux gardes à cheval galopant aux portières de la voiture. Ce sera voyager en prince, et comme on vous verra un jour, Sire, aller de Londres au château royal de Windsor. — Mais ne crains-tu pas, Donal, dit Charles Stuart, que ce train magnifique n'appelle l'attention sur un pauvre officier de marine qui devrait voyager à petites journées en prenant les chambres les plus obscures des hôtelleries de village ? — Au contraire, Sire ; le juge de Boscobel, votre compagnon de route, est connu à trente lieues à la ronde. Il a déjà couvert, sans le savoir, bien des marchandises suspectes, et se prêtera d'aussi bonne grâce à protéger votre évasion. Mais vous ne buvez pas, monsieur Mac-Connuill, ajouta le braconnier en versant à boire à Evan-Dhù. Trouvez-vous mon ale moins savoureuse que l'ale d'Ecosse ? C'est un présent que miss Judith a fait à madame Jeanne.

Allan tendit aussitôt son verre et le vida religieusement jusqu'à la dernière goutte. Cependant, comme

sa main tremblait un peu, il en répandit quelques larmes sur la terre. C'était comme une libation à la nymphe bienfaisante à qui la braconnière devait cette précieuse liqueur. Mac-Connuill, de son côté, épuisa son gobelet, après avoir porté un toast au jeune prince. Il se tourna ensuite vers son hôte.

— Je croyais monsieur Ramsay et sa fille à Lochiel, dit-il, j'avais donné les ordres les plus sévères pour les retenir. — Nous trouverons à Shoredham une personne qui vous rendra compte de cette affaire, M. Evan-Dhù.

Mac-Connuill ne sembla pas satisfait par cette réponse. Il fronça le sourcil, et reprit d'un ton impérieux : Je suis bien aise que le juge soit ici pour aider à la fuite du Roi ; mais j'aimerais aussi à savoir qui a été assez hardi pour me désobéir ou pour commander dans ma maison. — Ne vous fâchez pas, M. Evan, dit Donal en souriant, le coupable est M. Huddleston.

A ce nom, Mac-Connuill porta la main à son front comme pour soulever sa toque et inclina sa tête avec respect. Il ne songea plus qu'à faire honneur à l'omlette et au pain noir qu'avait servis devant lui la braconnière.

— Ainsi, dit le Roi, nous allons voyager avec ce bon M. Ramsay. L'idée est charmante, et il me tarde de voir la mine qu'il fera en revoyant tout à coup son jeune ami Mac-Ferlane. Il va vouloir encore me réconcilier avec le gouvernement établi. Ma foi ! qu'il m'expose, s'il le veut, son plan de pacification universelle, je suis bien décidé à ne pas le contre-

dire. Ce ne sera pas trop payer le service qu'il va me rendre. Mais que pensera-t-il en se retrouvant en face de son redoutable gardien de Lochiel? — Cela ne doit pas nous inquiéter, dit Donal; on ne demande pas son avis au ramier qui porte un message. M. Ramsay se résignera comme il s'est résigné à Lochiel. L'important, pour Votre Majesté, c'est d'avoir avec elle une escorte qui puisse éloigner tous les soupçons. Le juge aurait peut-être suffi, mais on ne se repent jamais d'avoir eu trop de précautions. Lorsque la cornemuse est pleine, on en joue mieux. — Nous défendrons le Roi en cas de surprise, dit Mac-Connuill. — Ce n'est pas ce que nous attendons de vous, M. Evan, reprit le braconnier; tant que l'alerte n'aura pas été donnée sur la route, votre uniforme vous servira de passe-port; mais pour que l'illusion soit entière, il vous faudra prendre un air insolent, prêcher sur le grand chemin tous ceux qui voudront vous entendre, et distribuer des coups de plat de sabre aux gens trop curieux. — Êtes-vous sûr au moins, dit Charles Stuart en versant à boire à madame Jeanne, que nous ne ferons pas un trop long séjour à Shoredham, en attendant le bon plaisir du vent ou celui du pilote? — Il n'y a rien à craindre de ce côté, répondit Donal; nous sommes au second quartier de la lune, le temps ne changera pas. D'ailleurs, le capitaine Tattershall est un vieux loup de mer qui aborderait à la côte, eût-il tous les vents déchainés contre lui... — Le capitaine Tattershall! s'écria le Roi. Bonté divine! n'est-ce pas lui qui a mené M. Ramsay à Chester? — En passant par Dum-

barton, dit le braconnier. Précisément. — Alors, si je connais bien l'auteur du plan de pacification universelle, dit Charles Stuart, nous assisterons à une entrevue orageuse. Mais vous ne nous dites pas, Donal, ce qui nous intéresse le plus, ajouta le prince en jetant les yeux sur Allan; miss Ramsay sera-t-elle du voyage? — Je l'ignore, Sire, répondit le braconnier, je l'ai aperçue tout à l'heure, et elle m'a paru bien triste. Il faut qu'il soit arrivé malheur à quelqu'un. — Elle est si bonne, dit madame Jeanne en se levant pour débarrasser la table, car déjà le repas était fini. Te rappelles-tu, Donal, comme elle était inquiète quand notre Margery a eu la rougeole? elle venait ici tous les jours, amenait avec elle le médecin, payait l'apothicaire, et veillait elle-même au chevet de la malade, quoiqu'on dît qu'il y eût bien du danger. — Allons! allons! interrompit Donal; la nuit approche, et il est temps de nous mettre en route.

Les convives se levèrent, et le Roi, après avoir dit en souriant quelques mots à l'oreille du jeune Caméron, s'avança vers madame Jeanne pour prendre congé d'elle. Ce n'était plus l'officier de marine qui, un moment auparavant, montrait tant de familiarité et d'abandon; c'était véritablement le Roi d'Angleterre. Il avait un air aussi fier et aussi chevaleresque que s'il se fût trouvé en présence de la plus noble dame de sa cour.

— Quel que soit le sort que la Providence me réserve, dit-il en se découvrant devant la jeune paysanne qui, à cet hommage de son souverain, devint pourpre jusqu'aux oreilles et demeura interdite, en

roulant dans ses doigts la pointe de son tablier; que je doive mourir dans l'exil ou remonter un jour sur le trône de mes pères, je n'oublierai jamais, Madame, le temps que j'ai passé à l'ombre de ces bois ou dans votre maison. Les gentilshommes étaient proscrits et ne pouvaient me donner asile. J'ai retrouvé sous le chaume les vertus, le courage, le dévouement que je serais allé chercher dans leurs demeures. Vous saviez quelles récompenses étaient promises à ceux qui me livreraient à mes ennemis, et quels dangers je vous apportais en échange de votre hospitalité. Cependant j'ai dormi tranquille au milieu de vous. Pendant huit jours je me suis nourri de votre pain; vous avez peut-être épuisé pour moi les ressources de l'avenir. Cela vous semble peu de chose, mais mon cœur en est touché. J'aurais voulu vous laisser, en partant, quelque marque de ma reconnaissance; hélas! le Roi de trois royaumes est plus pauvre à cette heure que le braconnier de Boscobel. — Sire, s'écria la paysanne, Votre Majesté ne nous doit rien. — Je vous comprends, madame Jeanne, interrompit Charles Stuart en regardant tour à tour Donal et les deux enfants. Il ne vous manque rien ici pour être heureuse. Je me réjouis de n'avoir pas troublé ce bonheur, en attirant sur votre tête les désastres qui suivent mes pas. Le voisinage d'un proscrit est souvent fatal; mais enfin je pars. Bientôt je vous rendrai votre mari, et alors, ajouta le prince en souriant, les choses iront comme elles allaient autrefois : il vous demandera au retour de la chasse des nouvelles de Gipsy, des pois que vous avez semés, et

de la laine embrouillée par Margery. Alors, il reviendra toujours à six heures, quand il vous en aura fait la promesse. Adieu donc, madame Jeanne; je pense que vous ne m'oublierez pas. De mon côté, je parlerai de vous à ma mère et à ma sœur, aussitôt que je me retrouverai près d'elles. Mais je vois que Donal s'impatiente, permettez-moi de vous donner un baiser d'adieu.

En parlant ainsi, le jeune prince saisit la main tremblante de la paysanne. Jeanne tendit modestement la joue et Charles Stuart y colla à peine le bout de ses lèvres. Le braconnier, debout près de la porte, essuyait quelques larmes qui s'étaient échappées de ses yeux.

— Partons, dit-il, le juge doit nous attendre et le temps nous presse. — Je vous suis, répondit le prince en posant sur la terre l'espiègle Nump qu'il venait d'embrasser.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et Humphrey entra dans la cabane, les traits bouleversés, les habits en désordre.

— Où est Jeanne? s'écria-t-il en jetant autour de lui des yeux effarés; ah! te voilà, Donal, encore ici? mais le Roi est parti, n'est-ce pas?

Toutes les personnes qui se trouvaient dans la chambre se regardèrent avec inquiétude en voyant le trouble du meunier.

— Le Roi est là, dit Charles Stuart, qui seul avait gardé son sang-froid à l'approche d'un danger dont on ne connaissait pas la nature, mais que déjà tout le monde pressentait. — Ah! Sire, dit Humphrey avec

désespoir, le mauvais ange l'emporte. — Que veux-tu dire? Nous allons partir, s'écria le jeune prince. — N'en faites rien! la vallée est pleine de troupes. Vous ne pourriez faire un pas sans tomber dans un piège. — N'est-ce que cela? dit Charles Stuart, selon son habitude en face du péril. Sortons! — Mais Cromwell s'avance, reprit le meunier; dans quelques instants il sera dans cette cabane. Patrickson connaît le chemin, et ils sont partis en même temps que moi du village. Ah! je me doutais bien que la journée ne se passerait pas sans malheur. J'ai vu notre père en rêve cette nuit. — Adieu, mes amis, dit le Roi, restez ici. Ma présence vous serait fatale et vous ne pouvez rien pour moi.

En parlant ainsi, Charles Stuart s'élança vers la porte, mais Donal lui barra le passage.

— Vous ne sortirez pas, Sire, dit-il, le charbonnier est maître chez soi. Il faut que vous m'écoutez. Je vous en conjure, Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux montagnards, remettez vos épées dans le fourreau. Rien n'est désespéré, Sire; le tigre n'a pas encore mis la dent sur sa proie. Retirez-vous dans la chambre voisine, et si vous avez encore quelque confiance dans un serviteur éprouvé, laissez-moi faire les honneurs de ma maison au général Cromwell.

Charles Stuart céda à regret, et seulement après avoir fait d'inutiles efforts pour vaincre la résistance du braconnier. Les deux Camérons le suivirent en silence, mais bien déterminés à changer de rôle aussitôt que les circonstances l'exigeraient, et à se faire tuer au besoin sur le seuil du dernier asile de leur roi.

Cependant madame Jeanne, tenant ses deux enfants par la main, était restée avec Humphrey auprès du braconnier.

— Qu'est-ce que cela va devenir, frère? dit Penderell avec abattement; nous sommes perdus. On va mettre le feu à ta maison comme on l'a mis à la mienne et à celle de Richard. — C'est bon! dit Donal avec vivacité; va trouver le prince et ne le quitte pas. Souviens-toi seulement que les chevaux sont au bord de la rivière, auprès des saules... Tu as l'argent des bijoux? Très bien!

Humphrey allait entrer dans la chambre.

— Encore un mot, reprit le braconnier. Tu diras au jeune montagnard de prêter l'oreille à ce qui va se passer ici. Vous ferez tout ce qu'il vous dira... Tu peux te retirer maintenant.

Les deux époux restèrent en présence l'un de l'autre. Jeanne, en proie à de funestes pressentiments, cherchait à lire dans les yeux de son mari et n'osait pas l'interroger.

— Jeanne, ma pauvre Jeanne, lui dit Donal avec tristesse, allez-vous-en! — Mais pourquoi ne veux-tu pas que je reste ici? demanda la braconnière avec inquiétude. — Emmenez vos enfants, Jenny, reprit Donal en détournant la tête; et pendant que je serai seul dans cette chambre, chantez le *Dying-Swan* (1), comme si vous endormiez Margery. — Je ferai ce que vous demandez, mon ami, balbutia la jeune pay-

(1) Le cygne mourant, vieille ballade.

(Note du Traducteur.)

sanne d'une voix faible, je chanterai. — A présent, avant de t'éloigner, Jenny, embrasse-moi, dit Donal.

Jeanne se jeta dans les bras de son mari en fondant en larmes, mais sans savoir pourquoi elle pleurait. Tout à coup on entendit un bruit de pas à quelque distance de la cabane. Le braconnier poussa sa femme dans la chambre voisine, eut à peine le temps d'embrasser Margery, et referma brusquement la porte sur la mère et la fille, sans s'apercevoir que Nump était resté auprès de lui.

— Et moi, père, tu ne m'embrasses pas? dit le jeune pâtre. — Malheureux enfant! murmura Donal, pourquoi n'as-tu pas suivi ta mère?

Nump, au lieu de répondre, regardait avec curiosité le général Cromwell, qui arrivait en ce moment sur le seuil de la cabane.

XXI. — NUMP.

Quoique né sans aïeux,
Jusqu'au sceptre des rois il a porté ses vœux,
Mais son ambition le punit à toute heure;
Le remords dans son cœur a fixé sa demeure.

THOMAS GRAY.

Avant de continuer notre récit, nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos de dire comment le chef parlementaire a été conduit dans la maison de Donal.

A six heures du soir, Cromwell n'avait pas quitté le presbytère. Il était encore assis auprès du foyer et plongé dans une méditation profonde. On ne se ferait pas une idée précise de l'état de son âme, si l'on ne se rappelait qu'il était alors arrivé à une époque importante de sa vie, qu'il touchait pour ainsi dire à une crise de sa destinée.

Le succès de la dernière campagne, en lui assurant l'appui d'une armée enthousiaste, l'avait rendu le maître du sort prochain de l'Angleterre. Il était investi des pouvoirs les plus étendus, mais il rêvait d'autres honneurs, et à mesure qu'il avançait dans la carrière, il en reculait les limites. Déjà il se laissait dire par ses amis que pour rétablir l'ordre dans le pays, il fallait placer le pouvoir dans une main ferme et éprouvée, l'environner d'un prestige qu'il avait malheureusement perdu, en un mot, et l'on répétait cela à voix basse, qu'Israël, las du gouvernement des Juges, demandait un Roi au Seigneur. On sait ce que fit plus tard le général républicain. Il cacha le pouvoir absolu sous un titre modeste et décevant, et oublia dans un vieux coffre les manteaux de velours brodés aux armes d'Angleterre qu'il avait achetés pour quelques livres sterling à la vente du mobilier de la couronne. Ces royaux insignes devinrent pour Mylord Protecteur ce qu'ils avaient été pour l'orateur obscur de la chambre des communes, des hochets de la vanité. Mais après la bataille de Worcester, Cromwell prêtait plutôt l'oreille aux conseils de l'ambition qu'à ceux de la prudence. Etonné lui-même de son élévation rapide, il jetait un défi à la

fortune, comme un joueur heureux qui s'abandonne aux hasards d'une audacieuse martingale. Le langage figuré de l'écriture, qu'il savait accommoder aux besoins du moment, lui servait à provoquer autour de lui des ouvertures flatteuses et à déguiser ses secrètes intentions. Il marchait ainsi vers son but par une route tortueuse et obscure, mais en renversant quelquefois d'une main inexorable les obstacles qu'il n'avait pu tourner. Où allait-il ? tout le monde l'ignorait ; il l'ignorait peut-être lui-même.

Quels que fussent ses projets au moment où il quitta Windsor pour Boscobel, ce départ précipité suffirait seul pour montrer l'importance qu'il attachait à l'arrestation du prince. Il était évident que la présence de Charles Stuart en Angleterre et l'existence même du Jeune Homme contrariaient les desseins du général victorieux. Si elles ne lui donnaient pas des craintes sérieuses pour le présent, elles étaient une menace vivante pour l'avenir. Malgré les proclamations du parlement contre le roi d'Ecosse, ce n'était donc pas une affaire d'Etat que le général était venu terminer dans le comté de Shrop ; c'était une affaire toute personnelle. On peut juger par là de l'activité qui présida aux recherches dirigées dans la forêt et dans les campagnes environnantes. Cromwell eût voulu se mettre lui-même à la tête de chacun des détachements qui sillonnaient la contrée. Cependant il s'était résigné à attendre au coin du feu le retour de ses officiers, et le soleil couchant le surprit, le front appuyé sur le marbre de la cheminée, dans l'attitude rêveuse où nous l'avons laissé au commencement de ce chapitre.

La crainte de voir le jeune prince échapper aux poursuites n'était pas, néanmoins, comme on serait porté à le croire, la plus vive inquiétude qu'éprouvât le général. Par une de ces contradictions familières à la nature humaine, il redoutait plus, peut-être, l'instant où il aurait en sa puissance le fils de Charles I^{er}. Il frémissait intérieurement à la pensée de voir se renouveler bientôt la scène sanglante de White-Hall, dans laquelle il avait joué un rôle si important, et dont le souvenir lui causait encore de si cruelles insomnies. De temps en temps comme, cela lui arrivait lorsqu'il était fortement préoccupé, des phrases incohérentes s'échappaient de ses lèvres. Les gardes chargés de veiller près de lui s'étaient retirés à l'écart et laissaient leur maître conférer avec le Seigneur, car c'était ainsi que le général expliquait ces rares moments de délire. Seul, abandonné à lui-même dans cette chambre délabrée qui, jusque-là, n'avait entendu que les entretiens de quelque pauvre ministre de village avec sa femme et ses enfants, l'hôte du palais de Windsor semblait disputer avec sa conscience, répondre à une voix intérieure, et, en justifiant ses actes du passé, se demander à lui-même un bill d'indemnité (1) pour l'avenir. Le résultat de cette lutte intestine n'était pas douteux. Cromwell n'avait jamais reculé devant les mesures extrêmes

(1) *Bill of indemnity*, lettre de pardon. Les débats parlementaires nous ayant familiarisés avec cette locution tout anglaise, nous avons cru devoir conserver l'expression originale du romancier. (*Note du Traducteur.*)

lorsqu'elles lui avaient semblé nécessaires à l'accomplissement de ses desseins. Toutefois, le combat entre le remords et l'ambition n'en était pas moins pénible. Une sueur froide inondait le front du général, ses mains se crispaient involontairement et il entraît par intervalle dans une sourde colère. Mais ce n'était là que de faibles indices de ce qui se passait au dedans de lui. Il n'était pas plus donné aux personnes qui l'entouraient de pénétrer au fond de son âme, qu'il n'est permis au pâtre islandais qui voit trembler le mont Hæcla et les colonnes de fumée s'échapper du cratère, de savoir ce qui s'agite au sein de la montagne.

L'arrivée du capitaine De Profundis rappela Cromwell à lui-même. Il se leva, essuya son front avec le revers de son gant, et reprit aussitôt un aspect calme et sévère.

— Point de nouvelles ? dit-il d'un ton bref — Non, général, mais tous les passages sont bien gardés. Il y a des espions et des détachements sur toutes les routes. J'ai fait le tour de la forêt, et les sentinelles sont à leur poste. En revenant, j'ai mis le feu, comme vous l'avez ordonné.... — Je n'ai rien ordonné, interrompit Cromwell, qui avait pour coutume de repousser la solidarité des actes de violence qu'il faisait exécuter. — C'est juste, reprit le capitaine, j'ai cru devoir mettre le feu à la ferme et au moulin de ces Moabites. Les femmes et les enfants ont été chassés dans la campagne et coucheront où bon leur semblera cette nuit. — On a fouillé les maisons du village ? — Même celle-ci, général, et depuis le grenier jus-

qu'à la cave, dit De Profundis en jetant un regard du côté de Botwell, au souvenir de leurs fouilles souterraines. — C'est bien ! Vous n'avez rien appris dans vos courses ? — Pardon, général, il y a des gens qui disent que le Jeune Homme a pu gagner le midi ou au moins la forêt de Mary-Wood, qui touche à celle de Boscobel ; mais il tombera peut-être ainsi dans le régiment de Bletson, qui est chargé de surveiller cette partie du comté. — Je vois avec plaisir, capitaine, dit Olivier, que vous mettez plus de clarté dans vos rapports que feu Gédéon, votre prédécesseur.

En parlant ainsi, Cromwell se hâta de ceindre son épée. Il demanda ensuite à De Profundis s'il avait trouvé un guide qui connût bien le pays.

Patrickson, qui se multipliait depuis le matin pour se rendre agréable au général, et qui était caché en ce moment derrière les larges épaules du nouveau capitaine, se présenta le chapeau à la main.

— Je suis à vos ordres, Mylord, dit-il. Où Votre Excellence veut-elle que je la conduise ? — La cabane du braconnier Donal n'est-elle pas entre le bois de Mary-Wood et celui de Boscobel ? — Qui, Mylord, c'est une heureuse position qui permet au coquin de chasser à son gré au nord ou au midi, selon le vent qui souffle. — C'est ainsi que je veux me loger quand je serai retiré du service, pensa Coledock qui, en ce moment, était de faction à la porte. Je veux avoir ma maison entre deux cabarets. — Vous ne m'aviez pas parlé de ce beau-frère des Penderell, dit Cromwell à son guide. — Oh ! c'est un innocent, répondit Patrickson en hochant la tête et croyant faire de Donal un

triste éloge; il ne fera jamais de mal qu'aux lièvres et aux perdrix. — Je passerai la nuit dans sa maison, dit le général.

Bientôt la troupe se mit en marche, et il ne resta plus dans le village qu'un seul détachement qui devait former l'arrière-garde. Cromwell marchait en avant, selon son habitude. Il arriva bientôt devant la chaumière, et après avoir envoyé aux officiers qui commandaient les différents corps l'ordre de se mettre en communication avec lui, il entra dans la première pièce où nous avons laissé Nump et Donal. Le chef parlementaire n'était plus séparé de Charles Stuart que par une mince cloison de planches et une porte mal fermée.

Le braconnier ne parut point troublé en apercevant Cromwell. Il prit son chapeau à la main et regarda le nouveau venu avec cet air simple d'un paysan qui reçoit la visite d'un étranger. Patrickson et De Profundis avaient pénétré dans la cabane, mais le reste de la troupe, après avoir rangé les armes en faisceaux, s'était arrêté à la porte et prêtait une vive attention à l'homélie que Botwell, monté sur le banc de chêne, avait commencée d'un ton inspiré. Le prévôt avait sans doute puisé son éloquence dans les tonnes qu'il avait visitées avec le capitaine, pour s'assurer peut-être qu'elles ne renfermaient pas le fugitif. Il prit pour texte la mort de Jonathas, et s'efforça de peindre sous les traits les plus saisissants la douleur touchante du malheureux David. Les soldats goûtaient d'autant mieux le sermon, qu'ils avaient reconnu dans le fils de Saül le mélancolique Usque-

baugh, et dans le vainqueur de Goliath le sensible et reconnaissant De Profundis.

Cependant Cromwell, après avoir promené ses regards sur l'ameublement grossier de la chaumière, prit l'escabeau que le Roi venait à peine de quitter, et s'assit au milieu de la chambre. Il ôta son boudoir et le posa sur la table. Puis, tirant de sa poche un volume relié en parchemin, il l'ouvrit à l'endroit marqué par un signet, et le plaça sous son épée. Se tournant ensuite vers le braconnier qui était resté debout près de la porte intérieure, il le regarda fixement, comme pour savoir à quel homme il avait affaire.

— C'est vous que l'on appelle Donal? lui dit-il. — Oui, Votre Honneur, c'était le nom de mon père, répondit le braconnier sans baisser les yeux. — C'est bien! reprit le général, j'ai à vous parler. La nuit sera fraîche, ajouta-t-il en entendant le vent siffler à travers les cloisons mal jointes. Jetez du bois dans ce foyer.

Donal exécuta cet ordre avec lenteur, et posa un fagot sur l'âtre où restait un peu de braise ardente. Bientôt le bois s'alluma et répandit une vive clarté dans l'appartement qui, ne recevant du jour que par une porte basse et une espèce de lucarne percée auprès du toit, était mal éclairé par les dernières lueurs du couchant.

— Détachez cette lampe de la cheminée, reprit Cromwell, posez-la auprès de moi, et assurez-vous qu'elle pourra brûler jusqu'à demain. C'est bien, Patrickson! Allumez-la maintenant. Ce logis est pareil

à une de ces âmes qui vivent entourées des lumières de la vérité et qui, cependant, demeurent pleines de ténèbres. Il faut que le flambeau d'une grâce toute spéciale vienne dissiper l'obscurité qui les inonde.

En achevant ces mots, Cromwell saisit le livre entr'ouvert, et chercha des yeux le passage où il devait reprendre sa lecture.

— Vous aimez le lait pur de la doctrine, capitaine Gédéon, dit-il d'un air préoccupé, je vais vous lire une page des Institutions de Calvin. C'est un ouvrage qu'il n'est pas bon de mettre entre toutes les mains; mais, vous le savez, les esprits sages et prudents font comme l'abeille qui sait trouver le miel dans les plantes vénéneuses. Le texte est latin, je le traduirai en anglais. Approchez, Gédéon. Asseyez-vous auprès de moi.—Général, dit De Profundis, étonné de l'erreur de Cromwell, le capitaine ne peut vous entendre. — En effet, reprit le chef parlementaire, j'oubliais qu'il a déjà paru devant son maître. Sa journée, à lui, est finie. Il est allé toucher son salaire. Pour nous, il faut que nous travaillions encore à la moisson du Seigneur et que nous séparions l'ivraie du bon grain. Mais vous n'avez pas l'esprit assez dégagé des choses terrestres, De Profundis, pour comprendre mes paroles. Veillez sur votre compagnie et faites allumer des bivouacs autour de la maison.

De Profundis sortit aussitôt et le général commença à lire, mais tout bas. Patrickson, qui s'était rapproché du feu, calculait dans son esprit ce que sa conduite pourrait lui valoir en livres, shillings et de-

niers. Quant à Donal, il semblait attendre avec une entière indifférence que Cromwell jugeât à propos de l'interroger, mais, en réalité, il était en proie à une vive agitation. Tantôt il se reprochait d'avoir retenu le jeune prince dans sa cabane, lorsqu'il était encore possible de tenter une évasion; tantôt il craignait que Charles Stuart ne se lassât du rôle passif auquel il l'avait condamné, et, par une résolution chevaleresque, n'anéantit les faibles chances de salut qui pouvaient encore lui rester.

Au silence qui régnait dans cette chambre, on n'aurait guère soupçonné la violence des émotions qui troublaient en ce moment ses hôtes. Le bruit seul de l'horloge se faisait entendre avec sa douce monotonie et se mêlait au pétilllement du bois sous le manteau de la cheminée. Cet humble toit couvrait pourtant deux hommes sur qui reposait le destin d'une grande nation. Ils étaient là, à quelques pas l'un de l'autre. La circonstance la plus vulgaire pouvait les mettre en présence, livrer le roi proscrit au sujet ambitieux; et cet événement, dont la seule nouvelle eût ému l'Europe entière, ne dépendait plus désormais que du sang-froid, de l'adresse et de la fidélité d'un paysan. Rien ne trahissait la grandeur de la scène; un visiteur indifférent n'aurait vu dans ce lecteur penché sur son livre qu'un magister de village préparant sa leçon du lendemain; mais Patrickson ne put s'empêcher de frémir en apercevant sur la muraille le mâle profil du général, auquel la position de la lampe donnait des proportions démesurées.

Il y avait quelques minutes que durait le silence, lorsqu'une voix se fit entendre dans la chambre voisine. C'était celle de madame Jeanne qui murmurait plutôt qu'elle ne chantait la ballade du *Dying-Swan* que lui avait demandée son mari. Ces accents tristes et doux frappèrent un instant l'oreille du général, sans éveiller son attention. Ce n'est pas qu'il fût absorbé par l'intérêt de sa lecture; ses yeux étaient fixés sur les pages du livre, mais l'immobilité de son regard annonçait que d'autres pensées s'étaient emparées de son esprit. Bientôt, néanmoins, il parut écouter le chant familier qui résonnait derrière la cloison. Il ferma lentement le volume, et s'adressant à Donal : Il y a quelqu'un là? dit-il en se levant comme pour aller vers la porte. — Oui, Monsieur, répondit le braconnier sans pâlir, c'est ma femme qui berce un de ses enfants; elle ne tardera pas elle-même à se coucher et à fermer les yeux. — C'est différent! murmura Cromwell en reprenant sa place; qu'elle dorme, si elle peut dormir.

En même temps le général reprit son livre, mais avant de continuer sa lecture, il se tourna vers le braconnier : N'est-ce pas, lui dit-il, une sœur des Penderell? — Oui, Mylord. — Nous la verrons plus tard, dit Cromwell en reportant les yeux sur le volume. — Peut-être, répliqua Donal à voix basse et en jetant un regard vers son fusil suspendu à la cheminée.

Durant ce court entretien, le braconnier ému jusqu'au fond de l'âme avait lâché sans s'en apercevoir la main de son enfant. Nump, rendu à la liberté,

courut se blottir entre les jambes de Patrickson et ne tarda pas à entrer en conversation avec le digne clerc. Madame Jeanne chantait toujours.

— Vous êtes donc guéri, monsieur Patrickson ? dit le jeune pâtre d'un air malin ; on disait que vous étiez malade.

Moi ! répliqua le clerc d'un ton aigre, qui t'a dit cela ?

— C'est quelqu'un qui ne vous aime guère et qui ne se cache pas pour le dire, repartit Nump en riant aux éclats. Dieu ! que j'aurais voulu vous voir dans le fossé du château, ouvrant la bouche comme pour avaler les oies et les canards !

L'enfant agitait le bras comme une personne qui se noie, et s'efforçait de donner à Patrickson une répétition de la scène dont le clerc lui-même avait été le héros.

— Rira bien qui rira le dernier, dit Patrickson entre ses dents ; tu es un espiègle, Nump, ajouta-t-il en essayant de sourire, mais il ne faut pas croire tous les contes qui se font dans le pays. Les hommes sont si méchants ! Parlons d'autre chose. Ton oncle Jack est venu aujourd'hui à la cabane ; l'as-tu vu passer ? — Mon oncle Jack ! je ne sais pas ce qu'il fait maintenant, dit Nump, mais voilà plus de trois jours qu'il n'est venu nous voir. — C'est étrange ! dit le clerc en prenant cet air ingénu qui l'aidait quelquefois à dissimuler ses mensonges ; il me semble pourtant que je l'ai aperçu au milieu des bruyères, tout près d'ici. — Ah ! je sais ce que vous voulez dire : un bûcheron ; il était avec votre ami Mathias. — Précé-

sément, Nump; mais tu prétends que ce n'était pas Jack Penderell?

Donal, effrayé de la tournure que prenait la conversation, se rapprocha vivement du foyer. Il saisit rudement son fils par le bras et essaya de l'arracher aux mains du clerc.

— Il est sept heures, dit-il, vous devriez être au lit; demain il faudra sonner la grosse cloche pour vous éveiller. — Laissez-le encore un moment avec moi, j'aime beaucoup les enfants, dit Patrickson d'un ton doux, mais en se cramponnant au corps du jeune pâtre comme un chat domestique qui dispute à sa maîtresse éplorée l'oiseau favori dont elle a laissé la cage ouverte. — Vous aimez les enfants! vous! s'écria le braconnier en jetant un regard de mépris sur Patrickson et en tirant à lui le pauvre Nump tout étonné de la colère de son père. Ah! vous aimez les enfants! J'espère bien qu'il n'y aura pas de femme assez malheureuse pour vous épouser. En attendant, rappelez-vous que vous n'êtes pas le maître de céans, et lâchez mon fils. — Paix! dit Cromwell en fermant son livre. Laissez venir à moi le jeune pâtre.

Donal eût voulu désobéir; mais c'était une chose impossible; il fut obligé d'amener Nump auprès du général, quoiqu'un seul mot de l'enfant pût trahir la présence de l'officier de marine dans la chambre de madame Jeanne.

— C'est de la bouche des enfants que sort la vérité, reprit le chef parlementaire; approche, mon ami, et ne crains rien. Tu as vu un bûcheron au-

jourd'hui, n'est-ce pas ? tu l'as reconnu, sans doute ? — Non, Monsieur, dit le pâtre, je le voyais pour la première fois de ma vie. — C'est cela, un étranger... dit Cromwell, en échangeant avec Patrickson un regard d'intelligence.

Le braconnier était au supplice pendant cet entretien. Il voulut avertir Nump de garder le silence ; mais celui-ci, tout occupé de Cromwell, n'aperçut pas les signes que lui faisait son père.

— Et où est allé ce bûcheron ? reprit le général en caressant la tête de l'enfant. — Il est entré dans la cabane, répondit Nump. — Ici ? dit Olivier en tressaillant. — Oui, Monsieur ; mais quand je suis revenu du pâturage quelques heures après, il n'était plus là. Je n'ai trouvé en arrivant.... — Que m'importe ce que tu as trouvé ? interrompit brusquement le général en repoussant le fils du braconnier ; va rejoindre ta mère.

Donal mit sans doute trop de promptitude à emmener son fils vers la porte, car le général, jetant sur lui un regard de défiance, reprit d'un ton plus doux : J'ai eu tort ! reviens ici, mon garçon. M'entendez-vous, Donal ? ajouta-t-il en voyant que le braconnier faisait la sourde oreille ; je veux parler à cet enfant.

Donal ferma la porte à regret, et Nump se retrouva bientôt au pouvoir du chef parlementaire. Le sort de l'Angleterre était remis une seconde fois entre les mains d'un pâtre qui avait à peine assez de raison pour garder son faible troupeau.

— Ah ! pourquoi Nump est-il resté ici ! pensa le

braconnier; c'est lui qui perdra tout. — Faisons la paix, dit Cromwell en glissant dans la main du berger une pièce d'or; voilà pour t'acheter une jaquette des dimanches. J'ai eu tort de me fâcher et nous allons causer ensemble comme de vieux amis. Qu'as-tu trouvé en rentrant du pâturage?

Nump était bon et facile; mais le procédé tout militaire du général lui avait déplu. Avant de répondre, il leva les yeux vers son père comme pour le consulter et fut frappé de l'altération profonde qu'avaient subie les traits de Donal. Le braconnier attachait sur son fils un regard suppliant.

— Eh bien! reprit Olivier, qui as-tu vu dans la cabane? — Pardi! c'est tout simple, répliqua Nump avec plus d'intelligence qu'on n'en aurait pu attendre de son âge, j'ai vu ma mère apprêtant le repas du soir et ma sœur Margery s'apprêtant à le manger. — Voilà tout? dit Cromwell avec sévérité. — Oui, Monsieur; et si Votre Honneur n'est pas content, je vais lui rendre sa guinée. — Non, garde-la, reprit le général, et si tu es sage, je t'en donnerai deux autres pour ta mère et une pour ta sœur; mais pour cela il faut que tu me dises ce qui s'est passé aujourd'hui autour de ta cabane. Parle-moi comme si j'étais un de tes oncles. Il vient souvent des étrangers chez ton père.... tu es curieux.... je gage qu'on parle à voix basse et que tu écoutes. Dis-moi ce que tu as entendu.

Nump, pour toute réponse, se mit à chanter à pleine voix :

Le bon évêque d'Hereford
S'en allait un jour sur sa mule ;
Il buvait sec et chantait fort...

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le général ; si tu n'as rien de mieux à dire, tais-toi.

— Comme il vous plaira , repartit le berger en croisant les bras d'un air mutin. — Voyons, reprit Cromwell, combien étiez-vous à table aujourd'hui ?

L'enfant secoua la tête et n'ouvrit pas la bouche.

— Tu ne veux pas répondre ! prends garde, tu joues là un jeu qui peut te coûter cher. Si tu t'obstines ainsi, j'appelle un de ces hommes qui sont à la porte, et tu te repentiras de ton silence !

Cette menace ne produisit aucun effet. Nump était doublement entêté : outre l'obstination naturelle aux enfants de son âge, il avait une forte dose de cette ténacité aveugle, qui est le trait distinctif du caractère des paysans. Cromwell s'imagina qu'il vaincrait cette résistance, mais la ruse et la colère furent également inutiles. Le pâtre avait compris que ses paroles pouvaient faire quelque peine à son père. Il serait mort avant de prononcer une syllabe. Las enfin d'une lutte qui semblait indigne de lui, le général la fit cesser tout à coup en jetant loin de lui le pâtre rétif, qui tomba sur le carreau, et dont la tête alla frapper contre un des vieux meubles de la cabane.

— Pauvre Nump ! murmura Donal en relevant son fils ; es-tu blessé ? — Non, père, ce n'est rien, dit le pâtre. — Tous ces papistes, grands et petits, ont la tête plus dure que les idoles de bois et de pierre

qu'ils placent dans leurs temples. Faites sortir cet enfant d'Agar, dit Cromwell.

Le braconnier embrassa Nump et le glissa à la hâte dans la chambre voisine.

— A nous deux maintenant, ajouta le chef parlementaire en quittant son escabeau et en fixant ses yeux irrités sur Donal.

XXII.—LA FLUTE DE ROSEAU.

Tu reposais sans voix, aujourd'hui je t'éveille.
Depuis que tes accents n'ont frappé mon oreille,
Un jour pur s'est levé, mais il n'eut pas de soir.
Avec lui, dans nos cœurs, s'est éteint tout espoir.
Cependant, au milieu de l'ombre qui nous presse,
Tu peux, tu peux encore tressaillir d'allégresse.

TH. MOORE.

— A nous deux maintenant, répéta Cromwell : je sais qui tu es, ce que tu penses, et tu chercherais en vain à me tromper. Ce sont tes frères qui ont donné asile à Charles Stuart, et tu as trempé dans ce mystère d'iniquité. Ce bûcheron qui est venu ici, tu le connais, tu sais où il a passé, il faut me le dire ! Je n'ai pas de temps à perdre en vaines paroles. Si tu tiens à ta vie, à celle de ta femme et de tes enfants, parle, ou je jure Dieu qu'avant demain il y aura ici des pleurs et des grincements de dents ! — Vous ne serez pas si cruel, Mylord, dit le chasseur ; ma femme et mes enfants ne vous ont jamais fait de mal, et moi,

je suis un pauvre braconnier qui ne demande qu'à vivre en paix avec tout le monde. — Et c'est pour cela, interrompit Olivier avec ironie, que tu violes les décrets du parlement, que tu caches des proscrits et dérobes des coupables au glaive de la loi ? Tu portes la main sur l'arche sainte comme s'il y avait besoin de toi pour la soutenir. Souviens-toi que le fils d'Abinadah fut frappé de mort pour s'être mêlé ainsi de ce qui ne le regardait pas. — Vous ferez de moi ce que vous voudrez, Mylord, dit le braconnier ; mais, au nom du Ciel, épargnez mes enfants.

Cette réponse, faite d'une voix soumise, étonna le général. Il était accoutumé à rencontrer chez les papistes plus de hauteur et de fierté. Il avait cru d'abord, à la physionomie de son hôte, qu'il trouverait dans ce complice des Penderell une obstination égale à celle de Judith et d'Allan. C'est pour cela même qu'il avait différé son interrogatoire. Mais, à partir de ce moment, il entrevit que cet homme qui craignait tout pour sa famille n'opposerait pas une vive résistance à de nouvelles attaques, et il se disposa à élargir la brèche qu'il s'était ouverte dans le cœur du braconnier.

— Non, reprit-il avec une sorte de violence, je ne ferai de grâce à personne. Toi et tes pareils, vous avez lassé ma patience. Ouvre la porte, ajouta Cromwell ; vois-tu ces flammes qui montent au-dessus de la forêt ? c'est la maison de tes frères qui brûle. Quant à eux, demain, au point du jour, on les verra pendus à une potence aussi haute que celle d'Aman, et j'aurai soin qu'il ne reste personne de leur famille pour les pleurer.

Patrickson, qui n'aimait pas les Penderell, ouvrit sa boîte de corne, prit une pincée de tabac et la savoura lentement, se promettant bien d'arriver des premiers au lieu de l'exécution.

— Mes pauvres frères! dit Donal en fermant la porte! ah! mon Dieu! je me sens tout troublé. Il y a huit jours, nous étions heureux! nous étions pauvres, sans doute, et la pauvreté a ses ennuis; mais enfin nous dormions tranquilles, au lieu qu'à présent..... la vie pour nous est un enfer! Se cacher comme un malfaiteur, trembler au moindre bruit, voir une épée toujours suspendue sur la tête de ses enfants! oh! c'est un affreux supplice!

Cromwell avait écouté avidement ces paroles, prononcées d'une voix sourde et comme échappées au délire. Il s'approcha du braconnier, et posant une main sur son épaule, murmura tout bas : Où est ce bûcheron? que t'importe cet homme? tu ne lui dois rien? peut-il entrer en balance avec toute la famille?

— Ah! dit Donal, je savais que cela devait finir ainsi, et je l'ai prédit à mes frères. Ils n'ont pas voulu croire que cela ferait notre ruine à tous.

Patrickson s'aperçut que le braconnier chancelait, et qu'il n'y avait plus qu'à le pousser pour le faire tomber dans l'abîme. Il se leva aussitôt et s'avança pour lui rendre, à sa manière, cet honorable service.

— Il y a longtemps que nous sommes amis, lui dit-il à l'oreille, et je veux vous prouver que, dans l'occasion, je sais tendre la main à qui en a besoin. Je vois ce qui vous embarrasse : vous n'osez pas dire vous-même où a passé ce Willie; je conçois ce scrupule.

pule : il vous fait honneur. Mais tout peut s'arranger. Confiez-moi la chose, et je me dévoue : je boirai le calice à votre place. Cela fait, nous partagerons ensemble le gâteau : vingt-cinq bonnes mille livres sterling ! hein ? — Retirez-vous ! s'écria Donal avec un geste de colère, laissez-moi ! vous êtes un misérable ! C'est vous sans doute qui nous avez passé la corde autour du cou ; mais, patience ! je ne suis pas mort encore, et je vous en ferai repentir. — Tu te fâches ! pensa le clerc, tu veux tout pour toi !

Donal, la tête penchée sur la poitrine, semblait en proie à une vive agitation. Cromwell attendait avec anxiété le résultat de la lutte qui se livrait dans l'âme du paysan. Il pouvait y avoir dans les environs des retraites si cachées qu'elles échapperaient longtemps aux recherches de ses soldats, et l'indiscrétion d'un des partisans du prince pouvait seule les faire découvrir. Le général devait donc attacher la plus haute importance aux aveux que semblait promettre Donal. Debout devant la cheminée, les mains derrière le dos, il cherchait à lire dans ses traits décomposés tout ce qui se passait au-dedans de lui. Enfin, le braconnier fit un pas en avant, et se couvrant le visage comme pour cacher sa honte : Mylord, dit-il d'une voix altérée, je voudrais vous parler.

Cromwell sentit son cœur battre avec force.

— Parle, mon brave, répondit-il du ton le plus doux et le plus flatteur qu'il eût pris de la vie. Je ne suis pas aussi méchant que j'en ai l'air. — Ah ! Mylord, reprit Donal, si vous promettiez d'épargner mes frères, d'oublier le passé, de nous laisser tranquilles

à l'avenir... — Je le promets ! s'écria Olivier , je le promets ! — Ne parlez pas si haut , Mylord ! murmura le chasseur. — Tu as raison , ta femme pourrait nous entendre. — Si vous me promettiez tout cela , reprit le braconnier , si vous assuriez à mes enfants la fortune dont cet homme me parlait tout à l'heure... nous sommes si pauvres... surtout personne ne saura que c'est moi qui ai parlé , n'est-ce pas ? — Ce sera un secret entre le Ciel et nous , dit Cromwell ; je doublerai la somme s'il le faut , mais réponds-moi , où est le bûcheron ? — Le bûcheron , répliqua Donal , il est maintenant..... Non ! non ! jamais ! Cela est impossible ! Je ne saurais plus où me cacher ! Non ! non ! cela est un crime ! — Ah ! dit le général qui voyait fuir devant lui le but auquel il croyait toucher , ce sont ceux qui étaient intéressés à te perdre qui t'ont dit cela. — Non ! s'écria Donal , tuez-moi ! Vous ne m'arracherez pas une parole. — Insensé ! dit Cromwell , et tes enfants ? — Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Je ne sais quelle voix écouter dans mon cœur , la tête me tourne , mes genoux faiblissent. — Pensez-y bien , reprit le chef parlementaire ; à ta place , un autre n'hésiterait pas. Avant le jour , peut-être , quelque honnête paysan plus sage que toi aura gagné la somme que tu refuses. Alors , à quoi t'aura servi ton silence ?

Le braconnier ne répondit pas.

— Patrickson , dit Cromwell , faites venir le capitaine.

De Profundis ne tarda pas à entrer dans la chambre.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Olivier. — Rien, général, je viens de changer les sentinelles autour de la maison. La nuit commence à tomber. — Qu'on redouble de vigilance, et qu'on prenne les armes à la moindre alerte. — J'oubliais de vous dire, Mylord, qu'une ronde a rencontré le juge de Boscobel se promenant en carrosse près du carrefour de Rosewill. On a voulu d'abord l'arrêter, mais il tempêtait de si belle façon qu'il a fallu lâcher prise. — Et l'on a bien fait, capitaine, dit Cromwell, vous pouvez retourner vers votre compagnie. — Quant à toi, ajouta-t-il en se tournant vers le braconnier, as-tu réfléchi?

Donal garda le silence.

— Je t'aurais cru mieux avisé, reprit le général, mais enfin, tu es le maître. Pour moi, je ne veux que ton bien. Je te sauverai malgré toi-même. Il me semble que j'ai entendu du bruit dans la chambre voisine. Ta femme n'est pas couchée. Je vais voir si elle ne sera pas plus raisonnable que le père de ses enfants.

En parlant ainsi, le chef parlementaire s'approcha de la porte qui jusqu'à ce moment l'avait séparé de Charles Stuart. Il posa la main sur le loquet, et, tout en regardant le braconnier, mit un pied dans la chambre de madame Jeanne. Un pas de plus, et la trahison devenait inutile : c'en était fait du Roi d'Angleterre.

— Vingt-cinq mille livres! s'écria Donal d'une voix étouffée, vingt-cinq mille livres!

Cromwell, à ces mots, laissa retomber le loquet et s'arrêta.

— Je les ai là, dans un portefeuille, dit-il en montrant son pourpoint, les veux-tu? — Oui, Mylord, répondit Donal, et que le sang du juste retombe sur ma tête!

Cromwell ferma la porte.

— Maintenant, dit Donal avec la fermeté d'un homme qui a pris une résolution inébranlable, mais en baissant la voix de manière à n'être pas entendu derrière la cloison, maintenant je vais vous livrer celui que vous cherchez.

Olivier eut peine à retenir un cri de joie.

— Tu vas me le livrer? dit-il. — Oui, Mylord. — En quel lieu? — Ici même. — Mais j'attendrai longtemps? — Non, Mylord; avant que l'horloge ait marqué sept heures, il sera entre vos mains. — Tu sais donc où il se cache? — Non, Mylord, répondit le braconnier, mais il doit venir ce soir dans ma maison.

Donal, comme on le voit, n'avait pas eu un instant la pensée de livrer Charles Stuart.

— Je l'attends, poursuivit-il d'une voix émue; mais je suis convenu avec lui d'un signal qui doit lui annoncer qu'il peut venir jusqu'ici sans courir de danger. Malheureusement on aperçoit de loin les uniformes de vos mousquetaires, et quand l'oiseau a vu le filet, il n'écoute plus l'appel du chasseur. — Mais enfin, tu sais le lieu de sa retraite? Dis-le-moi! — Je l'ignore, répliqua Donal; j'ai seulement entendu dire à mon frère qu'ils passeraient la journée dans les taillis de Rosewill. C'est un endroit bien connu des réfractaires du pays. Avec un guide sûr, on pourrait y échapper aux poursuites de tout un régiment.

— Rosewill! dit le général, n'est-ce pas sur l'autre bord de la rivière, à l'orient de Boscobel! Les avenues sont gardées, le Jeune Homme rencontrera des sentinelles et des bivouacs à chaque pas. — Sans doute, dit le braconnier, son gîte est sûr, il y restera. Si vous le voulez pourtant, ajouta-t-il en tirant de son havresac la flûte de roseau qu'il avait taillée à Lochiel, je vais faire entendre mon signal. — Non, pas encore, reprit Cromwell en se promenant de long en large; que résoudre? J'ai fait battre la forêt tout le jour sans le découvrir! Il peut s'échapper à la faveur des ténèbres..... C'est bien!.... il n'y a qu'un moyen... Holà, quelqu'un! — Ce que je vais faire est une chose affreuse, s'écria Donal, qui semblait se contenir avec peine depuis un moment; je vais trahir mon maître comme Judas, par un baiser..... Vous vous souviendrez de vos promesses, Mylord, il ne tombera pas un cheveu de ma tête, ni de celle des miens? — Je te chargerai d'or, dit Cromwell. — Le drôle a plus d'esprit que je ne croyais, murmura le clerc. — Enfin, dit Olivier en lui-même, je tiens le Stuart! — Dieu soit béni, pensa Donal, le Roi est sauvé!

En ce moment De Profundis s'avancait vers le chef parlementaire.

Nous n'avons pas besoin de dire ce qui s'est passé dans la chambre de madame Jeanne depuis l'arrivée de Cromwell dans la cabane. On comprend les émotions que durent éprouver les divers personnages qu'elle renfermait. Le roi seul demeura constamment maître de lui-même. S'il éprouvait quelque peine,

c'était de se voir condamné à défendre sa vie, non comme le lion qui se jette au-devant du chasseur, mais comme le renard qui se blottit dans un terrier et n'ose faire un mouvement, de peur de révéler sa présence. Evan-Dhù, la tête découverte, l'épée nue, se tenait debout près du jeune prince. Madame Jeanne, plus morte que vive, n'avait pas eu la force d'achever sa chanson et s'était accroupie sur le carreau, tenant Margery sur ses genoux. Quant au meunier, il s'était emparé de Nump et avait toutes les peines du monde à l'empêcher de parler.

Le jeune highlander, selon l'avis qu'il avait donné Humphrey, se tenait près de la porte, l'oreille collée à la cloison, et ne perdait pas un mot de l'entretien de Donal avec le chef parlementaire. Il ne put d'abord se rendre compte des intentions du braconnier, mais habitué aux ruses de guerre des montagnards de l'Ecosse, il resta sur le qui vive, prêt à régler sa conduite sur les moindres incidents qui pourraient l'éclairer. Bientôt des sons doux et mélancoliques réveillèrent les échos de la vallée; Donal jouait sur la flûte de roseau un air écossais qui fit tressaillir le Caméron. Il écouta un moment avec inquiétude, et se tournant tout à coup vers Charles Stuart : Il faut partir, dit-il à voix basse.

— Etes-vous fou, Allan? répondit le prince, la cabane est entourée de soldats. — Oui, mais Donal joue la retraite des Camérons; il faut partir!

Mac-Connuill, qui croyait que pour quitter un appartement il n'y a pas d'autre chemin que la porte, s'avança bravement vers la cloison et chercha le lo-

quet dans l'ombre, bien décidé à se frayer un passage de gré ou de force à travers les ennemis. Son frère l'arrêta au moment où il allait ouvrir.

— Qu'allez-vous faire, Evan? s'écria-t-il; il ne s'agit pas de combattre, mais de fuir : cela est quelquefois aussi glorieux ! — Mais par où voulez-vous donc sortir ?

Allan, depuis sa visite au château de White-Ladies, savait par expérience que les fenêtres peuvent servir à plus d'un usage. Il écarta le rideau de toile qu'on avait baissé par précaution sur la croisée de la chambre, et jeta un regard rapide sur la campagne.

— Par Notre-Dame ! dit-il, les mousquetaires ne sont plus là. — Il me semble, ajouta Charles Stuart, qu'une partie de la vallée est libre. Les troupes se replient dans le bois, et on a retiré les sentinelles avancées. — Bonté divine ! s'écria Humphrey, le chemin est ouvert à cette heure jusqu'au bord de l'eau. — Vous voyez bien qu'il faut partir, dit Allan.

En parlant ainsi, le Caméron s'efforça de tirer à lui la fenêtre, mais elle était si étroitement fermée, qu'elle opposa une longue résistance.

— Prenez garde, dit Humphrey, le verrou va crier comme un chat qui miaule.

L'honnête meunier avait parlé trop tard ; le verrou céda, mais en gémissant, et ce bruit fatal glaça d'épouvante le malheureux montagnard, qui crut que tout était perdu. Cependant le prince le saisit par le bras et lui fit signe d'escalader la fenêtre.

— Je ne sortirai qu'après Votre Majesté, dit le Caméron. — Regardez mon uniforme, Allan, repartit

Charles Stuart avec un sourire : c'est celui d'un marin. Or, dans un naufrage, le capitaine sort toujours le dernier du navire.

Le geste dont le Roi accompagna ces paroles ne permettait pas de réplique. Allan sauta légèrement sur l'herbe. Mac-Connuill et Humphrey le suivirent, mais Charles ne voulut sortir qu'après avoir serré une dernière fois la main de madame Jeanne.

Cependant le bruit de la fenêtre avait été entendu par Cromwell.

— Qu'est cela ? dit-il au braconnier.

Celui-ci était debout sur un escabeau, et accoudé sur la lucarne qu'il avait ouverte pour le signal du départ.

— Ce n'est rien, Mylord, répondit-il, les femmes n'en ont jamais fini ; Jeanne ouvre sans doute son armoire, le coffre est vieux et les gonds sont rouillés.

— Le Jeune Homme tarde bien à venir, reprit Cromwell, sans s'occuper davantage de ce qui pouvait se passer dans la chambre voisine. J'ai fait ce que tu as voulu, et rien ne peut l'arrêter à présent. — Patience ! Mylord, dit le braconnier, il y a loin d'ici à Rosewill, et le plus agile coureur ne voyage pas aussi vite que le bruit d'une chanson.

Cromwell, réduit à attendre, se promena à grands pas dans l'appartement, sans pouvoir dominer son émotion. Il regardait l'horloge, gourmandait les soldats qu'il avait gardés dans la cabane pour saisir le prince, s'asseyait et se levait tour à tour, mais il ne réussit pas à tromper son impatience.

— Ne vois-tu rien encore ? dit-il d'une voix sourde.

— Rien, Mylord, répondit Donal en suivant des yeux l'officier de marine qui allait disparaître dans le lointain avec ses compagnons; je ne vois que l'étoile du berger qui se lève à l'horizon. C'est l'heure de la prière.

Quelques minutes s'écoulèrent au milieu d'un profond silence. Toutes les personnes que renfermait cette chambre mal éclairée par les rayons de la lampe, avaient les yeux fixés sur la porte, et, au moindre bruit du vent, s'attendaient à voir paraître Charles Stuart. Une vague terreur se peignait sur les visages basanés des vétérans de Cromwell, et le général lui-même sentait renaître dans son cœur, à l'approche de ce moment solennel, les angoisses qu'il avait déjà éprouvées dans la chambre du presbytère.

— Oui, disait-il tout haut, mais en se parlant à lui-même, encore un instant, et il sera là..... là! près de moi! Il sera prisonnier, et dans huit jours... Mais qu'importe? ce n'est pas moi que cela regarde, j'obéis au parlement et je fais mon devoir. D'ailleurs, si le Ciel n'eût pas condamné le Jeune Homme, il ne l'aurait pas amené dans cette maison. Qui oserait m'accuser? Je ne suis que l'instrument d'une volonté plus haute que la mienne. Je ne suis rien, rien... qu'un glaive dont un autre tient la poignée. Si je frappe, est-ce à moi qu'il faut en demander compte? Non! non! quoi qu'il arrive, je m'en lave les mains. Le Jeune Homme suit sa destinée, et moi la mienne.

Cromwell secoua la tête comme pour chasser une pensée qui l'importunait; puis se tournant vers le braconnier : Il y a longtemps, dit-il, que sept heures

ont sonné. — Attendez, il va venir, répondit Donal; il me semble que je l'aperçois au bord de la rivière. — Voilà un heureux gaillard ! pensa le clerc, à qui les vingt-cinq mille livres ne sortaient pas de la mémoire. Je voudrais bien être dans ses chausses.

Patrickson n'eût pas formé un semblable souhait, s'il eût connu la véritable position du braconnier. Donal, en effet, était déjà au bout du rôle qu'il s'était imposé, et le salaire qu'il attendait ne devait pas lui faire beaucoup d'envieux. Il se flattait d'avoir réussi à sauver le Roi ; mais il ne pouvait se dissimuler que la ruse dont il s'était servi ne tarderait pas à être découverte. Il était impossible que Cromwell, déçu dans ses espérances, ne fit pas retomber sur lui sa colère. Mille circonstances pouvaient d'ailleurs révéler au général le stratagème dont il avait été la dupe. Donal avait donc fait d'avance son sacrifice, et le baiser qu'il avait donné à sa femme et à ses enfants lui avait semblé le baiser d'adieu.

Cependant le chef parlementaire avait remis son épée. Il était calme, froid, impassible, tel qu'on le vit toujours dans les grandes occasions de sa vie, à l'heure décisive.

— Si nous connaissions mieux le cérémonial des cours, dit-il avec ironie, nous irions peut-être au devant de Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande. — Gardez-vous-en bien, Mylord, repartit le chasseur, faisant un dernier effort pour gagner du temps; gardez-vous-en bien, il retournerait sur ses pas, et vous ne pourriez l'atteindre. — Tu es un homme prudent, répliqua le général; en agissant

toujours ainsi, tu feras prospérer ta maison. Qu'on jette du bois au feu, ajouta-t-il, afin que la fumée de lâtre promette au visiteur qui nous arrive une joyeuse hospitalité. Il doit être déjà sur le sentier, n'est-ce pas ?

Le braconnier n'entendit pas les paroles de Cromwell. Il contemplait d'un œil mouillé les coteaux voisins où il avait tant de fois devancé le jour. Le vent commençait à souffler et détachait des arbres les feuilles jaunies qui venaient rouler en frémissant jusque sous les fenêtres de la cabane. Les oiseaux étaient endormis, le ciel était pur, la vallée silencieuse. Donal s'oublia malgré lui à l'aspect de ces campagnes qui réveillaient dans son âme tant de souvenirs.

— Jamais le soir ne fut plus beau, dit-il d'une voix grave et triste. La rosée fait pencher les bruyères, mais le vent se lève. La chasse sera bonne demain. — Que chante cet homme ? dit Cromwell en regardant le braconnier. — Il commence à faire noir du côté du levant, reprit Donal, mais je vois encore là-bas la roche grise sur laquelle Jeanne venait m'attendre et le champ de genêts où Nump garde ses brebis. — Je suppose, dit De Profundis, que notre hôte a un pot d'aile de trop dans la tête. — Bientôt tout va disparaître, continua Donal ; à peine distingue-t-on dans l'ombre le sentier qui conduisait chez mes frères ; mais le jour reviendra, toutes les vallées se rempliront de bruit et de lumière ; les bécasses qui sont arrivées ce matin fuiront à tire-d'aile devant les chasseurs. Hélas ! mon vieux fusil restera suspendu

au-dessus de la cheminée; mes chiens m'appelleront en vain dans les bois, et quand le soir sera venu, ma femme n'ira pas m'attendre sur le rocher....

En ce moment, une décharge de mousqueterie se fit entendre dans le lointain; Donal tressaillit et se pencha sur la fenêtre. Le bruit partait du côté de Rosewill; mais l'ombre était devenue si épaisse que la vue s'étendait à peine autour de la cabane. Il était difficile au braconnier de s'expliquer la cause de cette fusillade. Le Roi avait-il été rencontré par quelque colonne mobile? était-il tombé sous les balles anglaises, ou avait-il été fait prisonnier? Ces conjectures se présentèrent à la fois à la pensée de Donal et une inquiétude mortelle se peignit sur son visage. Il chancela sur son escabeau et eut besoin, pour se soutenir, de s'appuyer aux barreaux de la lucarne.

L'incertitude de Cromwell n'était pas moins vive. Il se tourna vers De Profundis, et lui dit : Capitaine, ouvrez la porte, et voyez ce que cela signifie.

De Profundis obéit, mais il n'aperçut rien sur la colline. Les troupes étaient encore à leur poste sur la lisière du bois, et le chemin était libre jusqu'à la rivière.

— Faites sonner le clairon, reprit le général, il y a là-dessous quelque chose d'étrange. Si cet homme a dit vrai, le Stuart devrait être ici. Nous éclaircirons cela tout à l'heure. Sonnez plus fort, Rednose; l'haleine va-t-elle vous manquer? Coledock, veillez sur le paysan.

A l'appel de la trompette, tous les détachements

sortirent de la forêt, et arrivèrent de tous les points de la vallée autour de la cabane. Les officiers vinrent se ranger auprès du général.

— Quel est ce bruit, Messieurs? dit le chef parlementaire. Qui de vous a commandé le feu?

Les officiers se regardèrent, et Harrison, l'un d'eux, répondit : J'étais à quelque distance de la rivière, général. La fusillade partait de l'autre rive. Je suppose que Bletson, à la tête de son escadron volant, aura fait quelque découverte. Mais comme vous m'aviez donné l'ordre de ne pas sortir de mon poste, je n'ai pu m'assurer de ce qui s'était passé. — A merveille, dit Olivier, nous allons descendre la colline. Mais, avant tout, Messieurs, personne de vous n'a-t-il vu un homme se dirigeant vers cette maison à travers les bruyères.

Cette question courut de groupe en groupe, mais chacun y faisait une réponse négative. Enfin, un dragon sortit des rangs, et s'avançant vers Cromwell : Sauf votre respect, maître Noll, dit-il en portant la main à son casque, j'étais en vedette à la pointe d'un pommier, et de là je dominais tout le coteau. Je ne puis pas dire précisément que j'aie vu un homme.

— Eh bien ! retire-toi, imbécile, puisque tu n'as rien vu, dit Olivier avec impatience. — Pardon, reprit le soldat sans se déconcerter, je n'ai pas vu un homme, mais j'en ai vu quatre, bien comptés. — Et ils venaient à la cabane? — Pardon, général, ils en sortaient, et ils paraissaient même assez pressés. — Tu es ivre, dit Cromwell. Il n'est sorti personne d'ici. — Pardon, général, reprit le dragon avec le plus grand

sang-froid. Je n'ai bu aujourd'hui que trois pintes de porter et deux verres de whisky; et aussi vrai que je crois au règne de mille ans, j'ai vu il y a un quart d'heure quatre hommes sauter par la fenêtre de cette maison, aux sons de la flûte, et gagner au large du côté de la rivière.

Cromwell se mordit les lèvres. Le sang lui monta au visage, mais il se contint.

— La bataille est perdue, dit-il; en route, Messieurs! je vous suis. Dirigez vos troupes vers Rosewill; il faut espérer que Bletson aura été plus heureux que moi.

Harrison et ses compagnons s'éloignèrent, et le général se trouva en face du braconnier. Il le contempla pendant quelques secondes; celui-ci était descendu de l'escabeau; il avait les bras croisés sur la poitrine; sa contenance était fière et assurée.

— Je n'aurais pas dû m'y tromper, pensa Cromwell. Ce n'est pas là la figure d'un traître. De Profundis, ajouta-t-il tout haut, je vous livre cet homme. S'il vous échappe comme le highlander, ne vous représentez jamais devant moi.

En disant ces mots, le général sortit de la cabane.

— Botwell, s'écria le capitaine, tu as entendu? A l'œuvre! et ne manque pas ton coup, il y a déjà trois caporaux qui demandent ta place; elle serait vacante ce soir. — Si je ne savais pas serrer comme il faut un nœud coulant, capitaine, dit Botwell, je connais quelqu'un qui, à cette heure, ne serait pas bien à l'aise dans son ceinturon. — Pas tant de discours,

et pends-moi cet homme, dit De Profundis. — Avez-vous envie de voir encore quelque damné montagnard tomber du haut de l'arbre et interrompre la besogne? Vous avez assez couru aujourd'hui, capitaine, dit le prévôt en souriant. — Eh bien! qu'on apprête les armes, reprit De Profundis en lançant sur Botwell un regard de travers.

— Oui-dà! s'écria le prévôt; vous voudriez me faire perdre ma demi-couronne! cela n'est pas bien, capitaine, et vous n'entendez pas la plaisanterie. Laissez-moi faire; votre paysan ne vaut pas une amorce. Un coup de ma flamberge est aussi sûr qu'un feu de peloton.

Pendant ce dialogue, Donal avait souvent tourné les yeux vers la chambre de madame Jeanne. Il eût voulu revoir sa femme et la presser sur son cœur avant de mourir, et il tremblait néanmoins qu'elle ne parût tout à coup sur le seuil de la porte et ne fût témoin de ce qui allait se passer. Cet instant suprême fut donc, pour le braconnier, rempli de tristesse et d'amertume. Il n'était pas même certain d'avoir sauvé le Roi. Il entrevoyait déjà les malheurs qui attendaient sa jeune famille lorsqu'il viendrait à lui manquer. Que va faire Jeanne? pensa-t-il, l'hiver approche; voilà mes frères chassés de leurs maisons, et ils auront bien assez de songer à leurs enfants. Pauvre Nump! pauvre Margery!

C'est au milieu de ces trances paternelles que Donal vit briller soudain le sabre du prévôt. Il comprit aussitôt de quelle manière il allait mourir.

— Messieurs, dit-il d'une voix suppliante, sortons,

s'il vous plaît, de cette chambre. Allons dans le bois. Ne craignez rien, je ne veux pas vous échapper. Liez-moi, si vous le voulez, les pieds et les mains, mais, de grâce, ne me tuez pas ici.

Les prières de Donal furent inutiles; le capitaine était pressé d'en finir.

— Je vais, Messieurs, dit Botwell en s'alignant comme un bretteur en face de son adversaire, vous montrer une passe de ma façon. Regardez bien. — O mon Dieu! dit Donal en joignant les mains et en levant les yeux au ciel, ayez pitié de ma femme et de mes pauvres enfants! — Une! deux! dégagez! trois! je touche... Le coup est sûr, dit Botwell en essuyant sa lame qu'il venait de retirer de la poitrine du braconnier.

Donal tomba sans bruit sur le carreau et ne poussa pas une plainte.

— Il n'en reviendra pas, dit le capitaine, tu l'as frappé au cœur. Partons. Dis-moi donc, Botwell, qui t'a montré ce coup d'estoc? — C'est un aventurier italien avec qui j'ai passé quelques nuits à Londres dans une taverne, répondit le prévôt en se rengorgeant.

Les deux amis s'éloignèrent avec la troupe. Patrickson, resté le dernier, regarda un moment le cadavre, puis il murmura en soufflant sur la lampe par une habitude d'économie : Décidément, je ne m'étais pas trompé; ce pauvre Donal n'était qu'un imbécile.

Quand le silence se fut enfin rétabli dans la cabane et dans la vallée, quand on n'entendit plus le bruit

des voix et le cliquetis des armes, madame Jeanne, qui jusque-là n'avait osé faire un mouvement, et qui était restée dans l'ombre, en serrant contre son sein ses deux enfants, se hasarda à ouvrir la porte. Elle fut surprise de l'obscurité qui régnait dans la chambre, et une terreur involontaire s'empara de son âme. Elle éleva la voix pour appeler son mari.

— Donal ! dit-elle. Donal, es-tu là ?

Personne ne répondit, mais Jeanne crut entendre au milieu des ténèbres un faible soupir.

— Donal, dit-elle d'une voix tremblante, où es-tu ? C'est moi, Jenny, ta femme !... m'entends-tu ? pour-quoi ne pas me répondre ? veux-tu me faire peur ? Mon Dieu ! je me serai trompée ; il n'est pas là, les soldats l'ont peut-être emmené avec eux... Donal ! répéta la braconnière en étendant les bras et en avançant avec précaution au milieu de l'ombre. Mais tout à coup elle trébucha et poussa un cri d'épouvante.

— Qu'est-ce qu'on a oublié dans cette chambre ? dit-elle en s'approchant de lâtre et en soufflant sur les tisons pour les rallumer. Nump, donnez-moi la lampe. Elle est là, sur la table.

L'enfant ne bougea pas. A la clarté rougeâtre du foyer, il venait d'apercevoir son père, étendu sans vie sur le carreau.

— Mère, dit-il, regarde donc ! Mon père est là, qui dort. Ah ! doux Jésus ! ses mains sont froides, et son gilet plein de sang. Père ! père ! réveille-toi ! Ma mère a peur, et Margery va pleurer.

Cependant Jeanne avait allumé le flambeau. Elle

s'approcha toute tremblante, les joues pâles, la bouche entr'ouverte, et s'arrêta en voyant le corps immobile du braconnier. Elle comprit que tout était fini ; mais elle essaya d'en douter.

— Oh ! non ! non ! dit-elle avec égarement, ce n'est pas vrai ! C'est impossible ! il a les yeux ouverts ; il me regarde, il va parler... Donal, voilà tes enfants.

Jeanne, en parlant ainsi, sentait ses forces l'abandonner ; sa vue se troublait, et ses lèvres devenaient blanches comme son visage. Elle voulut faire un pas en avant, mais sa main laissa tout à coup échapper la lampe, son corps s'affaissa, et elle tomba évanouie sur le corps du braconnier.

Nump et Margery poussaient des cris et des sanglots, mais leurs voix ne furent entendues par personne, et bientôt un silence profond régna dans la cabane, car les deux enfants, gagné par le sommeil, s'étaient endormis profondément.

XXIII. L'AUBERGE DES TROIS-ÉCUS.

C'est, je crois, à Dermouth qu'était né le marin ;
Un poignard affilé pendait à sa ceinture ;
Les douaniers tremblaient rien qu'à voir sa figure
Mais c'était dans le fond un joyeux pèlerin.
Son nez rouge attestait de fréquentes rasades ;
Son front avait gardé la couleur du soleil ;
Et jamais d'Hull à Smyrne on ne vit son pareil
Pour lire dans les cieux et bien choisir les rades.
Il savait éviter les écueils, les courants ;
Il connaissait la mer beaucoup mieux que la terre ;
Depuis le froid Gothland jusqu'au cap Finistère,
Tous les flots avaient vu ses pénates errants.
Son bâtiment portait le nom de Magdeleine.

CHALGER.

Mistress Deborah Rosewinter était une hôtelière bien connue des marins qui fréquentaient, il y a environ deux siècles, le petit port de Shoredham, situé à quelques lieues de Bristol. Nulle part on ne trouvait meilleur gîte que chez elle et un accueil plus bienveillant. Aussi, l'auberge des *Trois-Écus* était le rendez-vous des pêcheurs de la côte, des marchands ambulants et surtout des contrebandiers, qui abondaient alors dans ces parages. On y voyait même parfois, autour du foyer, des gentilshommes campagnards qui ne dédaignaient pas de s'asseoir sur les bancs de chêne et de vider quelques bouteilles de vin étranger, en disputant à grand bruit sur la chasse

ou la politique. Mistress Deborah recevait avec la même bonne humeur tous ses hôtes, qu'ils vinssent par terre ou par mer, à cheval ou sur le pont d'un navire, des comtés limitrophes ou des Grandes-Indes. Quoiqu'elle fût déjà un peu sur le retour, elle passait encore pour une beauté parmi ses anciennes pratiques, et elle n'était pas la dernière à partager cette charmante illusion, comme on aurait pu s'en convaincre aux regards de complaisance qu'elle jetait sur le miroir chaque fois que les besoins du service l'obligeaient à s'approcher du trumeau. Il faut dire néanmoins, à sa louange, que si elle était un peu leste dans ses propos, les plus mauvaises langues du pays, et même les soupirants désappointés, n'avaient jamais rien trouvé à reprendre dans sa conduite. Elle parlait souvent, et toujours avec éloge, du patron Jonas, son défunt mari, qui avait, disait-elle en se moquant des marins de cabotage, fait deux fois le tour du monde. Il n'eût tenu qu'à elle de donner un successeur à feu Rosewinter, mais mistress Deb ne voulait pas déroger, et avait juré, un soir, en prenant le thé, dans une nombreuse compagnie, de n'accorder sa main qu'à un navigateur au long cours, qui pût l'endormir doucement en lui racontant ses voyages. Un seul de ses chalands se trouvait dans l'heureuse catégorie des gens qui pouvaient aspirer à tenir un jour la première place dans l'auberge des Trois-Ecus et dans le cœur de la veuve; mais, par une fatalité déplorable, ce fortuné personnage n'avait jamais songé à se mettre sur les rangs, et, malgré les insinuations de l'hôtesse, ses prévenances, ses sourires expressifs,

semblait préférer aux douceurs du ménage la liberté du célibat. Cependant mistress Rosewinter ne se décourageait pas ; elle espérait bien désarmer tôt ou tard la rigueur de son farouche et insensible Enée. Elle se disait tout bas, en éprouvant les rebuffades du marin, qu'il se lasserait à la fin de courir le monde, qu'il serait bien aise de jeter l'ancre sur une côte hospitalière, et de suspendre son porte-voix, en guise de trophée, au-dessus de l'enseigne des Trois-Ecus.

Un matin, la digne hôtelière s'était levée plus tôt que de coutume. Un mouvement inusité régnait dans toute la maison. Les serviteurs allaient et venaient en grande hâte, et la maîtresse, dans ses plus beaux atours, semblait elle-même très affairée. L'horloge sonna enfin six heures. Mistress Deb courut à la fenêtre, et jeta les yeux sur le port, au milieu duquel on apercevait deux bâtiments prêts à mettre à la voile.

— Enfin, le voici ! dit-elle en voyant un homme de haute taille s'avancer vers l'auberge en se dandinant, comme un matelot qui met pied à terre après une longue traversée.

Cette allure n'était pas le moindre des avantages du marin aux yeux de Deborah.

— Quelle belle démarche ! reprit-elle. Comme il a l'air superbe avec ses longues moustaches, sa casquette sur l'oreille et ses pistolets à sa ceinture ! mais vous verrez qu'il ne jettera pas les yeux du côté de la fenêtre où il sait que je l'attends, l'ingrat !

Bientôt la porte s'ouvrit, et mistress Rosewinter alla recevoir son hôte.

— Bonjour, monsieur Tattershall, lui dit-elle; comment avez-vous passé la nuit? Vous avez voulu dormir sur votre coquille de noix, tandis que j'avais fait préparer pour vous la chambre verte, celle où descend toujours sir Ethelred Brandebrock. — Bonjour! bonjour, Deb! répondit brusquement le capitaine; je n'aime pas votre Brandybroc; il se donne chez vous des airs qui me déplaisent. — Tatt serait-il jaloux? pensa l'hôtesse avec une secrète joie. — Il prend toujours ma place au coin du feu, reprit Tattershall, au grand désappointement de Deborah. Mais parlons d'autre chose : vous avez dû recevoir ce matin un voyageur? — Que vous importent les voyageurs? dit mistress Rosewinter; asseyez-vous là, à cette table, et goûtez-moi ce verre de genièvre que j'ai préparé pour vous. Cela chasse les humeurs noires. Tout à l'heure on vous servira un pigeon que j'ai fait cuire moi-même. Vous n'aurez pas trop de temps pour déjeuner, car la marée va descendre avant qu'il soit une heure. — C'est bien! nous verrons cela plus tard, dit le capitaine, j'aurais mieux aimé une tranche de jambon fumé. D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela. Le voyageur que vous avez reçu, où est-il? — Je ne sais pas de qui vous voulez parler. Il n'est descendu ici qu'une famille composée de cinq personnes, et qui n'a pas l'air gaie, je vous jure. — Mille tonnerres! dit Tattershall, il faut pourtant que je parte; je serais pris sur les sables, et j'y crèverais comme un poisson hors de l'eau. — Ne vous fâchez pas, capitaine, voilà votre pipe et du tabac du Levant pour la remplir. Vous emporterez le reste pour

le voyage. Sera-t-il bien long cette fois, Tatt?

Au lieu de répondre, Tattershall prit la pipe noire que lui présentait son hôtesse et la brisa sous ses pieds avec colère.

— Ils l'auront tué ou mis en prison, les scélérats! dit-il en serrant les poings. — De qui parlez-vous? demanda mistress Deb; de quelqu'un de vos hommes, je pense. C'est moi qui vous le dis, Tatt, il vous en arrivera autant quelque jour, et si vous m'en croyez... Allons! allons! prenez que je n'ai rien dit, ajouta la veuve en voyant que ses reproches ne faisaient qu'augmenter la mauvaise humeur du capitaine; mais de qui parliez-vous donc tout à l'heure?

— De qui? de qui? vous êtes curieuse comme votre mère Eve, répliqua le marin; servez-moi à déjeuner, et dites-moi quels sont ces étrangers et quand ils sont arrivés chez vous. Je suis sûr que vous connaissez déjà toutes leurs affaires. — Cela n'est pas bien, Tatt; vous savez que je ne regarde pas par le trou de la serrure, comme Betty Taunton, ma voisine. Cependant, ajouta mistress Deb, en passant dans le corridor, j'ai entendu dans une des deux chambres une jeune fille qui pleurait parce que son amant était mort ou parce que son père ne voulait pas la marier avec lui. Pauvre enfant! cela m'a été au cœur! Mais les hommes ne comprennent rien à ces choses-là. — Laissez-moi tranquille avec vos billevesées, dit Tattershall. Les larmes d'une femme, c'est comme un grain en pleine mer; une heure après il fait soleil. Mais racontez-moi, ma chère, poursuivit-il en versant dans son verre la moitié d'une bouteille de vin

de Bordeaux, racontez-moi ce qui se passait dans l'autre chambre. — Ma chère! répéta mistress Deb, enchantée de cette marque de tendresse et oubliant de répondre au marin pour se redire à elle-même ce mot flatteur; ma chère! ma chère! — Etes-vous sourde, mistress Rosepassée (1)? reprit Tattershall; il ne manque plus que cela pour faire de vous une femme accomplie. — Sourde! sourde! répondit l'hôtesse avec humeur; Dieu merci! on a encore l'oreille fine à trente-cinq ans. — A quarante, mistress Deborah, dit le capitaine, à quarante. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter; mais puisque vous entendez si bien, répondez-moi. Que disait-on dans l'autre chambre? — Je n'en sais rien, dit Deborah, je suis sourde.

Voilà bien les femmes, reprit le marin, c'est plus difficile à manœuvrer qu'une frégate au milieu des brisants. Allons, la petite mère, soyez douce, la colère vous va mal. Je vous trouve cent fois plus jolie quand vous riez et que vous montrez vos belles dents. — Il fait de moi ce qu'il veut, dit mistress Rosewinter en souriant de son mieux. Eh bien, puisque vous le voulez...

Deborah n'eut pas le temps d'achever sa phrase; un grand bruit s'élevait dans sa basse-cour. Les poules effrayées volaient contre les barreaux de la fenêtre et les autres oiseaux domestiques fuyaient en

(1) Ce jeu de mots se comprendra aisément lorsqu'on saura que *Rosewinter* signifie rose d'hiver.

(Note du Traducteur).

poussant des cris de terreur. Tout à coup un chien de chasse se précipita dans la salle à la poursuite d'un vieux coq, qui, ayant laissé sa crête et ses ergots sur quelque champ de bataille, ne pouvait plus se défendre contre un ennemi jeune et vigoureux. Le combat se fût sans doute terminé par la mort de l'infortuné volatile, si une voix forte n'eût retenti dans l'escalier qui menait au premier étage.

— Tattershall ! Tattershall ! criait un personnage qui descendait à grands pas. — Qui m'appelle ? dit le capitaine en se levant. — Ici, Tattershall ! ici, pirate, flambart ! Tu seras pendu comme un flibustier. Ici ! répéta M. Ramsay en entrant dans la chambre un fouet à la main.

Le capitaine prit pour lui ces épithètes peu flatteuses qu'il méritait peut-être à plus d'un titre, mais que personne jusqu'à ce jour n'avait osé lui adresser en face. Il en devint pourpre de colère, et repoussant avec rudesse mistress Rosewinter qui voulait l'arrêter, il s'élança vers le nouveau venu.

— Santa Barbara ! s'écria-t-il, c'est à moi qu'on parle ainsi ! Ah ! morbleu ! il va faire chaud ici tout à l'heure ! Me voilà, Monsieur ; voilà Tattershall, le corsaire, le contrebandier. Puisque vous le connaissez si bien, approchez ! Qu'y a-t-il pour votre service ? — Mêlez-vous de vos affaires, répondit le juge sans écouter les provocations du capitaine qu'il n'avait pas reconnu ; ce n'est pas à vous que je m'adresse, c'est à ce drôle de Tattershall qui a rompu sa corde. Ici ! pillard, boucanier, ajouta-t-il en saisissant son chien par les oreilles, vous prenez déjà les

habitudes de votre patron. Vous mourrez comme lui, sur le gibet !

Le capitaine comprit alors qu'il avait un homonyme dans la maison, et sa fureur redoubla lorsqu'il s'aperçut que le nom de Tattershall, qu'il avait eu tant de peine à faire respecter, avait été donné à un pointer écossais.

— Mille tonnerres ! je crois qu'il parle à son chien, s'écria-t-il en lançant un grand coup de pied au malheureux quadrupède qui sortit en serrant la queue entre les jambes.

Le juge, irrité de cette intervention qu'il n'avait point sollicitée, s'avança fièrement vers le capitaine. Les deux adversaires croisèrent les bras et s'examinèrent un moment en silence, comme deux bouledogues qui vont s'élancer l'un sur l'autre.

— Je ne me trompe pas, dit enfin le capitaine, c'est bien monsieur Ramsay, le juge de Boscobel, que j'ai mené il y a trois mois... — A Chester, dit le juge furieux. Oui, Monsieur, c'est moi. Et je vous reconnais aussi ; vous êtes ce coquin de capitaine qui a failli m'empoisonner à bord de son négrier avec son prétendu vin des îles. — La preuve que ce n'était pas du poison, répartit Tattershall, c'est que si la traversée eût dure quelques jours de plus, vous eussiez vidé la tonne. Mais, dites-moi, je vous prie, comment vous trouvez la route de Dumbarton à Glasgow ! — Quoiqu'elle soit pleine de coquins, on y est encore plus en sûreté que sur le pont de votre méchant bateau, répondit le juge. — La *Belle-Deborah* un bateau ! s'écria le capitaine indigné du mépris que sir

John affectait pour son navire ; s'il vous prenait envie de faire un nouveau voyage , ce bateau pourrait bien encore vous conduire plus loin que vous ne voudriez aller. La *Belle-Deborah* a ri au nez de plus d'une frégate qui la poursuivait à toutes voiles.

Ici, mistress Rosewinter se rengorgea comme si tous les compliments faits au brick contrebandier eussent été adressés à l'hôtesse des Trois-Ecus, sa marraine.

— Elle n'est pas, reprit le capitaine, comme certaine dame de ma connaissance qui se laisse donner la chasse par le premier hobereau qui se présente.

Mistress Deb poussa un soupir.

— Je me moque de votre brick comme de la dame de votre connaissance, s'écria le juge, et si je monte jamais sur votre bord, ce sera pour vous voir pendu au plus haut mât, comme un pirate et un ennemi du gouvernement établi.

Ces propos violents avaient allumé le sang naturellement inflammable du capitaine Tattershall. Les dernières paroles du juge mirent le comble à sa fureur. Il était attaqué à la fois dans ce qu'il avait de plus cher, dans la réputation de son navire, dans ses secrets penchans matrimoniaux, et dans ses opinions politiques.

— Sang-Dieu ! s'écria-t-il, il n'y a pas un patron sur la côte qui soit plus doux et plus endurant que moi, et lorsque je tiens sur les douaniers, c'est toujours aux jambes que je vise ; mais il ne sera pas dit qu'un vieux marsouin ait reculé devant un coq de

bruyères. Allons ! ajouta-t-il en tirant ses deux pistolets de sa ceinture et les offrant à M. Ramsay, choisissez, ils ont double charge tous les deux. — Parbleu ! je suis un homme de paix ! je n'ai jamais cherché de querelle à personne, je suis doux comme un agneau, s'écria le juge en saisissant une des armes qu'on lui présentait ; mais puisque vous me poussez à bout, je vous ferai voir qu'un bon gentilhomme ne craint pas l'odeur de la poudre autant que celle du goudron. — Allons, Deb, dit le capitaine en faisant quelques pas en arrière, afin de laisser un espace convenable entre lui et le juge, ne criez pas comme un aveugle qui a perdu son bâton, et comptez jusqu'à trois en frappant dans vos mains. Nous tirerons ensemble, sir John.

Cependant l'hôtesse épouvantée remplissait l'air de ses cris. Elle s'élança vers la porte, en appelant au secours. On eût dit que le feu était aux quatre coins de la maison.

— Je vais compter moi-même, dit Tattershall, en joue !

A ce moment, un nouveau personnage parut sur la scène derrière M. Ramsay, c'était Charles Stuart. Il était encore vêtu comme la veille ; seulement, il avait jeté sur ses épaules un manteau de voyage. L'heure du départ approchait, et la pensée qu'il allait bientôt quitter l'Angleterre avait répandu sur le visage du prince une profonde mélancolie. Il s'avança d'un pas grave au milieu de la chambre et s'arrêta devant le capitaine.

— Remets tes armes dans ton ceinturon, dit-il

d'une voix douce... C'est bien ! maintenant, retourne vers ton brick : la marée va descendre et je ne tarderai pas à te rejoindre.

M. Ramsay, voyant avec quelle docilité l'irascible capitaine obéissait aux ordres d'un jeune homme, ne revenait pas de sa surprise.

— Sir John, ajouta le prince, je vous prie de pardonner à Tattershall les torts qu'il a eus envers vous. Vous ne pouvez garder aucun souvenir de cette offense, car le patron est désolé maintenant d'avoir provoqué un homme à qui je devrai sans doute la liberté et la vie.

Le ton qu'avait pris Charles Stuart était si affable, si persuasif, que le juge se vit placé dans la fâcheuse alternative de renoncer à son attitude belliqueuse ou de manquer de courtoisie. Sa réponse se ressentit de cet embarras.

— Laissez-moi tranquille, Mac-Ferlane, dit-il en murmurant, c'est la seconde fois que vous me demandez grâce pour ce drôle, et vous vous repentirez peut-être de l'avoir arraché de mes mains. Vous partez avec lui, je crois ; mais prenez garde : avec ce damné corsaire, si l'on sait d'où l'on part, on ne sait jamais où l'on va. — Vous songez encore à Dumbar-ton ! dit le prince avec un faible sourire. Oubliez cela. A l'avenir je vous promets que vous n'aurez plus à vous plaindre du capitaine. Je me fais sa caution. — Belle caution, ma foi ! dit le juge en hochant la tête. Et qui vous cautionnera, vous, monsieur Mac-Holopherne ? Sais-je bien qui vous êtes ? d'où vous venez ? où vous allez ? J'ai fait cette nuit, pour vous être

agréable, une promenade de cinquante milles et en compagnie de ce petit Allan Cormoran que je voudrais voir à tous les diables. Mais après tout, je n'en sais pas plus sur votre compte que le jour où je vous ai vu à Lochiel pour la première fois. Je m'aperçois que tous ceux qui vous connaissent vous ôtent leur chapeau, et je vous suis moi-même attaché sans trop savoir pourquoi ; mais est-ce donc une raison pour que je pardonne à ce pendeur de capitaine ? Non, cela ne se passera pas ainsi, je ne le souffrirai pas. — Et moi, je le veux, dit le prince d'une voix impérieuse. Je vous en conjure, monsieur Ramsay, ajouta-t-il aussitôt avec politesse, laissez partir Tattershall.

Le juge demeura stupéfait.

— Allons ! allons ! sans rancune, sir John, dit Tattershall en tendant la main à M. Ramsay, j'ai vu avec plaisir que la bouche d'un pistolet ne vous faisait pas peur. Soyons amis.

Le juge serra involontairement la main qui lui était offerte.

— Quand les temps seront meilleurs, poursuit le capitaine, j'espère que nous viderons encore quelques pintes de Malvoisie sur la *Belle-Deborah*. — Dites plutôt dans l'auberge des Trois-Écus, hasarda mistress Rosewinter qui s'était rapprochée du capitaine, et qui eût voulu glisser dans ce traité de paix une clause favorable à ses propres espérances. — Au revoir, Deb, répondit Tattershall avec sa rudesse ordinaire ; prenez patience ! Il vous tarde d'avoir un mari à faire enrager, cela arrivera peut-être, mais seulement quand ce jeune officier de marine habitera le palais

de Windsor. — En voilà bien d'une autre! dit M. Ramsay en éclatant de rire, Mac-Ferlane à Windsor! Et où serai-je donc, moi? — Hélas! dit la veuve en soupirant, je le vois bien, je ne commanderai pas de sitôt mes habits de noce.

Cependant le capitaine avait quitté la salle, et mistress Rosewinter, debout sur le seuil de la porte, le regardait s'éloigner.

— Ah ça! Mylord Mac-Ferlane, dit le juge d'un ton railleur, quand Votre Seigneurie occupera à Windsor un poste digne d'elle, j'espère qu'elle voudra bien se souvenir du pauvre sir John Ramsay de Ramsay-Hall, qui a eu l'honneur de la recevoir dans sa maison, et de monter près d'elle en carrosse.

Charles Stuart n'était pas disposé à la gaieté. Un sourire vint pourtant effleurer ses lèvres à cette nouvelle preuve de l'aveuglement et de la bonhomie du juge de Boscobel.

— On m'a raconté, Monsieur, dit-il ensuite, en reprenant sa gravité, qu'à l'heure de la mort, mon père se pencha à l'oreille du prêtre qui était à ses côtés, et lui dit : SOUVENEZ-VOUS (1)! Ce fut sa dernière parole, et ce sera, Monsieur, la devise de toute ma vie. Dans l'adversité comme dans la bonne fortune, je n'oublierai jamais ceux qui auront fait pour moi le moindre sacrifice. — Ces sentiments vous font honneur, jeune homme, dit le juge touché de la no-

(1) *Remember!* Ce fut en effet la dernière parole de Charles Ier à l'évêque Juxon. (*Note du traducteur.*)

ble intention du highlander, et je souhaite de tout mon cœur que vous rentriez bientôt dans ce nid de corbeaux que vous appelez le château de vos ancêtres. — Je vous remercie, Monsieur, dit Charles Stuart, mais en attendant que le souhait de Tattershall et le vôtre se réalisent, Dieu sait combien de temps je passerai sur la terre étrangère ! Quant à vous, sir John, vous êtes plus heureux que moi ; vous allez reprendre avec miss Judith le chemin de votre comté ; vous retrouverez là-bas vos amis, vos serviteurs déjà inquiets de votre absence, et désormais sans doute vous ne les quitterez plus. — Non certes ! s'écria le juge, car, grâce au Ciel, j'ai assez battu les grandes routes depuis trois mois. Où ne m'a-t-on pas vu, courant la poste comme le chevalier Astolphe à la recherche de son bon sens ? D'abord je pars pour l'Irlande, un coup de vent me jette en Ecosse. De là, je regagne péniblement Boscobel, mais aussitôt il faut seller mon cheval et trotter vers Londres en toute hâte. Je n'étais pas encore reposé, que me voilà de nouveau lancé dans une affaire où je ne comprends rien, et conduisant sur la côte trois excellents amis, dont le moins suspect a mérité d'être pendu. — Qu'écoulez-vous là, mistres Rosewinter ? interrompit le juge, en voyant que l'hôtesse prêtait l'oreille à la conversation ; est-ce à vous que je parle ?

Deborah, un peu confuse, franchit le seuil de la porte et alla s'asseoir en murmurant sur un vieux canot placé en guise de banc au-dessous d'une fenêtre. De là, elle pouvait apercevoir la route et le port de Shoredham.

— Vous voilà arrivé à la fin de vos aventures, M. Ramsay, dit Charles Stuart. — Il en est temps, reprit le juge; je rentre chez moi, et je n'en sortirai plus, car on ne peut que perdre à voyager. J'aurais dû m'aviser de cela plus tôt! Si j'étais resté au coin de mon feu, j'aurais terminé mon *Plan de pacification universelle*, et ma fille n'aurait pas la tête à l'envers. — Miss Judith m'a paru aussi sage que belle, dit le prince. — Sans doute elle est belle, dit le juge avec orgueil, mais l'amour et la raison sont deux voyageurs qui n'habitent jamais ensemble la même hôtellerie. Quand l'un arrive, l'autre s'en va. Croiriez-vous que Judith s'est prise d'une belle passion pour M. Allan Caméron, ce tueur de loups qui nous a servi d'escorte cette nuit? Je n'ai qu'un enfant, Mac-Ferlane, et je l'aime comme la prune de mes yeux. S'il ne fallait sacrifier que ma fortune pour la rendre heureuse, je n'hésiterais pas; mais la marier à ce montagnard, c'est une chose impossible! — Allan Caméron, dit Charles Stuart, est un bon gentilhomme; il est brave comme son épée. J'ai été moi-même témoin de son courage à Worcester, et je puis vous assurer que le roi d'Ecosse se rappellera un jour ses bons et loyaux services. Ignorez-vous d'ailleurs que sa famille fut alliée autrefois à celle de Mac-Callumore, souche de la maison d'Argyle? — Je ne dis pas le contraire; qu'il épouse la plus grande dame de l'Ecosse s'il le veut, je ne m'y opposerai pas; mais venir demander ma fille, cela est trop fort! — Il vous l'a demandée? dit le Roi avec surprise. — Il y a à peine quelques minutes, reprit M. Ramsay; j'étais dans ma

chambre; on frappe. Entrez, dis-je. C'est M. Mac-Connuill qui se présente. Sir John, me dit-il, je commande à six mille Camérons, j'ai quinze clachans dans mes domaines, et je lève les contributions noires sur tous mes voisins de la plaine et de la montagne. Ce qui veut dire en bon anglais, ajouta M. Ramsay entre parenthèses, que le sieur Mac-Connuill a plus d'un trait de ressemblance avec mon compatriote Robin Hood, qui fut de son vivant un capitaine de voleurs. — L'Ecosse a d'autres mœurs que l'Angleterre, dit Charles Stuart; j'ai moi-même plus d'un cousin à qui l'on pourrait adresser le même reproche qu'à Evan-Dhù. Cependant ma famille jouit d'une certaine considération en Angleterre. — Je veux bien le croire, dit le juge; quoi qu'il en soit, je demandai à votre honorable ami où il en voulait venir avec un semblable préambule. Il me salua avec gravité et reprit en ces termes : Mon jeune frère sera l'héritier de mes biens et de ma puissance; il commandera aux clachans et à toutes les vallées du Lochaber. Vous n'avez point de fils, M. Ramsay; je n'ai point de sœur : vous pouvez nous donner à chacun ce qui nous manque en unissant nos deux maisons par un mariage; le voulez-vous? — Allez au diable! lui dis-je. La belle figure que ferait à ces noces le juge de Boscobel, dansant avec les ennemis de la république. Non, cela ne sera pas; je l'ai dit et je le répète. Je ne puis décemment oublier mes principes, donner ma fille à un homme toujours en guerre avec le gouvernement établi, et qui peut d'un jour à l'autre paraître devant une cour de justice où son beau-père sera

peut-être obligé de siéger et de l'envoyer à la potence. Ah ! si je faisais pareille folie, c'est pour le coup que Patrickson se frotterait les mains et crierait à la trahison. Vous ne savez donc pas, M. Mac-Connuill, que j'ai composé un traité sur le...—Je sais ce que vous voulez dire, interrompit Charles Stuart, mais le temps presse, l'heure de la marée approche ; il faut que je parte. Je regrette sincèrement qu'un de mes meilleurs amis n'ait pu devenir votre gendre. En d'autres temps, j'aurais levé peut-être les obstacles qui vous arrêtent ; aujourd'hui je ne puis que plaindre Allan Caméron et mademoiselle Judith, votre fille.

Le ton pénétrant de ces dernières paroles émut le cœur du vieillard.

— Vous croyez qu'ils souffriront de se quitter ? dit-il avec embarras. — Je les connais tous les deux, reprit Charles Stuart ; ils sont dignes l'un de l'autre, et si vous m'en croyez, vous ne les séparerez pas. — C'est un rebelle, dit le juge. — Demain ce sera peut-être le plus fidèle sujet du roi d'Angleterre, repartit le prince. — Il emmènera sa femme dans les highlands, dit M. Ramsay. — Vous irez chasser sur les bruyères de Lochiel. — Non ! non ! c'est impossible ! s'écria le juge qui craignait de se laisser fléchir,

En ce moment on entendit la voix de mistress Rosewinter.

— Peters ! disait-elle, Peters ! voilà un cavalier qui arrive ventre à terre. Courez au-devant de lui et offrez-lui vos services, afin qu'il ne descende pas chez cette empoisonneuse de Betty Taunton qui lui donnerait de la bière aigrie pour du porter.

Le roi voulant éviter les regards d'un étranger, se retira dans son appartement. M. Ramsay ne jugea pas à propos de le suivre, et s'approchant de la porte, il jeta les yeux avec indifférence sur la route de Shoredham.

— Dieu me pardonne ! dit-il tout à coup, il me semble que j'ai déjà vu quelque part cet écuyer. Il a les pieds en dehors et les jambes collées aux flancs de sa monture, comme un valet de ferme qui mène un âne à l'abreuvoir. Mais du train dont il va, il devancerait le plus habile jockey de Londres. Jour de ma vie ! est-ce que je fais un mauvais rêve ? Non ! c'est bien lui. C'est bien ce maudit clerc que j'ai chassé de ma maison et qui eût voulu m'en chasser à son tour.

XXIV.—LES MILICIENS.

Demain à Bath on vera ton supplice ;
Prends garde à toi ! j'ai requis la milice.
BALKER.

Le juge ne se trompait pas. Déjà Peters avait arrêté le cavalier et lui offrait la main pour mettre pied à terre. Patrickson, couvert de poussière, le corps brisé par un exercice auquel il n'était nullement accoutumé, s'avança clopin clopant vers l'auberge. Si ses jambes avaient perdu quelque chose de leur élasticité, son esprit avait conservé toute sa souplesse,

sa figure toute son impudence, et son sourire toute sa fausseté. Aussitôt qu'il aperçut mistress Deborah, il ôta son chapeau à cornes et lui demanda d'un ton nasillard si quelques voyageurs n'étaient pas descendus, au point du jour, dans son hôtellerie.

— Tous les voyageurs de qualité descendent chez moi, Monsieur, répondit la veuve; ils sont sûrs d'y trouver au moins des draps blancs, de la chandelle pour se coucher, et de la véritable ale d'Ecosse. Chez Betty Taunton, au contraire, vous ne verrez jamais que des matelots sans argent ou des soldats de la milice qui cassent plus de verres qu'ils ne boivent de bouteilles. — Je vous crois, ma belle dame, reprit le clerc d'un air galant, et je vous serai obligé de me faire donner une chambre. Quoique j'aie peu de bagage dans ma valise, je ne crains pas la dépense, et vous serez bien payée.

— Faut-il vous servir du vin de Porto ? dit l'hôtesse avec empressement. — Hum ! fit Patrickson avec hésitation. — Votre Honneur préférerait peut-être un vin plus léger ? j'ai dans ma cave quelques vieilles bouteilles de Bordeaux qui ont fait deux fois le voyage des Antilles. Je les vends une livre. C'est une bagatelle pour Votre Seigneurie. Peters ! une bouteille du cachet vert ! — Pardon, ma belle dame, dit Patrickson, j'aime beaucoup la petite bière. C'est une boisson rafraichissante lorsqu'on vient de faire une longue course.

A ces mots Deborah leva les épaules, et tourna brusquement le dos au voyageur.

— Peters ! dit-elle, tirez un seau d'eau pour Mon-

sieur! c'est une liqueur rafraîchissante et économique. Ah! j'aurais dû m'y attendre, ajouta-t-elle entre ses dents. La mine de cet homme m'avait déplu. — Ecoutez-moi donc, belle dame! s'écria le clerc. N'avez-vous pas vu arriver ce matin trois officiers anglais? — C'est à eux que vous en voulez? dit l'hôtesse en se retournant. Tenez, voici leur père, adressez-vous à lui.

En parlant ainsi, mistress Rosewinter désigna le juge qui, depuis quelques instants, cherchait à deviner dans les yeux de Patrickson quel dessein avait pu l'amener dans ce pays. L'honnête fils du barbier leva la tête et ne parut point déconcerté en reconnaissant son ancien patron.

— J'en tiens un, dit-il tout bas, en ouvrant sa boîte à corne.

Pour se faire une idée de l'air satisfait avec lequel Patrickson prononça ces mots, il faut savoir que ce rusé personnage, en sortant, la veille, de la cabane du braconnier, s'était empressé de se mettre au courant des bruits qui circulaient sur l'évasion du jeune prince. Il avait appris que les trois officiers, après avoir essuyé le feu de Bletson, avaient disparu, tout à coup, près de Rosewill. Il se rappela alors que le juge se promenait à la même heure sur la route de Bristol, et il fut frappé de cette étrange coïncidence. Aussitôt, il se rendit à Boscobel-House, escalada les murailles, et pénétrant dans la maison, s'assura par lui-même que M. Ramsay et sa fille étaient absents. Entrer à l'écurie, monter sur la meilleure bête et prendre le chemin du sud, fut pour lui l'affaire de

quelques minutes. Il ne mit personne dans son secret, soit qu'il craignit de rencontrer pour confident un autre Mathias, soit qu'il voulût garder pour lui tout le mérite de sa belle action. Il voyagea donc toute la nuit, et ne tarda pas à découvrir les traces des fugitifs.

Une seule pensée l'occupa d'abord pendant ce trajet : il ne songeait qu'à atteindre le Roi, à le faire arrêter, et à gagner ainsi la récompense promise par le parlement. Mais, tout bien calculé, il lui sembla qu'il ferait de la sorte un marché de dupe; qu'il serait beaucoup plus avantageux pour lui d'entrer en composition avec M. Ramsay, de l'effrayer par des menaces et d'arriver enfin, par cette voie, à l'accomplissement de son plus beau rêve. Il avait dressé dans ce sens toutes ses batteries, lorsqu'il arriva à Shoredham et se présenta devant le juge.

— J'ai bien l'honneur de saluer sir John Ramsay, dit-il d'un ton patelin; j'espère qu'il a fait un bon voyage. — Trop court seulement, dit le juge, puisque vous voilà. — Je viens ici avec des intentions amicales, reprit le clerc, et c'est le seul désir de vous être utile qui m'amène. — Je n'ai pas besoin de vos services, Monsieur; je sais ce qu'ils coûtent, répliqua le juge. — Il pourrait vous en coûter plus cher de les refuser, continua Patrickson. Mais parlons sans nous fâcher; on s'entend mieux. Je sais en quelle compagnie vous êtes venu faire une promenade sur le rivage de la mer. — En ce cas, dit sir John, vous êtes plus heureux que moi, car je l'ignore. — Sans doute, sans doute, dit Patrickson; tout mauvais cas est niable.

Nous autres gens de justice, nous savons ce que valent de pareilles dénégations. Il n'en est pas moins vrai que l'officier de marine est ici, et que si je dis un mot il sera arrêté avec tous ses complices.

— La belle capture que vous feriez là! s'écria M. Ramsay. — Hum! vos biens seront confisqués, poursuivit Patrickson, vous serez traduit devant une cour martiale, et vous ne pouvez guère attendre d'autre consolation que de voir votre fille assise auprès de vous sur les mêmes bancs. Vous savez, sir John, combien la justice des cours martiales est expéditive. — Je me soucie de vous et de la cour martiale comme des culottes du Prophète, entendez-vous? et si vous ne partez pas plus vite que vous n'êtes venu, vous allez avoir de mes nouvelles. Vous m'avez vu châtier ma meute; prenez garde à vous, ajouta M. Ramsay en brandissant le fouet qu'il tenait à la main.

Patrickson s'attendait à une semblable réception, mais il avait de trop bonnes armes contre le juge pour s'effrayer de sa colère. Il reprit donc, avec assurance, et en remettant sur sa tête son chapeau à cornes.

— Souvenez-vous, sir John, de votre voisin lord Buttler! Lui aussi avait, comme vous, des amis puissants; mais cela ne l'a pas empêché de voir ses biens vendus, sa famille persécutée, sa tête mise à prix. Qu'avait-il fait pourtant? Il avait donné asile à quelques pauvres Cavaliers. Vous avez fait davantage, sir John. Réfléchissez-y bien. C'est un homme dévoué qui vous parle, un homme pour qui vous avez

tout fait, que vous avez tiré du néant, et qui veut vous prouver sa reconnaissance.

La voix du clerc s'était presque attendrie en articulant ces derniers mots.

— Parlez-vous franchement? répondit le juge, presque abusé par cette apparence de bonhomie. Dites-moi votre affaire, mais le plus vite possible. — La chose est toute simple, dit Patrickson; il n'y a que moi qui sache où vous avez passé cette nuit, et la part que vous avez prise à la fuite du bûcheron. Si je garde le silence, le proscrit s'embarque, nous déjeunons ensemble, et nous allons coucher ce soir à Boscobel. Qu'en pensez-vous? — Je vous rends ma confiance, Patrickson, dit le juge. Ce Mathias est un imbécile. Vous reprendrez demain la plume et l'écrivoire à l'heure de l'audience. Cela fera enrager les gens qui vous ont calomnié, et je vous avertis qu'ils sont nombreux.

Le clerc aspira lentement une prise de tabac, secoua son jabot et reprit, en s'emparant comme par distraction du fouet que le juge avait posé sur le canot : Si je faisais mon devoir et dénonçais votre compagnon de route, cela me rapporterait une somme assez ronde, ce qu'on peut appeler une petite fortune. Je pourrais vivre tranquille, exempt de travail et de peines. Cependant j'y renonce; je ferme les yeux, et je n'ai rien vu. — Je double vos appointements, Jeremy! s'écria M. Ramsay. — Doubler mes appointements! dit le clerc, lorsqu'en faisant seulement un signe je puis m'en retourner chez moi en carrosse et acheter le quart de vos domaines. Vous

n'êtes pas raisonnable, sir John. Parlons franchement; jouons cartes sur table. Je vous sauve, vous et votre fille, vos biens et vos amis... Est-ce trop exiger que... de... vous demander, pour toute récompense, la main de miss Judith?

Le juge laissa tomber ses bras de surprise. Il ne pouvait en croire ses oreilles, et se fit répéter deux fois l'étrange proposition du libérateur désintéressé.

— Oui, mon cher monsieur, dit Patrickson, je n'ai pas d'ambition. Je ne vous demande pas votre fortune. Ma femme et moi, nous vivrons chez vous sans façon en attendant l'heure de votre mort, que Dieu puisse retarder longtemps encore. Hein?

— Hein! dit le juge, vraiment! vous vous contenteriez de devenir mon gendre, vous! le fils de Patrice le barbier! ma fille unique deviendrait mistress Patrickson!... Damnation! Qu'est devenue ma cravache? ajouta M. Ramsay en cherchant des yeux l'instrument que Jeremy avait prudemment caché sous les pans étroits de son habit. — Ne vous emportez pas, répondit le clerc en reculant d'un pas en arrière. Il y a sans doute près d'ici un poste de milice, et dans quelques minutes il ne sera plus temps de réfléchir.

Patrickson n'acheva pas. Une telle colère se peignit sur le visage du juge de Boscobel, que le sage négociateur prit le parti de rompre la conférence et de battre en retraite vers le village.

— Après tout, se disait-il en courant à toutes jambes vers un soldat qui entraînait en ce moment chez

Betty Taunton ; après tout , je n'aurai pas perdu ma journée. Le Roi est certainement dans l'auberge des Trois-Ecus, et du diable s'il m'échappe. — Ah ! tu prétends épouser ma fille , archi-coquin , pendard ! criait sir John en menaçant de loin le fugitif. Tu crois que tu me fais peur avec ta milice. Je n'ai jamais tremblé devant personne , et le conseil d'Etat lui-même ne me forcerait pas à prendre à gauche quand je veux prendre à droite. Si je mariais Judith, ce serait à mon gré , vilain oiseau de malheur. Je l'ai refusée ce matin à quelqu'un qui valait cent fois mieux que toi. Oui , je l'ai refusée.... Et pourquoi l'ai-je refusée ? Si je voulais la donner à ce brave garçon , est-ce toi qui m'en empêcherais , elere de Satan ? C'est ce que nous allons voir , poursuivit le juge avec un redoublement de fureur , en se dirigeant vers la chambre où les voyageurs devaient être rassemblés en ce moment pour se faire leurs adieux.

M. Huddleston était assis auprès de Judith et cherchait à la consoler , tandis que Charles Stuart essayait en vain de calmer le désespoir d'Allan.

— Mac-Ferlane , où êtes-vous ? dit le juge en cherchant des yeux l'officier de marine , comme un capitaine vaincu dans la mêlée choisit au milieu de ses adversaires celui qui semble le plus digne de recevoir son épée ; vous pouvez annoncer à M. Mac-Connuill que je consens à sa demande , mais à une condition , c'est que le mariage aura lieu à l'instant même : nous avons ici un prêtre , des témoins , il n'en faut pas davantage.

Allan étonné regarda M. Ramsay.

— Oui, je vous donne ma fille, continua le juge, vous l'aimez, elle vous aime, et il ne sera pas dit que je me sois opposé à votre bonheur; qu'avez-vous donc à pleurer, jeune homme? est-ce que cette nouvelle vous afflige? — Oh, je pleure, Monsieur, dit le jeune Caméron en tombant aux pieds de M. Ramsay, mais c'est de plaisir maintenant. — Allons! allons! relevez-vous, dit sir John en contenant son émotion. J'avais tort; je le reconnais, vous êtes un brave jeune homme.

Judith s'était approchée de son père en rougissant. Elle cacha sa tête dans le sein du vicillard, et jeta son bras autour de son cou. La colère du juge avait fait place à un attendrissement involontaire.

— Assez, Judith, s'écria-t-il, je vais être tout à l'heure aussi enfant que toi. Mon Dieu! qui m'aurait dit qu'un mot pouvait me rendre si heureux?

La joie de M. Ramsay était si vive qu'elle lui fit oublier entièrement la visite de Patrickson. Il ne songea qu'à hâter le moment de la cérémonie. Toutes les portes furent closes, et après quelques minutes de recueillement et de silence, les deux amants s'agenouillèrent à côté l'un de l'autre. Les assistants se découvrirent, et l'abbé Huddleston commença d'une voix grave les prières nuptiales.

Cependant, Patrickson était entré dans l'auberge de Betty Taunton, et avait poussé un cri de joie en apercevant autour d'une table chargée de cruches et de verres, toute la milice de la commune. Les soldats campagnards chantaient à rompre les vitres, et une

épaisse fumée de tabac était répandue dans la salle. Le clerc ne put d'abord, à travers ce nuage, distinguer le chef de la troupe. Il s'adressa donc à l'hôtesse, femme de cinquante ans environ, qu'à ses traits masculins on aurait pu prendre pour un vétéran de la garde civique.

— Où est le capitaine? dit-il. — Regardez sous la table, mon beau Monsieur, répondit mistress Taunton. Mademoiselle Deborah prétend que je ne vends que de la petite bière. Allez voir si l'on trouve chez elle du porter qui démonte son homme à la quatrième bouteille. — A la quatrième bouteille! dit un sergent, vous en avez menti, vieille sorcière, c'est à la seconde. — Bah! bah! il aura beau faire, il en paiera quatre, dit l'hôtesse, et vous, Obadiah, vous en paierez dix, ce que vous avez bu.

Patrickson se trouva fort en peine de savoir à qui parler. Il se résigna à aborder le sous-officier qui venait de donner une si étrange marque de sa galanterie.

— Monsieur le sergent, dit-il, au nom de la loi, je vous requiers de me suivre. — Que nous veut ce corbeau? dit Obadiah en jetant sur le clerc un regard mal assuré. Honnête étranger, avez-vous connu feu notre lieutenant? Il est mort, le digne homme, et nous célébrons ses funérailles. Nous pleurons tous. Ne venez pas nous troubler, à moins que vous ne veuillez pleurer avec nous et payer votre écot, ajouta le sergent en tendant une bouteille à Patrickson.

Celui-ci n'était pas d'humeur à écouter une pareille proposition.

— Au nom du Ciel ! s'écria-t-il, suivez-moi avec vos hommes, et je paierai, s'il le faut, une tonne d'ale. — Vrai ? dit Obadiah ; en ce cas, je vous suis.

Le sergent ramassa son sabre, porta la bouteille à ses lèvres et la vida tout entière ; il voulut ensuite se lever, mais ses forces trahirent son courage : il perdit l'équilibre et faillit aller rejoindre sous la table son inconsolable capitaine.

— Attendez, dit-il en balbutiant, je vais me lever. La maison tourne... tourne... ; quand la porte passera, nous sortirons. — Malédiction ! dit le clerc, voilà une côte bien gardée. — Qu'est-ce qu'il dit là ? s'écria l'un des convives en s'avancant le sabre levé sur Patrickson ; la côte est mal gardée, dis-tu ? elle est si bien gardée que tu ne sortiras pas d'ici sans avoir déclaré qui tu es. Et d'abord, où sont tes papiers ?

Patrickson était parti à l'improviste, et n'avait point songé à se munir d'un sauf-conduit. Cependant, comme il avait de l'argent dans ses poches, il tira quelques shillings, les uns après les autres, et les donna en gémissant au milicien scrupuleux, qui alla reprendre sa place en mettant le passeport dans sa ceinture.

Le clerc, écumant de rage, résolut alors de frapper un grand coup. Il monta sur une chaise et, élevant sa voix aigre au plus haut diapason qu'elle put atteindre, il s'écria : Qui veut gagner cinquante livres sterling ?

A ces mots il se fit un demi-silence, et tous les

soldats qui avaient gardé une lueur de raison tournèrent les yeux sur le nouveau venu qui con inuait en ces termes : Je donnerai à tous ceux qui voudront me suivre cinquante livres en bonne monnaie. — Où voulez-vous aller ? dit une voix ; vous faire tuer par quelques contrebandiers ? — Non, répondit le clerc reprenant un peu d'espérance, il s'agit seulement d'arrêter deux hommes et une femme. — N'y allez pas, dit Betty Taunton, c'est sans doute un pauvre diable de débiteur que ce recors veut arrêter. — Eh ! non, malheureuse que vous êtes ! c'est le Roi d'Ecosse en personne. — Le Roi d'Ecosse ! s'écrièrent à la fois les convives ; il s'est embarqué à Cardigan, il y a trois semaines. Bob l'a vu partir et il nous l'a raconté. — Mais je vous dis qu'il est à Shoredham, ici même, et que, dans quelques minutes, il nous échappera. Je viens de le voir comme je vous vois. — Et où cela ? dit un milicien. — A l'auberge des Trois-Ecus, reprit le clerc, à trois cents pas d'ici. — C'est une histoire, dit Obadiah. Restez ici, mes enfants, et versez-moi du vin. — Chère Deborah ! dit mistriss Taunton, je ne suis plus étonnée à cette heure si elle faisait tant la fière ce matin. Allons, ma petite, tu vas me payer tes grands airs ; tu loges des proscrits ! Levez-vous, chiens d'ivrognes, vous en avez assez pour aujourd'hui. Je ne donnerai plus rien si vous n'allez fouiller de fond en comble la taverne des Trois-Ecus.

A cet argument irrésistible, plusieurs convives se levèrent. Patrickson courait de groupe en groupe et

employait toute son éloquence pour réveiller l'ardeur des miliciens. Après avoir longtemps péroré, il rassembla enfin devant l'auberge douze hommes plus ou moins solides sur leurs jambes. Il se mit à leur tête, et avec un empressement qui tenait du désespoir, s'achemina avec eux vers le logis de mistress Rosewinter.

— On fermera ta taverne, ma jeune miss ; j'achèterai ton enseigne pour trois pences, criait de loin Betty Taunton, qui, les poings sur ses hanches, accompagnait des yeux la trop nonchalante cohorte.

Après une marche de quelques minutes, qui dura un siècle pour le pauvre clerc, il arriva devant l'hôtel des Trois-Ecus. Mistress Deb était sur le pas de sa porte et s'avança d'un air plein de grâce vers les miliciens ébahis : Qu'y a-t-il pour votre service, Messieurs ? dit-elle. — Vous allez nous conduire à l'instant même, dit Patrickson, vers la chambre où sont les voyageurs que vous avez reçus ce matin. Soldats, en avant ! — Peters, dit mistress Rosewinter sans paraître avoir entendu, servez à cette honorable compagnie la meilleure ale que nous ayons dans le caveau. C'est moi que la dépense regarde. Messieurs, entrez, je vous en prie. Bonjour, Bob ; bonjour, Tony ; comment se porte votre femme, Christian ?

A cet accueil flatteur, les miliciens jetèrent bas les armes et poussèrent un hourrah en l'honneur de l'hôtellerie. Ils s'attablèrent ensuite dans la grande salle, où Patrickson les suivit en poussant des cris de

fureur. Bientôt on n'entendit plus dans la maison que le bruit des verres et des toasts portés par les buveurs à la belle Deborah Rosewinter, la fleur de Shoredham.

— Peste! c'est une belle invention que la milice bourgeoise! s'écria Patrickson; mais au moins me direz-vous où sont les voyageurs, madame Belzebuth? continua-t-il en s'avancant vers l'hôtesse et en s'arrachant les cheveux; je les arrêterai tout seul, puisque ces coquins veulent boire au lieu de me suivre. — Cherche, cherche, milan affamé; le nid est vide, les oiseaux sont partis, murmura mistress Rosewinter en voyant Patrickson s'élancer éperdu à travers les appartements.

XXV. — LES ADIEUX.

Dans ton pays, dans ta famille,
Beckie, a-t-on acoutumé
D'épouser une fille un beau matin de mai,
Et, dès la fin du jour, de la renvoyer fille?
LA BALLADE DE BECKIE.

Les proscrits avaient, en effet, gagné le rivage où les attendaient deux bâtiments, dont l'un devait faire voile pour la France, et l'autre pour l'Ecosse. Le Roi marchait en avant, la tête baissée, écoutant les derniers avis de M. Huddleston. Le juge de Boscobel,

déterminé à faire une seconde fois le voyage des highlands, afin d'éviter une proscription qui ne pouvait tarder à l'atteindre, marchait de quelques pas en arrière. Il emportait avec lui ce qu'il avait de plus précieux, c'est-à-dire son *Traité du Gouvernement établi* et son *Plan de Pacification universelle*, dont il avait heureusement une copie dans sa voiture. La charge était un peu lourde, car ces savants ouvrages ne remplissaient rien moins que deux volumes in-folio.

Evan-Dhù, voyant la sueur ruisseler sur le front du juge, faisait de vains efforts pour débarrasser le vieillard d'une partie du fardeau qui l'accablait. Pour toute réponse, l'héroïque auteur lui racontait l'histoire de Louis Camoëns sauvant à la nage son immortel poëme des *Lusiades*.

Quelle que fût la lenteur de sir John, Allan, donnant le bras à sa jeune épouse, cheminait moins vite encore. Il côtoyait avec elle la grève sablonneuse, et les vagues venaient se briser, en murmurant, à leurs pieds; mais ils jetaient à peine un regard sur la scène magnifique dont ils étaient entourés. Le soleil levant mêlait ses teintes rougeâtres à l'azur des flots. Quelques barques de pêcheurs s'éloignaient, inclinées sous leurs voiles latines, et l'on entendait les cris plaintifs de la mouette qui rasait du bout de l'aile la surface de l'eau. Les côtes de l'Angleterre ont un aspect mélancolique dont le souvenir poursuit, jusque dans les pays lointains, les matelots les plus grossiers. Ces dunes élevées, ces sables, ces rochers blanchâtres, jettent l'âme dans une involontaire rêverie,

et pour peu que le voyageur soit disposé à subir ces douces impressions, il lui est impossible de s'en défendre. Allan et Judith l'éprouvèrent malgré eux. Leur entretien, déjà tendre et plein de doux épanchements, respirait néanmoins cette vague tristesse qui accompagne toujours le bonheur. Peut-être leur restait-il encore au fond du cœur quelques-unes des inquiétudes qui les avaient agités. Leur union avait été si imprévue qu'ils avaient peine à y croire.

— Laissez-moi presser votre main, disait Allan, afin que je sois bien sûr que je suis votre époux. Cela me paraît un songe, et je tremble à chaque instant de le voir s'évanouir. Oui, c'est bien vous! c'est bien toi, Judith! nous ne nous quitterons plus. Tu es ma femme, ma femme bien aimée, devant Dieu et devant les hommes. Oh! que vous êtes belle! jamais je n'avais osé vous regarder ainsi.

Judith rougissait malgré elle; elle donnait et retirait sa main, hésitant sans cesse entre le noble abandon de l'épouse et la timidité de la jeune fille.

— Il me tarde, mon ami, de revoir votre mère, dit-elle enfin. C'est aussi la mienne à présent. Croyez-vous qu'elle m'aimera? Oh! oui, j'en suis sûr. Elle verra combien je vous aime!

Le jeune Caméron était trop ému pour répondre. Il laissa tomber sur Judith un regard où se peignaient toutes ses espérances. Les deux amants n'avaient plus besoin des secours du langage pour lire dans l'âme l'un de l'autre. Ils avaient mille choses à se dire; mais ils s'entendaient sans parler.

Ils arrivèrent ainsi auprès d'une anse abritée par

quelques rochers, et où étaient amarrées deux chaloupes. Déjà leurs compagnons de route s'étaient arrêtés sur ce bord. M. Ramsay, succombant sous le poids de ses énormes in-folios, n'aurait pu, d'ailleurs, aller plus loin. Assis sur une pierre polie par les vagues, il se demandait avec inquiétude comment il pourrait concilier sa conduite avec les principes qu'il avait posés dans son *Traité du gouvernement établi*.

A quelques pas de là, sur un cap élevé, Charles Stuart, debout, les bras croisés sur la poitrine, les yeux tournés vers l'horizon lointain des montagnes du Levant, semblait ne pouvoir s'arracher au rivage. Ses amis, rangés à ses côtés, observaient un profond silence.

— Tout est donc fini, dit le Roi ; il faut partir. Je ne devais pas être plus heureux que mon père. Ici les périls mêmes avaient des charmes pour moi, et il me semble que je vivrais content dans une de ces cabanes de pêcheurs qui reposent du moins sur le sol de l'Angleterre. L'air de la patrie est si doux ! — Sire, dit Evan-Dhù d'une voix tremblante, si Votre Majesté veut venir en Ecosse, nous pouvons encore soulever tous les clans de l'Ouest. — Merci, Evan, répondit le Roi avec amertume ; merci, ma cause est perdue pour longtemps, et le dévouement de quelques soldats fidèles comme vous ne la relèverait pas. J'aime mieux aller manger le pain de l'exil que de voir encore mes sujets s'armer les uns contre les autres.

En entendant ces mots, Evan regarda sa claymore,

la prit à deux mains, et s'écria, en la serrant avec émotion : O ma vieille épée, tu resteras dans le fourreau jusqu'à ce que la rouille te dévore. Le Roi n'a plus besoin de nos services. — Adieu, Allan, poursuivit le jeune prince ; retournez dans vos montagnes : il y a là-bas de nobles cœurs qui battent encore pour moi. Vous leur porterez de mes nouvelles ; vous leur direz que si Charles Stuart a fait voile pour la France, un jour peut-être il remettra le pied sur la terre libre des highlands... Mais, non !... ne leur dites pas cela !... mon Dieu ! je suis encore en Angleterre, et déjà je fais des rêves comme un exilé !

Le Roi couvrit son visage de ses mains pour cacher ses larmes. Tout le monde pleurait autour de lui, et il y eut un moment de profond silence. M. Ramsay, qui était resté à l'écart, se leva frappé de surprise, en entendant les sanglots qui retentissaient sur la côte. Tous ses compagnons avaient le front découvert, à l'exception de Mac-Ferlane. Le juge contemplait, sans la comprendre, la scène dont il était le témoin, lorsque la voix de Tattershall vint rappeler aux voyageurs que leurs adieux devaient avoir un terme.

— En mer ! en mer ! disait le capitaine ; le vent se lève. Il faut partir.

Charles Stuart n'avait pas encore arrêté ses regards sur la jeune compagne du highlander. Plus d'une fois ses yeux s'étaient portés vers elle, mais il les avait baissés aussitôt et ses joues s'étaient colorées d'une imperceptible rougeur. Il hésita un instant et fut sur le point de partir sans lui adresser la parole ;

mais enfin, il posa la main sur son cœur, comme pour en étouffer les battements, et, se tournant vers Judith, il lui dit avec dignité, quoique sa voix fût plus émue qu'elle n'aurait dû l'être : Soyez heureuse, Madame; je ne connais personne qui l'ait mérité plus que vous.

— Sire, interrompit l'abbé Huddleston, Votre Majesté s'oublie sur ce rivage. — Vous avez raison, Monsieur, répondit le Roi; mais c'est ma dernière faiblesse. Adieu, mes amis, ajouta-t-il, en tendant la main avec la même grâce, la même aisance que s'il eût tenu sa cour dans le palais de Windsor.

Mac-Connuill flechit le genou et posa respectueusement ses lèvres sur la main royale, qu'il mouilla, dit-on, de quelques pleurs. Les autres proscrits rendirent tour à tour le même hommage à leur souverain.

A ce dernier trait, le juge de Boscobel laissa tomber sur le sable les in-folios qu'il tenait sous le bras. Sachant bien que de pareilles marques de respect ne pouvaient s'adresser qu'à la majesté royale, il comprit enfin tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de mystérieux pour lui dans la conduite et dans la personne de Mac-Ferlane. Evidemment le général Cromwell avait raison : Charles Stuart ne s'était point embarqué à Cardigan.

Cette découverte jeta le juge dans une cruelle perplexité. Elle lui fit comprendre d'une manière précise le danger de sa position et lui rappela les menaces du clerc.

— Miséricorde! dit-il et lui-même, que va penser

de moi John Milton? J'aurais aussi bien fait d'aller combattre à Worcester. Avec de bonnes jambes et un bon cheval, j'aurais pu m'en tirer comme tant d'autres; mais recevoir chez soi le Roi d'Écosse, l'amener en poste jusqu'à Shoredham, quand on a dans sa poche l'ordre de l'arrêter, c'est une trahison au premier chef. Il n'y a pas en Angleterre de stuartiste si exalté qui ait fait autant que moi pour être pendu.

Tout en se livrant à ces amères réflexions, M. Ramsay se dirigeait vers le promontoire. Sa mauvaise humeur était peinte sur son visage; il voyait déjà ses biens confisqués et vendus à l'encan, sa maison au pillage, sa meute dispersée, et Patrickson rendant la justice sur son siège. Cette dernière perspective mit le comble à sa fureur.

— Non! non! s'écria-t-il, cela ne se passera pas ainsi, M. Jeremy! cela ne se passera pas ainsi! Eh! qu'ai-je donc fait, après tout? Escorter un ami jusqu'à la frontière, est-ce un crime? Vous direz que c'était Charles Stuart, mais moi je n'en sais rien; je ne l'ai pas reconnu, et j'entends bien ne pas le reconnaître.

Cette prudente détermination ne pouvait rassurer que très-faiblement le digne magistrat sur les conséquences de sa conduite. Aussi, lorsqu'en levant la tête il aperçut le prince qui venait à sa rencontre, il s'arrêta, enfonça son chapeau sur ses yeux, et prit un air bourru qui étonna tous les spectateurs.

— Non! non! disait-il entre ses dents, je ne veux pas le reconnaître, ce n'est pas à lui que j'ai ouvert ma porte; si j'avais su ce qu'il était, je... Malédiction!

à mesure qu'il approche je sens que ma tête s'en va. Ah ! si en ce moment je tenais ce coquin de clerc, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure !.... Je voudrais qu'il vînt avec sa milice.... Qu'il vienne !

Cependant le jeune prince avançait toujours. En le voyant si triste et si fier sous son manteau de voyage, lui qu'il avait vu naguère si insouciant à Lochiel, le juge fut attendri jusqu'au fond de l'âme. Il eut beau se mordre les lèvres, jurer contre Patrickson, faire un appel désespéré à ses opinions politiques, il ne put parvenir à étouffer son émotion. Par bonheur le capitaine, impatienté du retard des voyageurs, avait quitté sa chaloupe et arrivait en ce moment auprès de lui. Sa présence causa une heureuse diversion aux idées du vieux gentilhomme. Il se rappela que Tattershall était le premier auteur de toutes les mésaventures qu'il avait éprouvées depuis un mois, et, s'il ne se fût rappelé en même temps qu'il venait de signer avec lui un traité de paix dans l'auberge des Trois-Ecus, il lui eût infailliblement cherché querelle. Mais, forcé de se contraindre, il appela son chien à haute voix, afin d'avoir du moins la consolation de faire enrager le capitaine.

— Tattershall ! dit-il, Tattershall ! ici, drôle ! vilain chien de basse-cour ! vous n'êtes bon tout au plus qu'à faire peur aux canards, aux oies et aux dindons de mistress Rosewinter ! M'entendez-vous, Tattershall ? Ici, vous dis-je ! Là, à mes pieds. Couchez-vous !

Sir John eut beau crier, il en fut pour ses frais. Le capitaine demeura sourd à toutes les provocations ;

il fit semblant de ne pas les entendre. Il alla droit au prince et le supplia de vouloir bien hâter son départ.

— Nous sommes à vous, capitaine, dit Charles Stuart, ne vous impatientez pas. Mais avant de mettre le pied sur le vaisseau qui va nous emporter si vite loin de cerivage, permettez-nous de faire nos adieux à nos amis. Il en est un, ajouta-t-il en s'approchant du juge, il en est un envers qui nous avons quelques torts à réparer. — Bon ! dit M. Ramsay à voix basse, il va me parler à présent ! La peste l'étouffe ! Me voilà troublé comme le jour où j'obtins mon audience du roi Jacques. — Je vais partir, Monsieur, reprit Charles Stuart en s'adressant au juge de Boscobel ; dans quelques heures, j'aurai perdu de vue les côtes d'Angleterre. Je vous dois le triste bonheur d'être arrivé sain et sauf au bord de cette mer, et ce serait mal reconnaître un tel service que de vous laisser ignorer plus longtemps qui je suis. Vous n'avez cru obliger qu'un pauvre gentilhomme écossais ; c'est Charles Stuart qui vous remercie.

En entendant ce nom, le juge porta machinalement la main à son front, comme pour saluer ; mais ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avait reconnu Charles Stuart, au lieu d'ôter son chapeau, comme tout le monde devait s'y attendre, il l'enfonça brusquement sur ses oreilles. Plus touché de ce manque de courtoisie envers le prince qu'il ne l'avait été de sa propre injure, Tattershall laissa échapper un juron de matelot, et, quitte à réveiller, au moment du départ, une querelle assoupie, il allait jeter dans la mer le chapeau du juge, si Charles ne l'eût arrêté.

— Votre conscience est prompte à s'alarmer, monsieur Ramsay, dit le prince d'un air bienveillant, car il avait compris les scrupules de l'honnête magistrat ; rassurez-vous, je vous en supplie. Il n'y a pas ici pour vous de roi d'Angleterre, il n'y a que votre vieil ami Mac-Ferlane. Refuserez-vous de lui serrer la main ?

Ces paroles cordiales bouleversèrent l'âme du juge. Il saisit la main qui lui était offerte et l'allait secouer avec sa rudesse accoutumée, lorsqu'un nouveau sentiment s'empara de lui tout à coup. N'osant plus lâcher ni presser la main qu'il tenait dans la sienne, il rougit, s'arrêta, balbutia quelques paroles sans suite, mais enfin, n'y pouvant plus tenir : Ah ! ma foi ! dit-il en portant à ses lèvres la main de Charles Stuart, au diable soit le gouvernement établi !

— Honni soit qui mal y pense ! murmura le Roi en se penchant à l'oreille de M. Huddleston.

Quelques instants après, deux chaloupes s'éloignaient du rivage, emportant, l'une Charles Stuart, l'autre ses derniers courtisans. Ceux-ci étaient mornes et silencieux ; Allan et Judith, assis à l'arrière à côté l'un de l'autre, suivaient du regard le frêle bateau qui emportait le prince vers le navire.

— Il part, dit enfin Judith à voix basse, il part seul, sans amis, sans serviteurs. Il va pourtant sur la terre étrangère.

Allan tressaillit. Son propre bonheur lui avait fermé les yeux sur l'isolement où allait rester le Roi. Il serra la main de sa femme et dit avec regret : Nous l'aimons tous, et pourtant nous l'avons abandonné. — Que la traversée va lui paraître longue ! reprit

Judith. Ah ! s'il était heureux, quelle foule se presserait autour de lui ! Il nous salue ; voyez. — Ah ! dit Allan, cela me serre le cœur ; mais mon frère doit retourner en Ecosse. Le roi lui a donné une mission. M. Huddleston est la dernière espérance des catholiques de nos montagnes. Qui de nous pourrait l'accompagner ?

Le higlander semblait en proie à une vive agitation. Tout à coup il se pencha vers sa femme et murmura à son oreille : Judith, il faut que je parte. Aussitôt que vous aurez mis le pied sur le vaisseau, j'irai rejoindre le Roi. — Que dites-vous, Allan ? s'écria Judith, dont les joues se couvrirent à l'instant d'une pâleur mortelle. Vous voulez partir ? Oh ! mon Dieu ! cette idée ne m'était pas venue. Partir ! nous séparer à présent ! oh ! non, non ! je n'en aurais jamais la force. Mais, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, c'est une folie. La chose est impossible..... Il est trop tard. Pourquoi vous jouer ainsi de ma frayeur ? — Je ne vous trompe point, Judith, reprit Allan ; le bateau où nous sommes a de bons rameurs ; en quelques minutes, il serait facile d'atteindre le brick royal qui n'a pas encore déployé toutes ses voiles. — Eh bien ! dit Judith, je partirai avec vous ; je vous suivrai, s'il le faut, sur la terre de France. Que m'importe ? Tant que je vous sentirai auprès de moi, je serai heureuse et me croirai dans ma patrie. Oui, vous avez raison, Allan, il faut aller rejoindre le Roi ; mais nous irons ensemble. Je ne vous quitterai pas.

— Cela est impossible, Judith, répondit le Caméron d'un ton ferme. La présence d'une femme auprès

du Roi est inutile et pourrait devenir embarrassante. Qui sait ce qui arrivera pendant la traversée? Votre place est auprès de M. Ramsay. Le voilà, lui aussi, chassé de sa demeure, exilé loin de son pays. Il ne retrouvera en Ecosse ni ses vieux amis ni ses anciennes habitudes. Si vous l'abandonnez, il en mourra de chagrin. Laissez-moi partir seul, c'est mon devoir : le vôtre est de ne pas délaisser votre père.

Judith baissa la tête et n'osa plus combattre que par ses larmes la généreuse résolution de son époux.

— Vous finirez par ébranler mon courage, dit Allan, si vous continuez à pleurer. Ah! Judith, rappelez-vous ce jour où mon frère m'avait fait attacher à un tronc d'arbre pour m'empêcher de le suivre à l'armée. N'est-ce pas vous qui vintes briser mes liens et qui, lorsque je m'oubliais à vos côtés, me montrâtes de la main la route que je devais suivre? Alors, cependant, Charles Stuart avait une cour, des ministres, des généraux, une armée. Plus de vingt mille hommes suivaient ses drapeaux. Aujourd'hui, il est vaincu, il est proscrit, il part pour l'exil, il est seul, et vous voulez me retenir?

— Non, Allan, répondit Judith; je ne vous retien-drai pas... Je tâcherai d'avoir votre courage... Oh! mon Dieu!... je ne me serais jamais cru tant de faiblesse.

En ce moment la chaloupe arriva sous les flancs de la gabarre qui attendait les passagers écossais. Allan et Judith restèrent les derniers dans la barque. Le moment de la séparation était venu. Les nouveaux époux se regardèrent et leurs yeux se remplirent de larmes.

— Vous irez m'attendre près de ma mère, dit enfin le Caméron. Je reviendrai un jour, bientôt, je l'espère; mais en attendant, mon amie, pense à moi! — Ah! je ne vivrai pas jusqu'à ce que je t'aie revu, répondit la jeune femme. — Mon Dieu! que cela coûte de se séparer! mais j'entends votre père qui vous appelle. Adieu, Adieu!

Judith laissa tomber sa tête sur le sein de son époux. Allan, éperdu, souleva d'une main tremblante ce front pâle qui se penchait sur lui, et déposa sur les lèvres de sa femme un chaste et douloureux baiser. C'était le premier qu'elle eût reçu de lui.

Aussitôt elle s'arracha de ses bras en murmurant d'une voix entrecoupée de sanglots :

Pars! pars! Si tu restais plus longtemps, je ne pourrais plus te quitter. Je m'en vais! adieu! Si tu ne reviens pas, écris-moi!

En achevant ces mots, la jeune femme saisit l'échelle d'abordage et s'éleva avec peine jusque sur le pont du vaisseau. Déjà la chaloupe s'éloignait à force de rames et glissait vers la *Belle-Deborah*, emportant avec elle le compagnon de Charles Stuart. Tattershall donnait l'ordre du départ, et le royal exilé, debout sur la poupe, enveloppé dans son manteau, dont une brise légère faisait ondoyer les replis, semblait perdu dans ses pensées. Il ne s'aperçut pas de l'arrivée du Caméron, et celui-ci, craignant que le prince n'acceptât pas son sacrifice, descendit sous le pont, quoiqu'il eût voulu encore saluer de loin sa famille, qui s'éloignait de toute la vitesse d'un bâtiment léger emporté par toutes ses voiles.

Au même instant, Patrickson arrivait sur la grève avec deux soldats de la milice, les seuls de la troupe qui n'eussent pas perdu leur équilibre en chemin.

CONCLUSION.

Nous ne savions où puiser les renseignements qui devaient nous servir à écrire la fin de cette histoire, lorsqu'ayant rencontré aux eaux de Bath le propriétaire actuel du château de White-Ladies, nous lui exposâmes notre embarras. Quelque temps après, il nous fit parvenir en Ecosse, sous une double enveloppe de parchemin, les trois lettres suivantes, qu'il avait trouvées dans le chartrier de la famille d'Arrington.

PREMIÈRE LETTRE.

Sir John Ramsay, de Ramsay-Hall à lady Arrington, chez M. Mathias Traughmorton, teneur de livres, à Stafford.

Lochiel, 15 mai 1660.

Madame et chère amie,

Vous m'apprenez que M. Arthur, votre fils, vient de terminer ses études en l'université d'Oxford, et vous me demandez mon avis sur la carrière qu'il doit

embrasser. Le vieux Mathias, qui, pour lui donner une éducation conforme à son rang, a dépensé une partie de ses épargnes, voudrait, dites-vous, lui voir prendre du service sur le continent. C'est une idée que j'approuve fort, quoiqu'elle m'étonne de la part d'un homme d'affaires. J'aurais cru que le digne intendant aurait mis plus volontiers son jeune pupille en apprentissage chez votre voisin, M. Gowler, le marchand drapier. Mais il paraît que Traughmorton se croit toujours dans le château de White-Ladies. Il ne veut pas que son maître déroge, et je suis sûr qu'à son départ pour la France, il lui garnira l'escarcelle, afin que le comte d'Arrington puisse faire bonne figure à Versailles.

Je souhaite que ce voyage puisse avoir lieu, car vous ne devez pas plus songer à rentrer en possession de vos domaines que moi à chasser autour du moulin de Penderell et de la grange d'Hobbal. On avait pu concevoir quelques espérances après la mort de cet usurpateur de Cromwell, mais la récente défaite des Cavaliers a anéanti toutes les chances d'une future restauration. On a beau crier contre le *Rump-Parliament* (1) : Messieurs les représentants du peuple sont comme les mulets du pays de Galles ; ils n'entendent que le bruit que font leurs grelots. Il faut donc se résigner à vivre, coûte que coûte, sous le gouver-

(1) Le parlement-croupion ; le peuple avait ainsi nommé le parlement de Cromwell.

(Note du Traducteur.)

nement établi. C'est ce que je répète tous les jours à M. Mac-Connuill.

Dites de ma part à Arthur que s'il veut faire son chemin à la cour de France, il doit s'attacher surtout à plaire aux vieilles dames. Quant aux jeunes, cela le regarde; mais qu'il se souvienne du mot de maître Will : Les femmes sont perfides comme l'onde. Lord Arrington n'aura guère d'amis à l'OEil-de-Bœuf, car il est pauvre; mais cela le débarrassera de ces vilaines guêpes qu'on appelle des flatteurs. Qu'il ne regarde que de loin le tapis vert où l'on joue le pharaon; et s'il fait jamais des économies, qu'il les garde pour sa mère, qui peut en avoir besoin plus tôt qu'elle ne pense.

En effet, ma digne amie, nous ne sommes jeunes ni l'un ni l'autre. Mathias ne sera pas toujours là pour vous soutenir; le bonhomme est comme nous, il n'a guère plus d'huile dans sa lampe. Que deviendriez-vous s'il venait à vous manquer? Vous ne pourriez supporter le voyage d'Ecosse, et, malgré ma bonne volonté, je ne vous serais pas d'un grand secours. Nous avons ici de belles prairies, du gibier, des troupeaux nombreux et fort beaux, quoiqu'on ne puisse jamais me dire sur quel marché on les achète. Nous vivons donc fort à notre aise. Il ne nous manque qu'une seule chose, indispensable partout ailleurs, c'est de l'argent; mais c'est, à ce qu'il paraît, une chose presque inconnue en Ecosse, du moins dans les highlands. Mac-Connuill avait autrefois un coffre assez bien garni; tout s'en est allé dans la campagne de 1652. Maintenant on le pendrait pour une livre.

Il a beau faire des expéditions, les *contributions noires* se paient en nature, et cela ne vaut pas une journée du collecteur des taxes de Boscobel. Aussi, quand nous faisons notre partie de tric-trac, savez-vous, ma chère dame, quel est notre enjeu? Un mouton, une chèvre, une génisse! Quand j'ai gagné trois ou quatre moutons, me voilà bien avancé!

Sans adieu. Je voudrais que dorénavant vous nous donnassiez plus souvent de vos nouvelles. Votre silence nous a fait craindre un moment que cette saison pluvieuse n'eût rendu plus vives les douleurs de votre rhumatisme. Judith, votre filleule, a bien regretté de n'être pas auprès de vous pour vous prodiguer ses soins; c'est une excellente garde-malade. Quand j'ai la goutte et que je me fâche, la pauvre enfant s'approche de mon fauteuil; elle sourit, et me voilà désarmé. Ah! elle a bien changé depuis que vous ne l'avez vue. On lui donnerait encore seize ans, car elle n'a rien perdu de sa candeur ni de sa beauté; mais son cœur est bien triste. Voilà quinze mois que nous n'avons point de lettres d'Allan, soit qu'elles aient été interceptées, soit (ce que tout le monde pense, mais ce que personne n'ose dire) que mon pauvre gendre ait été finir sa carrière dans quelque coin ignoré.

Adieu donc ma vieille amie. Malgré les précautions de Judith pour me cacher sa douleur, je m'aperçois souvent le matin qu'elle a passé la nuit à pleurer. Moi-même je ne dors pas toujours bien, car je suis accablé de travail. Je mets en ce moment la dernière main à mon *Plan de Pacification univer-*

selle. Si je trouve un libraire à Glasgow, je ferai imprimer sous peu cet important ouvrage, et je vous prie d'avance d'en agréer un exemplaire.

Arthur, dans son voyage en France, entendra peut-être parler d'Allan Caméron. Je le prie de m'écrire aussitôt. Toute notre famille est dans une cruelle incertitude.

Votre dévoué ami,

JOHN RAMSAY.

DEUXIÈME LETTRE.

Le même à la même.

Lochiel, 20 juin 1660.

Quelle nouvelle, ma chère dame! J'en suis tout étourdi. Quoi! cela est bien vrai? Charles Stuart est à Londres! Le petit-fils de Jacques est remonté sur le trône de ses pères! N'est-ce point un songe? Est-il vrai que l'armée, le peuple et le parlement l'aient reçu à bras ouverts, comme un nouveau Joas, ou plutôt comme un fils de famille qui, rentrant dans ses domaines après avoir fait un trop long voyage, trouve à la porte de son château ses vassaux en habits de fête, et reçoit les compliments du maître d'école avec les bouquets des villageoises?

Quand le bruit du débarquement est parvenu en Ecosse, j'étais à Glasgow, où je faisais imprimer mes ouvrages. J'ai vivement regretté de ne m'être point trouvé à Douvres sur le passage du roi; j'aurais offert à Sa Majesté le premier exemplaire de mon *Traité du gouvernement établi*. Ce livre que j'ai,

comme vous le savez, commencé sous le roi Jacques, est aujourd'hui tout à fait de circonstance.

Vous me donnerez, ma digne amie, des détails sur l'heureux retour du roi dans sa capitale. Ce n'est pas seulement parce que j'ai eu l'honneur de monter dans les carrosses de Sa Majesté, que je me réjouis de cet événement, c'est surtout par fidélité à mes principes, comme je l'ai démontré ce matin à M. Mac-Connuill qui, dans sa simplicité montagnarde, n'avait pas encore compris mon système.

C'est un mauvais garnement, appelé Coledock, qui est venu apprendre au clan des Camérons que le Roi avait enfin vu sa bonne ville de Londres. Depuis ce moment, je crois que tout le monde ici a perdu la tête. On rit, on pleure, on s'embrasse; on arrête les passants sur les chemins, on les conduit dans sa maison, et là, qu'ils soient pressés ou non de partir, il faut qu'ils boivent et qu'ils chantent, en l'honneur de Sa Majesté Charles II. Mac-Connuill a fait venir dans son château tous les joueurs de cornemuse du pays. Ceux-ci enflent leurs outres et leurs joues de toute la force de leurs poumons, et ils font le même vacarme que des valets de ferme à la poursuite d'un essaim d'abeilles. Mais les highlanders trouvent ce bruit charmant; ils se prennent tous par la main, et, tartans rouges, tartans verts, tartans noirs, les voilà qui dansent en rond dans la vallée de Lochiel. Nul ne sè douterait, à les voir, que ces gens si gais et si satisfaits les uns des autres font d'ordinaire ensemble aussi mauvais ménage que le vieux Hawking avec sa femme, et qu'ils sont toujours à couteaux

tirés. Mais je les vois de ma fenêtre, et je puis vous assurer qu'ils ne se servent de leurs couteaux que pour puiser au fond des marmites les quartiers de mouton bouilli dont le chef du clan les régale.

Chaque jour, il nous arrive d'anciens exilés montagnards. Les uns reviennent de la Hollande, les autres d'Espagne, le plus grand nombre de la France. Ils nous racontent ce qu'ils ont vu en traversant l'Angleterre, où il paraît qu'on est aussi fou qu'en Ecosse. Ils nous diront plus tard ce qu'ils ont souffert loin du pays; pour le moment, ils l'ont oublié.

Nous attendons Allan à toute heure. Nous ignorons encore ce qu'il est devenu. Il est bien étonnant qu'il ne nous ait pas donné de ses nouvelles. Depuis le retour de notre monarque bien-aimé, nous allons chaque matin sur la route de Stirling, mais nous rentrons toujours en même nombre, c'est-à-dire sans ramener celui que nous attendons. Vous comprendrez, ma chère amie, combien ces promenades doivent m'être agréables, quand vous saurez que je n'entends pas un mot d'écossais, et que la vieille madame Mac-Connuill, à qui j'offre mon bras, ne sait pas parler d'autre langue.

Sans adieu, Madame; j'espère que nous nous reverrons bientôt.

Votre très humble et très respectueux serviteur,
JOHN RAMSAY.

TROISIÈME LETTRE.

Du même à la même.

Lochiel, 17 août 1360.

Ma chère dame,

Je ne sais en quel lieu cette lettre vous parviendra, si c'est à Stafford ou dans votre château de White-Ladies. Je crains que les émotions que vous avez dû éprouver dans ces derniers temps n'aient réagi d'une manière fâcheuse sur votre santé et ne vous aient retenu clouée sur votre grand fauteuil au moment où Traughmorton, ayant mis son habit marron, ses culottes courtes, ses souliers à boucles, sa perruque neuve, vous rapportait, chapeau bas, les clefs de votre manoir. Je sais, par expérience, que les émotions ne sont pas bonnes à notre âge. Nous ressemblons à ces vases fêlés qui peuvent se briser au moindre choc. Il nous faut une existence douce et tranquille, et je vous promets bien qu'à l'avenir je saurai me la procurer. J'ai assez ri et assez pleuré comme cela dans ma vie. Je ne veux pas de sensations plus vives que celles que j'éprouve en jouant au tric-trac, en voyant mon chien lever une bécasse dans les genêts, ou en serrant la main d'un ami, en face d'une pinte de vin vieux. S'il m'arrivait souvent des scènes comme celle dont j'ai été témoin hier, je vous jure que je n'y résisterais pas. Voici, d'ailleurs, l'affaire en peu de mots :

En revenant, le soir, de la promenade, nous montâmes dans la grande salle du château. Nous étions,

selon la coutume, plus tristes qu'au départ. Judith avait les larmes aux yeux, et Mac-Connuill qui, depuis le matin, n'avait pas prononcé une parole, se promena longtemps dans la chambre, les bras croisés sur sa poitrine. Enfin, il s'arrêta tout à coup devant Judith, et lui dit avec résolution : Prenez courage, ma sœur ; je vous promets que vous aurez bientôt des nouvelles d'Allan. Je ne puis plus vivre moi-même dans cette incertitude. Demain, au point du jour, je fais seller mon cheval, et je pars pour Londres. — J'espère au moins, lui dis-je, que vous ferez auparavant couper votre barbe. Les mousses de la Tamise vous prendraient pour le Juif-Errant.

Judith remercia Evan par un sourire ; mais je vis bien à sa figure que la pauvre petite ne fondait pas grand espoir sur ce voyage.

Cependant, nous reprîmes bientôt les occupations qui nous aidaient à tuer le temps, chacun à notre manière. Madame Mac-Connuill, après avoir mis ses lunettes, et placé sa quenouille sous son bras, s'endormit dans son coin. Votre filleule tira d'une boîte de noyer un ouvrage à l'aiguille qu'elle a entrepris depuis une éternité, et qui n'avance pas plus vers sa fin que la toile de Pénélope. Elle en tira aussi, je crois, deux lettres qu'elle doit savoir par cœur, tant elle les a lues. Puis elle s'assit auprès de la fenêtre d'où, en levant les yeux, elle pouvait apercevoir l'extrémité de la vallée.

— Si nous faisons notre partie de tric-trac, dis-je à Evan-Dhù. Je suis prêt à vous donner votre revanche, et à me débarrasser des chèvres et des moutons que je vous ai gagnés.

Mac-Connuill, pour toute réponse, posa le damier sur la table, et nous commençâmes à jouer. C'est là le seul plaisir qui me reste depuis quelques mois. Je ne vais guère plus à la chasse, soit qu'il me manque un gai compagnon, soit que mes jambes me refusent leur service. A quoi tient le bonheur, ma chère amie ! Un visage de plus ou de moins dans la maison, et tout est changé. La personne la plus heureuse d'entre nous à l'heure dont je vous parle, c'était la vieille mère d'Allan : elle dormait.

Quoi qu'il en soit, j'eus bientôt gagné plusieurs parties. Il s'en faut que M. Mac-Connuill tienne le cornet aussi bien que vous, ma chère comtesse ; mais c'est un beau joueur, et soit dit sans allusion, il ne se fâche jamais quand on le gagne. Il y avait environ une heure que nous étions en face l'un de l'autre, lorsque le son des cornemuses et le bêlement des troupeaux nous avertirent que les bergers rentraient dans les étables. Judith, à ce signal qui annonçait la fin du jour, ne put rester plus longtemps auprès de la croisée. Elle vint, d'un air abattu, s'asseoir à côté de moi, et je cherchai en vain à la distraire en lui montrant la manière dont je conduisais mon jeu.

— Encore un jour ! me dit-elle ; je le vois bien, il ne reviendra jamais.

Je pensais comme elle, mais je pris un ton grondeur, et lui reprochai son impatience. Evan-Dhù parlait le lendemain ; nous devions bientôt savoir à quoi nous en tenir. En m'entendant, Judith baissa la tête. Elle n'ouvrit plus la bouche. Tout troublé de son chagrin, je marquai mon coup à contre-sens. Je me

laissai à découvert, et perdis soixante points d'une volée. Je me tournai alors vers ma fille pour lui reprocher une faute dont elle était bien innocente, mais je vis la pauvre enfant pâlir comme si elle eût été près de se trouver mal.

— Judith ! m'écriai-je, qu'avez-vous ? — Rien, me dit-elle d'une voix faible, et en me serrant le bras avec force ; écoutez !

Je prêtai l'oreille, et je n'entendis qu'un bruit de pas dans l'escalier, mais Judith s'était levée et tremblait de tous ses membres.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, qui vient là ? — Asseyez-vous, ma chère, répondis-je avec inquiétude, c'est quelque serviteur du château. — Non ! non ! dit-elle avec effort, je connais ce pas et il a retenti jusqu'au fond de mon cœur.

Je regardai Mac-Connuill, mais je vis sur ses lèvres un sourire d'incrédulité. Cependant l'inconnu montait toujours, mais l'on eût dit qu'il hésitait avant d'entrer. — Oh ! c'est lui ! s'écria Judith en s'élançant vers la porte, j'en suis sûre, c'est lui !... Allan ! Allan !

La porte s'ouvrit et les deux époux se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en poussant un grand cri. Evan-Dhù était resté immobile sur son escabeau. Il avait les yeux fixés sur son frère et ne faisait pas un mouvement. Enfin sa poitrine se gonfla, ses lèvres s'agitèrent et, après avoir essayé en vain de contenir son émotion, il éclata tout à coup en sanglots. La vieille mère dormait toujours.

Je vous demanderai, ma chère amie, la permission de ne pas décrire longuement cette scène où j'ai joué,

d'ailleurs, un rôle qui ne convient pas à la gravité d'un philosophe. Ma plume accoutumée à tracer des plans de politique, ou à rédiger des procès-verbaux et des arrêts, ne se prête pas volontiers au style des passions amoureuses. Ma bonne Judith, après avoir bien larmoyé avec son mari, est venue se jeter à mon cou et m'a presque étouffé dans ses bras. Quoiqu'elle m'aime tendrement, jamais, je crois, elle ne m'a embrassé de si bon cœur. Je pleurais comme un enfant.

Cependant, au bruit que tout cela faisait, la vieille madame Mac-Connuill s'était réveillée à demi.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle, tout en restant la tête penchée sur son sein. — Mère, dit Evan-Dhù en prenant son frère par la main, il y a ici un voyageur qui demande à vous parler. — Ah ! répondit la vieille dame, qu'est-ce que cela me fait à moi, un voyageur ?... Vient-il d'Angleterre ? ajouta-t-elle, comme par réflexion et en levant les yeux vers son fils qu'elle ne reconnut pas à cause de la faiblesse de sa vue. — Oui, je viens d'Angleterre, dit Allan hors de lui-même. — Eh bien ! avez-vous des nouvelles de mon fils ? s'écria vivement la bonne femme. — Vous le verrez bientôt, reprit le Caméron, il n'est pas loin de vous et il lui tarde de vous embrasser.

A ces mots, madame Mac-Connuill regarda fixement l'étranger. Elle se leva à moitié sur son siège, prit les mains du jeune homme, et l'attira à elle pour mieux le voir.

— Parlez ! dit-elle, parlez ! que je vous entende encore. Je crains de me tromper. Mes pauvres yeux

m'ont si souvent abusée depuis huit ans ! — Mère ! mère ! dit le montagnard , ne pouvant se contenir plus longtemps , vous ne vous trompez pas . C'est moi ! c'est votre Allan !

La vieille dame se laissa retomber sur sa chaise , et tandis que son fils couvrait de baisers et de larmes ses mains ridées , elle se mit à réciter d'une voix émue le cantique du vieillard Siméon :

Nunc dimittis servum tuum , Domine.

J'en pleure encore , ma digne amie , rien que d'y penser ; mais vous n'êtes pas au bout des surprises . J'ai une nouvelle plus importante encore à vous annoncer , et vous partagerez sans doute la joie que j'éprouve . Figurez-vous que , ce matin , j'ai eu l'honneur d'offrir à Sa Majesté le roi Charles II un exemplaire sur vélin de mon *Traité du gouvernement établi* et de mon *Plan de pacification universelle* . Oui , Madame la comtesse , notre ami Mac Ferlane a daigné nous faire une visite à Lochiel . Allan Caméron ne le précédait que d'une heure , et nous avons vu bientôt arriver le cortège royal qui est entré dans le château au bruit des fanfares et à la lueur des flambeaux . Le coup d'œil était magnifique , je n'ai rien vu de semblable depuis le temps du roi Jacques . Nous aurons ici des fêtes pendant trois jours .

J'ai reconnu avec plaisir votre fils Arthur parmi les seigneurs qui entouraient notre monarque bien-aimé . C'est tout le portrait du comte d'Arrington à vingt ans , lorsqu'il laissa l'université d'Oxford pour le regiment des gardes .

Sans adieu, ma vénérable amie, je vais de ce pas faire ma cour à Sa Majesté. Il est fâcheux que j'aie laissé mes habits de cérémonie à Boscobel-House; jamais il ne se présentera une plus belle occasion d'en faire usage, à moins que je n'aille un jour rendre à Willie le bûcheron, dans son château de Windsor, la bonne visite que j'en ai reçue en l'an de grâce 1652.

Votre très humble et très obéissant serviteur,
JOHN RAMSAY.

P. S. Je r'ouvre ma lettre, qui allait partir, pour vous accuser réception de la vôtre, en date du 1^{er} juillet. Je m'étonnais de ne pas avoir de vos nouvelles. Tout s'explique à présent. Le messenger, au lieu de faire diligence, s'est amusé à boire dans toutes les tavernes et à raconter ce qui se passe par-delà les monts. Enfin il est arrivé, et j'ai lu votre intéressante missive.

Vous voilà rentrée, ma chère dame, dans la maison que vous n'auriez jamais dû quitter. Je suis marri que ce brave Mathias n'ait pu supporter la joie de revoir les tourelles de White-Ladies, et soit passé si brusquement de vie à trépas, en r'ouvrant ses livres de comptes.... Au demeurant, c'est bien mourir que de mourir de plaisir. Vous l'avez fait enterrer dans le caveau où dorment ses maîtres. C'était là sa place.

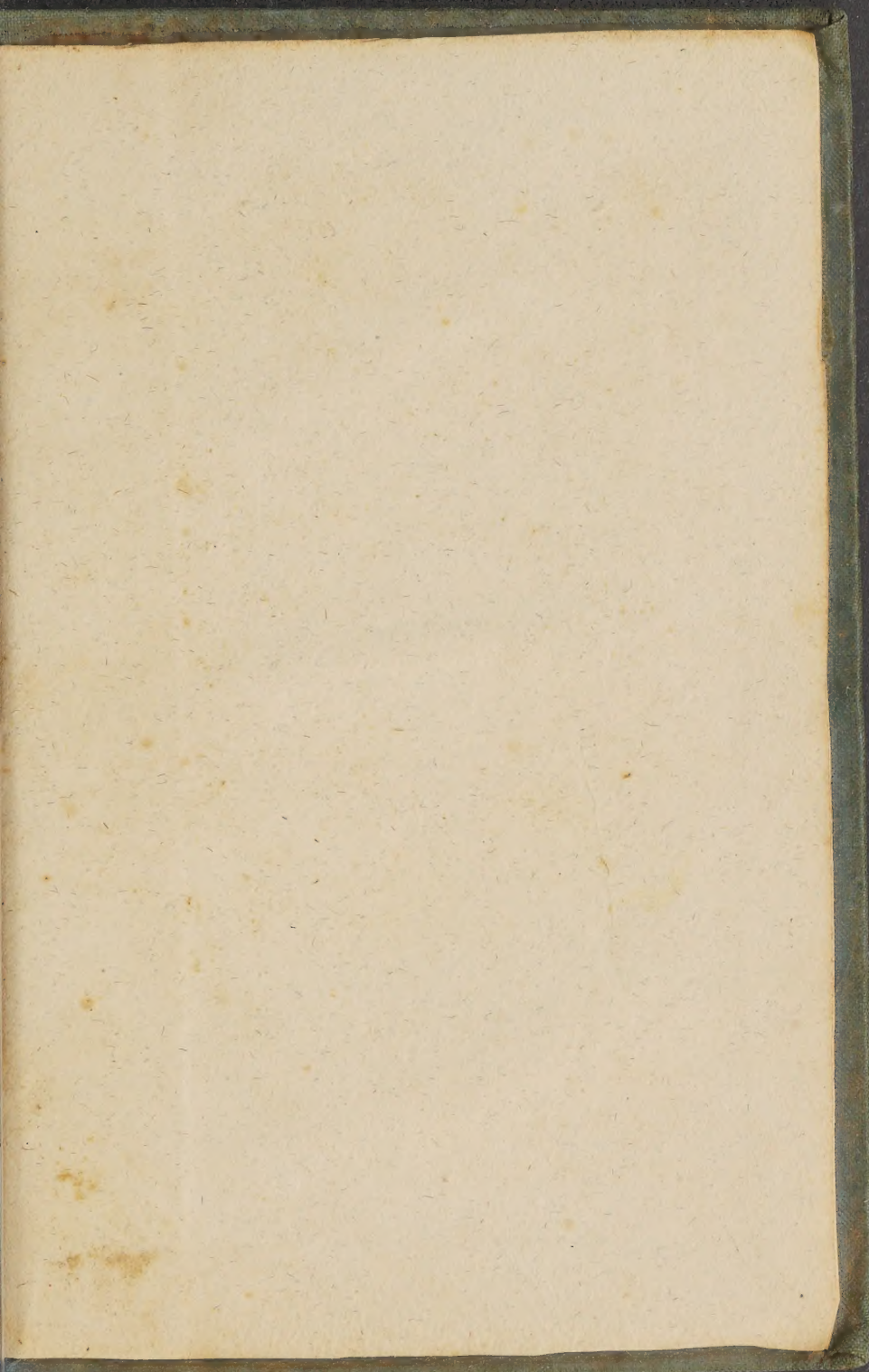
Vous avez agi dignement en lui donnant pour successeurs Humphrey et Richard Penderell. Ils se partageront la besogne qui sera ainsi plus facile pour eux. Notre monarque bien-aimé leur a déjà accordé, ainsi

qu'à leurs frères, une belle pension ; mais ils ne savent pas vivre sans travailler, et leur fortune passera toute grossie de leurs épargnes à leur nombreuse postérité.

Quant à Jeanne et ses enfants, aussitôt que j'ai appris le retour de Charles Stuart, j'ai été tranquille sur leur avenir. Nump sera bien le page le plus espiègle qui ait jamais lutiné dans les jardins de Windsor.

Vous direz de ma part à Humphrey de laisser tranquille l'ex-juge Patrickson. Il est riche, dit-on, et avare. Il a épousé la fille du vieux Hawking, qui est plus avare elle-même que son père et son mari. Mon ancien clerc n'aura pas besoin de sortir de sa maison pour recevoir la punition qu'il mérite.

D'ailleurs, je n'en veux plus à personne, à présent. Je n'ai jamais détesté qu'un homme au monde et nous sommes à cette heure les meilleurs camarades qui se puissent voir. C'est le capitaine contrebandier qui m'a amené pour la première fois en Ecosse. L'honnête Tattershall m'a écrit, il y deux jours, de Shoredham. Il m'apprend qu'il a enfin cédé aux instances de mistress Deborah, la sensible veuve, et qu'il a suspendu pour toujours son porte-voix au-dessus de l'enseigne des Trois-Ecus.



PR
5324
A7
1840
T. 1-2
C. 1

4102918

12728

